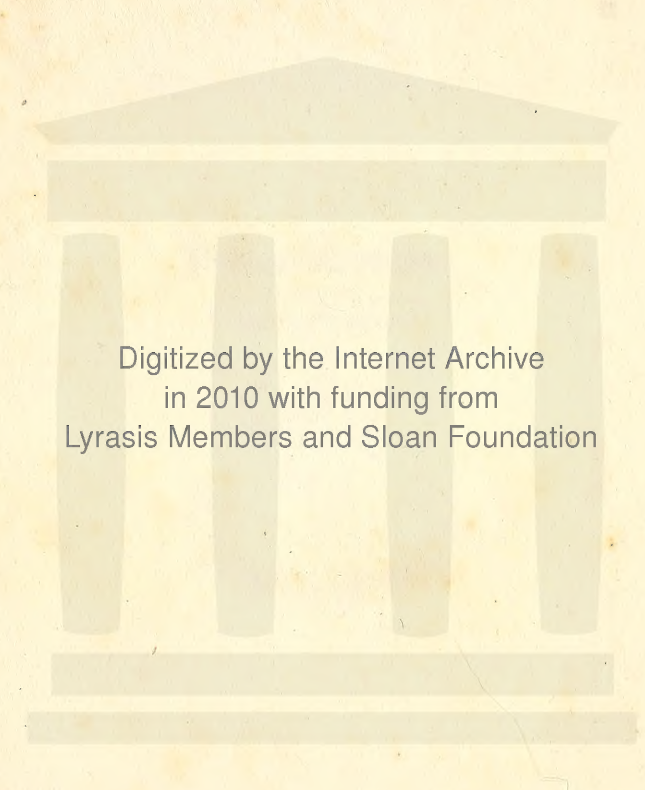




LA SYMBOLIQUE.

BESANÇON. — TYPOGRAPHIE DE OUTHENIN-CHALANDRE FILS.

LA SYMBOLIQUE

OU EXPOSITION

DES CONTRARIÉTÉS DOGMATIQUES

ENTRE

LES CATHOLIQUES ET LES PROTESTANS,

D'APRÈS LEURS CONFESSIONS DE FOI PUBLIQUES ;

PAR J. A. MOEHLER,

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE MUNICH.

Traduit de l'Allemand sur la 4e édition,

PAR F. LACHAT.

TOME SECOND.

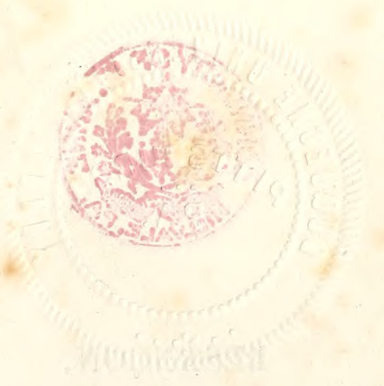


BESANÇON,

OUTHENIN-CHALANDRE FILS, EDITEUR,

IMPRIMEUR DE MGR. L'ARCHEVÊQUE.

1836.



CHAPITRE V.

Contrariétés dans la doctrine de l'Eglise.

§ XXXVI.

Idée de l'Eglise. — Comment le divin et l'humain se pénètrent en elle. — Visibilité. — Infaillibilité.

On est sans doute surpris que nous n'ayons traité la question de l'Eglise qu'après toutes celles qui ont été examinées jusqu'ici. En effet, avant d'exposer les dogmes d'une confession, il paroît naturel de parler de l'autorité reconnue par elle, et des sources où elle puise sa foi. Ainsi semble-t-il quand on considère la chose sous sa face extérieure; aussi plusieurs n'ont-ils pas suivi d'autre plan. Pour nous, recherchant dans chaque doctrine le lien secret qui rattache les parties au tout, nous nous sommes vu forcé, pour mettre notre sujet dans tout son jour, de sacrifier cet ordre à la connexité logique des matières, c'est-à-dire de placer seulement ici l'article sur l'Eglise.

On peut le démontrer l'histoire à la main : ja-

mais hors de l'Eglise, depuis les premiers gnostiques jusqu'à MM. Roehr [1] et Bretschneider [2], jamais l'Ecriture ne jouit de l'autorité qu'elle doit avoir parmi les chrétiens : jamais ses divins enseignemens ne furent la règle de l'intelligence. Et bien loin de là, lors même qu'on ne s'est point déclaré avec autant de franchise que ces deux écrivains, toujours hors du catholicisme on a jugé de l'autorité de l'Ecriture, de son importance et de son usage, sur des opinions arrêtées d'avance, sur des spéculations purement humaines. Dans les temps modernes, plusieurs sectes religieuses,

[1] Voyez *Lettres sur le Rationalisme*, par Roehr, p. 15. Après avoir dit que pour le rationaliste, la raison décide seule en matière religieuse, le Général-superintendant écrit ces paroles : « Pour moi aussi l'Ecriture n'est pas plus que tout autre livre. Je n'y reconnois d'autorité qu'autant qu'elle s'accorde avec ma propre conviction ; je ne la regarde point comme la règle de ma croyance; mais seulement elle me fournit la preuve que dans l'antiquité, des hommes sages ont pensé comme moi. »

[2] Bretschneider, *Der Simonismus und das Christenthum, oder beurtheilende Darstellung der Simonistichen Religion, ihres Verhæltniss zur christichen Kirche, und der Lage des Christenthums in unserer Zeit* (*le Saint-Simonisme et le christianisme, etc.*). Notre évêque protestant dit à la page 200 : « Tels ont été, de nos jours, les progrès de l'intelligence, que non-seulement l'interprétation, mais encore le contenu des Ecritures sont tombés dans le domaine de la science. » Comme on le voit par le contexte, voici ce que signifient ces paroles : toutes les découvertes qu'on a faites et qu'on fera jamais dans les sciences, soit métaphysiques, soit expérimentales, sont et seront le *criterium* des vérités renfermées dans les Livres saints. Qu'est-ce que Dieu pour M. Bretschneider ? Que sera-t-il dans vingt ans ?

telles que les anabaptistes, les quakers, les swedenborgiens, etc., fournissent la preuve de ce que nous avançons.

Quant à Luther, ce ne fut qu'après avoir réformé ce qu'il jugea faux dans notre croyance, qu'il rejeta la doctrine catholique sur l'Eglise; à plus forte raison ne déduisit-il pas toutes ses nouveautés des principes érigés par lui sur ce dernier point. Et d'abord, ses premières attaques ne furent point dirigées contre la notion de l'Eglise ni contre son autorité. Dans les commencemens, au contraire, il protesta de son obéissance à la Chaire apostolique; il décrit les pénibles combats qu'il eut à soutenir contre sa conscience, jusqu'à ce qu'il eût enfin remporté une triste victoire, et que l'Esprit contristé se fût éloigné de lui. Si l'Eglise n'eût point condamné sa doctrine, jamais il ne se fût soulevé contre elle. Il eût bien trouvé quelque moyen de concilier deux choses contradictoires, l'Eglise et ses opinions. Mais bientôt ceux qu'éclairoit la lumière céleste, découvrirent qu'il apportoit des élémens dissolvans dans la vie ecclésiastique. Sommé dès lors ou de sortir de l'Eglise, ou de rejeter ses monstrueux enseignemens, Luther sentit qu'il lui falloit devenir le père d'une nouvelle église, comme il l'avoit été d'une nouvelle doctrine; et puis il lui parut plus honorable de commander en maître que d'obéir avec doci-

lité. De ce jour il pose les fondemens de l'église qu'il alloit construire.— Est-ce sur le sable ou sur le roc? nous le verrons dans la suite.

Cependant, que Luther ait formulé sa doctrine sur la justification avant d'avoir conçu la pensée d'édifier une église, ce ne peut être qu'une raison secondaire d'adopter l'ordre suivi par nous. Il arrive souvent, en effet, que la conséquence d'un principe est déjà clairement aperçue par l'intelligence, tandis que le principe lui-même, quoique présent au fond de l'âme, ne se montre que plus tard dans toute sa lumière. Il seroit donc possible que tout, dans le système de Luther, fût enchaîné à l'article de l'Eglise, bien qu'il n'eût conçu sa doctrine sur ce point qu'après celle de la justification.

Ainsi tout dépend de cette question : *Laquelle de ces deux doctrines renferme l'autre dans l'ordre logique?* Or nous verrons dans la suite de nos recherches, que la théorie de Luther, de Zwingle et de Calvin sur l'humanité en général, que leur système sur les rapports du fidèle avec Jésus-Christ; nous verrons, disons-nous, que ces principes pénètrent toute leur doctrine sur l'Eglise et sur l'Ecriture; qu'ils en sont la base fondamentale. D'un autre côté, nous ne traitons du dogme catholique que dans son opposition avec le protestantisme; cette hérésie nous servant de point de comparaison pour

tout ce que nous disons de la vraie doctrine, doit par là même déterminer l'ordre de notre exposition. Ainsi, comme d'une part le dogme catholique est ici purement passif; comme d'autre part, le nouvel enseignement assigne à la doctrine de l'Eglise la place que nous lui avons consacrée, notre méthode, sans parler des raisons données dans le premier paragraphe de cet ouvrage, doit, ce nous semble, être complètement justifiée.

L'Eglise, sur la terre, est la société des fidèles fondée par Jésus-Christ; société où, par le ministère d'un apostolat perpétuel, dirigé par son Esprit, toutes les œuvres du Sauveur, durant sa vie mortelle, sont continuées jusqu'à la fin du monde, et où tous les peuples, dans la suite des temps, sont ramenés à Dieu.

C'est donc à une société humaine, visible, tombant sous les sens, qu'a été confiée cette mission sublime. Bien plus, la dernière raison de la visibilité de l'Eglise se trouve dans l'incarnation du Verbe divin.

En effet, si le Fils du Très-Haut fût descendu dans le cœur de l'homme sans prendre la figure de l'esclave, sans paroître sous une forme corporelle, on conçoit qu'il eût fondé une église invisible, purement intérieure. Mais le Verbe s'étant fait chair, parla à ses disciples un langage

extérieur et sensible : pour regagner l'homme au royaume des cieux, il voulut souffrir et agir comme l'homme.

Ainsi le moyen par lui choisi pour dissiper les ténèbres, répond parfaitement à la méthode d'enseignement que réclament nos besoins et la dualité de notre nature. Enlevé aux regards des hommes, le Sauveur dut encore agir dans le monde et pour le monde. Sa doctrine devoit continuer de prendre une forme visible ; il falloit qu'elle fût confiée à des envoyés parlant et enseignant d'une manière ordinaire ; l'homme enfin devoit parler à l'homme pour lui apporter la parole de Dieu.

Et comme, dans ce monde, tout ce qui se produit de grand n'éclôt et ne se développe que dans l'association, Jésus-Christ posa les fondemens d'une société; puis sa divine parole et l'amour incessant qui en découle unissant ses fidèles, un secret penchant excité dans leurs cœurs correspondit à l'établissement fondé par le Seigneur. Ainsi se forma parmi les siens une alliance intime et vivante; ainsi l'on put dire : là sont les disciples du Sauveur, là son Eglise, où il continue de vivre, où son esprit agit éternellement, où retentit à jamais la parole qu'il a prononcée.

Considérée sous ce point de vue, l'Eglise est donc Jésus-Christ se renouvelant sans cesse, repa-

roissant continuellement sous une forme humaine; *c'est l'incarnation permanente du Fils de Dieu*[1].

Il suit de là que l'Eglise, pour être composée d'hommes, n'est pas une institution purement humaine. Comme, en Jésus-Christ, la divinité et l'humanité, bien que distinctes entre elles, n'en sont pas moins étroitement unies; de même, dans son Eglise, *le Sauveur est continué selon tout ce qu'il est*. L'Eglise, sa manifestation permanente, est divine et humaine tout à la fois; elle est l'unité de ces deux attributs. C'est le Médiateur qui, caché sous des formes humaines, continue d'agir en elle; donc elle a nécessairement un côté divin et un côté humain. Unies par des liens intimes, ces deux natures, si ce mot peut nous être permis, se pénètrent l'une l'autre, et se communiquent respectivement leurs prérogatives. Sans doute c'est le divin, c'est l'Esprit du Christ qui est infaillible, qui est la vérité éternelle; mais l'homme est aussi infaillible, l'homme aussi est vérité; car ici le divin n'existe point pour nous sans l'humain. Toutefois l'homme n'est pas infaillible par lui-même; il l'est seulement comme organe, comme moyen de manifestation de la vérité.

[1] Aussi, dans l'Ecriture, les fidèles sont-ils appelés le corps de Jésus-Christ (Ephes. I. 23.).

C'est de la sorte que nous comprenons comment une mission si grande a pu être confiée à l'homme.

Nous pouvons donc dire de l'Eglise qu'elle est *la religion chrétienne devenue objective*, qu'elle en est la représentation vivante. Dès que la parole du Christ (nous prenons ce mot dans le sens le plus étendu) a été reçue par un certain nombre d'hommes, dès lors elle a pris sang et chair, elle s'est revêtue d'une forme extérieure, et cette forme, c'est l'Eglise. Et puisque le Sauveur a fondé une société dans laquelle il a rendu vivante sa parole divine, c'est donc à cette société qu'il a confié cette même parole. Il l'a déposée en elle, afin que toujours la même, elle fructifiât et s'étendît au loin, incessamment ravivée par une nouvelle vertu. Sa parole est à jamais inséparable de son Eglise, comme son Eglise de sa parole.

Ainsi comment cette parole est-elle conservée et transmise dans la société fondée par Jésus-Christ? comment le fidèle est-il mis en possession de la vérité chrétienne? Telle est la première et la principale question que nous avons à examiner. D'un autre côté le Seigneur a rattaché la communauté de ses disciples à l'apostolat : nous parlerons donc de celui-ci en second lieu.

Mais d'abord montrons de plus près encore la

base sur laquelle repose tout l'édifice. Puis remontons jusqu'aux motifs de la haute vénération que le catholique a pour l'Eglise.

§ XXXVII.

Exposition plus détaillée de la doctrine catholique sur l'Eglise.

Les temps étant accomplis, l'Esprit saint se communiqua aux apôtres et aux autres disciples du Sauveur. Lorsque le Paraclet descendit sur eux, ils n'étoient point dispersés, mais réunis dans un même lieu et ne formant qu'un même cœur (ὁμοθυμαδὸν); il leur avoit même été formellement ordonné d'attendre le Saint-Esprit à Jérusalem.

De plus, l'Esprit divin prit une forme extérieure, la forme de langues de feu; symbole de sa vertu qui purifie les cœurs de toute malice, et les réunit dans l'amour. Il ne voulut point venir d'une manière seulement intérieure, comme pour affermir une société invisible; mais de même que le Verbe s'étoit fait chair, l'Esprit vint à son tour d'une manière accessible aux sens, accompagné d'un grand bruit, semblable à un vent impétueux.

Ainsi, d'une part, chaque disciple ne fut

rempli de la vertu d'en haut que parce que les disciples réunis formoient tous ensemble une unité morale; d'autre part, la consécration par l'Esprit n'eut lieu que sous des formes sensibles.

Or, de même, selon les institutions du Christ, l'union de l'homme avec Dieu ne peut se consommer que sous des conditions extérieures et dans la société des fidèles. Et d'abord *sous des conditions extérieures* : car que sont les sacremens, sinon des signes sensibles des dons qui y sont attachés ? Puis *dans la société des fidèles,* puisque nul ne peut se baptiser lui-même, et que tous sont renvoyés à ceux qui sont déjà membres de l'Eglise. Mais, une fois consommée, l'alliance avec les enfans de Dieu doit durer jusqu'au trépas. Le baptême est la porte de l'Eglise, l'admission dans la société des fidèles : il confère le droit, bien plus, il impose l'obligation de prendre part à toutes leurs joies, à toutes leurs douleurs. D'un autre côté, l'administration des sacremens, aussi bien que celle de la parole, a été identifiée par le Seigneur à l'apostolat; et, encore à cet égard, les fidèles sont à jamais attachés à la communauté, unis à elle d'une manière indissoluble. Ainsi donc l'union avec Jésus-Christ implique union avec son Eglise. Les liens qui rattachent à Jésus-Christ, enchaînent à l'Eglise : tous deux sont insépa-

rables; il est en elle et elle en lui (Ephes. V. 29—32.).

Par ces raisons mêmes, l'Eglise ne peut manquer à la partie de sa tâche qui est de conserver pure la parole de Dieu; elle n'est point sujette à l'erreur. Comme chaque adorateur du Christ est incorporé à l'Eglise par des liens indissolubles; comme c'est elle qui le conduit au Sauveur, et qu'il ne reste en Jésus-Christ qu'autant qu'il demeure en elle, c'est l'Eglise aussi qui forme son cœur et son intelligence. Il ne peut donc lui refuser sa confiance; dès lors il faut que cette confiance soit méritée. Il ne faut point que le fidèle qui s'abandonne à l'Eglise puisse être induit en erreur: l'Eglise par conséquent ne peut défaillir de la vraie doctrine.

Néanmoins l'infaillibilité n'appartient à aucun individu considéré comme tel. Membre d'un tout organique, ce n'est qu'en pensant et voulant dans l'esprit et le cœur de tous qu'il est mis à l'abri du mensonge. Si l'Eglise concevoit autrement le rapport du fidèle avec tout le corps, l'idée de communauté seroit mise au néant: car la seule raison de la *nécessité* d'une communauté, c'est que l'isolement est la mort de la vraie foi et de la solide piété.

Aussi le catholique a-t-il pour l'Eglise un respect profond, un amour, une soumission sans

bornes. La pensée de lui résister, de se révolter contre elle, tout ce qu'il y a de plus intime en lui la réprouve, tout son être la repousse. Opérer un schisme, rompre l'unité, c'est un crime qui le remplit d'épouvante, qui le fait frémir d'horreur. — L'idée de communauté, au contraire, ravit le cœur, satisfait la raison, répond admirablement à toutes nos facultés religieuses et morales.

I. Certes rien ne réjouit l'âme, rien ne sourit à l'imagination comme l'idée de mouvemens harmoniques d'intelligences sans nombre, qui par toute la terre, libres de prendre des directions opposées, forment néanmoins, et tout en conservant leur individualité propre, une grande société de frères, pour s'édifier les uns les autres. Et cette société représente une idée d'amour, l'idée de la rédemption; car si les hommes sont unis entre eux, c'est qu'ils sont réconciliés avec Dieu. Si la société politique est déjà un ouvrage si merveilleux que les anciens le jugèrent digne des honneurs suprêmes, et qu'ils regardèrent presque partout les devoirs du citoyen comme ce qu'il y a de plus sacré; si, pour nous, l'Etat est déjà une institution si sainte, si divine, que nous frémissons à la pensée des forfaits que commet contre la chose publique une main sacrilége, quel objet d'admiration ne doit pas être l'Eglise qui, par les seuls liens de la persuasion et de

l'amour, réunit des élémens si divers, si opposés? Franchissant les fleuves, les montagnes, les déserts, les mers, elle embrasse et *unifie,* qu'on nous passe le terme, les peuples les plus divergens de langage, de mœurs, de préjugés; obstacles invincibles contre lesquels vient expirer la puissance des conquérans. La paix qu'elle apporte du ciel pénètre plus avant dans les cœurs que toutes les discordes de la terre. De tant de peuples si souvent divisés d'intérêts et de passions, elle édifie la maison de Dieu, dans laquelle tous se rassemblent pour chanter les mêmes louanges, comme dans l'humble temple de village amis et ennemis se réunissent au pied du même sanctuaire. Et de même qu'au hameau la paix de Dieu apporte et doit apporter avec elle les biens terrestres, de même elle les apporte aussi dans la société universelle.

Qui donc s'étonnera que le catholique tressaille de joie, qu'il soit transporté d'admiration, à la vue de ce ravissant édifice, de cette immense association dont il est membre? Les philosophes de l'Art ne nous disent-ils pas que le beau, c'est la vérité se manifestant, se revêtant d'un corps*? Eh bien! c'est le Fils de Dieu qui a construit l'Eglise: transformée en amour infini, la Vérité

* *Pulchrum splendor veri* (Platon.). (*Note du trad.*)

absolue a pris chair, elle demeure vivante dans la société des fidèles. A une société ainsi constituée la beauté du premier ordre peut-elle donc manquer ?

C'est de ce point de vue que s'explique la joie ineffable qui a ravi l'Eglise, toutes les fois que la discorde a cessé de déchirer son sein. Ici se présente à la mémoire la fin du schisme des novatiens, de celui des mélétiens, et dans des temps moins reculés, la réunion à Florence de l'Eglise d'Orient à l'Eglise d'Occident. Voici comment Eugène IV exprime les saints transports qui alors inondoient tous les cœurs : « Que les cieux se ré-
» jouissent, que la terre tressaille d'allégresse !
» Le mur qui séparoit l'Eglise d'Orient de l'Eglise
» d'Occident est détruit, et la paix et la con-
» corde sont revenues ; car Jésus-Christ, la pierre
» angulaire, a ramené l'unité. Par les liens les
» plus forts de paix et d'amour, Jésus-Christ a
» uni les deux murs ; il a cimenté entre eux une
» alliance éternelle. Après des douleurs infinies,
» après de longues, de noires, d'épaisses téné-
» bres, le jour serein, le jour désiré de tous a
» brillé. Et que notre mère la sainte Eglise
» se réjouisse ! Ses enfans divisés jusqu'à ce
» moment, elle les voit ramenés à la paix et à
» l'unité ! Après avoir versé des larmes amères
» pendant leur séparation, que transportée d'une

» joie indicible à la vue de leur accord, elle rende
» grâces à Dieu tout-puissant! Que tous les fidèles,
» par toute la terre, la félicitent! Que tous ceux
» qui portent le nom de chrétiens se réjouissent
» avec elle[1]! »

II. Mais si la notion catholique de l'Eglise ravit le cœur de ses enfans, d'un autre côté elle ne satisfait pas moins la raison : car, seule, elle répond à l'idée de l'Eglise chrétienne et au but intime de la révélation.

Et d'abord *elle répond à l'idée de l'Eglise chrétienne*. Car la vérité est une, immuable, éternelle. De même le Fils de Dieu, notre Sauveur, est un : il est ce qu'il est et non autre; il reste éternellement semblable à lui-même. Les saintes Ecritures rattachent tout au Médiateur; il nous importe donc infiniment de le connoître tel qu'il est. — En effet toute erreur sur sa personne divine exerce une influence plus ou moins pernicieuse, tandis que la vraie connoissance de ce qu'il est devient le plus solide fondement de la vie chrétienne.

Il en est de même de la vraie notion de son ou-

[1] Hard. *Acta Concil.* tom. IX. fol. 985. C'est dans les mêmes transports qu'Eugène IV annonça cette réconciliation aux universités et aux princes chrétiens (loc. cit. fol. 1000.); c'est avec la même joie que l'Eglise vit les arméniens et les jacobites rentrer dans son sein (Ibid. fol. 1015 — 1025.).

vrage. Elle porte dans les cœurs les fruits les plus riches, les plus abondans, comme aussi toute fausse conception à cet égard entraîne les plus grands obstacles à la piété.

Ainsi donc, comme Jésus-Christ est *un*, de même l'Eglise, qui est son ouvrage. Comme il n'y a qu'une vérité, Jésus-Christ n'a pu vouloir qu'une Eglise *une*, puisqu'elle repose sur la foi en lui et qu'elle doit le représenter toujours. D'un autre côté, partout l'esprit humain est le même : il a été créé pour la vérité, et pour la vérité une. Aussi, dans tous les temps, dans tous les lieux, malgré les différences d'éducation, l'intelligence a-t-elle éprouvé les mêmes besoins essentiels. Hélas! nous sommes tous pécheurs, tous nous avons besoin de la grâce, et la foi que le simple et l'enfant reçoivent avec docilité n'est point au-dessous du plus vaste génie, réunît-il toute la science et toute la sagesse humaine. Ainsi est justifiée la doctrine de l'unité de l'Eglise, par cela seul que l'esprit humain est un comme la vérité.

Mais en même temps se justifie le principe de la visibilité de cette même Eglise, en ce que la parole est la seule nourriture des intelligences.

Le *but de la révolution chrétienne* implique aussi une église telle que la conçoit le catholique, c'est-à-dire une et visible tout ensemble. Comme

l'homme ne pouvoit atteindre par ses propres efforts à la connoissance certaine ni de Dieu, ni de lui-même; comme d'ailleurs les traditions antiques étoient obscurcies et altérées, l'Incarnation du Verbe eut aussi pour but d'apporter la certitude sur la terre et de faire rayonner les vérités religieuses d'une vive lumière. Or, nous l'avons dit, la vérité ne saisit vivement l'homme pour l'élever aux choses du ciel, qu'autant qu'elle a trouvé dans sa raison un point d'appui, d'où elle peut déployer son activité. Les paroles d'Archimède δός μοι πού στῶ*, sont applicables ici et surtout ici. Il falloit donc que la vérité s'incarnât dans Jésus-Christ, qu'elle parût sous une forme extérieure et vivante, pour qu'elle devînt une autorité décisive. Alors, mais seulement alors elle pouvoit saisir profondément tout l'homme, et par là dissiper les ténèbres et les incertitudes que le péché avoit jetées dans les intelligences[1].

Mais ce but de la révélation chrétienne n'eût point été atteint, ou toutefois il ne l'eût été que

* *Donne-moi un point d'appui.*

[1] La préface de la nuit de Noël dit admirablement : « Vere dignum et justum est, æquum et salutare : nos tibi semper et ubique gratias agere, Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus. *Quia per incarnati Verbi mysterium, nova mentis nostræ oculis lux tuæ claritatis infulsit, ut dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur, etc.* »

d'une manière bien imparfaite, si l'Incarnation de la vérité n'eût duré qu'un moment. La manifestation du Verbe devoit être assez forte pour rendre sa parole toute-puissante, et lui donner ainsi la vertu de créer une société immortelle qui représentât perpétuellement Jésus-Christ vivant et enseignant. Tel est le sens que les catholiques donnent à ces paroles du Sauveur : *Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie; Celui qui vous écoute m'écoute; Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde; Je vous enverrai l'Esprit de vérité qui vous enseignera toute vérité.*

Courbé vers la terre, subjugué par les objets sensibles, l'homme ne peut embrasser le monde intérieur, le monde des idées, s'il ne lui est présenté sous un symbole. Bien plus, il faut que ce symbole soit permanent, toujours présent à l'esprit humain, afin de lui rappeler sans cesse la chose figurée. Le Sauveur fit des miracles (et toute sa vie ne fut qu'un miracle continuel) non-seulement pour confirmer sa doctrine, mais encore pour figurer les plus hautes vérités, telles que la toute-puissance, la sagesse, la justice infinies, l'immortalité de l'âme, etc. Les miracles de Jésus-Christ, non plus que sa manifestation dans la chair, ne peuvent être conçus sans la visibilité de l'Eglise; car que sont-ils autre chose que des preuves *extérieures* d'autorité et des fi-

gures *sensibles* d'idées éternelles? Aussi, par une conséquence nécessaire, les miracles sont-ils repoussés partout où l'on n'admet qu'une église invisible. Et qui n'en voit la raison? C'est que dans une telle église le fidèle ne doit avoir besoin, pour parvenir à la certitude, que de preuves purement intérieures. L'autorité de l'Eglise, au contraire, transmet l'autorité du Christ et tout ce qui repose sur cette autorité, c'est-à-dire, la religion chrétienne tout entière. Une autorité extérieure, comme celle de Jésus-Christ, ne peut être continuée d'une manière purement spirituelle : autrement il faudroit dire que sa venue même n'avoit pas besoin d'être attestée par un fait extérieur et parlant. Or, comme le Fils de Dieu vouloit être autorité pour tous les temps, il dut créer et il créa quelque chose de semblable à son autorité, quelque chose qui, le représentant et lui rendant témoignage, est destiné à le rapprocher de l'homme dans tous les siècles. Il fonda un établissement digne de foi pour rendre possible la foi en lui. Ecoulement de sa parole et de son divin Esprit, cette institution montre par le fait de son existence ce qu'il a été sur la terre. Durant sa vie mortelle, il a rendu les plus hautes vérités accessibles aux sens, si nous osons le dire. Or ainsi fait l'Eglise, puisqu'elle est le produit immédiat de la foi en ces mêmes vérités. Jésus-

Christ a comme rendu visible le monde supérieur. L'Eglise en est l'image et la figure, car ce qu'il a voulu représenter a passé à l'état de fait en elle et par elle (*in eâ et per eam*). Niez-vous que l'Eglise soit l'autorité qui remplace Jésus-Christ, à l'instant tout s'écroule, tout disparoît; dès lors le doute, l'incroyance, la superstition s'emparent des fidèles; dès lors en un mot la révélation manque son but et nous échappe.

Au reste la vérité que nous défendons repose sur de grands faits historiques et sur une loi constante de l'ordre moral. La force de la société dans laquelle vit l'homme est si grande, que toujours elle imprime son cachet à quiconque vit dans son sein. Marche-t-elle à la conquête de la vérité ou à celle de l'erreur; poursuit-elle les plus hautes destinées, ou s'est-elle fourvoyée dans sa route, comme par enchantement elle entraîne ses membres dans sa propre direction. Aussi, quand le doute a une fois envahi la société, n'est-ce que par des efforts infinis que l'individu parvient à briser les rets que le scepticisme général a jetés autour de lui. Au contraire, la société qui offre la grande image d'une union indissoluble avec Jésus-Christ, la société dont la foi au Sauveur (et par conséquent le Sauveur lui-même) est devenue la vie impérissable, cette société saisit l'homme et le fixe irrévocablement.

Mais si l'homme religieux vit dans une corporation qui n'est pas affermie dans la vérité par des preuves à la fois visibles et intérieures, il sera de toute nécessité en proie au doute le plus déchirant; sa foi sera toujours chancelante, si même elle ne disparoît bientôt sans retour.

Considérons encore les miracles du Sauveur sous un autre point de vue. Nous ne saurions trop le redire, que l'erreur se soit enracinée, qu'elle soit devenue vivante chez un ou plusieurs peuples, aussitôt elle enchaîne l'homme avec une telle puissance qu'il ne peut en être affranchi que par une force extérieure et venant du ciel. Si Jésus-Christ n'avoit point fait de miracles; si la prédication des Apôtres n'avoit été accompagnée de signes prodigieux; si enfin leurs disciples n'avoient hérité de la vertu d'en haut, jamais l'Evangile ne se fût assis à la place du paganisme. Reléguée loin du monde, la vérité ne pouvoit reconquérir ses droits, qu'entourée de signes extérieurs extraordinaires, et ces signes devoient durer jusqu'à ce qu'elle se fût affermie au milieu d'une grande société. Dans la vie du Fils de Dieu, ces témoignages apparoissent nombreux et éclatans; car alors il falloit briser tout d'un coup la puissance du monde ancien, il falloit arracher les hommes à sa force magique pour les regagner au royaume de Dieu. A mesure que l'Eglise s'é-

tablit au loin, que par le miracle même de son établissement et de sa propagation, l'idée de la rédemption s'offrit sous une forme chaque jour plus puissante, les miracles proprement dits allèrent diminuant jusqu'à ce qu'ils eussent achevé de fonder une autre autorité. Mais puisque cette autorité est leur ouvrage, en elle et par elle, ils continuent de rendre un témoignage immortel.

C'est pourquoi l'autorité de l'Eglise ne peut être conçue sans les miracles ; et de là vient, pour le répéter, que ces deux choses sont toujours rejetées par les mêmes hommes. Saint Paul lui-même établissoit un rapport si intime entre sa foi et la résurrection du Sauveur, qu'il ne faisoit nulle difficulté de dire : *Si le Seigneur n'est pas ressuscité, notre foi n'est rien.* En effet, dans la religion chrétienne (religion divine positive), l'idéal et le réel, la doctrine et les faits sont inséparables. Si les idéalistes du jour rejettent les miracles, c'est qu'ils croient en eux-mêmes et non point en Jésus-Christ. Comment alors faire intervenir la divinité pour confirmer une semblable foi, une foi faite par l'homme ? N'est-ce pas également tomber dans un faux spiritualisme que de séparer l'autorité de Jésus-Christ de l'autorité de l'Eglise ?

Ainsi se justifie devant la raison le respect que

le catholique porte à l'Eglise. Comme dans le commencement les faits et la doctrine, la vérité intérieure et la vérité extérieure étoient étroitement unies, de même la Religion et l'Eglise sont inséparables , et cela parce que Jésus-Christ s'est fait homme. Si les portes de l'enfer prévaloient contre l'Eglise , le Sauveur seroit vaincu.

III. Et non-seulement la notion catholique de l'Eglise ne satisfait pas moins la raison que le cœur; mais encore elle ennoblit tout l'homme, elle développe et perfectionne toutes ses facultés.

Déjà nous avons vu comment l'Eglise visible, apportant la certitude à l'homme, imprime à toute sa volonté la plus forte impulsion. Voyons maintenant quelle influence exerce sur lui l'Eglise comme société religieuse universelle.

Ce n'est pas sans raison qu'un ancien philosophe a défini l'homme un animal sociable. Bien que cette définition soit incomplète (car elle ne détermine pas quelle est la sociabilité de l'homme), elle exprime avec justesse sous quelle condition l'homme peut atteindre sa fin comme être moral.

Gémissant sous le poids d'une grande malédiction, les tribus sauvages seules s'isolent au milieu des peuples; seules, elles se relèguent en elles-mêmes; seules, elles n'éprouvent nul besoin du commerce avec les étrangers. Aussi vou-

lez-vous que cet être incomplet (le sauvage), communique aux autres ses idées ? il n'en a plus ; elles se sont toutes éteintes. Qu'il les fasse participer aux progrès de son industrie ? les arts ont fui la terre qu'il habite. Expression vivante de l'intelligence de leurs auteurs, les produits des arts se répandent chez les nations étrangères comme enveloppés dans le génie du lieu qui les a vus naître ; puis traversant d'autres contrées, ils s'empreignent incessamment de pensées nouvelles, en sorte qu'ils arrivent toujours au lieu de leur destination finale avec une richesse d'un ordre beaucoup plus élevé que celle qu'ils ont en eux-mêmes. Le sauvage se soustrait à tous ces écoulemens qui portent avec eux la civilisation[1]. Aussi lorsqu'*étranger* étoit encore synonyme d'*ennemi ;* lorsque tout ce qui étoit national (*Iran*) étoit le bien exclusif, et tout ce qui étoit d'un autre peuple (*Turan*) mauvais par cela même ; lorsque les dieux par tout l'univers, les dieux de la Colchide, de l'Egypte, de la Crète agréoient encore le sang des étrangers, oh ! qu'elle doit avoir été barbare et féroce la vie des peuples

[1] Perse dit que la sagesse a passé chez les Romains avec le poivre de l'Orient : SAPIENTIA *cum* SAPORIS *mercibus invecta.* Perse veut flétrir le luxe de son époque, nous le savons ; mais cette ironie énonce une vérité incontestable. Les vices, le despotisme, etc., ne détruisent point ce que nous avançons : de quoi n'abuse-t-on pas ?

dans cet isolement réciproque ! Car si les dieux alors se repaissoient de sang humain, n'en doutons pas, c'est que l'homme leur prêtoit ses affections et ses mœurs.

Le commerce avec les étrangers, les liens, les rapports de dépendance qui en découlent, voilà donc la condition nécessaire de toute civilisation. Plus cette société, cette dépendance s'élargissent, c'est-à-dire plus l'idée de l'étranger disparoît, plus le genre humain s'avance vers ses destinées d'ordre et de perfection.

Mais à côté de ces relations générales, de cette dépendance universelle, marche d'un pas égal le développement de la dépendance intérieure. Plus un peuple est humain, civilisé, plus aussi ce peuple est étroitement lié par de saintes lois, par de sages institutions, par des coutumes et des usages vénérables qui affermissent les devoirs et les droits. Ainsi, plus un peuple se civilise, plus ses liens intérieurs vont se multipliant; et, de même, plus l'indépendance extérieure se fortifie, plus la barbarie est grande.

Or de tout cela quelle est la conséquence, sinon que l'individu, par une loi mystérieuse, est enlacé dans tout le genre humain? Si la dépendance extérieure, en humanisant l'homme, lui procure dans l'Etat la liberté civile, la religion seule, et ceci est reconnu par tous, la religion

seule lui donne la liberté morale, la vraie liberté. Or de même que le véritable perfectionnement de l'homme ne peut éclore que dans la société, de même la vie religieuse ne pousse de profondes racines que dans l'Eglise.

C'est un fait constaté par l'expérience : l'homme vivant hors de toute église, ou n'éprouve aucun sentiment religieux, ou, s'il en éprouve, il est dominé par un fanatisme sauvage : dans aucun cas la religion ne peut porter en lui ses fruits de bénédictions. Au contraire, plus la société qui attache l'homme à ses frères est fortement constituée, plus elle jette de liens autour de son cœur, plus aussi il est moralement et véritablement libre. Ainsi donc l'Eglise catholique, qui unit tous ses membres dans un même corps, doit élever l'homme au plus haut point de développement religieux et moral. Ce n'est point un vain rêve, un léger fantôme qu'embrasse le catholique; c'est au contraire une réalité et une réalité sainte, dans laquelle l'amour et la foi, l'humilité et le renoncement à soi-même se développent au suprême degré. Plus est vaste la société à laquelle il appartient, plus sont nombreux les liens qui l'entourent, il est vrai : mais ces liens, loin de l'asservir, lui donnent la liberté, car ils le rendent humain.

Redisons-le, sans liens extérieurs, point de

société entre les hommes; donc une église purement intérieure ne peut exister. Une communauté religieuse n'a d'influence sur la vie spirituelle de ses membres qu'autant qu'elle se rapproche de l'Eglise catholique; bien plus elle ne peut se constituer que d'après les mêmes principes. Car, toutes les autres communions en déposent, là où tombe un rayon de la lumière chrétienne, il ne fait éclore et mûrir ses fruits qu'en resserrant les liens de l'unité.

IV. C'est ainsi que la doctrine catholique sur l'Eglise saisit à la fois le cœur et la raison de l'homme; c'est ainsi qu'elle ennoblit et agrandit toutes ses facultés. Mais ce n'est pas tout: elle est clairement enseignée dans l'Ecriture sainte.

Nous lisons dans saint Jean, ch. XVII. vers. 20 et suivans:

« Je ne prie point pour eux seulement, *mais* » *encore pour ceux qui doivent croire en moi par* » *leur parole,* afin que tous ensemble ils ne soient » qu'un. Comme vous êtes en moi, mon Père, et » comme je suis en vous, que de même ils » soient un en nous, *afin que le monde croie* » *que vous m'avez envoyé*... Je suis en eux et » vous en moi, pour qu'ils soient consommés » dans l'unité, et que le monde connoisse que » c'est vous qui m'avez envoyé. »

Quelle plénitude de pensée et de sentiment! Le Seigneur du monde demande l'unité pour tous ceux qui croiront en lui, et il ne trouve le type de cette unité que dans les rapports du Père et du Fils.

Qu'ils soient un en nous; c'est-à-dire : L'unité de mes fidèles est d'une nature si élevée qu'elle ne peut découler que d'un principe divin, de la même foi, du même amour, de la même espérance; toutes vertus qui ont Dieu même pour auteur. Et comme cette unité repose sur un fondement divin, elle doit avoir des effets surnaturels; par elle, le monde doit reconnoître la haute mission du Fils de Dieu. Il faut donc que cette unité soit visible, tombant sous les sens; il faut qu'elle se manifeste par une même doctrine, par tous les rapports des disciples entre eux : autrement en effet elle ne prouveroit point la divine mission du Sauveur. Ainsi l'unité entre tous les membres de l'Eglise témoigne en faveur du Christ, comme l'ouvrage en faveur de l'ouvrier.

Le Seigneur répète la même prière, et il se sert de termes plus forts encore. Il dit : « Et je » leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, » afin qu'ils soient *un* comme nous sommes *un.* » Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient » consommés dans l'unité. » Voici le sens de ces paroles : La haute mission que vous m'avez don-

née, à moi qui suis avec vous dans l'union la plus étroite (*moi en vous*), je la leur ai transmise en entrant aussi avec eux dans un commerce vivant (*ego in eis*), afin que par là ils arrivassent à l'unité.

« Et le monde reconnoîtra que vous m'avez » envoyé et que vous les aimez comme vous » m'avez aimé. » C'est-à-dire : l'unité parfaite de mes disciples, l'unité dans leur doctrine, dans leur volonté, dans toutes leurs actions sera un signe aux infidèles que j'ai agi par votre toute-puissance, car une telle unité ne peut dériver de forces humaines. Elle montrera aussi qu'ils sont votre peuple, votre peuple élu, auquel vous vous êtes manifesté par amour comme vous m'avez envoyé par amour. Ainsi parle le Seigneur.

Quand saint Paul établit les rapports de l'ancienne et de la nouvelle alliance; lorsque, parcourant les diverses phases de la révélation, il déroule à nos yeux le plan de la divinité dans l'éducation du genre humain, vous êtes frappé d'étonnement et d'admiration. Mais sa philosophie, si nous osons parler ainsi; sa philosophie sur la société en général et sur l'Eglise en particulier, n'est ni moins profonde, ni moins sublime. Lorsqu'il montre l'individu plein de misère, ne complétant son être que dans la société; quand il fait voir le même esprit pénétrant les élémens

les plus divers, ne faisant qu'un même corps de tous les fidèles (I. Cor. XII.), ses divins oracles commandent et entraînent l'assentiment de la raison. Et combien s'élève sa pensée lorsqu'il montre la base vivante sur laquelle repose tout l'édifice (Ephes. IV. 16.)! Ses paroles semblent porter dans nos cœurs la force infinie qui a enfanté l'Eglise. En Jésus-Christ, toute différence nationale sous le point de vue religieux est anéantie (Ephes. II. 15.). Des deux peuples, il n'a fait qu'un peuple; il a brisé en sa chair le mur de séparation, et détruit l'inimitié qui les divisoit. Par lui, tous ont accès auprès du Père : comme ils sont un en Jésus-Christ, de même ils ne sont entre eux qu'un corps, qu'un esprit (Ephes. IV. 4.). Tout nous le crie : *Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême; il n'y a qu'un Dieu, père de tous* (Ephes. IV. 5 et 6.). Tous, nous devons arriver à l'unité d'une même foi, d'une même connoissance du fils de Dieu. Hors de cette unité, nous sommes foibles comme des enfans, nous flottons à tout vent de doctrine (*Ibid.* 13 et 14.).

Tels sont les fondemens sur lesquels vint s'édifier la doctrine catholique touchant l'Eglise. Ces divins oracles ont inspiré l'éloquence et nourri le génie des plus grands docteurs. Les peuples du Nord furent éclairés de cette lumière céleste : ce foyer d'amour adoucit leur cœur de bronze, et

c'est de là qu'a découlé toute la civilisation de l'Europe moderne.

Mais j'entends l'hérétique s'écrier : « Votre » doctrine n'existe que dans l'imagination. Qu'on » me montre la communauté que vous venez de » dépeindre ! où est l'Eglise dans laquelle s'est » réalisé l'idéal exposé par vous ? » Et moi je dis : Qu'on me montre la société dans laquelle l'Evangile est devenu vivant, où il s'est réalisé avec tous ses conseils ! Si vous rejetez sur ce fondement la doctrine catholique, vous devez aussi, pour être conséquent, rejeter l'Evangile. Certes, nous savons que l'idée n'est pas la réalité ni réciproquement ; mais nous savons aussi que là où la réalité ne repose pas sur l'idée, il n'y a pas plus de vérité que là où rien de réel ne correspond à l'idéal. Ces paroles du Seigneur, *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* *, ne sont point fausses, par la raison que nul n'est semblable à Dieu. Au contraire, malheur à qui rejetteroit l'idéal parce qu'il ne le voit point complètement réalisé parmi les hommes. Nous devons tous nous efforcer d'atteindre à la perfection ; les âmes basses et rampantes sont seules incapables d'une si noble ardeur.

* Matth. V. 48.

Si, dans tous les temps, il a existé beaucoup de mal dans l'Eglise ; si même, à certaines époques, il a paru surpasser le bien, cette considération ne peut affoiblir le respect du catholique pour cette Eglise. Durant sa longue existence, nous le savons, elle n'a pas toujours brillé du même éclat ; mais comme institution divine, jamais elle n'a défailli, jamais elle n'a perdu sa première vigueur. Image du royaume de Dieu sur la terre, destinée en même temps à lui former des sujets, elle s'adresse à des hommes pécheurs et vivant dans un monde corrompu. Elle ne peut donc agir hors du cercle du mal ; il faut, au contraire, qu'elle descende dans la lice pour le combattre incessamment.

D'un autre côté, l'Eglise a été assaillie par de violentes tempêtes ; elle a traversé des siècles où le monde moral, ébranlé jusque dans ses fondemens, sembloit menacé d'une ruine prochaine. Des hordes sauvages détruisent l'ancienne civilisation. Alors ce ne sont plus les Grecs polis ni les Romains civilisés, mais des peuplades féroces qui entrent dans l'Eglise. Aussi, de ce moment, prend-elle une forme nouvelle. Ses prêtres et ses évêques ne descendent pas du ciel : il faut qu'elle les choisisse au milieu des hommes tels que la société les lui présente. Dans les siècles de barbarie, les Clément d'Alexandrie, les Origène, les Cyprien, les Basile, les Grégoire, les Hilaire,

les Jérôme, les Augustin ne vinrent plus étonner le monde; hélas! ces hommes puissans en parole et en vertu n'avoient point laissé de successeurs. Cependant, fécondité admirable de l'Eglise! dans ces jours mauvais, elle fit encore des prodiges et des miracles. Inépuisable foyer de chaleur et de vie, sa doctrine exerça toujours une influence salutaire sur l'éducation des peuples; disons mieux, toute la plénitude de force qu'elle avoit déployée dans les premiers siècles, elle la développa encore alors, mais d'une manière différente. D'autres temps, d'autres mœurs, il lui falloit agir sur d'autres hommes.

Cependant surgissent les sectes du douzième siècle et des temps suivans; sectes d'un jour, sans passé comme sans avenir, qui viennent accuser l'Eglise d'avoir manqué à sa mission! L'Eglise avoit sauvé les lumières et les sciences, et voilà que l'hérésie tourne contre l'Eglise les sciences et les lumières! Que si ces sectes eussent eu à traverser les orages qu'avoit bravés l'Arche de Pierre, à l'instant vous les auriez vues retomber dans le néant; vains fantômes produits par l'orgueil, un souffle les eût dissipés.

Néanmoins, on ne peut le nier, des prêtres, des évêques et des papes, foulant aux pieds les devoirs les plus sacrés, ne laissèrent que trop souvent s'éteindre le feu céleste; plusieurs même

étouffèrent par leurs désordres la mèche encore fumante. Les catholiques n'ont point à redouter de semblables aveux, et jamais ils ne les ont redoutés. Et comment révoquer en doute la profonde décadence du ministère, quand l'existence même du protestantisme en est une preuve invincible? Non, jamais de telles monstruosités n'auroient vu le jour, jamais surtout elles n'auroient pu se répandre, si les conducteurs des peuples eussent été fidèles à leur mission. Certes elle dut être au comble, l'ignorance de ces hommes qui trouvèrent admissible la doctrine des réformateurs!

Apprenez donc une fois, ô protestans, à mesurer la grandeur des abus que vous nous reprochez sur la grandeur de vos propres égaremens. Voilà le terrain sur lequel les deux églises se rencontreront un jour et se donneront la main. Dans le sentiment de notre faute commune, nous devons nous écrier et les uns et les autres : « Nous avons tous manqué, l'Eglise seule ne peut faillir; nous avons tous péché, l'Eglise seule est pure de toute souillure. » Cependant l'indicible douleur de la blessure nous reste, et si quelque chose pouvoit l'adoucir, ce seroit le sentiment que cette plaie est devenue un exutoire par lequel s'est écoulé tout ce que l'homme avoit apporté d'impur dans l'Eglise. Pour elle, elle reste éternellement sans tache.

Quelque incomplète que soit cette exposition, nous la croyons néanmoins suffisante pour préparer l'intelligence de ce qu'il nous reste à dire sur notre sujet.

§ XXXVIII.

L'Eglise institutrice et mère des fidèles. — La Tradition. — L'Eglise juge en matière de foi.

La question que nous avons maintenant à résoudre est celle-ci : Comment l'homme est-il mis en possession de la vraie doctrine du Sauveur? ou, pour nous exprimer d'une manière plus générale et en même temps avec plus de justesse : Comment l'homme arrive-t-il à la connoissance certaine de l'établissement fondé par Jésus-Christ? Le protestant répond : *Par l'Ecriture sainte qui est infaillible;* le catholique dit : *Par l'Eglise qui seule donne l'intelligence de l'Ecriture sainte.* Développant sa croyance, le catholique continue : Sans doute l'Ecriture sainte renferme les communications divines, par conséquent la vérité pure; nous supposons même pour le moment qu'elle contient toutes les instructions nécessaires à l'homme. L'Ecriture est donc l'infaillible parole de Dieu. Mais par cela seul qu'elle porte en elle-même le caractère d'infaillibilité, nous ne sommes pas

encore à l'abri de toute erreur. Quand nous percevons les enseignemens divins, le mensonge ne peut-il pas aussi se glisser dans notre intelligence? Comment donc sommes-nous certains que nos perceptions sont toute la vérité et rien que la vérité?

Or voici ce qu'enseigne la doctrine catholique. L'Esprit de Dieu qui gouverne et vivifie l'Eglise, enfante dans l'homme, en s'unissant à lui, un instinct, un tact éminemment chrétien qui le conduit à toute vraie doctrine. Le principe communiqué d'en haut, l'alliance avec l'apostolat perpétuel, l'éducation et la vie dans l'Eglise développent un sens profondément intérieur, un sentiment propre à l'aperception de la parole écrite; car il répond à l'Esprit qui a dicté les Livres saints. Lorsque le fidèle lit les Ecritures avec cette disposition, les vérités qu'elles renferment passent dans son intelligence sans aucune altération essentielle; il y a plus, quand son esprit et son cœur ont été formés dans l'Eglise, il n'a plus aucun besoin de l'Ecriture pour en saisir les divins enseignemens[1].

Telle est la voie ordinaire par laquelle nous

[1] Si Jésus-Christ a fondé une Eglise, cette doctrine se présente d'elle-même à tous les esprits. Aussi remonte-t-elle à la plus haute antiquité; elle fut proclamée dès que l'hérésie parut sur le monde. Irénée dit, *adversus hær.* l. III. c. 3 : « Traditionem

parvenons à la connoissance de l'établissement chrétien. Cependant il y aura toujours des erreurs plus ou moins coupables. Comme déjà du temps des apôtres, on chercha des armes dans la parole de Dieu pour combattre cette même parole, ainsi en est-il arrivé dans tous les siècles. Comment

apostolorum, in toto mundo manifestatam, in omni Ecclesia adest perspicere omnibus, qui vera velint audire; et habemus annumerare eos, qui ab apostolis instituti sunt episcopi in Ecclesiis, et successores eorum usque ad nos, qui nihil tale docuerunt, neque cognoverunt, quale deliratur ab his... Tantæ igitur ostensionis quum sint hæc, non oportet adhuc quærere apud alios veritatem, quam facile est ab Ecclesia sumere; quum apostoli quasi in depositorium dives plenissime in eam detulerint, omnia quæ sint veritatis : ut omnis, quicunque velit, sumet ex ea potum vitæ. Hæc est enim vitæ introitus : omnes autem reliqui fures sunt et latrones, propter quod oportet devitare quidem illos : quæ autem sunt Ecclesiæ cum summa diligentia diligere, et apprehendere veritatis traditionem... Quid autem si neque apostoli quidem Scripturas reliquissent nobis, nonne oportebat sequi ordinem traditionis, quam tradiderunt iis, quibus committebant Ecclesias? Cui ordinationi assentiunt multæ gentes barbarorum, quorum qui in Christum credunt, sine charta et atramento scriptam habentes per Spiritum sanctum in cordibus suis salutem, et veterem traditionem diligenter custodientes, in unum Deum credentes... Hanc fidem qui sine litteris crediderunt, quantum ad sermonem nostrum, barbari sunt, quantum ad sententiam, et consuetudinem et conversationem, propter fidem per quam sapientissimi sunt, et placent Deo, conversantes in omni justitia et castitate et sapientia. Quibus si aliquis annuntiaverit ea quæ ab hæreticis adinventa sunt, proprio sermone eorum colloquens, statim concludentes aures, longius fugient, ne audire quidem sustinentes blasphemum alloquium. Sic per illam veterem apostolorum traditionem ne in conceptionem quidem mentis admittunt, quodcunque eorum ostentiloquium est. »

procéder dans de semblables circonstances ? Comment préserver la doctrine des erreurs qui pourroient l'altérer? Alors la croyance commune décide contre le sens privé ; le jugement de tous, contre celui de l'individu : *la société des fidèles interprète l'Ecriture sainte.* L'Eglise est le corps, la forme visible de Jésus-Christ ; elle est son humanité permanente, son éternelle manifestation. Le Seigneur a déposé en elle son esprit, sa vérité ; mais depuis les apôtres, ses promesses ne s'adressent à aucun individu comme tel, c'est à tout le corps qu'il s'est donné tout entier.

Ce sentiment commun, cette conscience de l'Eglise est la tradition dans le sens subjectif du mot [1]. Qu'est-ce donc que la tradition considérée sous ce point de vue? C'est le sens chrétien exis-

[1] Voyez Euseb. *Hist. eccles.* l. V. c. 27. Εκκλησιαστικὸν φρόνημα. Nous lisons dans Vincent de Lérins, *Commonitor.* c. 2. ed. Klupf. 1809. p. 90 : « Hic forsitan requirat aliquis, cum sit perfectus Scripturarum canon, sibique ad omnia satis superque sufficiat : quid opus est, ut ei *Ecclesiasticæ intelligentiæ* jungatur auctoritas? Quia videlicet Scripturam sacram, pro ipsa sua altitudine, non uno, eodemque sensu universi accipiunt : sed ejusdem eloquia aliter atque aliter, alius atque alius interpretatur, ut pene quot homines sunt, tot illinc sententiæ erui posse videantur... Atque idcirco multum necesse est, propter tantos tam varii erroris anfractus, ut propheticæ et apostolicæ interpretationis linea, secundum *ecclesiastici et catholici sensus normam* dirigatur. » Ces paroles viennent immédiatement après le premier chapitre où l'auteur dit qu'il y a deux moyens de discerner la doctrine catholique de l'hérésie : « Primum scilicet

tant dans l'Eglise et transmis par l'Eglise; sens, toutefois, qu'on ne peut séparer des vérités qu'il contient, puisqu'il est formé de ces vérités et par ces vérités : en un mot la tradition, c'est la parole de Dieu vivant éternellement dans le cœur des fidèles. C'est à ce sens catholique qu'est confiée l'interprétation de l'Ecriture sainte; l'explication donnée par lui forme le jugement de l'Eglise, et voilà pourquoi celle-ci est juge en matière de foi (*judex controversiarum*). Que si l'on considère la tradition dans son objet, elle est la croyance constante, universelle, la foi de l'Eglise consignée dans les monumens de son histoire. En ce sens, la tradition est ordinaire-

divinæ legis auctoritate : tum deinde Ecclesiæ catholicæ traditione. » Dans le concile de Trente, sess. XIII. c. 2. la tradition est appelée *universus Ecclesiæ sensus*. On lit dans le même livre, sess. IV. *Decret. de edit. et usu sacror. librorum...* : « Ut nemo suæ prudentiæ innixus, in rebus fidei et morum ad ædificationem doctrinæ Christianæ pertinentium, sacras Scripturas ad suos sensus contorquens, contra eum sensum, quem tenuit et tenet sancta mater Ecclesia, cujus est judicare de vero sensu et interpretatione Scripturarum sanctarum... » *Decret. de can. Script.* « Perspiciens hanc veritatem et disciplinam contineri in libris scriptis et sine scripto traditionibus, quæ ipsius Christi ore ab Apostolis acceptæ..... Traditiones ipsas, tum ad fidem, tum ad mores pertinentes, tanquam vel ore tenus a Christo, vel a sancto Spiritu dictatas, et continua successione in Ecclesia catholica conservatas, pari pietatis affectu ac reverentia suscipit et veneratur. » Conférez Melchior. Cani *Loc. theol.* l. III. c. 3. ed. Venet. 1567. p. 179 et suiv. sur la tradition, et l. IV. c. 4. p. 234, sur l'autorité de l'Eglise.

ment appelée la règle de foi, le *criterium* dans l'interprétation de l'Ecriture sainte.

Au surplus, quand notre divin Sauveur établit l'Eglise son organe permanent, il ne fit que sanctionner une loi constante de l'ordre moral. Chaque nation porte un caractère distinctif. Enraciné profondément, ce type est empreint dans la vie publique comme dans la vie privée, dans les lois comme dans le langage, dans les sciences comme dans les arts; ce type en un mot sépare tout un peuple de tout autre peuple. C'est le génie tutélaire, l'esprit régulateur qui fut légué des pères aux enfans; c'est ici le souffle vivifiant de tout le corps. Les anciens avoient personnifié cette empreinte caractéristique; l'honorant comme la divinité de la patrie, ils lui attribuoient leurs lois et leurs institutions. Les factions et l'égoïsme viennent-ils déranger les ressorts qui maintiennent l'harmonie dans l'ordre politique; bientôt, si le corps toutefois conserve la conscience de lui-même, si le génie qui lui est propre agit encore en lui, bientôt on découvre l'élément qui blesse le principe vital. Mais si vous avez brisé le lien vivant qui rattache le présent au passé; si vous voyez toute action nationale impossible; si, du milieu du désordre, vous ne pouvez plus discerner l'esprit public, alors, soyez-en sûr, ce peuple touche à sa ruine; son génie, son Dieu a disparu

sans retour. *Pan est mort,* telle étoit la nouvelle que rapportoient de toutes parts les navigateurs au temps de la venue du Messie.

Et la loi que nous constatons ne s'observe pas moins dans les sociétés religieuses que dans les sociétés politiques. Considérez les Perses, les Chinois, les Mahométans ; voyez avec quelle rigueur se sont développés les principes primitivement posés parmi eux, voyez comment ces principes ont pénétré de leur esprit toutes les institutions de ces peuples. Dans le paganisme, tout découle également d'une source unique, tous les phénomènes religieux sont entés sur la même idée fondamentale. Examinons enfin l'établissement luthérien. Les dogmes enseignés dans les symboles de la secte, portent tellement l'empreinte du fondateur, qu'à l'instant on en reconnoît la filiation et la parenté. Les sentimens de Major, la doctrine des *synergistes* et d'autres furent rejetés, par une sorte d'instinct, comme contraires à l'esprit de tout le corps ; et toujours la communauté fondée par Luther, s'est montrée la fidèle interprète de sa parole.

Si, pour un moment, nous posons que les fondateurs des peuples ont eu mission de Dieu, nous voyons d'abord une première impulsion divine dans sa source ; puis, s'éloignant de son principe, ce mouvement a été reçu par l'homme,

et dès lors il a pris quelque chose d'humain. Ainsi donc les faits généraux sortis de la cause première sont divins et humains tout à la fois : *ils sont divins,* puisqu'ils sont les oscillations d'un mouvement imprimé d'en haut ; *ils sont humains,* puisqu'ils procèdent aussi de l'activité de l'homme. Ces faits enfin sont les régulateurs de tout le mécanisme social ; ils dirigent les pensées et les actions de tous les membres ; ils sont comme le souffle du fondateur, comme l'esprit qui a rendu vivantes toutes ses institutions.

Or, c'est sur ce modèle que nous devons apprécier l'infaillibilité de l'Eglise dans l'interprétation de l'Ecriture sainte. Tous les développemens dogmatiques et moraux qui peuvent être considérés comme faits universels, nous devons les tenir pour les oracles de Jésus-Christ même, car ils découlent de son divin Esprit. Sans doute, entre l'Eglise et les sociétés humaines, il y a la distance immense, infinie, qui sépare la créature de l'auteur de son être. En vain les principes posés de main d'homme se sont-ils développés de la manière la plus conséquente ; la corporation par eux fondée marche vers une ruine inévitable, l'édifice s'affaisse par degrés avec ses fondemens.

§ XXXIX.

Continuation. L'Eglise interprète de l'Ecriture et la Tradition.

Quelques réflexions encore sur l'Ecriture et sur la tradition. C'est l'histoire de l'Eglise à la main qu'il faut à présent étudier cet important sujet; les combats de l'erreur contre la vérité en éclairent jusqu'aux dernières profondeurs.

Si nous exceptons quelques sectes juives qui vouloient charger l'Evangile des lois cérémonielles, les gnostiques forment la plus ancienne hérésie. L'éternité de la matière, la formation et le gouvernement du monde par un esprit inférieur, le demiurgos de ces sectaires, leur docétisme, etc.; sont des dogmes trop connus pour qu'il soit besoin de les exposer ici. Aujourd'hui tous les chrétiens, peut-être, regardent ces doctrines comme complètement étrangères au christianisme. Eh bien! nos hérétiques se laissèrent-ils convaincre de leur fausseté par l'Ecriture sainte? Non, ils aimèrent mieux rejeter l'ancien Testament et déclarer les évangiles apocryphes[1]. Parmi

[1] A cet égard, le deuxième siècle fournit déjà de tristes expériences. Tertullien dit (*de Præscript.* c. 17.): « Ista hæresis non recipit quasdam scripturas: et si quas recipit, non recipit inte-

ceux qui ont étudié le gnosticisme, le très grand nombre, pour ne pas dire tous, se sont sans doute demandé : Comment ces erreurs furent-elles possibles ? Comment trouva-t-on ces démonologies et tant de monstruosités dans la parole du Christ et des apôtres ? Et qui ne se feroit fort de réfuter dans une heure mille disciples de Marcion ? Qui ne voudroit, avec l'Ecriture, les ramener à l'Eglise ? On est ainsi tenté d'accuser leurs premiers adversaires d'inhabileté, parce qu'ils ne purent en venir à bout.

Mais quand l'erreur a pris vie dans les intelligences, quels que soient les germes de mort qu'elle porte en elle, ni la raison, ni l'éloquence ne peuvent la détruire; ses racines sont trop profondes pour être accessibles à l'œil mortel. Voyez-la dans ses diverses phases : d'abord elle naît, puis elle porte ses fruits, ensuite elle meurt. Tant qu'elle est dans son période d'accroissement, tout, même du dehors, lui vient en aide, tout lui est une preuve; écoutez : la terre lui rend témoignage, le ciel est sa caution. Cependant d'autres

gras, adjectionibus et detractionibus ad dispositionem instituti sui intervertit : et si aliquatenus integras præstat, nihilominus diversas expositiones commentata convertit... Quid promovebis, exercitatissime Scripturarum, quum si quid defenderis, negetur : ex diverso, si quid negaveris, defendatur ? et tu quidem nihil perdes nisi vocem in contentione : nihil consequeris, nisi bilem de blasphematione. »

principes germent dans les esprits, un temps nouveau éclôt à la lumière; mais, sans point de contact avec le passé, il ne le comprend pas même; il demande étonné : Comment cela a-t-il été possible? Quand la grâce divine arrache un homme à l'étourdissement universel, il dit qu'il étoit comme enchanté, que comme des écailles lui sont tombées des yeux.

Lors donc qu'on vit l'impossibilité de ramener les gnostiques par l'Ecriture, l'Eglise déclara-t-elle qu'il resteroit douteux si Dieu a créé le monde, si Jésus-Christ a été réellement homme, jusqu'à ce qu'on eût décidé ces dogmes par l'Ecriture? Non. Appuyée sur la tradition, sur la parole vivante, elle proclama qu'alors même qu'on pourroit disputer sur la doctrine des Livres saints, la foi constante, universelle, se prononçoit d'une manière assez décisive; et que tous ceux qui vouloient s'attacher à Jésus-Christ, le choisir pour le pasteur de leurs âmes, ne pouvoient secouer le joug de cette autorité. Sans doute les docteurs de l'Eglise réfutèrent les gnostiques par les monumens de notre foi, sans doute ils les citèrent dans leurs savans écrits [1]; mais c'étoient là des raison-

[1] Cette observation induisit en erreur le docteur Lucke. Voyez son écrit *sur l'Autorité de l'Ecriture et ses rapports avec la règle de foi dans l'église protestante et dans l'ancienne église,* (Ueber das Ansehen der heil. Schrift in der protest. und

nemens opposés à des raisonnemens : deux partis étoient en présence et l'Ecriture des deux côtés. Uniquement fondé sur la parole écrite, nous le savons, le fidèle pouvoit se convaincre que les gnostiques étoient tombés dans de graves erreurs. Mais, comme les adversaires avoient aussi la conviction de leur doctrine, dès lors le christianisme comme institution positive auroit disparu, si avec la Bible il n'eût existé une règle de foi, la tradition universelle[1]. Sans cette règle, sans ce *criterium*, jamais on n'eût pu déterminer avec certitude quelle étoit la vérité chrétienne; tout au plus

alten Kirche) p. 125. 141. 142. Non-seulement Irénée, Hippolyte, Novatien, Origène, etc., prouvent la doctrine de l'Eglise par l'Ecriture; mais dans tous les siècles jusqu'à nos jours, les catholiques se sont appuyés de son témoignage.

[1] Tertullien dit très bien (loc. cit. c. 18.) : « Si quis est, cujus causa in congressum descendis Scripturarum, ut eum dubitantem confirmes, ad veritatem, an magis ad hæreses deverget? *Hoc ipso motus, quod te videat nihil promovisse,* æquo gradu negandi et defendendi adversa parte, statu certe pari, altercatione incertior discedet, nesciens quam hæresim judicet... » c. 19 : « Ergo non ad Scripturas provocandum est: *nec in his constituendum certamen,* in quibus aut nulla aut incerta victoria est, aut par incertæ. Nam etsi non ita evaderet collatio Scripturarum, ut utrumque partem parem sisteret, ordo rerum desiderabat, prius proponi quod nunc solum disputandum est : quibus competat fides ipsa? Cujus sint Scripturæ? A quo, et per quos, et quando, et quibus sit tradita disciplina, qua fiunt Christiani? Ubi enim apparuerit esse veritatem et disciplinæ et fidei christianæ, illic erit veritas Scripturarum, et expositionum et omnium traditionum christianarum. »

l'individu auroit pu dire aux sectaires : Voilà mon sentiment à moi, voilà le sens que j'attache à l'Ecriture. En un mot sans la tradition, plus de doctrine de l'Eglise, mais à la place le doute et l'opinion; plus de société des fidèles, mais seulement des individus, des chrétiens isolés.

A peine l'hérésie dont nous parlons avoit-elle atteint son plus haut période, que les unitaires vinrent lui déclarer une guerre à mort. C'est en effet cette dernière secte, mais non pas le montanisme, comme le veut Néander, qui forme l'extrême opposé du gnosticisme. Les disciples de Marcion rejettent l'élément humain; les unitaires, l'élément supérieur. Les premiers enseignent que le Sauveur étoit la raison divine revêtue d'un corps apparent; les seconds soutiennent que, pour avoir été éclairé d'en haut, il n'étoit pas moins un homme purement et simplement. Ceux-là disoient : Tout se meut par l'Esprit de Dieu, ceux-ci répondoient : Le saint Esprit n'est point descendu sur les apôtres ni sur l'Eglise. Suivant les uns, la matière est essentiellement mauvaise; aux yeux des autres, tout est bon, il n'y a point de corruption primitive. Enfin, dans la doctrine des gnostiques, l'Evangile est un principe de vie, un germe, une vertu céleste; tandis qu'au gré des unitaires, il est un précepte mort, une idée abstraite, une règle purement morale.

Or, de même que les gnostiques, ces derniers sectaires rejetoient la tradition pour s'appuyer uniquement sur les Livres saints[1]. Que devoit faire l'Eglise dans cette conjoncture? Déclarer que chacun resteroit dans son opinion en attendant que l'étude de l'Ecriture eût fourni une solution satisfaisante? Oui, sans doute elle l'auroit dû, si elle n'eût eu aucune idée de son établissement, de son essence ni de sa constitution. Mais l'Eglise fit précisément le contraire, et voici les oracles que nous signifie sa conduite: La doctrine du Sauveur est éternellement certaine pour les siens. La parole vivante et la parole écrite, la parole gravée dans les cœurs par le Saint Esprit et la parole tracée sur le papier sont une; les doutes qui s'élèvent sur la seconde disparoissent au flambeau de la première. La doctrine enseignée dans le commencement, la foi constante de toute l'Eglise, voilà le *criterium*, la règle infaillible dans l'interprétation de l'Ecriture sainte; et, selon cette règle, il est à jamais certain que notre divin Sauveur est Dieu, qu'il nous a remplis d'une vertu divine.

Celui qui fonde sa foi sur l'Ecriture, c'est-à-dire sur les résultats où l'ont conduit ses recherches bibliques; celui-là n'a point la foi, n'a pas

[1] Euseb. hist. l. V, c. 27.

la moindre idée de ce que c'est que la foi. Ne doit-il pas être toujours prêt à modifier sa croyance? Ne doit-il pas admettre que, par une étude plus approfondie, il arriveroit peut-être à de tout autres conséquences? Et dès lors, nous le demandons, peut-il naître dans son âme une conviction profonde, inébranlable, ferme comme le roc? Et voilà pourtant la seule disposition qui mérite le nom de foi. Foi, unité de croyance, universalité de doctrine sont une seule et même chose. L'homme qui croit véritablement, quand bien même sa croyance seroit erronée, est intimement convaincu qu'il possède la doctrine de Jésus-Christ, qu'il partage la foi des apôtres et de toute l'Eglise; il tient fermement que cette foi est la même dans tous les temps et la seule vraie. Cette croyance est la seule raisonnable, la seule digne de l'homme; tout le reste n'est qu'opinion, qu'incertitude.

Les siècles disparurent et les sectes avec eux. De nouveaux temps virent naître de nouvelles hérésies; mais toutes érigèrent le même principe fondamental, savoir que l'Ecriture est la seule source de la vérité chrétienne, la seule règle de foi. Ce dogme commun à tous les sectaires, le même chez les gnostiques du deuxième siècle et chez les vaudois du douzième, proclamé par les ariens comme par les nestoriens; ce dogme

enfanta les doctrines les plus contradictoires. Qu' y a-t-il en effet de plus opposé que le gnosticisme et le pélagianisme, que le sabellianisme et l'arianisme[1]? Or la seule considération que ce principe, toujours un, sans cesse le même, a sanctionné toutes les croyances, tous les égare-

[1] A l'égard de l'arianisme, conférez Athanas. *de Synodis* § 13-14. 40. 43. 47. Basil. *de Spir. sancto*, c. 10. On lit dans ce dernier écrit : « Id quod impugnatur fides est, isque scopus est communis omnibus adversariis et sanæ doctrinæ inimicis, ut soliditatem fidei in Christum concutiant, apostolicam traditionem solo æquatam abolendo. Ea propter, sicut solent, qui bonæ fidei debitores sunt, probationes e Scriptura clamore exigunt. Patrum testimonium, quod scriptum non est, velut nullius momenti rejicientes. » Dans saint Augustin, *contra Maxim.*, lib. I. c. 27, l'arien s'exprime ainsi : « Si quid de divinis protuleris, quod commune est cum omnibus, necesse est, ut audiamus. Hæ verò voces, quæ extra Scripturam sunt, nullo casu a nobis suscipiuntur. Præterea quum ipse Dominus moneat nos, et dicat : sine causa colunt me, docentes mandata et præcepta hominum. » Le même docteur fait ainsi parler Pélage : Credamus igitur quod legimus, et quod non legimus, nefas credamus adstruere. » (*de Natur. et Grat.*, c. 39.) Le concile de Chalcédoine, acte I, dit en parlant d'Eutychès (Hard. *Act. Concil.* t. II. p. 186.) : « Ετοιμον γὰρ αὐτὸν εἶναι ἔφασκε ταῖς εκθέσεσι τῶν ἁγίων πατέρων, τῶν τε ἐν Νικαίᾳ και ἐν 'Εφέσῳ τὴν σύνοδον ποιησαμένων, συντιθεσθαι, και ὑπογράφειν ταῖς ἑρμηνειαις αὐτων ὁμολόγει· εἰ δέ που τὺχοι τι παρ' αὐτῶν ἔν τισι λέξεσι ἢ διασφαλθὲν, ἢ διαπλανηθὲν, τοῦτο μήκε διαβάλλειν, μητέ καταδέχεσθαι. μόνας δὲ τάς γραφάς ερευνᾷν, ὡς βεβαιοτέρας οὔσας τῆς των πατέρων εκθέσεως κ. τ. λ. » La version latine rend ainsi la dernière phrase : « Solas autem Scripturas inquirere, *sicut* patrum expositionibus firmiores. » Ces paroles n'expriment pas le sens du grec ; il faut : « Utpote quæ patrum interpretatione firmiores essent, » c'est-à-dire plus fermes que le dogme défini, que l'interprétation de l'Eglise.

mens, toutes les monstruosités; cette seule considération, disons-nous, devoit faire voir qu'il recèle quelque profonde erreur, qu'il creuse un abîme immense entre l'Ecriture et l'individu.

Arrêtons-nous pour considérer la conduite des sectaires. Tous reconnoissent que l'Eglise catholique, en proscrivant les hérésies précédentes, a été l'infaillible interprète de la vérité; dans ce cas, ils aiment à souscrire à ses définitions. Mais, il faut bien le reconnoître, jamais l'Eglise n'eût ainsi formulé sa foi sans la doctrine sur sa constitution même. L'arien reçoit avec joie les décisions portées contre les gnostiques : mais sur quel fondement reposent ces décisions, voilà ce qu'il ne veut point comprendre. Il s'étourdit pour ne pas voir que l'Eglise, si elle eût été constituée sur les bases qu'il s'efforce de lui prêter, n'auroit pas sauvé les dogmes qu'il professe avec elle. Les pélagiens et les nestoriens n'ont qu'une voix pour condamner l'arianisme. Mais bientôt leur vue se trouble, il se fait nuit dans leur intelligence : pour arriver à la vérité chrétienne, ils quittent la voie de l'Eglise et prennent la route des sectes qu'ils maudissent. Ils veulent la *matière* sans la *forme*. Luther et Calvin ne firent point autrement. Tout ce qui avoit été défini contre les gnostiques, les ariens, les nestoriens, les pélagiens, etc., les

réformateurs prétendus y donnèrent leur plein assentiment. Mais quand il s'agit de construire leur *évangile,* ils s'en allèrent sur les traces de ces hommes qu'ils avoient en exécration, qu'ils faisoient brûler quand ils tomboient en leur pouvoir [1].

Voici donc le sens du dogme catholique : vous

[1] Martin Chemnitz dit qu'Irénée et Tertullien, en invoquant la tradition, vouloient seulement montrer qu'elle s'accorde avec l'Ecriture. Le passage est curieux : « Non video, dit-il, si integra disputatio consideretur, quomodo alia inde possit erui sententia, quam quod ostendat consensum traditionis apostolicæ cum Scriptura, ita ut eadem sit doctrina, quam Scriptura tradit, et quam primitiva Ecclesia ex Apostolorum traditione acceperat. » (*Examen. Concil. Trident.* P. I. p. 118.) Et 221 : « Et omnia sunt sacris Scripturis consona, quæ nos et recipimus et profitemur. » De là Chemnitz conclut que les témoignages des deuxième, troisième et quatrième siècles en faveur de la tradition ne font point contre les protestans; car nous admettons, dit-il, tous les dogmes maintenus pour lors dans l'Eglise. L'auteur envisage la chose sous un faux point de vue. Lorsque les catholiques citent Tertullien et les autres Pères dans la question présente, il ne s'agit pas de telle ou telle doctrine par eux enseignée, mais du principe même de la tradition. A l'égard de la doctrine, Chemnitz est presque toujours d'accord avec les catholiques; mais vient-il à parler de la tradition comme règle de foi, il est entièrement pour les gnostiques. Il auroit dû voir par les écrits d'Irénée et de Tertullien, qu'on ne peut affermir sur l'Ecriture les plus simples vérités du christianisme. Il ajoute p. 128 : « Veteres damnaverunt Samosatenum et deinde Arium. Judex erat verbum Dei, id est testimonia ex Evangelio... quæ convincunt non calumniose judicantem. » Sans doute; et cependant les juges de Nicée ne purent convaincre les ariens par l'Ecriture, précisément parce que ces hérétiques *jugeoient calomnieusement.*

ne pouvez, nous dit-il, prendre possession du christianisme primitif que dans l'union avec sa forme essentielle, c'est-à-dire avec l'Eglise. Considérez l'Ecriture dans l'esprit de cette Eglise, contemplez en elle le Sauveur du monde; et alors s'éveillera en vous la véritable image du Christ: car cette société divine est son organe, sa manifestation permanente. Mais j'entends le sarcasme de l'impiété!... Eh quoi! ne vaut-il pas mieux se servir d'un flambeau que de rester dans les ténèbres? O orgueil de l'homme qui repousse le secours qui peut seul relever sa foiblesse! Puissans génies qui *pour voir les astres n'avez pas besoin de télescope,* et qui voyez à travers le voile que le premier insensé vient déployer sur vos yeux!

§ XL.

Différence de forme entre la doctrine de l'Ecriture et la doctrine de l'Eglise.

Ainsi donc l'Eglise est l'interprète infaillible de l'Ecriture sainte. Or de ceci quelle est la conséquence? C'est que la doctrine de l'Eglise et la doctrine de l'Ecriture sont une seule et même chose; unité, cependant, qui ne se rapporte qu'à

l'essence et non pas à la forme. Puisque la vérité chrétienne devoit traverser les siècles et devenir la possession de l'homme, il falloit de toute nécessité, qu'elle revêtit successivement une forme nouvelle; l'Eglise même, le but de son institution réclamoit impérieusement cette différence. C'est ce que doivent montrer les réflexions suivantes *.

Jésus-Christ ayant prêché sa parole, elle fut reçue par ses disciples, et dès lors elle devint foi, possession humaine. Je dis plus : lorsque le Sauveur fut remonté vers son Père, elle n'existoit plus pour le monde, que dans cette foi des apôtres. Aussi Pierre est-il appelé le rocher sur lequel Jésus-Christ bâtiroit son Eglise, afin que les portes de l'enfer ne prévalussent point contre elle.

Mais dès que la divine parole fut devenue foi humaine, de ce moment elle dut participer à toutes les conditions intellectuelles de l'humanité; de ce moment elle fut perçue, conservée, transmise par l'homme. Tout, jusqu'au récit évangélique, met en lumière la loi que nous constatons : dans le choix et la disposition des matières, dans la conception et l'exposition du sujet, se

* On prie le lecteur de bien remarquer le point de la question, et de ne point juger la doctrine de l'auteur avant d'être allé jusqu'au bout. (*Note du trad.*)

retrace le génie propre de chacun des historiens sacrés. Mais que sera-ce quand les apôtres traverseront les mers, lorsqu'ils porteront l'Evangile aux extrémités du monde? Alors on voit s'élever du milieu de ceux à qui ils prêchent, une foule de difficultés qu'ils sont obligés de résoudre; et pour cela il leur faut discuter, raisonner, comparer; opérations qui mettent en jeu toutes les facultés de l'entendement.

Ainsi la doctrine du Sauveur fut soumise à l'exercice de l'intelligence humaine. D'une part la divine parole fut analysée et reçut des divisions logiques; d'autre part elle fut coordonnée, comparée avec elle-même; on ramena toutes les parties à certains points fondamentaux; on mit en relief la base sur laquelle repose tout l'édifice. Dès lors un point de vue plus clair et mieux circonscrit fut ouvert à l'esprit humain; car toutes les idées qui lui viennent du dehors, il faut qu'il se les assimile comme par une seconde création, s'il veut en avoir pleinement conscience. Ainsi élaborée en quelque sorte par le concours de l'intelligence humaine, la doctrine primitive se montra sous plusieurs faces différentes; mais resta-t-elle toujours la doctrine primitive? Nous pouvons répondre oui et non: oui, car elle est immuable quant à son essence; non, puisqu'elle changea quant à l'expression. Assurément, du temps des

apôtres, l'Esprit divin présida à tous ces développemens ; mais il n'est pas moins certain qu'ils ne s'opérèrent pas sans l'homme, sans l'activité, sans l'intelligence de l'homme. Comme dans les œuvres chrétiennes la liberté et la grâce, le divin et l'humain se pénètrent réciproquement, ainsi en est-il dans le point dont il s'agit.

Jamais il ne put en arriver autrement. Après la mort des apôtres, quand les évangiles, les épîtres et toutes les Ecritures furent entre les mains des fidèles, nous voyons encore la parole de Dieu assujettie, pour ainsi dire, à l'activité de l'homme. Lorsque l'Eglise définit la doctrine primitive contre les hérésies, il faut de nécessité qu'elle change l'expression apostolique contre une autre plus propre à repousser l'erreur qu'elle veut condamner. Montrant la vérité divine sous tous ses points de vue, les apôtres ne purent en conserver la forme première ; l'Eglise par conséquent ne le peut davantage. Puisque l'hérésie se reproduit sous mille faces différentes ; puisqu'elle revêt toutes les apparences, emprunte toutes les couleurs, l'Eglise aussi doit prendre diverses positions ; elle doit se mettre en face de l'erreur, et opposer à ses nouveautés d'expressions une nouvelle terminologie. Qu'on examine le symbole de Nicée, par exemple, et l'on reconnoîtra ce que nous avançons.

Ainsi la tradition transmet aux siècles futurs la vérité chrétienne sous une forme différente; et cela, parce que cette vérité est confiée à des hommes qui doivent tenir compte des temps et des circonstances.

Enfin, de même que les écrits des apôtres ont répandu plus de jour sur la parole du salut, de même la doctrine de l'Eglise nous fait entrer toujours plus avant dans l'Ecriture sainte. Comment donc les protestans osent-ils nous dire : vous abandonnez la doctrine des Livres saints pour ne prêcher que la doctrine de l'Eglise. Sur ce pied-là ne pourrions-nous pas leur répondre : vous abandonnez la doctrine du Sauveur pour ne prêcher que la doctrine de l'Ecriture? Jamais on ne nous eût fait une objection aussi absurde, si l'on eût compris que Jésus-Christ a été Dieu et homme tout ensemble; qu'en conséquence il a voulu continuer son ouvrage d'une manière à la fois divine et humaine.

Au surplus, si l'homme fidèle pénètre toujours plus avant dans la révélation évangélique, il semble le devoir aux attaques de l'erreur contre la vérité. Poussés par un zèle aveugle, des Juifs mal convertis s'arment pour la défense du mosaïsme : saint Paul nous révèle la vertu de l'Evangile et l'excellence de la foi. Des troubles éclatent parmi les fidèles de Corinthe; et le même

apôtre trace ses divins oracles sur l'Eglise. Bientôt après les gnostiques sèmeront la division dans le champ du Seigneur; mais du sein du combat nous verrons jaillir une vive lumière sur les questions de la plus haute importance, sur la nature et l'origine du mal, sur l'excellence de la première création (la nature et la liberté), et ses rapports avec l'établissement chrétien. De même la polémique contre les pélagiens nous révèlera la foiblesse, la profonde misère de l'homme. Enfin la chute des protestans imprima un mouvement d'ascension au catholicisme. Que l'on compare les auteurs des derniers temps avec les ouvrages antérieurs au concile de Trente, et l'on verra clairement que, dans la connoissance du christianisme, nous sommes à un degré plus haut qu'avant la réforme. Tous les dogmes remis en question ont été commentés, discutés, placés dans un plus grand jour, assis sur des bases mieux reconnues et plus affermies.

Ainsi toute intuition plus profonde de la vérité chrétienne a pour condition la lutte et le combat, l'attaque et la défense de la vérité. Ce phénomène est trop important pour ne pas fixer un instant notre attention.

Lorsque l'erreur a semé le doute et la division dans les esprits, quel moyen de discerner la vraie

doctrine, de revenir à l'unité, sans un tribunal vivant et infaillible? Hors de là, nous serions jetés d'opinions en opinions, et bientôt toute vérité nous échapperoit. Aussi, pour le dire en passant, partout où l'Ecriture a été proclamée la seule règle de foi, on n'a point compris les développemens du dogme, on les a même rejetés formellement. Souvent aussi les sectaires se sont précipités dans un autre abîme. Après avoir roulé d'erreur en erreur, enveloppé d'épaisses ténèbres, ne rencontrant partout que le chaos, l'hérétique désespère de sortir jamais du labyrinthe des opinions. Alors, dans son abattement, il rapporte à l'Ecriture tous les rêves, toutes les visions de l'époque, puis il proclame tout cela dogme de l'Evangile. Mais si l'on reconnoît comme dogmes toutes les opinions, quelles qu'elles soient, qui se sont rattachées à l'Ecriture, à quoi dès lors aboutira l'histoire chrétienne? A montrer que l'Ecriture, par cela même qu'elle admet tous les sens, ne renferme aucun sens. Voici donc à quoi se réduisent toutes les objections contre l'Eglise catholique : Toutes vos définitions dogmatiques, nous crie-t-on, supposent que la lettre des Ecritures recèle un sens unique, à jamais immuable; et pourtant elle n'en a aucun, puisqu'elle les a tous. L'esprit humain, dans l'Eglise chrétienne, n'a d'autre but que de mettre en lumière cette

vérité, et dix-huit siècles n'ont pu la montrer à vos yeux *.

* Pour le protestant, la doctrine chrétienne a reçu sa dernière forme, sa dernière expression dans l'Evangile. De quel droit, nous le demandons, prétendroit-il commenter, interpréter la seule autorité à laquelle il doit obéir? Le pourroit-il sans se mettre au-dessus de la règle de sa foi? Et ce n'est pas tout; bientôt il verra s'élever une foule de doctrines, de sentimens opposés; et, dans le choc des opinions, qui décidera? Sur ce principe, Rousseau combat victorieusement les ministres de Genève. « Nous pouvons, dit-il, nous tromper dans nos idées, » mais vous pouvez aussi vous tromper dans les vôtres. Pourquoi » ne le pourriez-vous pas étant hommes? Vous pouvez avoir au- » tant de bonne foi que nous, mais vous n'en sauriez avoir da- » vantage: vous pouvez être plus éclairés, mais vous n'êtes pas » infaillibles. Qui jugera donc entre les deux partis? Sera-ce » vous? cela n'est pas juste. Bien moins encore sera-ce nous qui » nous défions si fort de nous-mêmes [1]. » Voilà donc l'alternative où se trouve le disciple de Luther, ou de renoncer à tout progrès dans la science chrétienne, ou d'admettre mille doctrines contradictoires. Qu'il vienne maintenant nous dire que nous enchaînons les intelligences, que nous les condamnons à un repos éternel! (*Note du trad.*)

[1] *Première lettre de la Montagne.*

§ XLI.

Tradition dans le sens restreint du mot. — Canon des Ecritures.

Considérons encore la tradition sous un autre point de vue. Jusqu'ici nous l'avons définie le sens chrétien, la parole vivante, le *criterium* dans l'interprétation de l'Ecriture sainte. Sous ce rapport, la tradition et l'Ecriture ne sont qu'une; elles renferment toutes deux la même somme de vérités. Mais il existe en outre plusieurs points de doctrine enseignés par les apôtres, que l'Ecriture ne contient en aucune façon ou tout au plus d'une manière bien implicite. Voilà l'enseignement de l'Eglise catholique, enseignement de la plus haute importance, et sur lequel s'élève à certains égards tout l'édifice chrétien [1]. C'est sur

[1] *Concil. Trident.* sess. IV. decret. de canonicis Scripturis. « Perspiciensque (sacrosancta Synodus) hanc veritatem et disciplinam contineri in libris scriptis, et sine scripto traditionibus, quæ ipsius Christi ore ab apostolis acceptæ, aut ab ipsis apostolis, Spiritu sancto dictante, quasi per manus traditæ, ad nos usque pervenerunt. » Sur quoi Pallavicin, l. VI. c. VIII. n. 7, fait cette remarque : « Duo per illam sanctionem intendit Synodus : alterum, palam facere, fidei catholicæ fundamenta non modo esse divinas litteras, quod recentes hæretici pertinaciter contendebant ; sed non minus etiam traditiones, a quibus denique dependet, quidquid certi obtinemus de legitima ipsarum Scripturarum auctoritate. »

ce fondement, par exemple, que repose la canonicité et l'inspiration de l'Ecriture; car nulle part celle-ci ne désigne les livres dont elle se compose; et lors même que nous supposerions un témoignage contraire, resteroit à prouver l'authenticité, l'infaillibilité de ce témoignage.

C'est donc la société fondée par le Sauveur qui nous certifie l'inspiration des Livres saints. A présent, nous l'espérons, l'autorité de l'Eglise paroît dans tout son jour. Où est le chrétien qui ne reconnoisse le doigt de Dieu dans la conservation des Ecritures? Mais il faut bien en convenir, c'est l'Eglise qui a opéré ce miracle, c'est l'Eglise qui a sauvé les monumens de notre foi. Qui ne le sait? les sectaires des premiers siècles, les gnostiques et les antitrinitaires, rejetoient tantôt un évangile, tantôt un autre; d'une main sacrilége, ils mutiloient les vrais écrits des apôtres et en produisoient de supposés. Or, encore un coup, c'est l'Eglise que ces hérétiques attaquèrent de la même manière que l'ont fait les protestans; c'est l'Eglise que ces sectes appellent de concert la prostituée de Babylone, la corruptrice de la vraie doctrine, le tyran des intelligences; c'est l'Eglise que Dieu choisit pour garder le trésor des chrétiens. Que ne pourrions-nous pas conclure de là! Cette observation, comme nous le verrons plus tard, faisoit sur Luther même une

profonde impression. Nous ne rapporterons pas ses réflexions à cet égard; nous laissons à ses disciples le soin de les concilier, s'ils le peuvent, avec l'attitude qu'il prit envers l'Eglise.

Relativement au canon des Ecritures, il existe quelques différences entre les catholiques et les protestans. Dans le commencement, il parut que d'importantes contrariétés alloient se développer sur ce sujet; on crut que Luther renouvelleroit les tristes scènes des premiers siècles où l'on repoussoit un jour un évangile, demain un autre, suivant l'intérêt des doctrines. Ce patriarche de la réforme, comme on le sait, rejeta l'Epître de saint Jacques, il alla même jusqu'à l'appeler un écrit pitoyable (*strohernen*, de paille). Il ne parloit pas autrement de l'Apocalypse, et il avoit coutume de dire que ce n'est pas dans les trois premiers évangiles qu'il faut chercher l'Evangile. En un mot, de tous les livres du nouveau Testament, il ne respecta que l'évangile de saint Jean, que l'histoire des Apôtres et les Lettres de saint Paul *. L'Epître de saint Jacques contredisoit la

* Job est un *fablier,* dit Luther; l'Ecclésiastique n'a ni bottes ni éperons, il chevauche sur des chaussons. L'Epître aux Hébreux contient des erreurs contraires à toutes les épîtres de saint Paul, il est impossible d'y trouver un esprit apostolique ou divin. *Opera Jenens,* tom. I. p. 431. Voyez aussi *Tischreden.* Berthold et Devette, dans leur *Introduction aux Livres saints,* rapportent ces passages pour l'édification du lecteur. (*Note du trad.*)

doctrine de Luther sur les bonnes œuvres ; et Luther aima mieux rejeter cette précieuse épître que de redresser son opinion ; il aima mieux mettre en doute l'authenticité d'un livre canonique que sa propre infaillibilité. Quelle qu'en soit d'ailleurs l'obscurité, l'Apocalypse étoit par trop claire dans certains endroits ; elle disoit, par exemple : *Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur... ; car leurs œuvres les suivent*[1]. Il y avoit là de quoi scandaliser un restaurateur des Ecritures. Quant à la proposition inouïe jusqu'à la réforme, que ce n'est point dans les évangiles qu'on doit chercher l'Evangile, elle s'explique par ce que nous avons dit sur le sens de ce dernier mot dans la doctrine protestante. Cependant Luther ne put, sous ce rapport, égarer l'esprit de ses disciples ; car ils reconnoissent, de même que les prétendus réformés, tous les livres du nouveau Testament*.

[1] Loc. cit. XIV. 13.

* Il est clair que notre auteur ne parle que des symboles de la secte ; quant aux docteurs particuliers, c'est autre chose. Tous ne prennent de l'Ecriture que ce qui leur convient ; un grand nombre la rejettent tout entière. Déjà nous avons entendu plusieurs protestans ; il seroit facile de multiplier les citations. « L'évangile de Matthieu, dit un superintendant, expose la doctrine avec beaucoup d'additions étrangères et de changemens ; il ne peut donc servir de règle de foi. L'évangile de saint Jean, aussi bien que ses lettres, est l'ouvrage de quelque Juif ; on y trouve plusieurs choses blâmables et contradictoires. Paul, dans ses Epîtres, n'a point quitté ses idées judaïques ; il croit

A l'égard de l'ancien, les préjugés de doctrine l'emportèrent; et tous les écrits que nous appelons *deutérocanoniques* [1] ont été, les uns après les

encore au Dieu vengeur des Juifs, il admet une résurrection réelle de la chair. Les Lettres de Pierre, de Jacques, et l'Epître aux Hébreux sont comme celles de saint Paul : En général les livres du nouveau Testament ne présentent aucun corps de doctrine bien enchaîné et bien avéré. » (*Dogmatique*, par le docteur Claudius.) Un autre protestant continue : « La doctrine des évangiles est aussi incertaine que celle de la tradition orale. Il est probable qu'on n'a point certainement reçu la pure doctrine du Christ par les documens du nouveau Testament, ou du moins que plusieurs méprises y ont été intercalées. Ne vaudroit-il pas mieux que nous n'eussions aucun rapport écrit sur Jésus-Christ? » *Journal théologique* d'Augusti. n° 9. p. 106 — 107, année 1801. (*Note du trad.*)

[1] Le concile de Trente, sess. IV. *decretum de Can. script.*, énumère ainsi les livres de l'ancien Testament : « Sunt infra scripti : Testamenti veteris, quinque Moysis, id est Genesis, Exodus, Leviticus, Numeri, Deuteronomium : Josue, Judicum, Ruth, quatuor Regum, duo Paralipomenon, Esdra primus, et secundus, qui dicitur Neemias, Thobias, Judith, Hester, Job, Psalterium davidicum centum quinquaginta psalmorum, Parabolæ, Ecclesiastes, Canticum canticorum, Sapientia, Ecclesiasticus, Isaïas, Hieremias cum Baruch, Ezechiel, Daniel, duodecim prophetæ minores, id est, Osea, Joel, Amos, Abdias, Jonas, Micheas, Naum, Abacuc, Sophonias, Aggæus, Zacharias, Malachias, duo Machabæ rum primus, et secundus. »

La Confession gallicane, l. I. p. 111, compte les livres suivans : « Quinque libri Mosis nempe... Josue, Judices, Ruth, Samuelis l. 2, Regum l. 2, Chronicon, sive Paralip. l. 2, Esdræ l. I, Nehemias, Esther, Job, Psalmi, Proverbia, Ecclesiastes, Canticum Canticorum, Esaias, Jeremias, cum Lament., Ezechiel, Daniel, Minores Prophetæ 12 nempe. » Il manque donc : Tobias, Judith, Baruch, Sapientia, Ecclesiasticus, Machabæorum primus et secundus.

autres, retranchés du canon. Au reste la critique ne fut pas le seul mobile qui conduisit en cela les protestans; Clausen, entre autres, l'avoue formellement.

§ XLII.

Rapport de la tradition avec l'exégèse scientifique. — Autorité des Pères et libre examen.

Mais si la tradition dogmatique[1] fixe le sens des Ecritures; si l'Eglise en est le seul juge infaillible, quel est le domaine de la science dans l'interprétation des Livres saints? Y a-t-il place encore pour le talent et l'érudition de l'exégète? C'est la dernière question qui nous reste à examiner.

D'abord l'Eglise n'entre point dans toutes les recherches qui provoquent l'attention du philologue; par exemple, elle ne croit pas que ce soit pour elle une obligation, ni par conséquent un droit exclusif, de fixer l'époque et l'origine du Livre de Job, de déterminer l'ordre chronologique des Epîtres de saint Paul, de juger le but et les motifs de l'Apocalypse, etc. Elle n'explique

[1] Il ne s'agit que du dogme; on ne parle point ici de telle tradition concernant la discipline, la liturgie, etc.

philologiquement ni les mots ni les versets, ni la liaison qui rattache les parties au tout; les détails archéologiques sont également hors de son domaine. En un mot, ses définitions n'embrassent que le dogme et la morale. Voilà pour l'objet de l'interprétation donnée par l'Eglise.

Quant au mode de cette explication, l'Eglise ne procède point d'après les règles de l'herméneutique; elle définit le contenu des Livres saints d'après l'esprit qui règne dans tout l'ensemble. Aussi voyons-nous que les premiers conciles œcuméniques ne citèrent, à l'appui de leurs décisions, aucun passage de l'Ecriture; bien plus l'organe visible de la vérité n'est pas infaillible, suivant les théologiens, dans les preuves de ses définitions, mais seulement dans ses définitions mêmes. Et pourquoi, dans les premiers siècles, l'Eglise assemblée ne s'appuyoit-elle pas sur les monumens de notre foi? C'est qu'elle ne doit pas son origine à l'Ecriture sainte, puisqu'elle est antérieure au nouveau Testament*. Les vérités

* Plusieurs protestans reconnoissent cette vérité qui renverse tout leur système. « Toute la religion de Jésus-Christ, dit un célèbre écrivain du parti, étoit déjà crue et pratiquée, et cependant aucun des évangélistes n'avoit encore écrit. L'oraison dominicale étoit récitée avant que saint Matthieu ne l'eût couchée sur le papier, car Jésus-Christ lui-même avoit enseigné cette prière à ses disciples. Il en est de même de la formule du baptême : aucun des auteurs sacrés n'en avoit encore fait mention

qu'elle proclame, elle les tient de la bouche même du Sauveur; puis le saint Esprit les a gravées dans sa conscience, ou, comme parle saint Irénée, dans son cœur. Elle a donc une certitude *immédiate* * de ses enseignemens. Que si l'Eglise eût dû parvenir à sa doctrine par les recherches, par l'examen, dès lors elle se fût contredite elle-même, dès lors elle étoit mise au néant. En effet dans cette hypothèse, l'Eglise existeroit et n'existeroit pas : *elle existeroit,* puisque vous prétendez qu'elle cherche le dogme catholique; *elle n'existeroit pas,* car vous la supposez destituée de la vraie doctrine, c'est-à-dire de son existence. Loin de l'Eglise ce prodige d'absurdité ! Quoi ! vous voulez qu'elle se recherche elle-même; vous voulez qu'elle ressemble à l'insensé qui examineroit dans un papier tracé de sa main s'il existe

qu'elle étoit dejà usitée parmi les fidèles. Si donc les premiers chrétiens ne durent pas attendre, sur ces points, les écrits des apôtres, pourquoi auroient-ils été dans cette obligation sur d'autres articles? Les évangélistes n'ont jamais prétendu avoir consigné par écrit toutes les actions et toutes les paroles de Jésus-Christ. Ils disent précisément le contraire sans doute pour laisser place aux traditions. » (*OEuvres posthumes de Lessing.*) (*Note du trad.*)

* Si l'on trouvoit cette expression exagérée, nous demanderions quel est le moyen, l'intermédiaire entre le Sauveur et l'Eglise. Que si l'on répondoit que c'est l'Ecriture, nous demanderions encore si cela étoit déjà avant l'Ecriture, et d'où celle-ci tire son autorité. (*Note du trad.*)

réellement! Les sectes et les factions seules tombent et doivent tomber dans une telle folie. Les vérités essentielles contenues dans l'Ecriture sont éternellement présentes à l'Eglise; car elles constituent son existence et sa vie, son âme et son tout. Elle n'existe que par Jésus-Christ, puis elle devroit l'inventer! Qui a jamais réfléchi sur ces paroles : *Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles,* comprendra la doctrine de l'Eglise sur sa propre constitution.

Maintenant il est facile de résoudre cette question : quelle est la liberté de l'exégète catholique? D'abord il ne s'agit pas de cette liberté dont on use si largement dans la réforme, liberté qui consiste à commenter l'Ecriture selon ses caprices, à la rejeter comme un mélange d'erreur et de vérité, de sagesse et de folie. Cette liberté nous la possédons, comme hommes, aussi-bien que le protestant, le juif et le mahométan; mais il s'agit de la liberté dont jouit l'exégète, s'il veut rester dans l'arche de Pierre. Le catholique a la libre conviction que l'Eglise est une institution divine, qu'elle est assistée du secours d'en haut, qu'ainsi elle possède la vérité pure. Il croit donc que toute doctrine rejetée par elle est contraire à l'Ecriture, que tous les dogmes qu'elle proclame y sont renfermés. En conséquence il est certain, par exemple, que, d'après les Livres saints, Jésus-Christ réunit

la nature divine et la nature humaine. Or dès qu'une fois l'homme a reconnu cette vérité, il ne lui est plus libre d'admettre le contraire; car autrement il se contrediroit. De même celui qui a fait vœu de chasteté, ne peut, sans violer cette promesse, entrer dans l'alliance conjugale.

Telles sont les limites que l'Eglise prescrit aux fidèles, au savant exégète comme à l'ignorant. Qui n'admireroit la profonde sagesse de l'Eglise? Si elle permettoit à chacun de rejeter son enseignement, d'ériger tout ce que l'imagination peut voir dans l'Ecriture, elle proclameroit qu'elle ne possède aucune doctrine, disons mieux, elle se renieroit elle-même; car la simple possession de la Bible ne constitue pas plus une église que la raison ne rend actuellement savant. L'individu ne peut croire et rejeter la même chose tout à la fois. Mais si une église, qui est la réunion de plusieurs individus, laissoit à chacun la liberté de former sa croyance, elle présenteroit cette contradiction prodigieuse, qu'elle nieroit et affirmeroit en même temps la même doctrine. Que l'on décore ce chaos, cette monstruosité des plus beaux titres, nous le voulons bien : mais à coup sûr cela n'est point une église. L'Eglise doit faire l'éducation des peuples, elle doit les former pour le royaume de Dieu; mais ce royaume repose sur des lois constantes, sur des vérités à jamais immuables.

L'Eglise doit enfanter Jésus-Christ dans le cœur de ses enfans ; mais notre divin Sauveur n'est pas tantôt oui, tantôt non. L'Eglise doit porter dans les esprits la parole descendue d'en haut ; mais cette parole n'est pas un vain son, une cymbale retentissante.

Ainsi l'obligation que l'Eglise impose aux siens, de retrouver dans l'Ecriture ses dogmes et sa morale, est fondée sur la raison, sur l'essence même des choses. Or voilà le seul engagement du fidèle ; hors de cette limite, il est libre de toute entrave. Un vaste champ reste donc ouvert à l'exégète catholique ; il peut déployer tout son talent, toute son érudition ; il peut sans cesse faire de nouveaux progrès dans la science des Livres sacrés.

« Mais, disent-ils, les saints Pères n'ont-ils pas interprété, commenté les Ecritures ? Vous est-il loisible de vous écarter de leur sentiment[1]. Vous avez donc, et depuis des siècles, une exégèse consacrée, toute faite. » Avant de répondre à cette objection, disons un mot de l'interprétation des Pères, montrons-en les rapports avec l'interprétation scientifique.

Quand on lit ces grands docteurs, la gloire de

[1] Le concile de Trente, sess. IV. *decret. de edit. et usu sacror. libror.*, dit en effet : « Ut nemo… contra unanimem consensum Patrum ipsam Scripturam sacram interpretari audeat. »

leur siècle, on voit bientôt que, pour être profondément soumis à l'Eglise, ils n'ont pas moins développé les théories les plus nombreuses sur le dogme chrétien, les conceptions les plus variées sur la règle des mœurs. Dans l'expression comme dans la pensée, dans les preuves comme dans la spéculation, se révèle le génie propre à chacun d'eux. L'un a un regard plus profond, l'autre une vue plus claire et plus pénétrante; le premier fait fructifier un talent, le second un autre. Or toute opinion qui leur est purement personnelle, libre à vous de l'admettre ou de la rejeter, libre à vous de préférer tel ou tel sentiment. En un mot, considérée comme jugement individuel, la doctrine des Pères n'a de valeur qu'autant qu'elle repose sur des preuves incontestables. Ces principes furent de tout temps reconnus par les catholiques. Qu'on nomme un saint Père qui ait imposé au corps des fidèles ses opinions particulières. Et quel docteur eut jamais plus d'autorité que saint Augustin? Eh bien! l'Eglise a-t-elle sanctionné sa doctrine sur le péché originel et sur la grâce? Lui-même nous avertit de juger, la balance à la main, sa propre doctrine, de la soumettre à l'examen de la raison[1].

[1] August. *contra Faust. Manich.* l. II. c. 5: « Id genus litterarum, *quæ non præcipiendi auctoritate, sed proficiendi*

Au reste l'expression *doctrine des Pères*, est souvent synonyme de *tradition*. Alors on ne considère plus les écrivains des premiers siècles comme docteurs particuliers, mais comme représentant l'antiquité croyante, comme formant la chaîne de la parole transmise. Sous ce rapport,

exercitatione scribuntur a nobis, non cum credendi necessitate, sed cum judicandi libertate legendum est; cui tamen ne intercluderetur locus et adimeretur posteris ad quæstiones difficiles tractandas, atque versandas, *linguæ ac styli saluberrimus labor;* distincta est a posterioribus libris excellentia canonicæ auctoritatis veteris et novi Testamenti, quæ apostolorum confirmata temporibus, per successiones episcoporum, et propagationes ecclesiarum, tanquam in sede quadam sublimiter constituta est, cui serviat omnis fidelis et pius intellectus. Ibi si quid velut absurdum noverit, non licet dicere, auctor hujus libri non tenuit veritatem: sed, aut codex mendosus est, aut interpres erravit, aut tu non intelligis. In opusculis autem posteriorum, quæ libris innumerabilibus continentur, sed nullo modo illi sacratissimæ canonicarum scripturarum excellentia coæquantur, etiam in quibuscunque eorum invenitur eadem veritas, longe tamen est impar auctoritas. Itaque in eis, si qua forte propterea dissonare putantur a vero, quia non ut dicta sunt intelliguntur; tamen liberum ibi habet lector, auditorve judicium, quo vel approbet quod placuerit, vel improbat quod offenderit. Et ideo cuncta ejusmodi, nisi vel certa ratione, vel ex illa canonica auctoritate defendantur, ut demonstretur sive omnino ita esse, sive fieri potuisse quod ibi disputatum est, vel narratum: si cui displicuerit, aut credere noluerit, non reprehenditur. In illa vero canonica eminentia ss. litterarum, etiamsi unus propheta, seu apostolus, aut evangelista, aliquid in suis litteris posuisse, ipsa canonis confirmatione declaratur, non licet dubitare quod verum sit: alioquin nulla erit pagina, qua humanæ imperitiæ regatur infirmitas, si librorum saluberrima auctoritas aut contemta penitus aboletur, aut interminata confunditur. » Thomas Aquin. *Sum. tot. theol.* P. I.

nous devons obéissance à leur enseignement; car ce ne sont plus eux qui parlent, mais c'est la foi de l'Eglise qui s'annonce par leur bouche. La doctrine chrétienne existe dans tous les temps, nous devons donc partager la croyance de ceux

Q. I. art. 8. edit. Caj. Lugd. 1580. p. 10: « Auctoritatibus canonicæ Scripturæ utitur (sacra doctrina) proprie ex necessitate argumentando: auctoritatibus autem aliorum doctorum Ecclesiæ, quasi arguendo ex propriis, sed probabiliter. Innititur enim fides nostra revelationi Apostolis et Prophetis factæ, qui canonicos libros scripsere, non autem revelationi, si qua fuit aliis doctoribus facta. Unde dicit Augustinus in epistola ad Hieronymum (c'est la XIXe). Solis enim Scripturarum libris, qui canonici appellantur, didici hunc honorem deferre, ut nullum autorem eorum in scribendo errasse aliquid firmissime credam. Alios autem ita lego, ut quantalibet sanctitate doctrinaque præpolleant non ideo vero putem quod ipsa ita senserunt, vel scripserunt. » Ainsi les catholiques distinguent très bien entre les spéculations d'un Père et le *témoignage* qu'il rend de la croyance de son siècle. L'opinion d'un docteur n'est qu'une opinion, et lors même qu'ils tomberoient tous d'accord, leur doctrine ne pourroit constituer un dogme. Melchior Canus, *Loc. theolog.* l. VII. c. 3. p. 425. dit: « Sanctorum auctoritas, sive paucorum sive plurium, cum ad eas facultates affertur, quæ naturali lumine continentur, certa argumenta non suppeditat: sed tantum pollet, quantum ratio naturæ consentanea persuaserit. » Il continue à la page 432: « Omnium etiam sanctorum auctoritas in eo genere quæstionum, quas ad fidem diximus minime pertinere, fidem quidem probabilem facit: certam non facit. » Comme on le voit par le développement de sa proposition, Canus parle ici de recherches qui se rapportent à la doctrine de la foi. Il dit encore à la page 430: « *Auctores canonici,* ut superni, cœlestes, divini perpetuam stabilemque constantiam servant, reliqui verò scriptores sancti inferiores et humani sunt, deficiuntque interdum ac monstrum quandoque pariunt, præter convenientem ordinem institutumque naturæ. »

qui en sont les organes. Nous ne pouvons ni ne voulons *croire* autrement que nos pères; mais leurs opinions particulières, libre à nous de les admettre ou de les rejeter. D'ailleurs, comme déjà nous l'avons dit, on vit dans tous les siècles les plus beaux génies se vouer à la défense du christianisme; éclaircissant son histoire, commentant tous ses dogmes, ils portèrent la lumière jusqu'aux dernières profondeurs. Ainsi la science chrétienne étend son domaine de jour en jour, ainsi les secrets de Dieu se dévoilent de plus en plus. Il est donc faux que les saints Pères enchaînent les intelligences, qu'ils rendent tout progrès à jamais impossible [1].

Or il en est de même de l'interprétation de

[1] Vincent de Lérins, *Commonitor*. ed. Klupfel. Vienn. 1809. c. XXVII. p. 199. est admirable sur ce sujet. Il dit : « Esto spiritualis tabernaculi Beseleel, (Exod. XXXI. 2.) pretiosas divini dogmatis gemmas exsculpe, fideliter coapta, adorna sapienter, adjice splendorem, gratiam, venustatem. Intelligetur, te exponente, illustrius, quod ante obscurius credebatur. Per te posteritas intellectum gratuletur, quod ante vetustas non intellectum venerabatur. Eadem tamen, quæ didicisti, doce : ut, cum dicas nove, non dicas nova. » c. XXVIII : « Sed forsitan dicit aliquis : nullusne ergo in Ecclesia Christi profectus? Habeatur plane, et maximus. Nam quis ille est tam invidus hominibus, tam exosus Deo, qui illud prohibere conetur? *Sed ita tamen, ut vere profectus sit ille fidei, non permutatio. Siquidem ad profectum pertinet, ut in semetipsa unaquæque res* amplificetur, ad permutationem verò, ut aliquid ex alio in aliud transvertatur. Crescat igitur oportet; et multum vehementerque proficiat tam singulorum,

l'Ecriture sainte. Si nous exceptons un petit nombre de passages classiques, le seul point sur lequel nous sachions tous les Pères d'accord, c'est qu'ils trouvent dans la Bible les mêmes dogmes et la même morale. Cependant tous l'interprètent d'une manière différente. L'un est un modèle pour tous les temps, l'autre ne s'élève pas audessus de la médiocrité, l'autre n'est louable que par sa bonne volonté et par son amour du Sauveur. Or, de même que parmi les Pères, celui-ci l'emporte par la sagacité et par l'érudition, celui-là par la profondeur et par le génie, de même en arrivera-t-il dans tous les siècles. Tous nous trouverons dans l'Ecriture les mêmes dogmes et les mêmes préceptes, mais nous procéderons de diverses manières; tous nous arriverons aux mêmes

quam omnium, tam unius hominis, quam totius Ecclesiæ ætatum ac sæculorum gradibus intelligentia, scientia, sapientia; sed in suo duntaxat genere, in eodem scilicet dogmate, eodem sensu, eademque sententia. » c. XXIX: « Imitetur animarum religio rationem corporum; quæ licet annorum processu numeros suos evolvant et explicent, eadem tamen, quæ erant, permanent. Multum interest inter pueritiæ florem et senectutis maturitatem; sed iidem tamen ipsi fiunt senes, qui fuerant adolescentes; ut quamvis unius ejusdem hominis status habitusque mutetur, una tamen nihilominus, eademque natura, una eademque persona sit, etc. » L'auteur attaque les manichéens qui reprochoient aux catholiques d'enchaîner les esprits, de rendre impossible tout progrès dans la science; objection déjà soulevée par les gnostiques comme on le voit dans saint Augustin, *de utilitate credendi, de vera religione, contra Faustum, etc.*

résultats, mais nous aurons suivi plusieurs chemins. Sans nous écarter de la doctrine de nos ancêtres, ne pouvons-nous pas mieux éclaircir certains passages, mieux résoudre telles difficultés[1]? Les langues anciennes plus approfondies, de plus grandes connoissances dans l'histoire,

[1] Le cardinal Cajetan dit au commencement de son commentaire sur la Genèse : « Non alligavit Deus expositionem Scripturarum sacrarum priscorum doctorum sensibus, sed Scripturæ ipsi integræ, sub catholicæ Ecclesiæ censura; alioquin spes nobis et posteris tolleretur exponendi Scripturam sacram, nisi transferendo, ut aiunt, de libro in quinternum. » Le sentiment du cardinal est que l'exégète peut, da..s les détails, s'écarter de l'interprétation des saints Pères sans dévier pour cela du dogme universel. Ainsi par exemple, quand il est dit que Dieu endurcit le cœur de Pharaon, qu'il aimoit Jacob et haïssoit Esaü avant qu'ils fussent nés, le catholique ne conclura pas, comme Calvin et Bèze, que Dieu est l'auteur du mal, qu'il met au monde une partie des hommes pour les damner. Une telle exégèse, en effet, seroit contraire à la foi constante de toute l'Eglise. Cependant nous pouvons, quand il y a des raisons pour cela, commenter ces passages autrement que les Pères.

Melchior Canus se déclara contre le sentiment que nous venons de rapporter. Sans doute il pensoit que les interprétations arbitraires qu'on trouve dans Cajetan, découloient de ce principe. Il dit dans son ouvrage déjà cité, p. 437 : « Illud breviter dici potest, Cajetanum summis Ecclesiæ ædificatoribus parem esse potuisse nisi... ingenii dexteritate confisus, litteras demum sacras suo arbitratu exposuisset, felicissime quidem fere, sed in paucis quibusdam locis, acutius sane multo, quam felicius. » Ces paroles sont très vraies.

Pallavicin, au contraire, prend la défense de Cajetan. Cet auteur, dit-il, n'a jamais rien enseigné de contraire au concile de Trente; et Canus, zélé dominicain, voudroit que les principes de son ordre fussent reconnus et observés par tous ses frères en

les antiquités mieux explorées, que de nouveaux secours n'avons-nous pas sous la main? Depuis la réformation, grand nombre d'exégètes catholiques, Thomas de Vio, Contarini, Masius, Mal-

religion : « Equidem in primis affirmo, dit Pallavicin, Cajetanum, quamvis a suis (Cajetan étoit aussi dominicain) in hoc dicto licentiæ nota reprehensum, nunquam protulisse sensa tridentino decreto in hac parte adversantia. Secundo, concilium neque præscripsisse, neque coarctasse novis legibus rationem intelligendi Dei verbum; *sed declarasse illicitum et hæreticum quod suapte natura erat* hujusmodi, et prout semper habitum ac declaratum fuerat a patribus, a pontificibus, a conciliis... Prohibet quidem concilium, ne sacris litteris aptetur interpretatio repugnans ss. Patrum sententiæ, idque in rebus tum fidei, tum morum, et Cajetanus utut rem Canus intelligat, de his minime loquitur, neque unquam declarat, fas esse adversus communes ss. Patrum sententias obviam ire, sed fas esse depromere Scripturæ expositionem prorsus novam, et ab omnibus eorum expositionibus diversam. Etenim quemadmodum ipsi discreparunt inter se in illius explicatione sententiæ, adeoque singulæ eorum explanationes per se ipsas dubitationi subjacent, ita quantum conjicio, visum est Cajetano, posse cunctas simul dubitationi subjacere, et quamdam aliam esse veram, quæ ipsis haud in mentem venerit. » (*Hist. Concil. Trid.* l. VI. c. 18. nº 2. p. 221.).

Cependant Canus dit lui-même, p. 457 : « Spes, inquiunt, nobis et posteris tollitur exponendi sacras litteras, nisi transferendo de libro in quinternum. Minime verò gentium. Nam, ut illud prætercam, quod in sacris bibliis loci sunt multi, atque adeo libri integri, in quibus interpretum diligentiam Ecclesia desiderat, in quibusque proinde juniores possent et eruditionis et ingenii posteris ipsi quoque suis monimenta relinquere, in illis etiam, quæ antiquorum sunt ingenio ac diligentia elaborata, nonnihil nos christiano populo, si volumus, præstare et quidem utilissime possumus. Possumus enim vetustis novitatem dare, obsoletis nitorem, obscuris lucem, fastiditis gratiam, dubiis fidem, omnibus naturam suam et naturæ suæ omnia. »

donat, Justiniani, Estius, Corneille de la Pierre, fournissent la preuve de ce que nous avançons. Et dans ces derniers temps, les recherches des Richard Simon, des Hug, des Feilmoser, des Jahn * et de tant d'autres, montrent que les anciens ont laissé autre chose à faire que de réimprimer leurs ouvrages. L'Evangile a ravi l'admiration de dix-huit siècles, seroit-il donc indigne de notre sagesse d'y contempler les mêmes vérités que nos illustres ancêtres? Nous soutenons que les Livres saints ont été compris par les églises auxquelles ils furent adressés; nous ne croyons point que l'époque la plus rapprochée de leur apparition soit précisément celle où l'on se soit le plus éloigné de leur véritable sens : cette doc-

* M. Hug, actuellement professeur à Freyburg, est un des plus célèbres philologues d'Allemagne. On a de lui une Introduction au nouveau Testament, et un ouvrage sur les mythes des anciens peuples. Jahn étoit professeur à Vienne en 1823. Il a publié plusieurs écrits fort estimés, entre autres une Introduction à l'ancien Testament et une *Archéologie* des Hébreux. Feilmoser est mort à Tubingue il y a dix ans. Il est auteur d'une Introduction au nouveau Testament.

MM. Mack et Herbst, aussi professeurs à Tubingue, viennent de donner, le premier un Commentaire sur les Epîtres de saint Paul, le second, une Introduction à l'ancien Testament. L'Allemagne catholique possède encore plusieurs autres exégètes distingués, par exemple, Klée professeur à Bonne, Wirth professeur à Dillingen, Leopold Schmidt professeur à Limpourg, Kuhn professeur à Giesen, etc. etc. Nous croyons que les théologiens français ne perdroient pas leur temps s'ils tournoient leurs regards du côté de l'Allemagne. (*Note du trad.*)

trine fait-elle injure aux lumières du jour? Nous disons que l'Eglise avoit compris ses divins documens, alors qu'elle changea la face de la terre, qu'elle renversa le judaïsme, écrasa l'idolâtrie; nous ne pensons point que les ténèbres aient été dissipées par la nuit, les fantômes par des rêves, l'erreur par le mensonge: or, nous le demandons encore, en quoi cette doctrine humilie-t-elle la raison? Enfin nous enseignons que l'Ecriture ne peut sanctionner toutes les opinions, tous les égaremens; nous n'admettons pas qu'elle change de sens tous les quinze ans*; cette doctrine, encore un coup, peut-elle scandaliser des restaurateurs de l'Evangile?

Faisons une dernière observation. L'Eglise a reçu sa doctrine de la bouche même du Sauveur, et l'Esprit saint l'a gravée dans sa conscience. Donc l'Eglise et l'Ecriture enseignent les mêmes vérités. Or quelle en est la conséquence? C'est

* Schleiermacher, professeur à Berlin, soutient que l'Ecriture change de sens tous les quinze ans. Donnons un exemple: En 1820, l'Ecriture de concert avec Schleiermacher enseignoit la divinité de Jésus-Christ. Mais en 1835 il plait à notre docteur de rejeter cette vérité, et du jour même l'Ecriture enseigne que Jésus-Christ n'est point Dieu.

Le passage de Schleiermacher se trouve dans les *Etudes et Critiques*, journal publié par Ulmann professeur à Halle, et par Umbreid professeur à Heidelberg. C'est donc sous le patronage des plus célèbres écrivains du parti que se débitent de pareilles doctrines. (*Note du trad.*)

que l'exégèse la plus fidèle et la plus parfaite par conséquent, est celle qui reproduit les dogmes et la morale de l'Eglise. Ainsi, en imposant à ses membres l'obligation de retrouver dans l'Ecriture ses divins enseignemens, la société catholique proclame la première règle de l'exégèse scientifique. Egarés qu'ils sont par le préjugé, les protestans regardent la constitution de l'Eglise comme contraire à l'Ecriture, et voilà pourquoi ils rejettent ses principes sur l'interprétation des Livres saints. Cette prétention repose-t-elle sur quelque apparence de vérité? est-elle le fruit d'un incroyable aveuglement? qu'on en juge par ce qui a été dit jusqu'ici.

§ XLIII.

De la Hiérarchie.

Reste à parler de la hiérarchie. La doctrine qui voit dans l'Eglise une institution divine et humaine tout à la fois, se reproduit ici encore sous une forme bien frappante. En effet le ministère ecclésiastique, la dispensation de la parole comme celle des sacremens, exige une vocation intérieure, une mission donnée du Ciel. Mais comme, dans l'Eglise, l'humain s'associe nécessairement

au divin, il faut que cette vocation d'en haut, que cette céleste mission s'annonce à l'homme, se révèle par un signe accessible aux sens; il faut, en un mot, que la juridiction dans l'Eglise soit liée à un symbole signifiant et produisant l'élément divin, c'est-à-dire à un sacrement[1].

Pour entrer dans une église invisible, il n'est besoin que d'un baptême spirituel; de même que, pour y vivre, il ne faut qu'un aliment intérieur. Dans cette hypothèse, le fidèle ne doit se nourrir que du verbe de Dieu, mais non point du corps de Jésus-Christ; car le mot corps rappelle déjà quelque chose de sensible, de palpable. L'Eglise invisible ne demande donc qu'un sacrifice spirituel, qu'un sacerdoce intérieur. Mais il n'en est pas ainsi de l'église visible; sa notion veut que le baptême de feu soit en même temps un baptême d'eau, que la nourriture des âmes soit en même temps aussi un aliment matériel; sa notion veut que le sacrifice soit un acte tombant sous les sens[2].

[1] *Conc. Trid.* sess. XXIII. c. 3 : « Cum Scripturæ testimonio, apostolica traditione, et Patrum unanimi consensu perspicuum sit, per sacram ordinationem, quæ verbis et signis exterioribus perficitur, gratiam conferri; dubitare nemo debet, ordinem esse vere et proprie unum ex septem sanctæ Ecclesiæ Sacramentis; inquit enim Apostolus : Admoneo te, ut resuscites gratiam, quæ est in te, per impositionem manuum mearum. »

[2] *Concil. Trid.* sess. XXIII. c. 1 : « Sacrificium et sacerdotium

Cette observation s'applique à l'ordination des prêtres : la consécration intérieure et la consécration extérieure sont inséparables ; l'onction céleste et l'onction terrestre sont liées l'une à l'autre. Puisque l'Eglise est la dépositaire de la parole chrétienne, puisqu'elle est commise à la dispensation des mystères de Dieu, elle n'est point tenue d'avouer quiconque s'érige en docteur et se proclame l'oint du Très-Haut ; mais c'est elle qui doit instruire ses pasteurs, les revêtir du sacerdoce, leur conférer le pouvoir d'administrer la doctrine et les sacremens. Ainsi la visibilité de l'Eglise, et avec elle son indéfectibilité, implique une ordination permanente, remontant de siècle en siècle jusqu'à Jésus-Christ. En effet le Sauveur envoya les apôtres ; et ceux-ci nommèrent, établirent des évêques qui, par une chaîne non interrompue, se sont perpétués jusqu'à nos jours. Cette succes-

ita Dei ordinatione conjuncta sunt, ut utrumque in omni lege extiterit. Cum igitur in novo Testamento sanctum Eucharistiæ sacrificium visibile ex domini institutione catholica Ecclesia acceperit ; fatere etiam oportet, in ea novum esse visibile, et externum sacerdotium, in quod vetus translatum est. Hoc autem ab eodem domino Salvatore nostro institutum esse, atque apostolis, eorumque successoribus in sacerdotio potestatem traditam consecrandi, offerendi, et ministrandi corpus, et sanguinem ejus, nec non et peccata dimittendi et retinendi, sacræ Litteræ ostendunt, et Ecclesiæ catholicæ traditio semper docuit. » On voit aussi qu'une église intérieure ne réclame qu'une absolution invisible et que la confession devant Dieu.

sion continue de l'épiscopat forme une des marques extérieures auxquelles on reconnoît la véritable église[1].

Mais si les évêques sont les successeurs des apôtres, il s'ensuit que cet ordre hiérarchique est d'institution divine, et que le souverain pontife en est le chef. Si les évêques doivent rassembler tous les fidèles en un seul troupeau, il faut qu'ils aient eux-mêmes un centre d'unité, qu'ils soient tous enchaînés autour du même point[2]. Otez le pasteur suprême, le pontife vénéré de tous, et

[1] Saint Irénée, *adv. hæres.* l. III. c. 3, dit aux hérétiques de son temps : « Hac ordinatione et successione, ea quæ est ab apostolis in Ecclesia traditio, et veritatis præconizatio pervenit usque ad nos. Et est plenissima hæc ostensio, unam et eamdem vivificatricem fidem esse, quæ in Ecclesia ab apostolis usque nunc sit conservata, et tradita in veritate. » l. IV. c. 43. « Quapropter eis, qui in Ecclesia sunt presbyteris obaudire oportet, his qui successionem habent ab apostolis, qui cum episcopatûs successione, charisma veritatis certum, secundum placitum Patris acceperunt. » Tertullien dit aussi : « Edant ergo originem ecclesiarum suarum; evolvant ordinem episcoporum suorum ita per successiones ab initio decurrentem, ut primus ille episcopus aliquem ex apostolis, vel apostolicis viris, qui tamen cum apostolis perseveraverint, habuerit auctorem et antecessorem... Hoc enim modo ecclesiæ apostolicæ census suos deferunt. Sicut Smyrnæorum ecclesia habens Polycarpum ab Johanne conlocatum refert : sicut Romanorum Clementem a Petro ordinatum edit; proinde utique et cæteræ exhibent. Confingant tale aliquid hæretici. »

[2] *Concilium Florentinum* (Hard. *Acta Concil.* tom. IX. p. 423) : « Item *definimus,* sanctam apostolicam sedem, et romanum pontificem, in universum orbem tenere primatum, et

de ce moment l'harmonie disparoît, l'ordre est renversé, l'Eglise dispersée au milieu du monde; ses membres sont isolés, relégués à eux-mêmes. Si un lien puissant n'eût entouré tout le corps, si le successeur de Pierre n'eût affermi tout dans l'unité, vous auriez vu la société des fidèles divisée, morcelée en une foule de corporations particulières. Et qui ne comprend qu'aussitôt l'autorité de l'Eglise s'écroule de fond en comble? car bientôt divergentes de sentimens, d'intérêts et de passions, les communautés ne formeront plus un témoignage unanime, mais déposeront les unes contre les autres. Quel chrétien pourroit encore reconnoître dans cette société un établissement surnaturel, destiné à continuer Jésus-Christ? Ainsi donc point d'église visible sans un chef extérieur. Rendons la chose sensible par un exemple : si l'Eglise-mère n'exerçoit aucune influence dans l'institution des évêques, si on lui refusoit le droit de les confirmer et de les déposer, bientôt l'on verroit sur le siége épiscopal des hommes qui porteroient une main sacrilége sur la doctrine, ou

ipsum pontificem romanum successorem esse beati Petri principis apostolorum, et verum Christi vicarium, totiusque Ecclesiæ caput et omnium christianorum patrem et doctorem existere; et ipsi in beato Petro pascendi, regendi et gubernandi universalem Ecclesiam a domino nostro Jesu Christo plenam potestatem traditam esse, quemadmodum etiam in gestis œcumenicorum conciliorum et in sacris canonibus continetur. »

qui du moins ne veilleroient point à la conservation de ce précieux dépôt. Mais que pourroit l'Eglise sans organe ? Et que pourroit cet organe lui-même, si personne n'étoit tenu de déférer à son autorité ?

Ainsi la visibilité de l'Eglise, la notion de ministère, les rapports des fidèles entr'eux, tout nécessite l'existence d'un chef visible, jouissant de droits inaliénables. Cependant il est clair que l'autorité des papes ne comprend que les choses spirituelles; et, si dans le moyen âge ils dépassèrent cette limite, la raison en est dans toute cette époque. Outre leurs droits essentiels, ils acquirent encore, par la force des circonstances, des droits accessoires et sujets à beaucoup de modifications; en sorte que cette partie de leur autorité semble varier avec les temps *.

* Un protestant justement célèbre en Allemagne, Herder, écrit ces paroles : « Le joug de la hiérarchie romaine étoit peut-être nécessaire pour tenir en bride les peuples grossiers du moyen âge. Sans ce frein indispensable, l'Europe seroit devenue très vraisemblablement la proie des despotes, le théâtre d'une éternelle discorde qui eût fini par en faire un désert mogolien. Comme contrepoids, cette hiérarchie mérite par conséquent nos éloges. » Un protestant, philosophe esprit fort, Hume, n'est pas moins favorable à la papauté dans le moyen âge. Il dit : « L'union de toutes les églises occidentales, sous un pontife souverain, facilitoit le commerce des nations, et tendoit à faire de l'Europe une vaste république. La pompe et la splendeur du culte, qui appartenoit à un établissement si riche, contribuoit en quelque sorte à l'encouragement des beaux arts, et commençoit à répandre une

On sait au surplus que, relativement aux rapports du pape avec les évêques, deux systèmes dominent dans les écoles, le système papal et le système épiscopal. Sans nier l'institution divine de l'épiscopat, le premier fait principalement ressortir les prérogatives du centre; le second, tout en reconnoissant que Jésus-Christ lui-même a fondé le pontificat suprême, cherche à ramener le pouvoir à la périphérie[1]. Ces deux sentimens exercent une influence salutaire sur la vie ecclé-

élégance générale de goût, en la conciliant avec la religion. » (*Histoire de la maison de Tudor,* tom. II. p. 9.) Un ministre de Schaffhouse, M. Hurter, vient de publier une histoire d'Innocent III. Cet ouvrage qui a placé l'auteur à côté de son illustre compatriote, Jean de Muller, le Tacite des temps modernes; cet ouvrage est proprement l'apologie de la conduite des papes au moyen âge. (*Note du trad.*)

[1] Le Synode de Constance (1414) et celui de Bâle (1431) contiennent les principes du système épiscopal (citramontain). Ils disent que le pape est tenu d'obéir au concile général légitimement assemblé, et représentant l'église militante. Cette doctrine étroite, qu'on peut regarder comme usée depuis long-temps, menaceroit l'Eglise d'une ruine prochaine, si on la développoit dans toutes ses conséquences. *Concil. Const.* sess. IV. (Hard. loc. cit. tom. VIII. p. 252.) : « Ipsa Synodus in Spiritu sancto congregata legitime generale concilium faciens, Ecclesiam catholicam militantem repræsentans, potestatem à Christo immediate habet, cui quilibet cujuscunque statûs vel dignitatis, etiamsi papalis existat, obedire tenetur in his quæ pertinent ad fidem et extirpationem dicti schismatis, et reformationem generalem Ecclesiæ Dei in capite et in membris. » Cela est répété et expliqué dans la Ve session. Le concile de Bâle définit littéralement la même doctrine. Voyez Hardouin, loc. cit. p. 1121.

siastique : par ce qu'ils ont d'opposé, ils se font en quelque sorte contrepoids ; l'un assure l'activité propre, le libre développement de toutes les parties ; l'autre tend à les réunir, à n'en former qu'un tout compact, un vivant faisceau.

Lorsque l'épiscopat réuni à son centre porte un jugement en matière de foi, il ne peut définir une fausse doctrine ; car autrement il seroit possible que toute la société des fidèles tombât dans l'hérésie. Commise à la garde de la vérité, l'Eglise ne peut être sujette à l'erreur, ni par conséquent l'organe qui intime la croyance de tout le corps.

Les métropolitains et les patriarches ne forment point un intermédiaire nécessaire entre le pape et les évêques. Cependant leurs droits ont été reconnus par plusieurs conciles œcuméniques ; ils resserrent les liens de la hiérarchie, exercent une surveillance salutaire sur ceux qui les suivent dans l'ordre des pasteurs.

Les simples prêtres sont unis au pontife souverain par l'épiscopat qu'ils honorent comme la source visible de leur juridiction ; ils portent jusqu'aux derniers anneaux de la chaîne la chaleur et la vie qui découlent du centre unique.

Ainsi tout est lié, tout forme un ensemble organique dans la hiérarchie. Comme les branches sont d'autant plus vigoureuses que l'arbre tient plus profondément au sol, de même plus la so-

ciété des fidèles s'affermit sur sa base féconde, plus elle pousse de profondes racines dans le Seigneur, plus aussi on la voit florissante, plus elle montre de force et de vie.

Parlons enfin des ordres inférieurs. Institués par les apôtres, les diacres étoient préposés à certaines fonctions qui n'exigent pas le caractère sacerdotal. Les sous-diacres, de même que les minorés, exerçoient des charges moins importantes, mais cependant indispensables. Autrefois tous ces ordres formoient une école où les élèves du sanctuaire étoient formés au saint ministère. Dans l'ancienne église, l'éducation cléricale se faisoit surtout par la pratique; le diacre, le minoré suivoient l'évêque à l'autel, se préparant à devenir ses successeurs. On ne montoit que par degrés dans les ordres; chaque promotion étoit une récompense tout ensemble et un nouveau temps d'épreuve. Aujourd'hui l'on ne conserve plus guères les ordres mineurs que comme une ancienne coutume : les aspirans au sacerdoce sont plus formés par la spéculation que par la pratique. C'est aussi pour cela que de nos jours, les fonctions des simples clercs sont remplies par des laïques.

Doctrine luthérienne sur l'Eglise.

---

§ XLIV.

L'Ecriture sainte est l'unique source et la seule règle de foi.

Nous avons particulièrement insisté sur ce point, qu'une religion positive, pour commander la foi, doit être transmise d'âge en âge par une autorité vivante. Cependant on a fait une bien fausse application de ce principe. Confondant l'autorité avec le témoignage, on s'est imaginé que la religion peut se transmettre comme un fait quelconque; qu'ainsi, lorsque des témoins oculaires déposent en faveur d'un envoyé de Dieu, leurs écrits constituent pour tous les temps une autorité suffisante. Comme Polybe et Tite-Live nous instruisent de la seconde guerre punique, comme Hérodien nous apprend la vie de l'empereur Commode; de même, dans ce système, les Evangélistes nous font connoître Jésus-Christ, et forment autorité pour tous ses adorateurs.

Ici se présentent plusieurs observations. Et d'abord, séparant les écrivains sacrés d'avec les auteurs profanes, le chrétien ne place point au

même niveau la lecture de l'Evangile et celle de toute autre histoire. Pour faire taire le doute dans les esprits et les consciences, il faut que les Evangélistes aient écrit sous des conditions spéciales; autrement le lecteur seroit toujours à se demander : Mais cet apôtre a-t-il bien vu, bien entendu, bien compris? De plus et pour la même raison, nous faisons présider à l'intelligence de l'Ecriture des circonstances particulières; car il ne suffit pas que les Livres saints ne renferment que la vérité pure, il faut aussi que nous la percevions infailliblement : et c'est surtout quand il s'agit des lettres apostoliques, que ce dogme devient indispensable. Lorsque leurs auteurs commentent la doctrine du salut; quand ils en déduisent de nouvelles conséquences, leur pénétration, leur probité seroient-elles pour nous une garantie suffisante? Non sans doute, et je dis plus : il faut à l'homme des moyens extraordinaires pour saisir le véritable sens de leur parole. Pourquoi tout cela? parce que l'Evangile doit satisfaire de tout autres besoins qu'un classique grec ou latin; parce qu'il s'agit de nous-mêmes, de nos destinées éternelles, de notre tout enfin.

Observons en outre que nous puisons la connoissance de Dieu à deux sources différentes, dans la révélation naturelle et dans la révélation surnaturelle; ou, pour abréger le discours, nous

dirons dans la révélation de Dieu en nous, dans la révélation du Sauveur hors de nous. Or, non-seulement la révélation intérieure enfante la vérité dans nos cœurs ; mais elle est encore, pour ainsi dire, l'organe qui saisit la révélation extérieure. Elle remplit donc une double fonction, celle de certifier intérieurement l'auteur de notre être, puis celle de percevoir le témoignage qui nous vient du dehors. Ainsi deux témoins déposent en faveur d'une seule et même vérité; mais la voix intérieure doit se soumettre à celle qui est hors de nous; car autrement on ne concevroit plus la nécessité de la révélation en Jésus-Christ. De même qu'en fait d'histoire, la critique examine les témoins, recherche s'ils n'ont été ni trompés ni narrateurs infidèles, de même devons-nous sévèrement éprouver la voix de la conscience. En effet, ce dernier témoin possède une grande prépondérance sur le premier : il en altère souvent la déposition; souvent il croit en redire fidèlement les paroles, lorsque dans le fond il n'émet que ses propres pensées.

Ainsi le témoignage de vérités révélées ne peut, à tous égards, être confondu avec le témoignage d'un fait quelconque : il est faux que, dans la première comme dans la seconde hypothèse, la déposition de témoins auriculaires forme une autorité suffisante. Ce qu'un historiographe rapporte

d'un événement naturel, nous ne pouvons l'apprendre que par sa narration; que Carthage ait été prise par Scipion Æmilianus, c'est ce que nous font seuls connoître les auteurs anciens: la voix de la conscience se tait sur ce fait. Nous ne pouvons donc ici la confondre avec le récit des historiens. Mais il n'en est pas ainsi des vérités religieuses, car elles nous sont attestées par un double témoignage; en sorte qu'en passant dans notre intelligence, elles peuvent plus ou moins prendre la couleur de nos pensées, de nos affections. Aussi, avec l'Ecriture, Dieu nous a-t-il donné l'autorité de l'Eglise, afin que le fidèle perçût la divine parole sans aucune altération.

Si la conscience ne rendoit témoignage à la vérité; si, par le fait même de la nature, nous étions destitués du sens de Dieu, alors, si jamais toutefois la moindre idée pouvoit s'éveiller dans l'homme, alors peut-être la seule parole écrite formeroit-elle une autorité suffisante; car du moins, dans cette hypothèse, la voix intérieure ne pourroit étouffer la voix du dehors. Or, c'est ici que la doctrine de Luther sur l'Ecriture se rattache à toutes ses autres erreurs. En effet, si par le péché d'Adam vous anéantissez dans l'homme l'image de Dieu; si vous prétendez que l'esprit divin dépose seul dans nos cœurs, de ce moment cette proposition se trouve établie: *l'Ecriture sainte*

est la seule source, l'unique règle de foi. Telle est aussi la doctrine enseignée par l'architecte de la réforme[1]. Ainsi, tandis que l'Eglise se proclame l'autorité vivante établie par Jésus-Christ, Luther, pour affermir l'homme dans la vérité, détruit l'intelligence et fait de la foi l'ouvrage de Dieu seul. Il dit : Ce n'est pas toi qui lis l'Ecriture, c'est l'Esprit saint.

Les réformateurs écartèrent toute activité humaine de l'affaire du salut. Dès que l'homme corrompu, disoient-ils, porte la main sur l'œuvre de Dieu, il la défigure horriblement. En conséquence l'Esprit seul enseigne à l'homme toute vérité, continuoient nos docteurs; celui donc qui se tourne vers l'Ecriture, perçoit immédiatement les vérités qu'elle renferme. Sur ces principes, ils rejetèrent l'autorité de l'Eglise sans craindre que la raison, livrée à elle-même, ne franchît toute limite, ne substituât ses illusions à la parole de Dieu. Aussi, pour eux, quel sujet d'éprouver cette crainte? Ils avoient nié la raison.

Les protestans énoncent ces erreurs souvent avec une admirable naïveté. Qui n'a lu cent

[1] *Epitome;* comp. § 1. p. 543 : « Credimus, confitemur et docemus, unicam regulam et normam, ex qua omnia dogmata, omnesque doctores judicare oporteat, nullam omnino aliam esse, quam prophetica et apostolica, tum veteris, tum novi testamenti scripta. » *Solid. Declar.* forma dijud. controv. § 2. p. 605.

fois dans leurs ouvrages : *l'Ecriture sainte est le seul juge en matière de foi?* Mais on confond ici, comme chacun le voit, le lecteur de la Bible avec la Bible même. N'est-ce donc pas autre chose de dire : l'Ecriture est la source de la vraie doctrine; autre chose : l'Ecriture est le juge de la vraie doctrine? La dernière proposition est évidemment fausse : autant soutenir que le code des lois est le tribunal même qui en fait l'application. Dès le commencement, Luther rejeta toute activité humaine; il prétendit que ses propres pensées sur les choses du Ciel n'étoient pas moins l'ouvrage de Dieu, que son vouloir pour le bien. En conséquence il ne distingua plus entre l'homme et les Livres saints, et pour lors il érigea la doctrine, que l'Ecriture est juge des controverses concernant la foi[1]. Dans mille endroits, nous voyons les pères de la réforme tomber dans cette erreur; ainsi, par exemple, Zwingle écrit ces paroles[2] : « La voix du pasteur ne peut tromper; donc ce fidèle, cette église est infaillible, qui n'é-

[1] Nous savons bien que la proposition : *l'Ecriture est seule juge en matière de foi*, vouloit dire aussi que l'Ecriture s'explique elle-même; que le contexte, la comparaison de plusieurs passages soulève toutes les difficultés; mais il s'en faut bien que ce soit là toute la pensée des premiers réformateurs, et les dernières paroles, abstraction faite de toute autre considération, sont historiquement fausses.

[2] Zwingl. *de vera et falsa relig. comment.* opp. tom. II.

coute que la parole de Dieu. » Nous l'avons entendu : l'Ecriture ne peut induire en erreur ; donc le chrétien qui se fonde uniquement sur l'Ecriture sainte, ne peut errer ; donc lire un écrit infaillible, et être personnellement infaillible, c'est la même chose. Mais les restaurateurs de l'Evangile ne s'en tenoient pas là ; ils concluoient, du même principe, la fausseté de notre doctrine, par cela seul que nous interprétons les Livres saints d'après l'autorité de l'Eglise.

Ainsi, Dieu porte le flambeau dans les intelligences de la même manière qu'il met le désir dans les cœurs ; la pensée, comme le vouloir, est purement passive sous la main de Dieu : voilà le principe fondamental de l'enseignement protestant. Cette connexité logique est par elle-même de la plus haute évidence, et nous la trouvons clairement établie dans les écrits des réformateurs. Au jugement de Luther, le simple fidèle est le juge le plus libre entre tous ses maîtres ; car, *intérieurement instruit par Dieu*, il n'obéit qu'à

fol. 192 : « Hæc tandem sola est ecclesia labi et errare nescia, quæ solam Dei pastoris vocem audit, nam hæc sola ex Deo est. Qui enim ex Deo est, verbum Dei audit ; et rursus, vos non auditis, qui ex Deo non estis. Ergo qui audiunt, Dei oves sunt, Dei Ecclesia sunt, errare nequeunt : nam solum Dei verbum sequuntur, quod fallere nulla ratione potest. — Habes jam, quænam sit ecclesia, quæ errare nequeat, ea nimirum sola, quæ solo Dei verbo nititur. »

la voix du saint Esprit[1]. Zwingle explique la pensée de Luther; et son témoignage doit avoir d'autant plus de force que nulle part il ne fait preuve d'un génie créateur. Dans tous ses ouvrages, c'est à peine s'il émet une pensée qui lui soit propre; amplifiant les idées du maître, souvent il prétend de la manière la plus ridicule à l'originalité. Il compare donc l'Ecriture au verbe qui a tiré toute chose de rien; au verbe qui créa la lumière quand Dieu dit : *Que la lumière soit*[2]. De même que les prophètes furent subjugués par une parole intérieure; de même qu'ils cédèrent à la voix de Dieu sans aucune réflexion, ainsi sommes-nous entraînés par la parole de l'Ecriture[3]. Mêlant la vérité à l'erreur, l'homme, dit-il, ne peut être instruit par l'homme; car personne ne s'approche de Jésus-Christ, s'il n'est attiré par le Père. Que

[1] Luther. *de instit. minist. Eccles.* opp. tom. II. fol. 584 : « His et similibus multis locis, tum Evangelii, tum totius Scripturæ, quibus admonemur, ne falsis doctoribus credamus, quid aliud docemur, quam ut nostræ propriæ quisquis pro se salutis rationem habens, certus sit, quid credat et sequatur, ac judex liberrimus sit omnium, qui docent eum, *intus a Deo solo doctus.* » Nous citerons d'autres passages plus bas.

[2] Zwingl. *de certitud. et clarit. verbi Dei.* c. II. opp. tom. I. fol. 165 : « Tanta verbi Dei certitudo et veritas, tanta etiam ejusdem virtus est et potentia, ut quæcunque velit mox juxta nutum illius eveniant. Dixit et facta sunt, mandavit et creata sunt... Dixit Deus, fiat lux, et facta est lux. Ecce quanta sit verbi virtus, etc. »

[3] Loc. cit. c. III. p. 168 et seq.

l'homme ne puisse engendrer la foi dans les cœurs, qu'elle ne naisse que sous l'influence du Saint-Esprit, cela sans doute est hors de contestation : mais avancer que nous parvenons à la foi sans aucun secours humain, c'est tomber dans la même erreur que celle qui fait de la conversion l'ouvrage de Dieu seul [1].

Ici s'explique l'aversion des réformateurs pour la philosophie. Qui le croiroit? Zwingle veut que les élèves du sanctuaire quittent les livres pour apprendre un métier : La science, dit-il, enfle le cœur, et rend incapable des choses de Dieu. Lui-

[1] Loc. cit. p. 169 : « Cum Deo docente discant pii, cur non eam doctrinam, quam divinitus accipiunt, iis liberam permittitis? Quod vero Deus piorum animos instituat, Christus eodem in loco non obscure innuit, dicens : Omnis qui audiverit a patre et didicerit, ad me venit. Nemo ad Christum pervenit, nisi cognitionem illius a patre acceperit. Jamne ergo videtis et auditis, quis sit magister fidelium? Non patres, non doctores titulo superbi, non magistri nostri, non pontificum cœtus, non sedes, non scholæ nec concilia, sed pater Domini nostri Jesu Christi. Quid ergo, objicitis, an homo hominem docere non potest? Nequaquam. Christus enim dicit : nemo venit ad me, nisi pater traxerit eum... Verba Spiritûs clara sunt, doctrina Dei clara est, docet et hominis animum sine ullo humanæ rationis additamento, de salute certiorem reddit, etc. »

Le dogme de la prédestination, de même que celui de la passivité de l'homme, a, dans les écrits de Zwingle, la plus grande influence sur l'article dont il s'agit. Ce que le fidèle croit faire en lisant l'Ecriture, il ne le fait qu'en apparence. Loc. cit. p. 171 : « Quod verò ac in re opus tuum esse credis, non tuum, sed Spiritûs sancti est, qui occulte in te et per virtutem suam operatur. »

même abandonne l'étude de l'Ecriture, et s'adresse aux ouvriers pour en apprendre les mystères du céleste royaume. De même Mélanchthon entre en apprentissage chez un boulanger. Non pas toutefois qu'il veuille, pour lui, se donner un maître dans l'exégèse, mais c'est pour obéir à la voix de sa conscience; car il tenoit que ces paroles, *à la sueur de ton front,* imposoient à chacun l'obligation du travail des mains.

Cette doctrine, nous le savons bien, a reçu plus tard de grandes modifications; mais, voulant faire ressortir la filiation des dogmes protestans, nous ne pouvons confondre des opinions qui virent le jour à des époques différentes. Retranchant toujours et sans cesse ajoutant, Luther apporta de nombreuses contradictions dans son système; et, si nous voulons les expliquer, il faut bien que nous parcourions les diverses phases de sa doctrine. D'un autre côté, les correctifs ne furent amenés que par des circonstances extérieures: les anabaptistes vinrent attaquer la réforme l'Evangile à la main; et Luther, hors d'état de maintenir sa première position, enseigna pour lors l'activité de l'homme dans l'interprétation de l'Ecriture sainte. En général les prétendus prophètes engagèrent Luther dans une nouvelle route, et c'est ce que déjà Menzel fait observer dans son histoire d'Allemagne. Toutefois

jamais il n'a pensé que l'on pût saisir le vrai sens des Ecritures par l'exégèse : cette opinion eût renversé tout son système ; car vouloir pénétrer les choses de Dieu à l'aide de l'entendement humain, c'étoit pour lui un crime de lèze-majesté divine. Quel est donc, selon le Réformateur, le but de l'interprétation scientifique ? C'est d'expliquer aux autres le sens que Dieu seul a mis dans nos cœurs ; ce qui, à la vérité, est complètement inutile dans ses principes.

Telle est donc la différence entre la doctrine catholique et celle de Luther et de Zwingle : L'Eglise dit : J'ai la certitude immédiate des vérités chrétiennes ; car instruite par Jésus-Christ et les apôtres, j'ai été formée, élevée dans leur doctrine ; et ce que j'ai entendu, l'Esprit de Dieu l'a gravé dans mon cœur. La parole écrite et la parole transmise ne sont qu'une, et c'est pourquoi la première doit être interprétée par la seconde. Voici, au contraire, l'opinion des deux réformateurs : Lorsque nous lisons les Ecritures, l'Esprit divin met seul la vérité dans nos cœurs : donc il faut interpréter l'Ecriture par la parole intérieure, c'est-à-dire par le témoignage de la conscience.

Nous le savons, ce n'est que très difficilement qu'on peut se former une idée claire de cette doctrine protestante ; mais qu'on essaie de conci-

lier autrement ces deux propositions : ***Dieu seul*** *instruit le fidèle intérieurement*, et, *sans l'Ecriture sainte, nulle connoissance de l'établissement chrétien*. La suite de l'exposition, toutefois, répandra plus de jour sur cette matière.

§ XLV.

Ordination intérieure. — Chaque chrétien est prêtre et docteur, par conséquent indépendant de toute société religieuse. — Idée de la liberté ecclésiastique.

Jamais erreur ne fut plus féconde en conséquences que celle que nous venons d'exposer. Si le fidèle est instruit par Dieu seul intérieurement, s'il est purement passif dans l'apperception de la vérité, on ne peut plus concevoir le ministère de la parole ; car, dans cet enseignement, l'Esprit saint est le seul docteur par le moyen des Ecritures. Or que suit-il encore de là ? C'est qu'on doit effacer l'ordination du nombre des sacremens. Suivant sa propre doctrine, l'Eglise continue l'ouvrage du Sauveur, renouvelle la rédemption à travers tous les siècles : il faut donc un apostolat perpétuel, des pasteurs revêtus d'un caractère sacré. Mais si vous admettez que Dieu se donne immédiatement, qu'il met lui-même sa parole dans nos cœurs, dès lors il n'est plus besoin de docteur

humain, ni par conséquent d'ordination. Qu'est-ce, en effet, que l'ordination dans cette hypothèse, qu'un acte intérieur par lequel Dieu consacre l'intelligence, et se communique à tous de la même manière?

Luther prit dans la tradition l'idée d'un sacerdoce universel; puis il la fit entrer dans son système, après l'avoir horriblement défigurée. Il revient souvent sur la question du ministère, mais il ne la traite à fond que dans son écrit aux Frères de Bohême. Voici les idées fondamentales de ce précieux ouvrage.

Dès les premières pages, l'auteur représente l'ordination catholique comme un *graissage,* une *tonderie,* comme une *supercherie* qui ne peut faire que des *histrions, des charlatans, des prêtres de Satan*[1]... Ensuite il commande de chasser ceux qui ont été ordonnés par la *bête,* c'est-à-dire par le pape dans la personne des légitimes pasteurs. Nul, continue-t-il, ne doit douter qu'il n'ait le droit de les expulser; bien plus, c'est pour tous une obligation sacrée; car chaque fidèle est élevé à la dignité sacerdotale; chaque fidèle doit annoncer la parole, remettre les péchés, administrer tous les sacremens. Le *Saint-Esprit enseigne tout*

[1] Luther. *de instituendis ministris Eccles.* opp. tom. II. fol. 585.

à tous; il engendre la foi dans les cœurs, donne la certitude de la vraie doctrine[1]. Cependant les Frères de Bohême doivent, *pour le bon ordre,* conférer à quelques-uns les droits de tous; puis ceux-ci exerceront le saint ministère, après que les anciens leur auront imposé les mains*.

Avant d'aller plus loin, nous ne pouvons taire

[1] Loc. cit. fol. 584 : « Christianum esse puto eum, qui Spiritum sanctum habet, qui (ut Christus ait) docebit eum omnia. Et Johannes ait : Unctio ejus docebit vos omnia, hoc est, ut in summa dicam : Christianus ita certus est, quid credere et non credere debeat, ut etiam pro ipso moriatur, aut saltem mori paratus sit (que diroit Luther aujourd'hui ?). » fol. 585 : « Deinde cum quilibet sit ad verbi ministerium natus e baptismo, etc. Quod si exemplum petimus, adest Apollo, art. 18, quem legimus plane sine ulla vocatione et ordinatione Ephesum venisse et ferventer docuisse, Judæosque potenter revicisse. — — Aliud exemplum præstant Stephanus et Philippus. — — Quo jure rogo, et qua auctoritate? certe nusquam nec rogati nec vocati a quopiam, sed proprio motu et generali jure. » On plie sous le poids de ces argumens. Luther continue : « Nova res est, inquiunt, et sine exemplo, sic eligere et creare episcopos. Respondeo : Imo antiquissima et exemplis apostolorum suorumque discipulorum probata, licet per papistas contrario exemplo et pestilentibus doctrinis abolita et exstincta. » (Comparez *Hist. des Apôt.* 14. 22. *Tit.* I. 5. II. *Timoth.* 2. 2.) Deinde si maxime nova res esset, tamen cum verbum Dei hic luceat et jubeat, simul necessitas animarum cogit, prorsus nihil movere debet rei novitas, sed verbi majestas. Nam quid rogo non est novum, quod fides facit? Non fuit etiam apostolorum tempore novum hujusmodi ministerium? Non fuit novum quod filii Israel mare transierunt? etc. »

* Qui ne reconnoît ici les principes fondamentaux des systèmes politiques modernes? De même que Luther constitue l'Eglise de bas en haut, ainsi dans le contrat social Rousseau place les sujets

les pensées excitées en nous par cette doctrine. Bas adulateur du peuple, comme tous les sectaires, comme tous les ennemis du pouvoir, Luther accorde à l'homme toute perfection; il veut étouffer la voix de notre misère. Mais si le fidèle trouve dans son être toute vie, toute vérité; s'il possède en lui-même le remède à tous ses maux, comment concevoir alors le besoin de la société; besoin qui se fait sentir à chaque cœur d'homme, et plus vital encore dans le chrétien? Toute vie sociale a sa racine dans le sentiment de notre indigence : si l'homme s'unit à ses semblables, c'est qu'il veut compléter son être et trouver la force qu'il cherche vainement en lui. Le chrétien se suffit à lui-même! Eh bien, rejetez le ministère, renversez l'Eglise, anéantissez toute société. Il n'y a pas jusqu'à l'argument sur lequel Luther fonde l'apostolat, qui ne soit sans point d'arrêt dans son système. Les pasteurs, dit-il, maintiennent le bon ordre dans l'Eglise. Mais, si chaque fidèle a toute science, toute vérité, à quoi bon le ministère de la parole, à quoi bon l'Eglise?

Certes, telle n'est pas la doctrine de saint Paul. Dans la première épître aux Corinthiens, cha-

avant le pouvoir, les membres avant le chef : c'est toujours le peuple qui *confère à quelques-uns, pour le bon ordre, les droits de tous*. (*Note du trad.*)

pitre XII, il enseigne que le Saint-Esprit partage ses dons entre plusieurs, afin que tous soient unis comme les membres d'un seul corps. Le Réformateur dit : *Par le baptême, tous sont docteurs;* saint Paul dit au contraire : *Tous sont-ils apôtres? tous sont-ils prophètes? tous sont-ils docteurs?* Selon Luther, l'Esprit divin se communique à tous dans sa plénitude, doctrine qui renverse jusqu'à la notion de société. Selon l'Apôtre, il se révèle différemment à plusieurs, doctrine qui fait de tous les fidèles un tout compact, un vivant faisceau [1].

[1] Les réformateurs répètent souvent cette objection : Chaque fidèle a besoin de tous les dons du Saint-Esprit, et pourtant les catholiques enseignent qu'il ne se communique qu'à l'Eglise dans toute sa plénitude. Déjà Melchior Canus a résolu cette difficulté. Il dit, *Loci theolog.* l. IV. c. 4. p. 238 et seq : « Unicuique, ait (S. Paulus), nostrum data est gratia secundum mensuram donationis Christi. » Et : « Ipse dedit quosdam quidem apostolos, etc., ad consummationem sanctorum in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi. » Et posterius : « Accrescamus in illo, qui est caput Christus ; ex quo totum corpus compactum et connexum secundum operationem, in mensuram uniuscujusque membri, augmentum corporis facit in ædificationem sui in charitate. » (Ephes. 4. 11 — 16.) Membrum igitur, quoniam id, quod totius corporis est, nihil sibi vindicat proprium : sed ita in corpus omnia confert, ut magis corporis, quam membri actiones perfectionesque esse videantur. Quocirca illud absurdum est, quod ii scilicet, quibuscum nunc disseritur, eam curam, quam debent capere, non capiunt... Nos sane quemadmodum scimus, animam actum et perfectionem esse, maxime quidem corporis physici organici, secundo autem loco membrorum etiam singulorum, quibus varias licet edat functiones, sed omnes illæ et corporis proprie sunt, et propter corpus ipsum membris a natura tributæ;

Ainsi donc, aux yeux de Luther, le chrétien est indépendant de toute société religieuse; jouit, à l'égard de l'Eglise, d'une liberté pleine et entière. Et ceci nous explique un phénomène dont un célèbre écrivain n'a point trouvé la solution. Dans son histoire d'Allemagne, Schmidt s'étonne que, d'une part, les luthériens aient rejeté la liberté métaphysique, tandis que, de l'autre, ils défendoient la liberté ecclésiastique. Mais qui ne voit la connexité de ces deux doctrines? Si Dieu seul est le docteur du chrétien, la cause de toutes nos pensées, de tous nos mouvemens; imposer au croyant l'autorité des hommes, ce seroit élever la raison humaine au-dessus de la raison divine, comme s'y soumettre seroit un aveuglement étrange, un servilisme destructif de la liberté des enfans de Dieu. Voilà le véritable enseignement

ita spiritum veritatis ad corpus primum Ecclesiæ referimus, deinde propter Ecclesiam ad singulas etiam Ecclesiæ partes, non ex æquo, sed analogia et proportione quadam juxta mensuram uniuscujusque membri. Unum corpus, inquit, et unus spiritus. Unicuique autem nostrum data est gratia secundum mensuram donationis Christi. Quænam vero hæc mensura Christi est? Secundum operationem, ait, in mensuram uniuscujusque membri. Spiritus ergo suo quidem modo singulis promissus est: ut magnos doceat, doceat et parvulos. Ac parvulis lac potum dat, majoribus solidum cibum. Illis Christum loquitur et hunc crucifixum: his loquitur sapientiam in mysterio absconditam. Verum singulis membris sic spiritus veritatis adest, ut non solum corpori universo non desit, sed corpori quam membris prius potiusque intelligatur adesse, etc. »

luthérien[1]. Suivant la doctrine catholique, au contraire, l'homme moral a été laissé *dans la main de son conseil;* donc l'homme religieux ne peut être affranchi de toute autorité : il lui faut une règle de ses pensées et de ses actions.

On voit, au reste, que les principes proclamés au commencement de la réforme conduisent directement à la doctrine que nous venons d'exposer. Luther se révolta contre l'autorité : il lui falloit donc se fonder sur l'inspiration intérieure. Luther rompit avec l'esprit de l'Eglise : comment eût-il conservé la tradition? Enfin Luther fit divorce avec le passé : ne pouvant montrer la source visible de sa juridiction, il enseigna la vocation intérieure, la mission immédiate.

Au bruit de cette nouvelle doctrine, une foule de prophètes apparurent dans le monde, et tous

[1] Luther *de captivit. Babyl.* p. 288. b : « Christianis nihil nullo jure posse imponi legum, sive ab hominibus, sive ab angelis, nisi quantum volunt, *liberi enim sumus ab omnibus.* — Decebat enim non esse, sicut parvuli baptizati, qui nullis studiis, nullis operibus occupati, in omnia sunt liberi, solius gloria baptismi sui securi et salvi. Sumus enim et ipsi parvuli in Christo, assidue baptizati. » p. 288. a: « Dico itaque : neque papa, neque episcopus, neque ullus hominum habet jus unius syllabæ constituendæ super Christianum hominem, nisi id fiat ejusdem consensu : quidquid aliter fit, tyrannico spiritu fit. » Pour faire ressortir cette doctrine dans une lumière plus vive encore, Mélanchthon ajoute qu'après Jésus-Christ, nul ne peut établir de nouvelles lois, de nouveaux réglemens. *Loc. theol.* p. 6 : « Ademit igitur potestatem novas leges, novos ritus condendi. »

érigèrent des opinions contradictoires ; bientôt la confusion devint générale [1]. La confession d'Augs-

[1] Les églises choisissoient des prédicateurs qui parloient selon le gré des passions. Ce sont ces apôtres de nouvelle espèce qui allumèrent la guerre des paysans. En 1526, Georges Eberlein, détournant ses auditeurs de la révolte, disoit entre autres choses : « Mais le peuple dit : Pourquoi nous a-t-on prêché cela (la révolte)? Je réponds : Pourquoi ne vous êtes-vous point assurés de vos prédicateurs? Pourquoi avez-vous laissé prêcher chaque nigaud (*Fisch*) *. » Comparez Bucholz : *Geschichte der Regierung*

* A l'origine de la réforme, on prenoit à gage les ouvriers évangéliques pour une ou plusieurs années. Pendant la visite des églises, ordonnée en 1541 par Joachim II, on trouva plusieurs pasteurs qui n'étoient que des maçons, des tailleurs, des maréchaux, des tanneurs, des manœuvres, etc. Luther lui-même donna l'ordination à des compagnons d'imprimerie, puis les envoya dans les endroits qui désiroient des ministres, pour y lire ses sermons imprimés. (*Theoduls Gastmahl, vom Baron Starck.*)

Voici comment le synode, tenu en 1533, parle du clergé réformé à cette époque : « Il faut que Léon Juda prêche avec plus de diligence. Nicolas Steiner est un querelleur, qui a une fort mauvaise langue. Felix Deck n'étudie pas assez pour se procurer de l'autorité en chaire, et il devient populacier quand il a bu un coup. Othmar aussi aime mieux la bouteille que les livres. Matthias Bothmer est un paresseux ; il n'a aucun respect pour son vieux père et pour sa belle-mère ; il se laisse gouverner par sa femme et s'adonne à l'ivrognerie. Henri de Landenberg est un pauvre imbécile qui passe son temps à boire, au point qu'il n'est connu que sous le nom du *porc de Landenberg*. Il fait aussi le maquignon, il aime la querelle et manque souvent de parole. Le doyen Laurent Meyer a des manières grossières et soldatesques ; il traîne une longue épée et s'habille avec autant de licence qu'un cavalier. Le ministre et le vicaire d'Assingen ont, depuis treize ans, une haine scandaleuse l'un contre l'autre ; leurs femmes sont très acariâtres, celle du pasteur accable son mari d'injures, et celle du vicaire ne fréquente point la sainte table ; elle n'a pas même vu l'Eglise depuis six mois. » (*ubi suprà.*)

Lorsque Capiton étoit malade, ses ouailles n'étoient pas pour cela privées du pain de la parole : sa femme montoit en chaire. (*Note du tr.*)

bourg voulut remédier à ces abus, et définit que nul ne doit annoncer la parole, s'il n'en a reçu la légale mission[1]. Nous laissons aux protestans le soin de concilier cet article avec leurs principes fondamentaux. Nous voyons bien qu'on veut arrêter la réforme sur le bord de l'abîme; mais le lien qui rattache cette disposition à tout le système, vainement chercheroit-on à le découvrir. Qu'est-ce en effet que la légitime mission dans la doctrine luthérienne? C'est qu'il n'y ait rien de légal, point de mission exclusive; c'est que tous ceux qui se croient inspirés puissent annon-

Ferd. I: *Histoire du gouvernement de Ferdinand I*: par Bucholz, Vienne 1831. vol. II. p. 220 et suiv.

[1] *Confess. Aug.* art. XIV. « De ordine Ecclesiastico docent quod nemo debeat in Ecclesia publice docere, nisi rite vocatus. » Au reste ce réglement ne suffit pas; il fallut encore ordonner que chaque église eût un prédicateur, et qu'elle pourvût à son entretien. Les habitans de la Saxe prirent Luther au mot: il leur avoit dit que l'Esprit saint enseigne au fidèle toute vérité; ils voulurent en conséquence détruire le ministère public; et pour arriver à ce but, ils ôtèrent tout revenu aux prédicateurs. Luther dit quelque part: « Si l'on n'apporte à cela un prompt remède, c'en est fait de l'Evangile, des curés et des écoles dans ce pays. Il faut bien qu'ils (les curés) s'enfuient; ils n'ont rien, ils peuvent à peine se traîner, ils ressemblent à des déterrés. » Et ailleurs: « Les gens ne veulent plus rien donner; leur ingratitude est si révoltante, que si la conscience ne me retenoit, je leur ôterois leurs curés ou prédicateurs, pour qu'ils vivent comme des cochons qu'ils sont. » Comparez Plank, *Geschichte des protestantischen Lehrbegriffs.* vol. II. p. 342. Si la puissance des princes n'eût apporté des bornes à la liberté religieuse, jamais il ne se seroit formé une seule église protestante.

cer la parole, et que ces prophètes trouvent des auditeurs bien convaincus de tout savoir, et pourtant désireux de s'instruire. Que plus tard les consistoires se soient arrogé le droit de nommer les ministres de la parole; que ce réglement renverse les bases posées par Luther, cela n'a pas besoin de plus grandes explications.

Observons enfin que le Réformateur et surtout ses partisans, rejetèrent cet enseignement dans la pratique; ce qui prouve qu'ils le jugeoient bien propre à renverser l'Eglise existante, mais incapable d'en édifier une nouvelle. Aussi revinrent-ils forcément à la doctrine catholique. Plus tard, quand il sera question des anabaptistes, nous verrons comment s'opéra ce retour vers la vérité.

§ XLVI.

Eglise invisible.

Nous sommes entrés déjà bien avant dans l'idée de l'Eglise selon les luthériens. Nous l'avons entendu, l'homme est instruit par Dieu seul intérieurement, il est purement passif dans l'appercep-tion de la vérité. Donc, en premier lieu, chaque fidèle est infaillible, puisqu'il n'est mu que par l'Esprit divin; donc, secondement, l'autorité de l'Eglise est inutile; car de quel droit viendroit-

elle s'interposer entre Dieu et le croyant, si la voix du Ciel, par le moyen des Ecritures, parle immédiatement à nos cœurs[1].

D'après tout cela qu'est-ce que l'Eglise, qu'une association spirituelle, une société invisible, puisqu'on ne peut plus assigner aucune raison de sa visibilité ? Telle est aussi l'idée qu'en donne Luther : « Comme nous prions dans la foi, dit-il, » de même je crois au Saint-Esprit et à la com- » munion des saints. Mais par communion, j'en- » tends la société de tous ceux qui vivent dans la » foi, dans l'espérance et la charité. Ainsi l'es- » sence, la vie et la nature du christianisme ne » consistent pas dans une assemblée corporelle, » mais dans l'union des cœurs en une même » foi[2]. » Que cette foi puisse jamais défaillir, c'est ce que le Réformateur n'avoit pas la moindre

[1] Nous le répétons, ce n'est pas notre faute si le texte renferme une contradiction. Nous devons exposer la doctrine des réformateurs telle que nous la trouvons dans leurs écrits. Or ces deux propositions : *Dieu agit immédiatement dans l'homme*, et, *Dieu agit par le moyen de la parole extérieure, de la parole écrite ;* ces deux propositions, disons-nous, se détruisent l'une l'autre. Ce n'est que dans le second livre que nous trouverons la clef de cette contradiction.

[2] *Vom Bapstthumb : Du Papisme,* par Luther, édition allemande de Jéna, vol I. p. 266. *Respons. ad librum Ambros. Cathar.*, anno 1521. opp. tom. II. fol. 376. Dans le premier écrit, Luther ajoute que l'union avec l'Eglise visible n'est pas encore l'union avec l'invisible, que nombre d'incroyans se trouvent dans celle-là, qu'ainsi elle n'est point nécessaire !

raison de craindre; car, si Dieu seul est actif, il saura bien la mettre dans les cœurs et conserver éternellement son ouvrage.

Cependant, bien que Luther considère le fidèle comme instruit de Dieu seul, nous avons vu qu'il établit des docteurs humains, qu'il les revêt même d'une légitime mission. Or par là l'Eglise se produit à la lumière; en sorte que, suivant le docteur, elle est invisible et visible tout ensemble. Dans son écrit contre Ambroise Catharin, nous rencontrons la plus étrange doctrine qu'il soit possible d'imaginer. Catharin avoit adressé cette question au nouvel apôtre : *Si l'Eglise n'est que dans l'esprit, comment peut-on la reconnoître sur la terre?* « Par le baptême, par la cène et surtout par l'Evangile, répond Luther : voilà les marques auxquelles on la discerne infailliblement, bien qu'elle soit une société purement intérieure[1]. » Mais chacun voit que ces notes font du corps des fidèles une institution visible; et comment concilier cela avec ces paroles : *Le bercail des élus est une association purement intérieure?*

[1] Luther. *Respons. ad libr. Ambros. Cathar.*, loc cit. fol. 376 — 377 : « Dices autem, si Ecclesia tota est in spiritu, et res omnino spiritualis, nemo ergo nosse poterit, ubi sit ulla ejus pars in toto orbe... Quo ergo signo agnoscam Ecclesiam?... Respondeo : signum necessarium est, quod et habemus, Baptisma ac panem et omnium potissimum Evangelium. »

Suivant la confession d'Augsbourg, « l'Eglise est l'assemblée des saints dans laquelle se trouve la vraie prédication de l'Evangile et la légitime administration des sacremens[1]. » Or que suit-il encore de là? C'est que l'Eglise est invisible et visible tout à la fois : *elle est invisible,* puisque Dieu seul connoît les saints : *elle est visible,* puisque la parole y est enseignée, puisque l'on y administre le baptême et tous les sacremens. Ecoutons avec attention : *La véritable Eglise est où les saints annoncent la véritable doctrine.* Sans doute la société du Christ possède la vérité pure, sans doute elle enfante la sainteté dans les cœurs; mais en sommes-nous plus avancés pour reconnoître le troupeau des enfans de Dieu? Comment distinguerez-vous la vraie doctrine? Sera-ce par la sainteté de celui qui la prêche? Non assurément; car vous ne pouvez sonder les consciences : ou bien jugerez-vous par la doctrine de la sainteté du prédicateur? mais alors vous connoissez déjà la vraie doctrine; et qu'avez-vous besoin de règle pour la discerner? Pourquoi demande-t-on où est l'Eglise du Sauveur, sinon pour arriver

[1] *Confess. August.* art. VII : « Item docent, quod una sancta Ecclesia perpetuo mansura sit. Est autem Ecclesia congregatio sanctorum, in qua Evangelium recte docetur, et recte administrantur sacramenta. Et ad veram unitatem Ecclesiæ satis est, consentire de doctrina Evangelii et administratione sacramentorum. »

à la doctrine du salut? Si donc on répond que la vraie Eglise est là où est la vraie doctrine, on répond par la question, on ne répond rien.

§ XLVII.

Origine de l'Eglise visible. — Dernière raison de la vérité d'une proposition de foi.

Mais comment, dans la société des fidèles, Luther voit-il une institution visible et tout à la fois tombant sous les sens? ou comment, dans sa pensée, l'église intérieure paroît-elle à la lumière?

Voici sur ce point les idées du Réformateur. La foi en Jésus-Christ prend racine dans l'intelligence; ce germe se développe, parvient à la maturité : voilà le disciple du Sauveur. Cependant il n'est encore en rapport qu'avec l'église invisible; il est membre de cette vaste famille qui embrasse tous les adorateurs du Christ. Mais lorsqu'il dit ses pensées, ses sentimens ; lorsqu'il professe sa foi, il se montre chrétien, partisan du Seigneur, à la lumière du jour. Alors rencontre-t-il la même croyance autour de lui, on voit aussitôt ces fidèles se rapprocher, se réunir, former la société la plus étroite : de ce moment l'Eglise

est devenue visible, d'invisible qu'elle étoit. La foi commune qui les unissoit intérieurement avant qu'ils se connussent, forme désormais la doctrine commune et les enchaîne par un nœud extérieur. Expression du culte public, les sacremens viennent encore jeter de nouveaux liens autour de la communauté.

Telle est la pensée dans laquelle Luther conçut sa doctrine sur l'Eglise. Erasme, dans son écrit sur la liberté, attaqua le côté foible de cette doctrine. Cependant le Réformateur y avoit déjà apporté grand nombre de correctifs ; et pour lors il déclara qu'il n'approuvoit pas ceux qui, dans tous leurs discours, se fondoient sur l'inspiration du Saint-Esprit. En effet, dit-il, la certitude chrétienne repose sur un double fondement, d'abord sur le témoignage intérieur, puis sur les preuves bibliques apportées par les ministres de la parole[1]. Ainsi les pasteurs sont les représentans de la so-

[1] Luther *de servo arbitrio,* opp. tom. III. fol. 182 : « Neque illos probo, qui refugium suum ponunt in jactantia spiritus. Nos sic dicimus, duplici judicio spiritus esse explorandos seu improbandos. Uno interiori, quo per Spiritum sanctum vel donum Dei singulare, quilibet pro se, suaque solius salute illustratus, certissime judicat et discernit omnium dogmata et sensus, de quo dicitur I. Cor. 2, 15 : *Spiritualis omnia judicat, et a nemine judicatur.* Hæc ad fidem pertinet, et necessaria est cuilibet etiam privato Christiano. Hanc superius appellavimus interiorem claritatem Scripturæ sacræ. — Alterum est judicium externum, quo non modo pro nobis ipsis, sed et pro aliis et propter aliorum

ciété des fidèles ; donc l'Eglise est visible : mais en même temps ils proclament la doctrine inspirée dans la conscience, ils révèlent et manifestent les enseignemens des saints : donc l'église visible est l'expression de l'église invisible.

Afin de compléter la notion de l'Eglise d'après les luthériens, nous devons faire encore quelques observations. Luther confondit le sentiment intérieur avec le témoignage du dehors, ou, pour mieux dire, ses principes fondamentaux le conduisirent forcément à cette erreur. Après avoir longuement disserté sur cette question : *Comment le fidèle est-il assuré d'avoir pris le vrai sens des Ecritures,* il pose ce principe : « Tu dois être certain, dit-il, quand tu peux conclure et dire avec assurance : Voilà la pure et droite doctrine ; je veux vivre et mourir dans cette croyance ; quiconque enseigne autrement, qu'il soit ana-

salutem, certissime judicamus spiritus, et dogmata aliorum. Hoc judicium est publici ministerii in verbo, et officii externi, et maxime pertinet ad duces et præcones verbi. Quo utimur, dum infirmos in fide roboramus (?) et adversarios refutamus. Sic dicimus, judice Scriptura, omnes spiritus in facie Ecclesiæ esse probandos. Nam id oportet apud christianos esse imprimis ratum atque firmissimum, Scripturas sanctas esse lucem spiritualem, ipso sole longe clariorem : præsertim in iis, quæ pertinent ad salutem vel necessitatem. » Luther a dit ceci en 1525, et non lorsqu'il écrivit aux Frères de Bohême. Ces principes ont été la source de ce qu'on a appelé plus tard les prétentions du clergé luthérien.

thème[1]. » Ainsi le Réformateur fait de la certitude subjective le plus haut critère de la vérité chrétienne, il oublie que le Verbe étant devenu le docteur des hommes, a fondé une autorité vivante pour rendre éternellement témoignage à sa parole.

Au demeurant, cette doctrine du sens intime fut inspirée à Luther par le passage de l'Apôtre : « Quand un ange du Ciel vous annonceroit un évangile différent de celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème[2]. » Mais saint Paul, à qui le Seigneur lui-même avoit apparu, à qui plusieurs révélations spéciales avoient été faites; saint Paul se trouvoit dans une tout autre position que le chrétien ordinaire. Sans doute la fermeté de la conviction religieuse est la marque d'une âme vraiment croyante; mais la plus grossière erreur ne peut-elle pas aussi prendre possession de l'homme, et l'enchaîner comme par une force magique? Si le docteur de Saxe ne connoissoit dans l'histoire aucun exemple semblable, cette foule de *sectaires* et de *frénétiques* que sa voix appela sur le monde, de-

[1] Luther, *Auslegung des Briefes an die Gal.* : *Commentaire sur l'Epître aux Galates*. I[re] partie, p. 31. Dans son écrit aux Frères de Bohême, Luther enseigne souvent aussi la même doctrine.

[2] Galat. I. 8.

voit seule lui faire apercevoir cette vérité.

Zwingle ne diffère du maître que dans l'expression. Il dit : « L'expérience personnelle,
» le témoignage et l'onction de l'Esprit saint,
» voilà le *criterium* de la vraie doctrine. La foi
» n'est point une science, continue-t-il, car ce
» sont précisément les savans qui tombent le
» plus souvent dans l'erreur. En conséquence la
» foi n'est pas soumise à l'examen; elle est au-
» dessus de toute discussion[1]. »

Ici le réformateur de Zurich annonce une vérité reconnue par les écrivains catholiques; mais il en fait une bien fausse application. Nous aimons à le dire, la foi dans Jésus-Christ se rend témoignage à elle-même; elle élève et vivifie la connoissance de Dieu; elle pénètre l'intelligence, les sentimens, l'homme tout entier; elle fait naître la plus profonde sécurité, les consolations les plus pures, d'ineffables douceurs; elle donne pouvoir sur le péché et sur la mort. Oh! celui qui possède la doctrine du Sauveur, éprouvera qu'elle accorde ce qu'elle promet, qu'elle est véritablement ce pour quoi elle se donne, force de Dieu. Mais réciproquement, de ce que tel ou tel dogme entretient et nourrit l'âme, il ne s'ensuit pas qu'il

[1] Zwingl. *Comment. de vera et falsa relig.* opp. tom. II. fol. 195.

soit conforme à l'Ecriture, ni même qu'il ne la contredise point. Que de choses ne disoit pas au cœur de Luther la nouvelle justification? mais lorsqu'en conséquence il la proclamoit enseignement du Christ et des apôtres, il substituoit ses affections à la parole de Dieu. De même, parmi les sectaires de Calvin, la prédestination raviva le sentiment religieux, produisit une vigueur étonnante, un enthousiasme sans mesure, et souvent aussi un fanatisme furieux qui ne pouvoit s'assouvir que sur un tas de ruines. Mais faut-il conclure de là que cette doctrine ait été enseignée par le Sauveur? Non sans doute, pas plus qu'il ne faut rejeter les sacremens parce que Zwingle, quand il s'en approchoit, ne se sentoit point saisi par la vertu de Dieu. Et quand ces trois réformateurs éprouvoient dans leur conscience que jamais ils n'avoient fait une bonne œuvre, quelle en est la conséquence, sinon qu'ils sont à plaindre et qu'ils devoient commencer par réformer leur conduite; sinon qu'ils érigèrent leurs affections, leurs pensées particulières en règle générale? Jésus-Christ est le seul modèle que nous puissions et que nous devions suivre: nulle créature ne peut prétendre à ce titre. L'Eglise luthérienne est l'esprit incarné de Luther, et c'est précisément pour cela qu'elle a des idées si étroites et si mesquines.

§ XLVIII.

Point capital de la controverse dans la doctrine sur l'Eglise.

Présentement nous pouvons ramener à une expression claire et précise la différence entre les symboles. Les catholiques enseignent : L'église visible existe d'abord, puis vient l'église invisible; c'est la première qui forme la seconde. Les luthériens disent, au contraire : L'église visible sort de l'invisible; la seconde est le fondement de la première.

Cette contrariété, si petite au premier coup d'œil, implique une énorme différence. Quand l'Evangile vint éclairer le monde, le royaume de Dieu n'existoit qu'en Jésus-Christ et dans l'idée divine. Ce furent les apôtres qui, les premiers, reçurent la nouvelle de ce royaume; mais elle leur fut annoncée par la parole externe, par le langage humain; elle passa du dehors dans leur intelligence. Lorsque le Fils de Dieu fait homme eut formé ses apôtres, il leur donna la mission *extérieure* de semer au loin la doctrine du salut. Alors on voit les ouvriers évangéliques traversant des contrées où régnoit, non pas le souverain Dominateur, mais le prince des ténèbres. Instru-

mens du Christ qui agissoit en eux, ils apportèrent l'image de l'homme céleste dans des cœurs qui jusque là n'avoient reflété que celle de l'homme terrestre. Or, de même qu'ils avoient été envoyés par le Sauveur, à leur tour ils envoyèrent des disciples qui portèrent plus loin la divine parole; et c'est ainsi que, dans tous les siècles, de l'église visible a découlé l'invisible. Telle est aussi la marche qu'entraînoit l'idée de la révélation chrétienne: institution positive et permanente, enseignement déterminé dans ses dogmes et ses préceptes, elle nécessitoit un ministère vivant et parlant, auquel pussent se rattacher tous ceux qui désireroient la connoître.

Le système inventé par Luther est tout différent. Le sens chrétien (*interior charitas sacræ Scripturæ*), dit-il, existe d'abord; puis vient la doctrine extérieure (*exterior charitas sacræ Scripturæ*); l'Eglise est la société des saints dans laquelle se trouve la vraie prédication de l'Evangile.

Ainsi donc les saints existent avant tout, ensuite ils prêchent. Mais d'où viennent-ils? Qui les a enfantés, qui les a nourris? voilà ce que nous cherchons en vain; nous ne voyons pas même comment ils sont devenus disciples du Sauveur! D'abord, selon Luther, tous les chrétiens sont prêtres; puis de ce sacerdoce universel, naît le sacerdoce particulier. Mais n'est-ce pas, au con-

traire, le sacerdoce général qui sort du particulier? Jésus-Christ, sans doute, n'est pas né des apôtres, ni les apôtres de leurs disciples. Le chef existe avant les membres, le père avant les enfans; nulle société ne se forme de bas en haut.

Et quelle est la dernière raison de la certitude évangélique? C'est, répond l'architecte de la réforme, un acte de la conscience, c'est l'inspiration du Saint-Esprit; comme si l'Evangile étoit un phénomène du sens intime, comme si le Verbe ne s'étoit point fait homme, comme si par conséquent sa parole ne devoit point être attestée par le témoignage du dehors. Dans l'esprit de Luther, l'autorité visible se transforma en une autorité invisible; le λογος extérieur en la voix intérieure du Christ et de son Esprit. Si, reportant ses idées en arrière, le docteur de Saxe eût appliqué sa notion de l'Eglise au Médiateur, il auroit pu se passer de Jésus-Christ vivant au milieu de nous, il auroit pu se passer de la révélation positive; bien plus, il l'eût rejetée comme destituée de tout fondement. Le christianisme repose tout entier sur le Fils de Dieu fait homme. Aussi le prophète du XVIe siècle voulut-il, en conservant la parole écrite, maintenir l'idée d'une révélation extérieure; mais l'impossibilité d'affermir sa doctrine sur cette base le força toujours, à l'égard des catholiques, de se retrancher dans la voix de

la conscience[1]; tandis qu'à ses adversaires protestans, qui s'appuyoient également sur le témoignage de l'Esprit, il opposoit la parole externe, et jusqu'à l'autorité permanente de l'église visible[2]. Or de là les fluctuations du Réformateur entre l'église visible et l'église invisible, entre la parole

[1] C'est ce qu'on vit clairement à la conférence de Ratisbonne tenue en 1541. Les protestans étoient tombés d'accord sur ce point, que l'interprétation de l'Ecriture appartient à l'Eglise. Mais, par ce dernier mot, devons-nous entendre l'établissement extérieur fondé par Jésus-Christ? Non, dit alors Mélanchthon : ce terme désigne seulement les *saints*, c'est-à-dire les fidèles en qui Dieu seul a enfanté la foi.

[2] Luther dit dans une lettre à Albert de Prusse : « Ce dogme (de la présence réelle) n'a point été inventé par les hommes; mais il est fondé sur l'Evangile, sur les paroles précises et indubitables de Jésus-Christ. Depuis le commencement jusqu'à cette heure, il a été uniformément cru et prêché par toute la terre. Les Pères de l'église grecque et de l'église latine y rendent témoignage, il repose sur la croyance unanime et sur la pratique constante de tous les siècles. Quand nous n'aurions point d'autres preuves, cette tradition de toutes les églises devroit seule nous suffire pour rester fermes dans cet article, et pour repousser les allégations des sectaires. Car il est dangereux et terrible d'écouter et de croire quelque chose contre le témoignage unanime, contre la foi de l'Eglise chrétienne, contre la doctrine qu'elle a enseignée par tout le monde dès le commencement, depuis quinze siècles. Si c'étoit un nouveau dogme, et qu'il ne remontât pas jusqu'au berceau de l'Eglise chrétienne; ou s'il n'avoit point été uniformément conservé dans toute la chrétienté, dans le monde entier, il ne seroit pas aussi dangereux ni aussi terrible de le révoquer en doute. Mais depuis l'origine et aussi loin que s'étend le christianisme, il a été proclamé d'une voix unanime. Celui donc qui ose le mettre en question, nie la sainte Eglise chrétienne. Or nier l'Eglise, c'est condamner Jésus-Christ, et

extérieure et la parole intérieure; de là les disputes interminables parmi ses disciples sur le point de savoir si les confessions de foi forment autorité ou non; de là enfin la controverse sur cette autre question, si Luther a enseigné la visibilité ou l'invisibilité de l'Eglise. Le fait est qu'il a tour à tour soutenu et combattu ces deux sentimens.

Quant à la question : *si les symboles ont une autorité décisive,* l'esprit de Luther a remporté la victoire la plus complète; seulement ses disciples sont parvenus au même résultat par une

les apôtres, et les prophètes. Car ce sont eux qui ont fondé cet article de notre foi : *Je crois l'Eglise chrétienne.* Et le Seigneur dit (Matth. XXVIII. 20) : *Je suis avec nous jusqu'à la consommation des siècles;* et saint Paul (I. Tim. 3, 15) : *l'Eglise est la colonne et le fondement de la vérité.* Par conséquent, si Dieu ne peut mentir, l'Eglise ne peut errer. Et cela, Monseigneur, ce n'est pas mon sentiment à moi; c'est l'avis du Saint-Esprit qui connoît les cœurs et toutes choses beaucoup mieux que nous. En effet, l'Esprit divin nous enseigne cette doctrine par son organe; saint Paul nous dit (Tit. III. 10, 11) : *Fuyez celui qui est hérétique, après l'avoir repris une ou deux fois, sachant que celui qui est en cet état est perverti et qu'il pèche, puisqu'il est condamné par son propre jugement.* »

Le passage suivant est aussi remarquable : « Nous reconnoissons que, dans le papisme, il y a beaucoup de bien, qu'il y a même tout le bien chrétien, le vrai baptême, le vrai sacrement de l'autel, les vraies clefs et le véritable pardon des péchés, la vraie prédication, le vrai *catéchisme.* Je dis que sous le Pape est le véritable christianisme, ou pour mieux dire la *fleur* du christianisme. » Ensuite Luther tire les conséquences de ces principes contre ses adversaires.

autre voie. Luther fût entraîné par le mysticisme le plus absurde; le sentiment fougueux, l'imagination fébrile, étoient pour lui la règle suprême : tout ce qu'il éprouvoit dans son âme, il le proclamoit dogme de foi. Ses sectateurs, au contraire, ont été dominés par l'élément intellectuel : après avoir érigé la raison en souveraine, ils ont mis dans la bouche du Sauveur tout ce qu'enfantoit leur esprit particulier. Comme c'est la conviction personnelle qui décide de ce qui est fait historique, bientôt l'Evangile a été enveloppé d'une foule de contradictions. Ainsi la révélation qui ne s'interprète point elle-même, qui n'a pas assez de clarté pour amener de soi les esprits à l'unité de croyance; la révélation, dis-je, ne nous révèle rien, se contredit et se réfute à chaque page *.

* On ne lit pas sans étonnement les exégètes protestans d'Allemagne. Voici quelques-unes de leurs interprétations. Quand les bergers, dans les champs de Bethléem, furent illuminés par la gloire du Seigneur, ils ne virent que la lumière d'une lanterne qu'on leur avoit portée aux yeux. Si Jésus conjura l'orage, c'est qu'il prit le gouvernail d'une main habile; et bien loin de marcher sur les flots, il se promenoit sur la grève. Cinq mille hommes furent rassasiés dans le désert, on le reconnoît; mais ils avoient apporté du pain dans leurs poches. Les morts ressuscités n'étoient que des léthargiques; les possédés délivrés, que des enthousiastes, des personnes d'une imagination malade. Lorsque le Sauveur sortit du tombeau, il n'avoit pas encore vu la mort, et il s'étoit dérobé à la faveur d'un nuage, quand ses disciples crurent qu'il étoit monté au ciel. Enfin la foudre tomba aux côtés de Paul, et il s'imagina être enveloppé de la lumière cé-

Nous le répétons, jamais Luther n'a compris ces paroles : *le Verbe s'est fait chair, le Verbe s'est fait homme*. Pour lui, cela veut dire seulement que, durant quelque trente années, Jésus-Christ a vécu visiblement parmi les hommes : il s'imagine qu'avec lui sa parole a disparu ; heureux que nous sommes qu'elle ait été tracée sur le papier, avant son extinction totale. Si le docteur eût compris toute l'incarnation du Fils de Dieu, il auroit reconnu dans l'Eglise une institution permanente, destinée à faire l'éducation du genre humain. Mais c'est à peine si, dans tous ses écrits, nous remarquons quelques vestiges de cette vérité ; et quand il l'eût entourée de toute sa lumière, il ne seroit pas moins impossible de la concevoir dans son système. Comment arrivons-nous à l'Ecriture sainte? pourquoi faut-il que l'homme soit instruit par l'homme? voilà ce que nous ne comprenons pas mieux, selon ses principes, que les menaces, les exhortations pour en-

leste. Voyez *Theodul's Gastmahl*. Le docteur Thiess compte quatre-vingt-cinq commentaires différens sur la parabole de l'économe infidèle[1], et cent cinquante sur ce texte : *Mediator autem unius non est : Deus autem unus est*[2]. (De l'incompatibilité de la puissance spirituelle et profane, p. 17, note 14.) (*Note du trad.*)

[1] Luc. XVI, 1 et suiv.

[2] Gal. III, 20.

gendrer la vertu dans les cœurs : car ce père de la réforme ne dit-il pas cent fois que Dieu seul est actif?

§ XLIX.

Ce qu'il y a de vrai et ce qu'il y a de faux dans la doctrine luthérienne sur l'Eglise.

« L'Eglise, dit Luther, est l'assemblée des saints. » Pour être incomplète, cette définition n'est point fausse; car si elle ne montre pas la société des élus comme renouvelant et sanctifiant l'homme, elle en exprime du moins la fin la plus élevée, la dernière destination. En effet, continue le docteur lui-même, notre enseignement avertit le chrétien qu'il doit se purifier de toute souillure, arracher de son cœur tout ce qui peut offenser les regards du Juste trois fois saint.

Quant à l'âme de l'Eglise, Luther la met partout en lumière. Si l'homme, dit-il, n'est en alliance qu'avec le corps des enfans de Dieu, s'il n'est point entré dans l'Esprit du Christ, et s'il ne sent en lui sa force vivifiante, il ne doit point se flatter d'être citoyen du céleste royaume.

Nul doute, en effet, que les fidèles vivant par la charité ne soient les soutiens de l'Eglise; nul doute qu'ils ne portent en eux-mêmes la parole

du salut, et que sans eux bientôt sa clarté ne se changeât en ténèbres profondes. Oui, ces membres invisibles, transformés en l'image du Christ, sont les colonnes de l'Eglise visible; les faux chrétiens et les méchans, rameaux séparés du tronc, ne pourroient un seul jour la conserver même dans sa partie extérieure; que dis-je? ils font tous leurs efforts pour la souiller, la déchirer, la livrer à la dérision de ses ennemis. Toujours féconde, à jamais intarissable, la vertu du Sauveur, à travers tous les siècles, enfante des saints qui répandent lumière et vie sur son Eglise. Mais comme nul d'entre les mortels n'est infaillible; comme nul homme, soit Athanase ou Arius, soit Augustin, Luther ou Calvin, ne doit déterminer la croyance de l'homme, le Seigneur nous renvoie à la société fondée par lui, à son Eglise, ce rocher inébranlable, cette arche où la vérité ne peut défaillir; car celui qui est la vérité et la vie ne meurt point en elle.

Que l'idée de révélation divine implique l'existence d'une église divinement instituée, que la foi chrétienne doive reposer sur un fondement plus qu'humain, Luther l'a aussi parfaitement bien senti; mais jamais il n'a compris cette grande vérité: La révélation du Christ est hors de nous. Et quelles ne furent point les conséquences de cette première erreur? D'abord on rejeta la visi-

bilité de l'Eglise, et par suite le témoignage extérieur; puis la révélation de la conscience fut proclamée l'interprète de la révélation écrite. Or, de ce moment, le christianisme fut livré tout entier aux caprices du sentiment aveugle, aux rêves de l'imagination fébrile; et quelle digue opposer au torrent qui emportoit la réforme? le témoignage de l'Esprit, disoit-on, voilà le juge suprême: nulle autorité ne peut prescrire contre ses enseignemens.

Enfin cette proposition: *L'église extérieure sort de l'église invisible*, renferme encore un côté vrai, et c'est là ce qui induisit Luther en erreur. Pour être membre vivant de la société des élus, il faut appartenir à l'âme de ce corps mystique; nous ne sommes en alliance intime avec les saints, que lorsque la vérité subjective s'est reflétée dans nos cœurs. Sous ce rapport, l'église invisible précède la visible; elle est la source qui féconde l'association des fidèles. Mais pour que le royaume de Dieu prenne racine dans l'homme, il faut qu'il lui soit apporté du dehors. La parole est le ferment salutaire qui vient éveiller les idées religieuses; et puis quand l'externe est devenu interne, les sentimens se produisent au dehors, l'image apportée dans l'âme se réfléchit à la lumière du jour.

Luther rompit avec l'église existante. Il devoit

donc placer l'église intérieure en première ligne; il devoit se donner comme immédiatement envoyé de Dieu[1]. Au reste, sa doctrine d'une part, et de l'autre sa mission supérieure le jetèrent dans une étrange position. Lorsqu'en sa qualité de prophète, il commandoit à l'homme de croire à sa parole, de reproduire ses divins oracles, il faisoit dériver l'église invisible de l'extérieure, c'est-à-dire, il se mettoit en contradiction choquante avec lui-même[2]. Mais si, conséquent à ses prin-

[1] Après son départ de Wartbourg, Luther écrivit de Borna à l'électeur Frédéric : « Je n'ai pas reçu mon évangile des hommes, mais du Ciel et du Sauveur. Je suis donc évangéliste, apôtre de Jésus-Christ, et je veux m'appeler ainsi désormais. » Répondant à Sadolet, Calvin se proclame aussi l'envoyé du Très-Haut : « Ministerium meum, dit-il, quod Dei vocatione fundatum ac sancitum fuisse non dubito. » (*Opusc.* p. 106.) « Ministerium meum, quod quidem ut a Christo esse novi. » (*Ibid.* p. 107.)

[2] On a dit souvent que Luther ne vouloit point établir une doctrine immuable, poser des dogmes obligatoires pour tous les temps. Si des intérêts personnels n'eussent été engagés dans cette opinion, jamais on n'auroit eu le courage de la défendre sérieusement. Et comment expliquer les persévérans efforts de Luther, comment expliquer même son entreprise, s'il eût flotté à tout vent de doctrine comme la plupart de ses sectateurs d'aujourd'hui? On méconnoît entièrement l'esprit du XVI[e] siècle, et surtout le caractère du père de la réforme. Mais laissons-le parler lui-même. Dans son ouvrage *Adv. Erasm. Roterod.* l. I. p. 182. b., il pose ce principe : *Fidei est non falli.* Et voici comment il appliquoit ce principe. Erasme avoit dit que, si la doctrine de la liberté humaine étoit une erreur, Dieu ne l'auroit pas soufferte dans son Eglise, qu'il eût fait connoître la vérité à quelque saint. Sur quoi Luther répond : « Primum non

cipes, il déclaroit chaque fidèle inspiré d'en haut, pour lors accouroient une foule de doctrines opposées les unes aux autres; et la voix du Ciel, tenant différens langages, se convainquoit de mensonge. Jamais les luthériens, jusqu'à nos jours, n'ont pu sortir de ce labyrinthe.

dicimus, errorem hunc esse *in Ecclesia sua* toleratum a Deo, nec in ullo *suo* sancto; Ecclesia enim Spiritu Dei regitur, sancti aguntur Spiritu Dei, Rom. 8. Et Christus cum Ecclesia sua manet usque ad consummationem mundi, Math. 28. Et Ecclesia est firmamentum et columna veritatis, 2. Tim. 3. Hæc, inquam, novimus, nam sic habet et symbolum omnium nostrum: « Credo Ecclesiam sanctam catholicam, » ut impossibile sit, *illam errare etiam in minimo articulo.* » Il ajoute: « Atque si etiam donemus, aliquos electos in errore teneri in tota vita, *tamen ante mortem necesse est, ut redeant in viam, etc.* » Dans son mémoire sur le décret impérial du 22 septembre 1530, nous lisons ce passage: « Qui reconnoît la confession d'Augsbourg sera sauvé, quand bien même il ne seroit éclairé qu'un peu tard. *Ce symbole doit durer jusqu'à la fin du monde, jusqu'au dernier jugement.* Comp. *Geschichte der Regierung Ferdinands I: Histoire du gouvernement de Ferdinand I,* Par Buchholz, Vienne 1832, p. 570. L'auteur raconte l'histoire de la conférence d'Augsbourg avec beaucoup de détails et beaucoup d'érudition.

Ainsi, quand il s'exprimeroit avec moins d'aigreur, nous ne pourrions encore être du sentiment de Baumgarten-Crusius. Il blâme les auteurs du livre de la Concorde d'avoir donné une forme plus précise au dogme protestant. Il dit: « On a fait de ces propositions des articles dogmatiques, quoique d'abord elles aient été seulement opposées à l'impiété de l'église dominante, et qu'elles n'aient eu d'autre but que de faire sentir la misère de l'homme et le besoin de la confiance en Dieu. » (*Lehrbuch der christl. dogmengeschichte : Manuel de l'histoire du dogme chrétien,* Jena 1832. sect I. p. 595 et suiv.)

§ L.

Négations des luthériens dans la doctrine de l'Eglise.

Considérons maintenant la doctrine luthérienne sous un autre point de vue. Et d'abord, comme chacun le voit, cette doctrine est incompatible avec la suprématie du pape. En effet, si Jésus-Christ n'a fondé qu'une église invisible, comment lui eût-il donné un représentant, un chef visible ? Que l'homme prétende déterminer l'homme dans sa croyance, c'étoit aux yeux de Luther un crime atroce, un attentat diabolique. Dans son système, le fidèle est indépendant de toute assemblée religieuse : donc l'autorité du premier évêque est tyrannique ; dans son système Jésus-Christ est le seul pasteur des âmes, il attire les siens par des charmes cachés : donc le souverain pontife entreprend sur les droits du Sauveur, donc il est l'Antechrist.

Lorsque les luthériens du jour répètent incessamment que le Prêtre éternel est le seul chef de l'Eglise, ces paroles n'ont point d'autre sens que celles du père de la réforme : *Jésus-Christ est le seul docteur*. Si à cette heure plus que jamais, ils se déclarent contre l'idée d'un pontife suprême, cela n'a certes rien qui puisse nous surprendre.

Que pourroit-il, en effet, représenter parmi eux, que les opinions divergentes de mille docteurs? de quoi pourroit-il être le centre d'unité, sinon de rêveries incohérentes, de formelles contradictions? Ainsi les sectaires appliquent à l'église chrétienne un principe vrai dans leur système; mais ils oublient que cette église n'est pas comme la leur un assemblage d'élémens hétérogènes, une institution qui se renverse elle-même, enfante le oui et le non sur toutes les questions. Si donc, au lieu d'appeler Jesus-Christ le chef invisible, les protestans l'appeloient le chef caché, méconnu parmi eux, du moins énonceroient-ils une vérité de fait. Telle est la nouvelle doctrine sur la papauté, doctrine qui rejaillit jusque sur l'épiscopat.

Quant à la tradition dogmatique, nous voyons assez, par ce qui vient d'être dit, qu'ils ne pouvoient la placer sur le même niveau que les catholiques. Cependant on a dit souvent que les réformateurs n'avoient pas rejeté la tradition, mais seulement les traditions. Sortant du sein de l'Eglise, ils emportèrent quelques vestiges de son esprit, et longtemps encore ils lurent l'Evangile sous cette inspiration; mais tout en conservant la tradition *matérielle*, ils ne la rejetèrent pas moins dans sa *forme*. Ils reconnurent bien les définitions des quatre premiers conciles, mais pourquoi? parce

qu'ils les jugèrent conformes à l'Ecriture, et non parce qu'elles étoient doctrine de l'Eglise.

C'étoit tomber dans un grand égarement; car la vérité évangélique demeure éternellement vérité, qu'elle soit reconnue par le témoignage de la conscience ou non. Voici donc le principe de la tradition ecclésiastique : Telle proposition est vérité chrétienne, non parce que l'homme la trouve fondée sur la Bible, mais parce que le tribunal établi de Dieu la proclame doctrine de Jésus-Christ. Toujours la sainte Ecriture reçoit l'empreinte de ceux qui la lisent; elle devient petite avec les petits, grande avec les grands; elle emprunte mille couleurs différentes, selon l'individualité dans laquelle elle se réfléchit. Si l'homme a le cœur desséché, l'esprit étroit et l'âme rampante, bientôt elle se présente à lui sous la même forme; elle se laisse tourner à toutes les absurdités, à toutes les folies ensemble. Elle ne peut donc être pour l'Eglise la règle immédiate, la norme de foi; c'est la croyance de l'Eglise, au contraire, qui est la règle de son interprétation.

Méconnoissant cette grande vérité, les protestans ne se trouvent jamais en harmonie avec la tradition qu'accidentellement. En effet, ne voyons-nous pas les sentimens de Luther soutenus et rejetés tour à tour par les siens? et pourtant cessèrent-ils un moment de protester de leur attachement à

l'église luthérienne? Si dans telle doctrine les réformateurs reconnurent la tradition, ce ne fut point à cause de son objectivité; aussi la renient-ils toutes les fois qu'elle ne parle point à leur gré. Que de témoignages, quelle unanimité de croyance en faveur de la liberté humaine! et cependant ils combattirent cette liberté. En un mot les nouveaux docteurs proclamèrent leur raison souveraine; se plaçant au-dessus du christianisme, ils furent conduits forcément à rejeter la tradition.

Ainsi l'obéissance à l'Eglise est pour eux une soumission aveugle, basse et rampante. Mais quoi! seroit-ce donc s'avilir que d'obéir à la voix de Dieu? seroit-il indigne de l'homme de déférer à l'autorité fondée par lui? Aujourd'hui les protestans confessent que le Sauveur nous a donné une loi plus parfaite, des commandemens à jamais immuables. Tous les chrétiens reconnoissent cette règle de la volonté; et s'ils en violent les préceptes, ils ne s'imaginent point qu'elle change avec leur conduite, que cette mesure et leurs actes soient en harmonie parfaite.

Mais, qui le croiroit? on révoque en doute la nécessité d'une règle semblable pour l'intelligence! Ici chacun doit s'abandonner à ses affections particulières, chacun doit se tenir pour assuré que ses pensées sont la vérité pure. Mais l'intelligence

marche-t-elle donc sur un terrain plus ferme que la volonté? Reportez vos regards sur les erreurs qui, tour à tour, nous ont tous égarés, et je souscris alors à votre jugement. Après les tristes expériences qui se multiplient de nos jours d'une manière si déplorable, comment peut-on prétendre que l'Ecriture soit la seule règle de foi? En vérité nous ne pouvons le comprendre.

§ LI.

Doctrine des réformés sur l'Eglise.

Sur la question qui nous occupe, les réformés enseignent les mêmes principes fondamentaux que les luthériens [1]. Toutefois Calvin se distingue par quelques opinions particulières, que nous ferons connoître tout à l'heure. Les nombreuses obser-

[1] Zwingl. *Commentar. de verâ et falsâ relig.* opp. tom. II. fol. 197, où il renferme toute sa doctrine sur l'Eglise dans dix courtes propositions. Calvin. *Instit.*, l. IV. c. 1. fol. 190 et seq. *Confess. helvet.* I. c. XVII. ed. Aug. p. 47. *Helvet.* II. art. XIV. *Anglic.* XIX. p. 133. Celle-ci définit clairement la visibilité de l'Eglise : « Ecclesia Christi visibilis est cœtus fidelium, in quo verbum Dei purum prædicatur, et sacramenta, quoad ea, quæ necessario exigantur, juxta Christi institutum rectè administrantur. » *Confessio scotica* art. XVI. p. 156, enseigne au contraire l'invisibilité de l'Eglise. La confession hongroise n'a rien à dire sur l'assemblée des fidèles; mais elle a tout un paragraphe *de vestitu pastorum*, p. 251.

vations qu'offroit la réforme de Luther, les phénomènes frappans qu'elle avoit fait éclore s'étoient gravés bien avant dans l'esprit du jeune novateur. Le fidèle incapable de se suffire à lui-même et flottant à tout vent d'opinion[1]; les pasteurs abreuvés d'outrages; le désordre accourant au bruit de la nouvelle doctrine; les peuples s'emportant à tous les excès; l'autorité, la discipline renversées; l'ordre moral ébranlé jusque dans ses fondemens: tel étoit le spectacle que lui présentoit l'ouvrage de ses prédécesseurs[2]. A Genève, berceau du calvinisme, l'évangile restauré ne pouvoit s'asseoir que sur les ruines de la société politique : aussi la licence la plus effrénée fit bientôt disparoître jusqu'à l'ombre des anciennes mœurs. Tout cela offroit à la réflexion une abondante matière.

Le réformateur français voulut donc enchaîner

[1] Calvin. *Instit.* l. IV. c. I. § 5. fol. 572 : « Etsi externis mediis alligata non est Dei virtus, tâmen ordinario docendi modo alligavit : quem dum recusant tenere fanatici homines, multis se exitialibus laqueis involvunt. Multos impellit vel superbia, vel fastidium, vel æmulatio, ut sibi persuadeant privatim legendo et meditando se posse satis proficere, atque ita contemnant publicos cœtus et prædicationem supervacuam ducant. Quoniam autem sacrum unitatis vinculum, quantum in se est solvunt vel abrumpunt, etc. »

[2] Loc. cit. § 11. fol. 375 : « Ejus (satanæ) arte factum est, ut pura verbi prædicatio aliquot sæculis evanuerit : et nunc eadem improbitate incumbit ad labefactandum ministerium; quod tamen sic in Ecclesia Christus ordinavit, ut illo sublato, hujus ædificatio pereat, etc. »

les fidèles par des liens plus étroits. Luther avoit détruit la soumission à l'Eglise, Calvin s'efforça de la rétablir, de rendre aux pasteurs le respect et l'autorité. Pour atteindre ce but, il fit une vaste compilation; rassemblant partout ce qu'il trouvoit de mieux pensé sur l'Eglise, il cueillit même plusieurs fleurs dans le droit canonique. Ainsi notre docteur établit une foule de propositions sans point d'arrêt dans son système; plutôt que de développer rigoureusement les principes érigés delà du Rhin, il préféra se mettre en contradiction formelle avec lui-même.

Dans son traité sur l'Eglise, il fait d'abord remarquer l'ignorance, la foiblesse, l'indigence de l'homme : d'où il conclut la nécessité d'un établissement divin pour enfanter la foi dans nos cœurs. L'Eglise, dit-il ensuite, est la dépositaire du trésor de l'Evangile; Jésus-Christ a établi des docteurs qu'il a revêtus d'une autorité sacrée, afin que, dans tous les temps, ils distribuent le pain de la parole, et que tous les fidèles soient affermis dans l'unité[1]. Mais, s'il en est ainsi, de quel droit le réformateur a-t-il rompu avec l'Eglise

[1] Calvin. *Instit.* l. IV. c. 1. fol. 370 : « Quia autem ruditas nostra et segnities (addo etiam ingenii vanitatem) externis subsidiis indigent... pastores instituit ac doctores (Deus), quorum ore suos doceret : eos auctoritate instruxit ; nihil denique omisit, quod ad sanctum fidei consensum et rectum ordinem faceret. »

existante? telle est l'objection qui se présentoit souvent à son esprit; et alors, pour étourdir sa conscience, il se répandoit en invectives contrele papisme, sûr qu'il étoit d'en imposer à des peuples qui juroient sur la foi d'un homme, et respectoient ses opinions à l'égal de la voix de Dieu [1].

Après ces observations, Calvin parle d'abord de l'église invisible. Il existe une foule d'élus, dit-il, qui, pour être inconnus les uns aux autres, sont pourtant réunis sous le même chef Jésus-Christ. Bien que dispersée par toute la terre, cette église est enchaînée par les liens les plus étroits; car le Sauveur ne peut se diviser. Or nous appartenons tous à ce troupeau des frères de Christ; le doute à cet égard seroit une infidélité. Si nous sommes entourés d'une triste solitude; si le silence semble nous crier que l'Eglise a disparu, sachons que la mort du Sauveur n'est pas stérile, que Dieu nourrit les siens au milieu du désert. — Qui ne voit le dessein de ces paroles? Les nouveaux convertis se portant aux plus grands excès; toute règle, toute discipline foulée aux pieds; le désordre, la confusion et le crime : voilà le spectacle qu'offroit la réforme de Genève [2]. Le docteur veut donc dé-

[1] Loc. cit. c. 2. fol. 381 — 386.

[2] Loc. cit. § 13. fol. 376 : « Dum enim apud eos, quibus Evangelium annuntiatur, ejus doctrinæ non respondere vitæ fructum vident, nullam illic esse Ecclesiam statim judicant. Justissima

tourner les yeux de la réalité; il égare son ouvrage dans les ombres d'un monde inconnu; il montre aux vœux des chrétiens une église invisible, car il n'avoit point d'église extérieure à leur présenter.

Alors Calvin passe à l'église visible, dont il célèbre la beauté, relève les priviléges, exalte les prérogatives. Qui pourroit, s'écrie-t-il, en méconnoître l'influence sur l'esprit et sur la volonté? Que de bienfaits ne répand-elle point sur la terre? Non, rien ne peut la suppléer, car elle porte le nom glorieux de *Mère*. Mère céleste, mère ineffable, qui nous conçoit dans son sein, nourrit le fidèle à sa mamelle, le protége et le couvre de son manteau, jusqu'à ce que, dépouillant ce corps mortel, il devienne semblable aux anges. Isaïe, Joël, Ezéchiel nous l'apprennent, hors de cette église, point de pardon des péchés, point d'entrée dans la vie, point de salut. La foi, la charité, la vie de l'âme ne se trouvent que dans son sein;

quidem est offensio, cui plus satis occasionis hoc miserrimo sæculo præbemus; nec excusare licet maledictam ignaviam, quam Dominus impunitam non sinet: uti jam gravibus flagellis castigare incipit. Væ ergo nobis, qui tam dissoluta flagitiorum licentia committimus, ut propter nos vulnerentur imbecilles conscientiæ. — Quia enim non putant esse Ecclesiam, ubi non est solida vitæ puritas et integritas, scelerum odio a legitima Ecclesia discedunt, dum à factione improborum declinare se putant. Aiunt Ecclesiam Christi sanctam esse, etc. »

il est donc toujours pernicieux de s'en séparer.

Ici Calvin cite le passage de saint Paul : « Et lui-même a donné à son Eglise quelques-uns pour être apôtres, d'autres pour être prophètes, d'autres pour être prédicateurs de l'Evangile, et d'autres pour être pasteurs et docteurs ; afin que les uns et les autres travaillent à la perfection des saints, aux fonctions de leur ministère, à l'édification du corps de Jésus-Christ [1]. » Voici maintenant le commentaire du réformateur : « Dieu pouvoit, dit-il, consommer ses fidèles en un instant ; mais il veut qu'ils ne croissent et ne parviennent à l'âge viril que sous la tutelle de l'Eglise. Et comment doit s'accomplir ce dessein de Dieu ? La parole est confiée aux pasteurs légitimes ; tous nous devons reconnoître leur autorité, nous abandonner avec confiance à leur direction paternelle. Déjà cette tâche avoit été assignée à l'Eglise par le prophète Isaïe, quand il dit : « L'Esprit qui est en toi, et la parole que j'ai mise dans ta bouche ne défaillira point dans ta bouche ni dans celle des enfans de tes enfans. »

« Or, que conclure de tout cela, poursuit Calvin ? C'est que celui-là doit nécessairement périr de misère, qui refuse le pain spirituel que l'Eglise apporte du ciel. Aussi le Seigneur vient-il au mi-

[1] Ephes. IV. 11 — 12.

lieu de nous, il fonde une société qu'il honore à jamais de sa présence; et cela pour nous apprendre que, dans des vases de terre, il nous est présenté une manne immortelle. De même que Dieu, dans les premiers jours, instruisit l'homme par l'homme et non par le ministère des anges; de même nous envoie-t-il à nous des prophètes parlant un langage humain. Et si dans l'ancienne alliance, il établit un sacerdoce pour interpréter les préceptes donnés par lui, dans la nouvelle il a institué des maîtres et des docteurs pour nous intimer ses volontés saintes. C'est ainsi que le Seigneur resserre tous les liens sociaux, éprouve l'obéissance et réprime l'orgueil de l'homme; c'est ainsi qu'il vient au secours de notre foiblesse, nous parlant par des interprètes, plutôt que de nous écraser sous le poids de sa parole. Toujours le schisme a l'orgueil ou l'envie pour principe; mais qui brise le saint nœud de l'unité, n'échappe point à la juste peine de cet adultère : bientôt il est livré à l'esprit d'erreur et de mensonge. Qu'il est épouvantable le crime de ceux qui précipitent les brebis dans la gueule du loup[1] ! »

Quelle palinodie ! quelles contradictions flagrantes ! mais aussi quel profond mépris du lecteur ! Quoi donc ! toutes les raisons qui flétrissent sa ré-

[1] Loc. cit. c. 1. § 5. fol. 372.

bellion contre l'Eglise catholique, Calvin nous les donne pour autant de preuves de son autorité particulière, pour autant de motifs qui nous crient de nous soumettre à son jugement!

« De même, dit-il encore, que nous croyons à une église intérieure, seulement visible aux regards de Dieu; ainsi nous devons reconnoître une église accessible à l'œil mortel, et persévérer dans sa communion[1]. » Le respect pour le ministère, la soumission à l'autorité enseignante, voilà pour lui la marque de la véritable église[2]. Si d'après Luther on la reconnoît à la vraie prédication de l'Evangile, Calvin ajoute qu'il faut la chercher où l'on écoute la parole divine avec obéissance. Il dit: « Voyons-nous quelque part la doctrine du salut » reçue avec vénération : là, n'en doutons point, » se trouve la véritable église; et personne ne peut » impunément se roidir contre son autorité, mé- » priser ses exhortations, rejeter ses conseils, ni » moins encore rompre avec elle et briser le lien » de son unité. Le Seigneur attache une si grande » importance à l'union avec la société des fidèles,

[1] Calvin. *Instit.* l. IV. c. 1. n. 7. fol. 374 : « Quemadmodum ergo nobis invisibilem, solius Dei oculis conspicuam Ecclesiam credere necesse est, ita hanc, quæ respectu hominum Ecclesia dicitur, observare ejusque communionem colere jubemur. »

[2] Loc. cit. § 9. fol. 374 : « Quæ (multitudo) si ministerium *habet* verbi, *et honorat*, si sacramentorum administrationem, Ecclesia procul dubio haberi et censeri meretur. »

» qu'il déclare apostat quiconque se sépare d'une » communauté (réformée) *où l'on respecte le mi-* » *nistère de la parole et des sacremens :* et saint » Paul appelle l'Eglise *la maison de Dieu, la* » *colonne et le fondement de la vérité.* Or quel est » le sens de ces magnifiques paroles? C'est que » l'Eglise est la demeure où Dieu *informe* les siens, » les comble de grâces et de faveurs : c'est qu'elle » est l'arche sainte dans laquelle la vérité ne peut » défaillir. Ecoutons les éloges que lui donnent » les Ecritures : *La vierge pure, la chaste fiancée,* » *l'épouse fidèle et sans tache, le corps du Sau-* » *veur.* Ainsi, divorcer avec cette Eglise, c'est » renier Dieu et Jésus-Christ, c'est faire tous ses » efforts pour détruire la vérité divine. Gardons- » nous d'un crime aussi atroce ; ne souillons point » l'hymen du Fils de Dieu, car par là nous mé- » riterions d'être anéantis par la toute-puissance » de sa colère [1]. »

Enfin, « rien ne peut enlever à l'Eglise son divin caractère ; elle demeure sans tache au milieu du vice et de la corruption [2]. Mais ce n'est pas tout :

[1] Loc. cit. § 10. fol. 374 — 375.

[2] Loc. cit. c. 2. § 1. fol. 381 : « Ubicumque integrum exstat et illibatum (verbi et sacramentorum ministerium) nullis morum vitiis aut morbis impediri, quominus ecclesiæ nomen sustineat. » C. 1. § 16. fol. 377 : « Hoc tamen reperimus nimiam morositatem ex superbia magis et fastu falsaque sanctitatis opinione, quam ex vera sanctitate veroque ejus studio nasci. Itaque qui ad facien-

lors même que le flambeau de la vérité ne jetteroit plus en elle tout son éclat, nous ne devrions point encore nous séparer de sa communion. Voyez ceux qui cherchent à lui enlever ses enfans; ils sont pour la plupart remplis d'orgueil, et poussés par un amour-propre bien funeste[1]. »

En conséquence le Réformateur maintient l'ordination; il se montre même enclin à la placer au nombre des sacremens; et il ajoute : « Ce sont les

dam ab Ecclesia defectionem sunt aliis audaciores, et quasi antesignani, ii ut plurimum nihil aliud causæ habent, nisi ut omnium contemptu ostendent se aliis esse meliores. »

[1] Loc. cit. § 12. fol. 374 : « Quin etiam poterit vel in doctrina, vel in sacramentorum administratione vitii quidpiam obrepere, quod alienare nos ab ejus communione non debeat. » Que le temps ne nous permet-il de citer quelque passage de Théodore de Bèze! il fait une juste application de la doctrine de Calvin. Voyez, par exemple, *Theodori Bezæ Vezelii epist. theolog. lib. unus,* Genev. 1573. *ad Alamannum* ECCLESIÆ LUGDUNENSIS TURBATOREM, p 48 et seq.

Si jusqu'à ce jour les réformés d'Allemagne ont développé, sur l'article de l'Eglise, des idées beaucoup plus saines que les luthériens, n'est-ce pas à la doctrine de Calvin qu'on doit l'attribuer? Schleiermacher et Marheineke sont les deux théologiens protestans qui se sont le moins écartés de la vraie doctrine. Toutefois Hegel * avoit déjà imprimé une meilleure direction.

* Hegel est un célèbre philosophe mort à Berlin en 1831. On a de lui les ouvrages suivans : *Phénoménologie de l'esprit. Logique de l'être, de l'essence et de la notion* (*Logik des Seins, des Wesens und des Begriffes*). *Encyclopédie des sciences philosophiques. Philosophie du droit.* Hegel est très obscur : il s'est formé plusieurs écoles qui prétendent toutes, à l'encontre les unes des autres, avoir pris le vrai sens du maître.

prêtres seuls, et non pas les simples fidèles, qui ont le droit de la conférer[1]. » Si en Angleterre, les réformés conservèrent l'institution des évêques, c'est dans la doctrine de Calvin que ce phénomène a les racines les plus profondes, encore bien qu'en cela d'autres considérations ne fussent pas sans influence. En effet, les principes de Luther sont incompatibles avec cet ordre hiérarchique; et l'épiscopat de Suède et de Danemarck est essentiellement différent de celui d'Angleterre[2]. Cependant cette dernière église se mit en contradiction choquante avec elle-même : la foi protestante et la hiérarchie catholique dans la même communion, quel monstrueux assemblage! Les anglicans rompirent la chaîne de la tradition, firent divorce avec le passé; et ils préconisent leur alliance intime avec la primitive Eglise, ils se vantent que leurs évêques remontent jusqu'à Jésus-Christ par l'ordination catholique!

Mais quel ne doit pas être notre étonnement,

[1] Loc. cit. l. IV. c. 3. § 11 — 16. fol. 389 — 392. l. IV. c. 14. § 20. fol. 418 : « Sacramenta duo instituta, quibus nunc christiana Ecclesia utitur. *Loquor autem de iis, quæ in usum totius Ecclesiæ sunt instituta. Nam impositionem manuum, qua Ecclesiæ ministri in suum munus initiantur, ut non invitus patior vocari sacramentum, ita inter ordinaria sacramenta non numero.* » Si un sacrement ordinaire est celui *quod in usum totius Ecclesiæ* (omnium fidelium) *institutum est*, Calvin est parfaitement d'accord avec la doctrine catholique.

[2] *Confess. anglic.* art. XXXVI.

quand nous voyons le Réformateur fonder la divinité des Ecritures sur le témoignage intérieur? Comment rejette-t-il la proposition de saint Augustin : *Je ne croirois pas à l'Ecriture sainte, si je n'y étois déterminé par l'autorité de l'Eglise*[1]? Ici Calvin renverse l'édifice qu'il avoit élevé à si grands frais : il rend à la raison individuelle tout ce qu'il s'étoit efforcé de lui arracher. Et quel but se propose-t-il dans cette doctrine? Il veut évidemment prévenir les conséquences du fait incontestable, que l'Eglise seule a préservé les monumens de notre foi d'une ruine certaine[2].

[1] Calvin. *Instit.* l. I. c. 7. § 3. fol. 15 : « Maneat ergo fixum, quos Spiritus sanctus intus docuit, solide acquiescere in Scriptura, et hanc quidem esse αὐτόπιστον, neque demonstrationibus et rationi subjici eam fas esse : quam tamen meretur apud nos certitudinem spiritus testimonio consequi. — Talis ergo est persuasio, quæ rationes non requirat : talis notitia, cui optima ratio constat, nempe in qua securius constantiusque mens acquiescit, quam in ullis rationibus ; talis denique sensus, qui nisi ex cœlesti revelatione nasci nequeat. »

[2] Loc. cit. § 1. fol. 14 : « Sic enim magno cum ludibrio Spiritus sancti quærunt : ecquis nobis fidem faciat, hæc a Deo prodiisse? Ecquis salva ac intacta ad nostram usque ætatem pervenisse certiores reddat? Ecquis persuadeat, librum hunc reverenter excipiendum, alterum numero expungendum : nisi certam istorum omnium regulam Ecclesia præscriberet? Pendet igitur, inquiunt, ab Ecclesia determinatione et quæ Scripturæ reverentia debeatur, et qui libri in ejus catalogo censendi sint. Ita sacrilegi homines, dum sub Ecclesiæ prætextu volunt effrænatam tyrannidem evehere, nihil curant, quibus se et alios absurditatibus illaqueent, modo hoc unum extorqueant apud simplices, Ecclesiam nihil non posse. » Il n'est pas vrai que, selon les ca-

Au reste, le docteur devoit nécessairement arriver à ces erreurs, dès qu'une fois il se fut engagé dans les voies du protestantisme. Cependant il ne suivit pas jusqu'au bout les principes de Luther; et si, dans la question présente, il s'écarte de ses propres enseignemens, il contredit bien plus encore la doctrine du réformateur saxon. Nous devons le dire à sa louange, il s'aperçut, ou mieux il sentit que par la critique nous ne pouvons nous assurer de l'authenticité des Livres saints. En effet, l'origine de plusieurs écrits canoniques se perd dans la nuit des temps; puis les ténèbres répandues sur les deux premiers siècles laissent beaucoup de doutes sur le canon, doutes qui ne peuvent être résolus que par une autorité supé-

tholiques, le respect dû à l'Ecriture dépende du jugement de l'Eglise, comme si c'étoit elle qui la fît parole de Dieu; mais elle rend témoignage de l'authenticité des Livres saints; elle dit: Tel ouvrage appartient au canon.

Luther est encore plus injuste. Dans son commentaire sur l'Epître aux Galates, chap. I. p. 30. b. (Wittenb. 1556. I[re] partie), il s'exprime ainsi: « Item, selon les papistes, l'Eglise a pouvoir et puissance sur la sainte Ecriture, comme les canonistes ont eu l'impudence de l'écrire contre Dieu. Nous n'en voulons point d'autre preuve que ces paroles: *L'Eglise n'a reconnu que quatre évangiles, donc il n'y en a que quatre: si elle en eût reconnu huit, il y en auroit huit.* Mais si l'Eglise peut à son gré reconnoître ou rejeter tel évangile, si elle peut admettre ou repousser ceux qu'elle veut; il s'ensuit qu'elle a pouvoir sur l'Evangile. » Il n'étoit pas difficile de réfuter cette fiction; aussi Luther lui-même a-t-il, dans un autre endroit, fort bien rempli cette tâche.

rieure. Il chercha donc un témoignage hors de l'examen particulier, et le *criterium* trouvé par lui n'est pas faux, mais insuffisant.

Quant au père de la réforme, il ouvrit la porte aux plus graves désordres; il menaça de détruire le sanctuaire. Aussitôt qu'il *ne sentoit pas l'Esprit dans un livre saint;* c'est-à-dire, aussitôt qu'il n'y retrouvoit pas son esprit particulier, il s'empressoit de l'effacer du canon.

Mais si vous accordez à la raison le droit de retenir ou de rejeter tel livre de l'Ecriture, quand ce livre sera repoussé d'une part et défendu de l'autre, qui décidera? Des deux sentimens vous ne pouvez récuser ni l'un ni l'autre; car ils sont tous deux la suprême raison, l'infaillible vérité. Et puis l'inspiration ne nous dit pas si Matthieu, Marc, Pierre, Paul, etc., ont écrit ce livre ou non: tout ce qu'elle nous apprend, c'est que tel ouvrage a été composé par un chrétien. Or cela ne suffit point pour former notre croyance, car nous ne tenons pas chaque fidèle pour infaillible [1].

[1] *Confess. gall.* c. IV. l. I. p. 111. est d'accord avec Calvin, lorsqu'elle dit: « Hos libros agnoscimus esse canonicos, id est, ut fidei nostræ normam et regulam habemus, atque non tantum ex communi Ecclesiæ consensu, sed etiam multo magis ex testimonio et intrinseca Spiritus sancti persuasione: quo suggerente docemur, illos ab aliis libris ecclesiasticis discernere, qui ut sint ules (utiles?) non sunt tamen ejusmodi, ut ex iis constitui possit aliquis fidei articulus. »

CHAPITRE VI.

Eglise de l'autre monde et sa connexité avec celle d'ici-bas.

§ LII.

Doctrine catholique.

Jusqu'ici nous avons envisagé l'Eglise dans son existence et sa vie terrestre ; il faut maintenant la considérer au-delà de ce monde. En quittant la société visible qui unit les hommes ici-bas, les fidèles ne brisent point leurs rapports avec leurs frères sur la terre ; car le saint amour tombé du ciel enchaîne à jamais ceux qu'une fois il a reçus dans son sein, quand ils ne rompent pas ces nœuds volontairement. Tous ceux donc qui nous ont quittés avec la consécration de l'amour ; toutes ces intelligences célestes, tous ces esprits supérieurs qui n'ont jamais vécu avec nous dans le temps et dans l'espace, mais qui reconnoissent le même chef Jésus-Christ[1] ; tous forment avec nous une

[1] Jacob. Sadolet. Card. S. R. E. opp. tom. II. p. 181, fait très bien ressortir le sens de la doctrine catholique. Il dit : « Sin

seule Eglise, un seul corps étroitement uni dans tous ses membres.

Mais tous les fidèles, qui sortent de la famille terrestre avec le signe d'amour, n'entrent pas aussitôt dans ces rapports béatifiques, réservés dès le commencement à ceux qui aiment Dieu en Jésus-Christ. Suivant qu'ils ont été seulement touchés ou purifiés par l'amour divin, ils vont dans un monde différemment ordonné : ceux-là, dans la demeure où se consomme la justice imparfaite; ceux-ci, dans le séjour qu'habitent la sainteté et le bonheur. Les premiers appartiennent encore à l'église souffrante : ils doivent subir des peines, des châtimens, passer par le feu de la purification [1]; car il étoit en leur pouvoir, vivant sur la terre, de se laver entièrement [2] dans le sang

mortalis anima sit, edamus et bibamus, inquit Apostolus, paulo enim post moriemur : sin autem sit immortalis, ut certo est, unde, quæso, tantum et tam repente factum est corporis morte dissidium, ut et viventium et mortuorum animæ inter se nihil congruant, nihil communicent, omnis cognationis nobiscum, et communis humanæ societatis oblitæ? Cum præsertim charitas, quæ præcipuum Spiritus sancti in Christiano genere est donum : quæ nunquam non benigna, nunquam non fructuosa est, et in eo, in quo inest, nunquam inutiliter consistit, salva semper et efficax in utraque vita permaneat. »

[1] On lit dans le missel cette prière pour les morts : « Suscipe, Domine, preces nostras pro anima famuli tui N. *ut si quæ ei maculæ de terrenis contagiis adhæserunt,* remissionis tuæ misericordia deleantur. Per Dominum nostrum Jesum Christum. »

[2] Un article de la réunion opérée à Florence entre l'église

de l'Agneau. Les seconds, au contraire, ceux qui arrivent dans le lieu de repos, sont membres de l'église triomphante; dénomination qui est claire par elle-même.

Que le dogme du purgatoire se rattache intimement à la doctrine de la justification, c'est ce que déjà nous avons montré plus haut; reste donc à parler de nos rapports avec les âmes détenues dans ce séjour de misères. Entraînés par l'instinct de nos cœurs, et plus encore par la voix de l'Eglise, nous déposons, en faveur de ces fidèles, nos suffrages aux pieds du Tout-Puissant. Mais, lorsque la victime sans tache s'immole sur nos autels, c'est alors surtout que nous redoublons nos instances, que nous prions le Père céleste de hâter l'entrée de nos frères dans le repos éternel[1].

grecque et l'église latine, étoit ainsi conçu : « Item, si verè pœnitentes in Dei caritate decesserint, antequam dignis pœnitentiæ fructibus de commissis satisfecerint et omissis, eorum animas pœnis purgatoriis post mortem purgari (*καθαρτικαῖς τιμωρίαις καθαίρεσθαι μετὰ θανατον*) : et ut a pœnis hujusmodi releventur, prodesse eis fidelium vivorum suffragia, missarum scilicet sacrificia, orationes et eleemosynas, et alia pietatis officia, quæ a fidelibus pro aliis fidelibus fieri consueverunt, secundum Ecclesiæ instituta. » (Hárd. *Acta Concil.* tom. IX. p. 422.)

[1] *Concil. Trident.* sess. XXV. decret. de purgator. : « Cum catholica Ecclesia... docuerit purgatorium esse : animasque ibi detentas, fidelium suffragiis, potissimum vero acceptabili altaris sacrificio juvari, præcipit sancta synodus episcopis, ut sanam de purgatorio doctrinam, a sanctis patribus, et a sacris conciliis traditam, a Christi fidelibus credi, teneri, doceri et ubique præ-

Vainement veut-on nous faire abandonner ces prières; elles ont dans nos cœurs d'aussi profondes racines que l'amour et la foi; partout et toujours, la piété reconnoissante a prié pour les morts; le peuple de Dieu et l'Eglise primitive se prononcent en faveur de ce culte.

La doctrine catholique, au reste, n'entre point dans de plus grands détails sur les peines et le lieu du purgatoire; et, si nous avons employé l'expression *feu purifiant,* ainsi que d'autres semblables, c'est dans un sens figuré et selon l'usage reçu.

La société qui existe entre nous et l'église triomphante est soumise à d'autres lois. Parlons d'abord des membres qui traversèrent comme nous cette vallée de larmes. Non-seulement nous jouissons encore des bienfaits qu'ils répandirent sur la terre en affermissant le royaume du Christ; non-seulement ils sont nos modèles, les héros de vertu en qui Jésus-Christ s'est empreint et réfléchi de mille manières; mais encore, telle est notre

dicari diligenter studeant. Apud rudem vero plebem difficiliores ac subtiliores quæstiones, quæ ad ædificationem non faciunt, et ex quibus nulla fit pietatis accessio, a popularibus concionibus secludantur. Incerta item, vel quæ specie falsi laborant, evulgari ac tractari non permittant. Ea vero, quæ ad curiositatem quandam, aut superstitionem spectant, vel turpe lucrum spectant, tanquam scandala et fidelium offendicula prohibeant, etc. » Sess. XXII. c. II : « Quare non solum pro fidelium, vivorum peccatis..., sed et pro defunctis in Christo nondum pleniter purgatis offertur. » Conf. sess. VI. can. XXX.

ferme confiance, ils sont nos protecteurs auprès de Dieu, le priant sans cesse de nous combler de grâces et de bénédictions. Plus est pur l'amour dont ils sont embrasés, plus est ineffable le bonheur dont ils s'abreuvent dans le sein du Très-Haut, plus ils sont aussi tournés vers nous par l'amour, plus ils prennent d'intérêt à nos luttes et à nos combats. Ainsi donc les bienheureux prient Dieu pour leurs amis d'ici-bas, et nous implorons leurs suffrages, sachant que la prière du juste peut beaucoup devant le père des miséricordes. On appelle *invocation* l'acte par lequel nous réclamons ces suffrages; et *intercession*, celui par lequel ils répondent à nos supplications[1].

Or l'exemple des saints proposé comme modèle, leur intercession pour nous auprès de Dieu, voilà l'idée de la vénération que nous leur por-

[1] *Concil. Trident.* sess. XXV : « Mandat sancta synodus omnibus episcopis... ut fideles diligenter instruant, docentes eos, sanctos, una cum Christo regnantes, orationes suas pro hominibus offerre, bonum atque utile esse suppliciter eos invocare ; et ob beneficia impetranda a Deo per filium ejus Jesum Christum dominum nostrum, qui solus noster redemtor et salvator est, ad eorum orationes, opem auxiliumque confugere. » Sess. XXII. c. III : « Et quamvis in honorem et memoriam sanctorum nonnullas interdum missas Ecclesia celebrare consueverit ; non tamen illis sacrificium offerri docet, sed Deo soli, qui illos coronavit, unde nec sacerdos dicere solet, offero tibi sacrificium, Petre, vel Paule, sed Deo de illorum victoriis gratias agens eorum patrocinia implorat, ut ipsi pro nobis intercedere dignentur in cœlis, quorum memoriam facimus in terris. »

tons. Ce culte est à l'adoration ce que le foible mortel est à l'Etre suprême *. Embrasés par l'amour divin, les enfans de l'Eglise n'ont qu'un cœur et qu'une âme; se voulant toutes sortes de biens, ils lèvent tous ensemble les mains vers le ciel; et Dieu, qui voit avec complaisance sa charité

* Les protestans n'ont jamais voulu comprendre cette différence; peut-être se laisseront-ils instruire par un de leurs frères : « Si Loth se prosterne devant les deux anges qui le visitèrent, c'est une civilité qu'il fait à des étrangers. Si Jacob se prosterne devant Esaü, c'est la déférence qu'un cadet a pour son aîné. Si Salomon se prosterne devant Bethsabée, c'est un fils qui honore sa mère. Si Nathan se prosterne devant David, c'est un sujet qui offre ses respects à son prince. Mais si un homme se prosterne en priant Dieu, alors c'est la créature qui adore son Créateur; et quand on a traduit les termes qu'on a rapportés, tantôt par *adorer,* tantôt par *se prosterner,* ce n'est pas la signification du mot qui a déterminé les interprètes, c'est la nature du sujet qui les a conduits dans le choix de ces expressions. Je suppose qu'un Israélite se fût prosterné en abordant son roi, personne ne l'auroit accusé d'idolâtrie; s'il en eût fait autant devant une idole, ce même acte corporel auroit passé pour un acte d'idolâtrie. Pourquoi? Parce qu'on auroit jugé par son action qu'il regardoit l'idole comme une vraie divinité, et qu'il avoit pour elle les sentimens que suppose l'adoration. Prise dans le sens restreint que ce terme a dans notre langue, l'adoration exprime le culte rendu à l'Etre suprême. Que faut-il donc penser de ce que font les catholiques pour honorer les saints, les reliques, les bois de la croix? Ils ne nieront pas que ce culte extérieur ne ressemble en tout à ce qu'ils font pour honorer Dieu extérieurement. Mais ont-ils des saints et de la croix les mêmes idées qu'ils ont de Dieu? Je ne crois pas qu'on puisse justement les en accuser. Par là même il me semble qu'on ne doit pas les qualifier d'idolâtres. Il est pourtant vrai que le titre de déesse est échappé à quelques-uns d'entre eux en parlant de la sainte

dans les siens, exauce leurs prières selon la plénitude de sa puissance; ce qui n'est au pouvoir d'aucune créature.

Au surplus, si nous devons adorer Jésus-Christ, nous devons aussi honorer les saints. La gloire dont ils sont entourés, qu'est-elle autre chose qu'un rayon de la magnificence du Réparateur, qu'une preuve éclatante de sa toute-puissance qui, de la poussière et du péché, fait éclore des esprits resplendissans de lumière? Qui donc honore les saints, glorifie Jésus-Christ; car ils ont été enfantés par sa vertu divine, et nourris de sa substance. Si pendant le cours de l'année les fêtes du Seigneur rappellent ses principales actions, les fêtes des saints rendent témoignage, à travers tous les siècles, à la vertu féconde des souffrances et de la mort du Sauveur. Ainsi la vie des saints montre les fruits et les effets de la vie du Fils de Dieu. De même que l'Eternel n'est pas le Dieu des morts, mais des vivans, de même le Christ n'est pas le Dieu d'un monde enseveli dans la mort, mais il est le Dieu d'un peuple vivant de la vie spirituelle, croissant en sainteté et en justice.

Vierge; mais ce n'est pas l'Eglise qui a tenu ce langage, ce sont de simples particuliers... Je ne voudrois pas accuser les catholiques d'idolâtrie. » (*Encyclopédie d'Yverdun*, tom. I. article *adorer*.) S'il falloit une nouvelle preuve de la mauvaise foi de plusieurs protestans, le reproche d'idolâtrie adressé aux catholiques la fourniroit. (*Note du trad.*)

Observons enfin que l'Eglise n'enseigne pas que nous devons invoquer les saints, mais seulement que nous le pouvons; car le concile de Trente ne dit autre chose, sinon qu'il est utile et salutaire d'implorer leurs suffrages. Mais il n'en est pas ainsi de la foi en Jésus-Christ : l'Eglise n'a pas seulement défini qu'il est utile de croire à sa divinité, elle en fait une obligation rigoureuse.

§ LIII.

Doctrine des Protestans.

A cette doctrine, les protestans opposent de pures négations. Dans le commencement, Luther ne rejeta ni les peines expiatoires, ni les prières pour les morts; mais quand ses principes sur la justification se furent classés dans son esprit, il sentit que les différentes parties de son système n'étoient point en harmonie entre elles. Dans les articles de Smalkalde, il s'éleva fortement contre le purgatoire; il vint jusqu'à flétrir cette croyance comme une invention diabolique [1]. Les paroles de Calvin ne sont ni moins expresses ni moins vio-

[1] *Art. Smalkald.* P. II. c. 2. § 9 : « Quapropter purgatorium, et quidquid ei solemnitatis, cultus, et quæstus adhæret, mera diaboli larva est. Pugnat enim cum primo articulo, qui docet, Christum solum, et non hominum opera, animas liberare. »

lentes, et les symboles réformés sont pleins du même esprit[1]. Et qui ne voit la nécessité de cette doctrine dans le point de vue protestant? Les réformateurs dirent : La foi seule nous ouvre les portes du ciel; le pardon des péchés n'a sa source que dans le sang de Jésus-Christ. Donc si vous enseignez qu'après la mort les fidèles ont encore à subir des châtimens, vous méconnoissez l'efficacité de la foi, vous anéantissez les mérites du Sauveur[2]. Ailleurs nous avons montré la fausseté de ces allégations.

[1] Calvin. *Instit.* l. III. c. 5. § 6. fol. 241 : « Demus tamen illa omnia tolerari aliquantisper potuisse ut res non magni momenti, at ubi peccatorum expiatio alibi, quam in Christi sanguine quæritur, ubi satisfactio alio transfertur, periculosissimum silentium. Clamandum ergo non modo vocis sed gutturis ac laterum contentione, purgatorium exitiale satanæ esse commentum, quod Christi crucem evacuat, quod contumeliam, Dei misericordiæ non ferendam irrogat, quod fidem nostram labefacit et evertit, etc. » *Confess. helvet.* I. art. XXVI. p. 86 : « Quod autem quidam tradunt de igne purgatorio, fidei christianæ : credo remissionem peccatorum et vitam æternam, purgationique plenæ per Christum... adversatur. » Conf. *Anglic.* XXII. p. 134.

[2] La seule prière, *in die obitus, seu depositionis defuncti,* auroit pu faire comprendre aux réformateurs combien leurs objections étoient peu fondées : « Deus, *cui proprium est misereri semper et parcere,* te supplices exoramus pro anima famuli tui N., quam hodie de hoc sæculo migrare jussisti : ut non tradas eam in manus inimici, neque obliviscaris in finem; sed jubeas eam a sanctis angelis suscipi, et ad patriam paradisi perduci : *ut quia in te speravit et credidit,* non pœnas inferni sustineat, sed gaudia æterna possideat. Per Dominum nostrum Jesum Christum. »

Parlons maintenant du royaume des bienheureux. Ici encore les luthériens sont restés fidèles à leurs principes : ils n'ont fait qu'appliquer à cet ordre supérieur leur doctrine sur l'église d'ici-bas. En effet, nous l'avons vu, s'ils ne nient point directement la société des fidèles, ils rejettent les conditions mêmes de son existence. On voit bien des membres, des croyans, des chrétiens ; mais nul chef, nul ordre, nulle harmonie, point de rapport de dépendance réciproque. Or, de même, ils ne mettent point en doute nos relations avec les bienheureux ; mais ce commerce n'établit aucune alliance intime entre le ciel et la terre, n'enchaîne point les citoyens de ces deux royaumes.

Oui, s'ils ne laissoient tomber sur ce monde que des regards d'indifférence, les bienheureux seroient de mauvais génies, et les anges de vrais démons ; et l'amour de Dieu ne seroit point dans leur cœur, s'il ne les attachoit à des créatures raisonnables, également capables d'amour. Telle est aussi la pensée qui empêcha les réformateurs d'outre-Rhin de s'opposer directement à la doctrine catholique.

Ils ne nient point que nous devons honorer les bienheureux en les imitant [1], ils accordent que les

[1] *Confess. August.* art. XXI : « De cultu sanctorum docent,

saints prient pour l'Eglise en général ; mais ils ne veulent pas que nous implorions leurs suffrages. Nous avons vu comment ils dissolvent la société des élus sur la terre ; eh bien ! ici encore ils s'appuient sur la même raison : c'est que Jésus-Christ seul est notre médiateur.

On sent assez l'incohérence, la contradiction de cet enseignement. Les saints prient pour nous ; Dieu voit cette prière d'un œil de complaisance ; elle ne porte aucun préjudice à l'œuvre de la rédemption. Et cependant, chose étrange ! nous ne pouvons réclamer leurs suffrages sans provoquer la colère céleste, sans injurier notre divin Sauveur. Mais nous le demandons, si la prière des bienheureux est agréable à Dieu, comment méritons-nous la vengeance du Ciel en les invoquant ? Puis l'idée de leur intercession n'éveille-t-elle point en nous la piété, l'espérance, la gratitude : sentimens qui, si nous les analysons, renferment déjà le vœu de ces suffrages? Toute société repose

quod memoria sanctorum proponi potest, ut imitemur fidem eorum, et bona opera juxta vocationem... Sed Scriptura non docet invocare sanctos, seu petere auxilium a sanctis. Quia unum Christum proponit nobis mediatorem, propitiatorem, pontificem et intercessorem. » *Apolog.* ad art. XXI. § 3. 4. p. 201 : « Præterea et hoc largimur, quod angeli orent pro nobis. De sanctis etsi concedimus, quod, sicut vivi orant pro Ecclesia universa in genere, ita in cœlis orent pro Ecclesia in genere. — Porro ut maxime pro Ecclesia orent sancti, tamen non sequitur, quod sint invocandi. »

sur un commerce réciproque, sur un échange de pensées et d'actions; le mouvement parti du centre se réfléchit à la circonférence, et réciproquement. Il suit de là que notre indifférence anéantiroit les suffrages des saints, détruiroit tout rapport entre les deux termes de l'Eglise de Dieu. Mais si, au contraire, nos cœurs se dilatent à la pensée de nos célestes protecteurs, si nous désirons forcément leurs prières, la doctrine catholique repose donc sur une base inébranlable.

Et tant s'en faut que l'intercession des saints porte préjudice aux mérites du Sauveur, qu'elle est un fruit de sa vertu sanctifiante, un effet de la réconciliation qu'il a opérée entre le ciel et la terre. Dans toutes ses prières, l'Eglise proclame hautement cette vérité; car elle demande toute chose au nom de Jésus-Christ. Au reste, voulez-vous que les suffrages des bienheureux obscurcissent la médiation du Fils de Dieu, dès lors il vous faut aussi défendre aux fidèles de prier les uns pour les autres. L'Eglise a-t-elle jamais dit: Tel saint est mort pour le genre humain; par son sang, il nous a mérité le pardon des péchés: ou c'est ce martyr, ce héros chrétien qui a envoyé le Saint-Esprit? Par le commerce avec Dieu, l'homme participe à la justice et à la vertu du Sauveur. Or de là l'efficacité de ses prières; mais de là aussi le droit de demander les suffrages du juste, soit

qu'il vive encore ici-bas, soit qu'il habite déjà sa demeure.

Les réformés de France et les remontrans hollandais se sont attachés à la doctrine de Calvin. L'intercession des saints, disent-ils, est un piége de Satan pour nous détourner de la vraie prière. Ces habitans du ciel ne connoissent point nos actions, puis ils ne se soucient guère de ce qui se passe sous le soleil[1]. Semblables donc aux dieux des épicuriens, les saints s'abreuvent à la coupe du bonheur, sans songer aux foibles mor-

[1] *Confess. gall.* art. XXIV. p. 119 : « Quidquid homines de mortuorum sanctorum intercessione commenti sunt, nihil aliud esse, quam fraudem et fallacias Satanæ, ut homines a recta precandi forma abduceret, remonstrant. » Conf. c. XVI. § 3 : « Quippe de quibus (sanctis) Scriptura passim affirmat (!), quod res nostras ignorent, et ea, quæ sub sole fiunt, minime curent. »

Bèze nous fait voir encore plus avant dans la pensée des réformateurs, quand il dit que la vénération des saints renverse l'unité de Dieu. Pour dissiper les doutes d'André Dudith, il lui écrit qu'à la fin les catholiques auront sans doute raison, puisqu'il n'y a pas un point de la doctrine qu'ils n'aient falsifié ; puis il dit : « Unum scilicet Deum reipsa profitentur (verbo enim id eos profiteri ac etiam vociferari non inficior), qui quod unius Dei tam proprium est ac ἀκοινώνητον, atque est ipsa Deitas, ad quoscunque suos, quos vocant sanctos, transferunt. » (*Epist. theolog.* lib. un. Genev. 1573. n° 1. p. 15.) Bientôt les catholiques enseigneront que les saints ont aidé Dieu à créer le monde!

Nous avons vu sur quel principe Zwingle enchaîne la volonté humaine ; c'est que tout être indépendant est Dieu, qu'ainsi la doctrine de la liberté conduit au polythéisme. Or le Réformateur tourne cet argument contre la vénération des saints,

tels, chétives créatures que nous sommes. Voilà sur quel fondement les protestans nous apprennent que nous ne devons pas recourir à l'intercession des saints!

il dit que nous élevons les bienheureux à la dignité suprême. Voilà comme une erreur appelle une autre erreur, comme on tombe d'un abîme dans un autre, dès qu'on a quitté la voie droite.

LIVRE SECOND.

DES PETITES SECTES PROTESTANTES.

§ LIV.

INTRODUCTION.

Les réformateurs allemands, comme déjà nous l'avons vu, ne poussèrent point leurs principes jusqu'aux dernières limites; souvent, au contraire, ils attaquèrent telles doctrines qui, pourtant, ne renfermoient que les conséquences des prémisses qu'ils avoient posées. Ici nous ne parlons point de cette théologie du jour qui, proclamant la raison souveraine, efface tout ce qui est au-dessus de nos foibles conceptions. Plusieurs auteurs présentent cette théologie comme la fille du protestantisme primitif. Mais comment une doctrine qui nie la chute originelle, pourroit-elle dériver de ce point de dogme : Nous avons été complètement dégradés dans Adam? Comment une doctrine qui déifie la raison, qui élève la liberté outre mesure,

pourroit-elle avoir sa source dans la croyance qu'il n'y a ni raison, ni liberté? Certes, de deux principes diamétralement opposés, l'un ne peut être le complément de l'autre. Sous un rapport, l'enseignement moderne est la réaction contre l'ancien. Répudiée par la réforme, la raison bientôt s'est vengée d'une manière terrible : pour montrer qu'elle existoit, elle a renversé l'édifice de son implacable ennemie. On peut encore, du reste, envisager cette question sous un autre point de vue (voyez ci-dessus, 1er vol. § 27); mais ce n'est point celui où nous devons nous placer en ce moment.

Ainsi, quand nous disons que les réformateurs ne firent que la moitié du chemin qu'ils s'étoient ouvert; quand nous ajoutons qu'ils se renièrent eux-mêmes dans les conséquences de leurs principes, nous parlons des doctrines renfermées dans leur faux spiritualisme, et qui, plus tôt ou plus tard, devoient en sortir nécessairement. Car une pensée féconde s'est-elle une fois produite à la lumière, à coup sûr elle trouvera des esprits qui la suivront jusque dans ses dernières profondeurs.

L'idée fondamentale de la réforme, c'est que

le divin Esprit agit seul dans le fidèle, que celui-ci ne possède ni pensée ni vouloir pour les choses du ciel. En conséquence, les docteurs du XVIe siècle rejetèrent l'Eglise et la tradition, et proclamèrent l'Ecriture sainte la seule règle de foi. Cependant ce premier pas n'avoit point encore, si nous osons le dire, arrondi le système : restoit à fixer la place et la signification de l'Ecriture même. La parole écrite n'est-elle pas le véhicule humain de la pensée divine? Quand elle a traversé les siècles et franchi les mers; lorsqu'elle est arrivée à des peuples différens de mœurs, de langage, ne faut-il pas, pour la pénétrer, le concours de l'intelligence humaine? La connoissance des anciens idiomes, l'étude de l'histoire, des antiquités; que de recherches, que de travaux ne demande-t-elle pas! Quel est donc le rapport de ces deux propositions : *L'Ecriture sainte est la source de la foi,* et : *l'Esprit seul conduit à Dieu, sans l'activité de l'homme?* En un mot, si le Créateur porte lui-même toute vérité dans les cœurs, a-t-il donc besoin de livres, de monumens écrits pour éclairer le monde?

C'est ainsi que, de conséquence en conséquence, on en vint à dire que Dieu se commu-

nique au fidèle indépendamment de tout moyen humain, qu'il lui fait connoître sa volonté par une inspiration intérieure et immédiate, qu'ainsi la Bible est subordonnée à la raison et par conséquent inutile. Séparant l'Ecriture d'avec l'Eglise, les réformateurs avoient ouvert la porte à toutes les aberrations, menacé de détruire le sanctuaire. Maintenant on repousse jusqu'à la parole extérieure, consignée dans les écrits des apôtres : le dogme, la morale, le culte, tout est livré aux caprices de chaque docteur. Parvenu alors à son dernier développement, le protestantisme retourna sur ses pas; mais, comme il marchoit au milieu des ténèbres, il vint se perdre dans les visions et les apparitions d'esprits. Schwédenborg, qui conversoit familièrement avec les êtres supérieurs (car ils lui apparoissoient sous des formes corporelles), se crut choisi de Dieu pour préserver le christianisme d'une ruine totale. Il voulut opposer l'autorité à la raison, la révélation du dehors à l'inspiration du Saint-Esprit. Dans le nouveau prophète, l'intérieur reprit une forme, le spirituel se revêtit d'un corps; mais c'est alors surtout qu'un libre cours fut ouvert à l'imagination : des songes, des rêveries, de vains

fantômes, voilà ce qui dut remplacer l'Eglise du Christ. En d'autres termes, l'imagination plastique de Schwédenborg donna des formes visibles à la pensée protestante; ainsi le voyant prend les figures de ses rêves pour autant de réalités.

Refoulées au dedans par un faux spiritualisme, les nouvelles sectes déclarèrent une guerre à mort à tout ce qui venoit du dehors : la hache à la main, elles sapèrent toutes les institutions ecclésiastiques; le ministère de la parole, elles le rejetèrent comme enchaînant les intelligences; les formes du culte retenues ou établies par les réformateurs, elles les taxèrent d'idolâtrie. C'est ainsi qu'on proclama la nécessité de réformer la réforme ou plutôt de lui donner ses derniers développemens; l'esprit humain, jusque là, n'avoit point encore été affranchi de toute entrave, de tout symbole extérieur; il falloit le rappeler en lui-même, dans son propre sanctuaire.

Cependant ces sectes se rapprochoient de l'Eglise catholique, bien qu'elles semblassent s'en éloigner encore davantage. Chose remarquable, ce rapprochement eut presque toujours lieu dans la doctrine de la justification. A la vérité, nous rencon-

trons encore, dans leurs symboles, des formules inconnues jusqu'à la réforme; mais elles représentent la vie nouvelle en Jésus-Christ comme l'affranchissement du mal héréditaire, comme la rénovation complète de l'homme. En un mot, leur conscience se révolte contre la doctrine de l'imputation. Il n'y a pas jusqu'au piétisme de Spener qui ne tende vers les principes catholiques.

On voit facilement la liaison de ce phénomène avec les idées fondamentales de ces communions. L'Esprit de Dieu, disoient-elles, a les cœurs dans sa puissance : comment donc ne pourroit-il point en arracher le mal? comment ne pourroit-il régénérer, consacrer l'homme dans tout son être? Aussi avec quelle énergie ne flétrissent-elles point la doctrine de la foi justifiante? elles la traitent de charnelle et de diabolique. Mais c'est dans le schwédenborgianisme, surtout, que cet antagonisme paroît dans tout son jour. Le prophète du nord, ainsi que nous le verrons plus tard, dévoue Calvin aux peines éternelles, et ferme le ciel à Mélanchthon. De là enfin la sévère discipline et l'austérité que nous remarquons dans ces différentes sectes; de là cette doctrine que l'Eglise ne

se compose que de saints; doctrine également enseignée par les anciens montanistes, les novatiens et les donatistes. En général les petites sectes protestantes se rapprochent beaucoup des montanistes extatiques.

CHAPITRE I.

LES ANABAPTISTES OU LES MENNONITES.

Première période des Anabaptistes.

§ LV.

Idée-mère de cette secte.

A peine la réforme avoit-elle cinq années de date, qu'au milieu de ses adhérens l'on vit s'élever des hommes qui la déclarèrent insuffisante. Luther se trouvoit précisément à Wartbourg, quand Nicolas Storch, Marc Thomas, Marc Stubner, Thomas Muncer, Martin Cellarius et d'autres, se rendirent de Zwickau à Wittenberg, pour entrer en rapport avec les théologiens de cette dernière ville. Ils parlèrent de révélations qui leur avoient été faites; mais ils se contentèrent pour lors de rejeter le baptême des enfans.

Jusque là cette question n'avoit point encore été agitée dans la réforme. Comment donc ces hommes, qui n'avoient aucune instruction, portèrent-ils leur pensée sur cette matière? Com-

ment se déclarèrent-ils contre un usage universellement reçu? On s'en est souvent étonné. Cependant rien de plus facile que d'expliquer ce phénomène. Les nouveaux prophètes avoient goûté la doctrine des réformateurs; car, dans les conférences qu'ils eurent avec Mélanchthon, celui-ci trouva leurs principes conformes à ceux de l'école de Saxe, et le premier prédicateur de Zwickau étoit en rapport intime avec Luther. Or ce patriarche de la réforme, nous l'avons vu, attachoit à la foi seule l'efficacité des sacremens. Etoit-il donc si difficile aux anabaptistes de conclure que le baptême ne peut être d'aucun avantage à l'enfant privé de raison? D'ailleurs ne suffit-il pas de voir Mélanchthon prêt à embrasser cette nouveauté, de voir Luther ne pouvoir la réfuter sans contredire son propre système, pour reconnoître l'affinité de l'anabaptisme avec la réforme, au lieu de le faire dériver des vaudois?

Mais si les deux sectes partirent l'une et l'autre de la même idée, bientôt elles arrivèrent à un antagonisme complet. L'esprit de désordre et de vertige s'empara des anabaptistes; ils s'emportèrent à tous les excès, et ne respirèrent plus à l'aise qu'au milieu du carnage et des ruines. Et quelle digue opposer au fanatisme qui les transportoit? dans tous leurs crimes ils se croyoient les instru-

mens du Saint-Esprit[1]. La guerre des paysans est allumée, Muncer y joue un rôle que nous ne qualifierons point; enfin ses scandales et sa triste destinée vinrent arracher le voile à tous les yeux*.

[1] Mélanchthon, *Histoire de Thomas Muncer.* (*OEuvres de Luther,* édit. de Wittenb. IIe partie, p. 473) : « Pour donner à sa doctrine une apparence de vérité, il (Muncer) dit qu'elle lui a été révélée par le Ciel; il prétend qu'il n'enseigne et ne commande que ce que Dieu lui a ordonné. »

* La bonne harmonie entre les anabaptistes et les réformateurs ne fut pas de longue durée. Muncer parcourut la Souabe, la Thuringe, la Franconie, prêchant également contre le Pape et contre Luther, semant partout ses erreurs. Déjà la voix du docteur saxon avoit allumé la guerre civile en Allemagne : secouant tout joug, toute autorité, des provinces entières s'étoient soulevées contre les seigneurs; les mots *tyrannie*, *liberté*, avoient enflammé tous les esprits. C'est dans ces circonstances que Muncer vint dire aux peuples : « Nous sommes tous frères, tous » enfans d'un père commun. D'où viennent donc la pauvreté et la » richesse? Pourquoi gémirons-nous dans l'indigence; pourquoi » serons-nous accablés de maux, tandis que les grands du » monde nagent dans les délices? Rendez-nous, riches du siècle, » avares usurpateurs, rendez-nous des biens que vous retenez » dans l'injustice : ils sont faits pour être partagés entre tous; ce » n'est pas seulement comme homme que nous avons droit à une » égale distribution des avantages de la fortune, c'est aussi » comme chrétien.

» A la naissance de la religion, n'a-t-on pas vu les apôtres » n'avoir égard qu'au besoin de chaque fidèle dans la répartition » de l'argent qu'on apportoit à leurs pieds? Ne verrons-nous » jamais renaître ces temps heureux! Et toi, infortuné trou- » peau de Jésus-Christ, gémiras-tu toujours dans l'oppression, » sous les puissances ecclésiastiques!... Le Tout-Puissant attend » des peuples qu'ils détruisent la tyrannie des magistrats, qu'ils » redemandent leur liberté les armes à la main, qu'ils refusent

De ce jour les rebaptisans rencontrèrent partout des ennemis déclarés, et plusieurs payèrent de

» les tributs, et qu'ils mettent leurs biens en commun. C'est à » mes pieds qu'on doit les apporter, comme on les entassoit au- » trefois aux pieds des apôtres. Oui, mes frères, n'avoir rien en » propre, c'est l'esprit du christianisme ; et refuser de payer aux » princes les impôts dont ils nous accablent, c'est se tirer de la » servitude dont Jésus-Christ nous a affranchis[1]. »

Dans tous les temps, quand on a voulu saper le pouvoir, c'est aux passions du peuple qu'on s'est adressé; les paroles de Muncer sont le thème de tous les ambitieux, de tous les hérétiques, de tous les novateurs. Aussi quel ne fut point l'effet de ses harangues? La ville de Muhlhausen se révolte, chasse les magistrats, et proclame le prophète juge en Israël. Alors il écrit aux souverains que l'aurore de la liberté va se lever sur le monde, que Dieu lui commande d'exterminer les tyrans. Efficacement secondés par ses disciples, il se voit bientôt à la tête de 40,000 hommes. Les princes confédérés marchent contre la légion fulminante; les deux armées sont en présence. Haranguant ses soldats : « Tout doit céder, dit Muncer, au commandement de l'Eternel, qui m'a mis à votre tête. En vain l'artillerie de l'ennemi tonnera contre nous; je recevrai tous les boulets dans la manche de ma robe, et seule elle sera un rempart impénétrable à l'ennemi. » En dépit de l'homme de Dieu, plus de 7,000 anabaptistes périrent dans cette journée; la déroute fut complète. Le général lui-même (Muncer) prit la fuite, mais il fut découvert et exécuté à Muhlhausen en 1525.

Jean de Leyden ne joua point un rôle moins tragique. L'anabaptisme s'étoit établi à Munster et y avoit fait de grands progrès. Jean Matthieu, boulanger d'Harlem, imposa les mains aux prosélytes, puis les envoya en qualité d'apôtres. Ils annoncèrent partout qu'un prophète suscité de Dieu étoit arrivé à Munster, qu'il prédisoit des choses merveilleuses, et apprenoit aux hommes la voie du ciel. Une foule de fanatiques allèrent à l'homme de Dieu, ravageant tout sur leur passage.

[1] Catrou, *Histoire des anab.* Sleidan, l. X.

leur sang la doctrine qui les avoit si prodigieusement égarés *.

Quant à leurs principes, nous devons placer au premier rang leur attente d'une nouvelle époque. Lorsque les impies seront foudroyés, mis au néant, disoient-ils avec les millénaires, alors le royaume de Dieu descendra sur ce monde. Dans ces jours heureux une nouvelle société s'établira parmi les chrétiens; la loi morale, reprenant son empire, affermira tous les rapports sociaux; la

Alors Jean de Leyden courut nu par les rues, criant : *Le roi de Sion vient.* Il écrivit ensuite que Dieu lui avoit lié la langue pour trois jours. Lorsque ce temps fut écoulé, il déclara d'un ton prophétique que le Seigneur lui commandoit d'établir douze juges sur Israël. Se croyant bien affermi dans l'esprit du peuple, il fit dire aux juges par un prophète : « Voici ce qu'annonce le Seigneur Dieu, l'Eternel : *Comme autrefois j'établis Saül roi sur Israël, et après lui David, bien qu'il ne fût qu'un simple berger, de même j'établis aujourd'hui Bécold* (c'est le vrai nom de Jean de Leyden) *mon prophète, roi en Sion.* » Bientôt vint un autre Samuel, et présentant une épée à Jean : *Dieu t'établit,* dit-il, *roi non-seulement sur Sion, mais sur toute la terre.* Le nouveau David signala son règne par des indignités et des atrocités incroyables; les catholiques furent massacrés ou subirent des tourmens raffinés. On voit encore suspendues à la tour de la cathédrale de Munster les cages de fer dans lesquelles ils étoient brûlés à petit feu. (*Note du trad.*)

* Luther, Mélanchthon, Bugenhagen, Régius avec les théologiens d'Ulm et de Tubingue, décidèrent que les anabaptistes pouvoient être punis de mort en leur qualité d'hérétiques. Trois d'entr'eux, Muller, Kraut et Peisker furent décapités à Jéna par la coopération de Mélanchthon. (*Note du trad.*)

souveraineté disparoîtra devant la justice et la vertu. L'Ecriture même sera bannie d'entre les fidèles : les enfans de Dieu perfectionnés n'ont que faire de la parole écrite. Alors aussi tout sera commun, tout sera égal entre tous : alors la propriété, les priviléges, les inimitiés, les guerres, tous ces fléaux finiront pour toujours. Enfin le mariage sera aboli, *et l'on n'engendrera plus que des fruits purs et sans tache, sans la concupiscence, sans la mauvaise volonté de la chair*[1].

Voilà l'idéal que rêvoient les anabaptistes, voilà les pensées confuses qui les saisirent si profondément, qui leur firent affonter les périls, braver les persécutions, qui aussi portèrent le poison, le fer et le feu dans une si grande partie de l'Allemagne[2]. Plus leur principe vital paroissoit élevé, pur, généreux, plus il pouvoit facilement enflammer les esprits. Leur amour spéculatif pour le genre humain, leur soif du bien et de la vérité, leur désir ardent de réaliser ici-bas le royaume de

[1] *La doctrine de Justus Menius, l'anabaptiste, réfutée par l'Ecriture sainte* (avec une préface de Luther). Cette réfutation se trouve dans les œuvres de Luther, édition de Wittenb. II[e] partie, p. 309. b.

[2] Mélanchth., *Hist. de Thomas Muncer,* ubi supra p. 474 : « Le peuple écoute ces nigauderies la gueule (*maul*) béante; tout le monde court à lui, on veut entendre quelque chose de nouveau : la chanson nouvelle est toujours la meilleure pour la canaille, dit Homère. » Mélanchthon a-t-il donc chanté une chanson bien ancienne?

Dieu, l'impatience qui les emportoit avant les temps, et leur faisoit briser violemment l'enveloppe du germe divin ; tout cela décèle jusqu'à un certain point quelque chose de grand dans leur cœur, au milieu des égaremens et des crimes qu'on ne rencontre que trop dans leur histoire. Du moins pour la plupart, ils ne firent, sous ce rapport, qu'anticiper sur un temps à venir ; et tant s'en faut qu'ils n'aient poursuivi en cela que des rêves et des fantômes.

En effet la société repose sur une communauté de biens, soit spirituels, soit temporels. Les pensées et les affections, les connoissances et la science de l'individu ne deviennent-elles pas le bien commun du corps social auquel il appartient ? Tout ce qu'il veut obtenir pour lui-même, il l'acquiert en même temps pour les autres ; car chaque homme est entraîné, par un penchant invincible, à se communiquer à ses semblables. Nous croyons ne rien savoir, quand nous ne savons pas pour l'avantage de ceux avec qui nous vivons. Quiconque a créé une idée, veut aussitôt la faire reconnoître par des hommes judicieux ; tout notre être se refuse à croire à nos propres pensées, si elles sont contredites par le sens commun. Y a-t-il un signe plus certain de la folie, que l'opiniâtreté à soutenir une opinion universellement rejetée ? En un mot, tous les hommes ne forment que comme un seul homme.

Les néoplatoniciens avoient compris cette vérité, quand ils enseignoient un monde des âmes, et cherchoient dans cette croyance la raison de la sympathie parmi les humains. Nous voyons dans l'Eglise catholique la réalisation complète de cette doctrine; car, sans cesse obligé de soumettre ses jugemens au jugement de tous, le fidèle renonce à la joie d'avoir trouvé une pensée vraie, quand la communauté la rejette comme contraire à ses principes.

A certains égards, il n'en est guère autrement des biens temporels. En entrant dans le lien politique, non-seulement l'individu veut assurer ses droits et sa propriété, mais il contracte l'obligation de les sacrifier au bien public, dans le cas de nécessité. Que sont les hôpitaux, les hospices de tout genre; que sont les maisons de charité, les établissemens d'éducation, qu'un reflet de l'idée de communauté de biens entre tous ? Plus le christianisme pénètre la vie sociale; plus son action bienfaisante épure les mœurs, fait fleurir la civilisation, plus on voit les individus se grouper, se réunir entr'eux pour assurer la jouissance de leurs droits. Or ces associations dans la société politique manifestent de plus en plus la grande idée dont nous parlons; idée qui ne peut, toutefois, se réaliser parfaitement ici-bas. Qui ne se rappelle la communauté des premiers chrétiens à Jérusalem ? Eh bien ! le christianisme nous ramènera sans doute,

quoique sous d'autres formes, aux mœurs de ses premiers jours.

Mais la vie extérieure ne peut être que l'expression de la vie intérieure ; elle ne porte de fruits qu'autant qu'elle naît spontanément à la lumière. Or les anabaptistes vouloient réaliser violemment la plus haute idée morale, et cela parmi des hommes qui n'en étoient pas moins incapables qu'ils s'en montrèrent indignes. Aussi vinrent-ils se briser devant l'inflexible réalité : mais plus leur idéal rencontroit d'oppositions, de difficultés insurmontables, plus ils s'emportoient, plus leurs mouvemens étoient convulsifs. Pour établir la paix et la justice sur la terre, ils auroient enseveli le monde sous un monceau de ruines[1].

[1] L'idée de communauté de biens est beaucoup plus ancienne que la république de Platon. Quand les anciens peignoient l'âge d'or, ce temps heureux où la justice habitoit encore parmi les hommes, ils joignoient toujours à ces vers :

> Nondum vesanos rabies nudaverat enses,
> Nec consanguineis (ce que sont tous les hommes)
> fuerat discordia nata
> Flumina jam lactis, jam flumina nectaris ibant

celui qui suit :

> Ne signare quidem, aut partiri limite campum.

Il n'y a pas jusqu'à la liberté qu'on accordoit aux esclaves pendant les saturnales, qui ne rappelle l'ancienne égalité dans les premiers jours. Ce temps disparut dès que la justice quitta cette terre : *Deseruit propere terras justissima virgo.* Platon, Aratus, Macrobe, etc., ont puisé à la même source, dans les traditions populaires. Mais il faut bien l'observer : presque toujours, dans Platon comme dans Epiphane, chez les gnostiques

§ LVI.

Initiation dans la secte. Signe de l'alliance et sa confirmation.

Voilà donc quelle étoit la mission divine des anabaptistes : renouveler la face de la terre, affermir pour toujours le règne de Jésus-Christ. Fidèles à cette vocation, ils s'en vont partout annonçant la liberté des enfans de Dieu, choisissant les instrumens dont le Seigneur vouloit se servir pour exterminer les impies.

Image de la nouvelle église qui alloit descendre du ciel, leur alliance ne devoit se composer que de saints, d'hommes régénérés et parfaits. En conséquence tous les élus étoient de nouveau baptisés. Ils avoient été lavés par l'eau, baptême sans force, sans vertu; il falloit maintenant les retremper dans le feu, les revêtir du Saint-Esprit. Cette dernière ablution restauroit le fidèle dans tout son être, le détachoit de la créature, et le tournoit vers Dieu, le remplissoit de la force divine, et lui faisoit surmonter toutes les tentations.

comme chez les rebaptisans, la communauté des biens paroît accompagnée de la communauté des femmes : ce qui prouve que, réalisée dans toute sa rigueur parmi les hommes, elle détruiroit toute civilisation, puisqu'elle est incompatible avec la famille.

Qui ne reconnoît ici la doctrine catholique sur les effets du baptême ? Comment donc les anabaptistes, dans cet enseignement, se crurent-ils inspirés d'en haut ? D'une part, ils ne voyoient que trop de catholiques se contenter des œuvres extérieures, et confondre l'ablution du corps avec la purification de l'âme ; d'autre part, ils ne voulurent point comprendre que l'Eglise réprouve une semblable conduite.

Dans le rituel de Jean Denk, le catéchumène renonçoit à sept esprits mauvais, à la crainte, à la sagesse, à l'entendement, à l'art, au conseil, à la force, à l'impiété de l'homme ; et il recevoit en place la crainte de Dieu, la sagesse de Dieu, etc. Melchior Rink employoit la formule suivante : « Es-tu chrétien ? — Oui. — Que crois-tu donc ? » — Je crois en Dieu, mon Seigneur Jésus-Christ. » — Combien veux-tu avoir de tes œuvres ? — » J'en veux un gros. * — Pour combien veux-tu » me donner tes biens ? aussi pour un gros ? — » Non. — Pour combien veux-tu me donner ta » vie ? aussi pour un gros ? — Non. — Hé vois » donc ! tu n'es pas encore chrétien ; car tu n'as » pas encore une véritable foi, et tu n'as pas re- » noncé à toi-même et à la créature. C'est que tu

* Un gros est, en Allemagne, une pièce de monnaie qui vaut un peu plus de deux sous.

» n'as pas encore été bien baptisé en Jésus-Christ » par le Saint-Esprit ; tu ne l'as été qu'en saint » Jean et avec l'eau. »

« Mais si tu veux être sauvé, il faut que tu re- » nonces véritablement à tes œuvres, à la créa- » ture, puis à toi-même ; il faut aussi que tu ne » croies qu'en Dieu. Je te demande donc : Re- » nonces-tu à la créature ? — Oui. — Je te de- » mande encore : Renonces-tu à toi-même ? — » Oui. — Ne crois-tu qu'en Dieu ? — Oui. — Je te » baptise donc au nom etc. [1] » On appeloit cette cé- rémonie *le signe et la confirmation de l'alliance.*

Observons toutefois que les rebaptisans n'atta- choient point le don du ciel à l'acte extérieur ; au contraire, de même que Calvin, ils séparoient scrupuleusement l'eau et la grâce, le baptême et l'Esprit : La cérémonie, disoient-ils, rappelle au chrétien la nécessité des souffrances, l'avertit de mortifier ses passions ; et voilà tout son effet [2]. Au reste, ils ne baptisoient leurs enfants qu'à l'âge de discrétion ; car le sacrement, continuoient ces doc-

[1] Just. Menius, dans l'ouvrage cité p. 309. b.

[2] Philippe Mélanchth. *Unterricht Wider die leere der Widerteuffer : Réfutation de la doctrine des anabaptistes* (dans les œuvres de Luther, Wittenb. 1551. IIe partie, p. 292) : « Le baptême est le signe que les chrétiens doivent se retremper contre le monde, car ils sont exposés à de grands dangers et à toutes sortes de persécutions. C'est ce que marque l'ablution avec l'eau. » Et à la page 299 : « En troisième lieu, les ana-

teurs, ne peut être à l'homme d'aucune utilité quand il n'en comprend pas la signification. Ainsi la dénomination d'*anabaptiste** énonce seulement la discipline de la secte envers les profanes, puisque ceux qui étoient nés dans l'alliance ne recevoient qu'un baptême.

Dans le plus auguste sacrement, ils ne voyoient non plus qu'un symbole, un rit extérieur. Boire et manger ensemble, disoient-ils, est un signe d'amitié réciproque, une sainte coutume qui cimente l'union parmi les hommes. Or il n'en est point autrement de la participation à la table du Seigneur. D'ailleurs, comme il faut presser les raisins pour en extraire le vin, de même la cène signifie que, pour entrer dans le royaume de Dieu, nous devons être *pressés* par le malheur, porter notre croix à la suite du divin maître. Semblablement avant que d'être converti en pain, il faut que le blé soit écrasé, réduit en poudre; ce qui nous figure encore la même vérité.

Ainsi donc, aux yeux des disciples de Muncer, le baptême et la cène n'étoient que des actions

baptistes crient que le baptême est une promesse par laquelle on s'engage à mortifier ses passions, à souffrir patiemment les adversités; mais les enfans, disent-ils, ne comprennent pas cela et ne le font pas encore. »

* Composé d'ἀνὰ, *de rechef*, et de βαπτίζω, *baptiser*, le mot d'*anabaptiste* veut dire qui réitère le baptême.

symboliques, que des emblèmes désignant la nécessité des souffrances. Haïs, persécutés, ils cherchoient partout des forces et des consolations; ils virent dans ces deux sacremens ce dont ils avoient le plus besoin. Quand ils sentoient leur âme abattue et leur cœur affaissé sous le poids de la douleur, ils ne devoient point s'approcher de la sainte table; car ils mettoient la crainte et le manque de courage au nombre des péchés par lesquels on boit et l'on mange son jugement[1].

§ LVII.

Les anabaptistes attaquent la doctrine protestante sur la justification.

Sur l'article de la justification, les anabaptistes s'élevèrent contre la doctrine protestante, et revinrent presque entièrement à la doctrine catholique. Le passage suivant, de Just Ménius, explique très bien leur sentiment à cet égard : « Ils (les » anabaptistes) disent à tort et à travers, ils crient » incessamment qu'ils ont la force de Dieu dans » leur doctrine; mais la nôtre (la doctrine luthé- » rienne), ajoutent-ils, est infructueuse, vaine et

[1] Mélanchth. *Unterricht..,* à l'end. cité. p. 292. Just. Menius, ubi supra p. 339.

» sans force; elle ne peut faire et ne fait que ré-
» péter : Crois, crois; clameur inutile, cri mort
» et sans effet. »

Mais comment les rebaptisans peuvent-ils enseigner la nécessité des bonnes œuvres ? comment les allient-ils à la foi justifiante, eux qui vouloient tout-à-l'heure renoncer à leurs actions pour un gros ? Le vrai sens de ces dernières paroles va nous donner la clef de cette apparente contradiction. Quand les anabaptistes nous offrent leurs œuvres pour un si vil prix, ils veulent porter l'humilité dans les cœurs, réprimer l'orgueil, l'amour-propre, ce funeste ennemi de la vie spirituelle. C'est ce que nous montre encore un raisonnement de Ménius contre nos sectaires : « Vainement, dit-il, les fa-
» natiques répètent jusqu'à satiété, qu'on ne doit
» point élever la foi au-dessus des œuvres et des
» souffrances, mais considérer ces deux choses
» comme également nécessaires pour le salut. En
» effet si les œuvres étoient nécessaires, il s'ensui-
» vroit qu'on ne peut arriver au ciel sans les
» œuvres; qu'ainsi la foi ne justifie pas seule :
» conséquence fausse et des plus absurdes. »

Ainsi, d'après le pasteur luthérien, la foi nous obtient le ciel, quand bien même elle n'est point accompagnée des bonnes œuvres. Ménius passant plus avant, reproche aux anabaptistes d'être en contradiction formelle avec eux-mêmes. Il dit :

« Vois comme leur chose s'accorde finement. Il » faut renoncer à ses œuvres, disent-ils; puis » ils enseignent que, sans les œuvres, nous ne » pouvons arriver au bonheur éternel. Qu'est-ce » à dire? les œuvres sont nécessaires au salut, et » qui veut être sauvé doit renoncer aux œuvres! » *Ergo* qui veut être sauvé doit renoncer à ce qui » est nécessaire pour le salut, à ce sans quoi l'on ne » peut obtenir le salut. Accorde-toi donc avec toi- » même, *Sabot*. *Mendacem oportet esse memorem*, » il faut que le menteur ait bonne mémoire; sinon, » ce qu'il avance à présent, il le nie l'instant » d'après, en sorte qu'on voit dans l'ouvrage com- » ment il a menti dans la préface. Les menteurs » devroient pourtant y prendre garde[1]. » Ainsi donc, aux yeux de Ménius, la doctrine des bonnes œuvres est incompatible avec l'humilité; il pense que renoncer à notre propre mérite, reconnoître que nous sommes des serviteurs inutiles, c'est rejeter la nécessité de la vertu pour le salut; d'où il conclut que la foi seule nous obtient l'amitié de Dieu.

[1] Just. Menius, ubi supra p. 319, 320.

§ LVIII.

Différentes erreurs des anabaptistes.

Tels étoient les dogmes reconnus par tous les rebaptisans : reste encore à exposer quelques opinions plus ou moins répandues dans le parti. Selon Just Ménius, les anabaptistes auroient rejeté le péché originel ; et cela sans doute pour donner un nouveau fondement à leur doctrine touchant le baptême des enfans. Ici nos sectaires s'appuyoient sur quelques passages de l'Ecriture : Voyez, disoient-ils, le divin Rédempteur appelant à lui les enfans ; bien plus il nous les donne pour modèle : nous devons leur devenir semblables, si nous voulons entrer dans le royaume des cieux [1].

Cependant, quoique Ménius attribue cette erreur à toute la secte, elle n'a pu être partagée que par un petit nombre. En effet ces hérétiques enseignoient, au rapport du même écrivain, que le corps de Jésus-Christ a été créé par l'Esprit de Dieu, mais non point formé du sang de la Vierge. Or que se proposoient-ils dans cette doctrine ? de placer l'innocence du Sauveur dans une vive lumière. Mais, nous le demandons, seroient-ils tombés

[1] Just. Menius, loc. cit. p. 332 et suiv.

dans cette erreur s'ils eussent nié le péché originel ? Et d'ailleurs, comme nous avons vu, ils prophétisoient que, dans le royaume de Dieu, il ne naîtroit plus que des fruits sans tache : donc ils admettoient que le mal primitif se transmet avec la vie. Enfin tout leur système élève un mur de séparation entre le divin et l'humain; ils reconnoissoient donc, répétons-le, la déchéance de l'humanité. Au reste, le sentiment dont nous parlions tout-à-l'heure, sur la conception du Fils de Dieu, paroît s'être répandu au loin parmi les anabaptistes; plusieurs de leurs adversaires, du moins, se donnent la peine de le réfuter[1]. Or, plus la foule de ceux qui tombèrent dans cette erreur est grande, moins doit avoir été nombreux le parti de ceux qui nièrent la faute héréditaire.

Plusieurs erreurs encore trouvèrent des partisans parmi les anabaptistes. Quelques-uns, en effet, rejetèrent la divinité de Jésus-Christ; d'autres soutinrent la restauration de toutes choses

[1] Mélanchthon : *Etliche Propositiones wider die leere der Widerteuffer : Quelques propositions contre la doctrine des rebaptisans,* loc. cit. p. 282. b. Urbanus Rhegius, ibid. p. 402 — 418. Menius, 342. Voyez aussi, dans le même volume des œuvres de Luther, *la conférence de Corvinus et Kymæus avec Jean de Leyden, Krechtingk et d'autres,* p. 453 et suiv. On voit par là que Schroekh tombe dans l'erreur, quand il fait Menno Simonis auteur de la doctrine exposée plus haut, sur la conception de Jésus-Christ, puisqu'elle étoit enseignée dans la secte bien avant que Menno y appartînt.

(ἀποκατάστασιν πάντων) et par conséquent la conversion future de Satan : ceux-ci enseignèrent que les âmes, depuis le moment de la mort, sont endormies jusqu'au dernier jugement ; ceux-là, se déclarant contre la loi, prétendirent que celui qui a reçu l'Esprit saint ne peut plus pécher, que l'adultère, pour lui, est chose indifférente. Enfin, pendant un certain laps de temps, cette opinion fut assez répandue dans le parti, que la polygamie n'étoit point défendue par le christianisme [1].

Néanmoins toutes ces doctrines ne peuvent

[1] Sur la négation de la divinité de Jésus-Christ, voyez Just Ménius, loc. cit. p. 342, et Zwingl. *Elenchus contra Catabapt.* opp. tom. II. fol. 39 et seq : « C'est un fait certain que Louis Hetzer étoit unitaire et anabaptiste : on sait qu'en Pologne il se forma une secte qui professoit à la fois les erreurs de ces deux hérésies. » Quant à leur opinion sur la réforme de la société chrétienne, conférez Just Mén. p. 343, et Zwingle, *Elenchus* l. I. p. 38. b. Dans ce dernier ouvrage, p. 37. b., il est parlé du sommeil des âmes après la mort ; et p. 16, de la suspension des préceptes, comme étant deux erreurs également enseignées par les anabaptistes.

Voyez à l'égard de la polygamie défendue par Jean de Leyden, les œuvres de Luther, édit. de Wittenb. IIe partie p. 455. La conférence déjà citée, d'Antoine Corvinus et Jean Kymæus avec Jean de Leyden et Krechtingk, est aussi remarquable sur ce sujet. Nous citerons un passage de cet écrit ; car nous verrons en même temps, d'une part, quelles basses idées les luthériens avoient du mariage ; d'une autre part, les embarras dans lesquels ils tombèrent dès qu'ils eurent rejeté la tradition. Après une longue dispute sur la pluralité des femmes dans l'ancienne alliance, le roi Jean de Leyden fit ce raisonnement : « Saint Paul dit qu'un évêque doit être l'homme d'une femme. Or, si un

être considérées comme orthodoxes au sens des anabaptistes; car elles étoient contraires à d'autres articles universellement reconnus parmi eux. Dans le principe, au milieu de l'effervescence

évêque doit être l'homme d'une femme, il a sans doute été permis aux laïques, du temps des apôtres, d'avoir deux ou trois femmes, comme ils le désiroient. » Les interlocuteurs : « *Nous avons déjà dit que le mariage est une affaire de police. Mais, comme aujourd'hui les lois civiles sur le mariage ne sont point les mêmes que du temps des apôtres, et qu'elles défendent la pluralité des femmes,* vous répondrez de cette innovation devant Dieu et devant les hommes. » Le roi (Jean de Leyden) : « J'en ai la ferme confiance, ce qu'ont permis les anciens ne peut conduire à la perdition; et j'aime mieux suivre leur doctrine que la vôtre, surtout quand, en vous écoutant, je tomberois dans une erreur évidente et dans une innovation antichrétienne. » Les interlocuteurs : « Pour nous, puisque l'autorité est établie de Dieu, et qu'elle a pouvoir sur les choses *extérieures,* nous aimons mieux y obéir que de suivre l'exemple des anciens, quand nous n'y sommes point obligés par la parole de Dieu. Mais ce n'est pas tout; l'Ecriture favorise plus notre sentiment que le vôtre, car elle dit : *L'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme.* Ainsi l'Ecriture ne dit pas : *L'homme s'attachera à ses femmes,* mais *à sa femme.* Et saint Paul dit : *Que chacun vive avec sa femme,* et non *avec ses femmes.* » Le roi : « Saint Paul ne parle pas en général de toutes les femmes d'un homme, mais de chacune de ses femmes en particulier. La première est ma femme, je m'y attache; la seconde est aussi ma femme, je m'y attache également, et ainsi de suite. L'Ecriture reste donc dans tout son entier, elle n'est point contraire à notre doctrine. Mais qu'ai-je besoin de tant de paroles? Ne vaut-il pas mieux que j'aie plusieurs femmes que plusieurs concubines. » Ici le roi conclut qu'il falloit abandonner cette question au jugement de Dieu. En vertu de ces principes, le landgrave Philippe de Hesse voulut avoir deux femmes; ce qui lui fut accordé, quoiqu'à regret, par Luther, Mélanchthon et Bucer.

générale, plusieurs se rangèrent sous les nouveaux étendards, sans que pourtant ils eussent rien de commun avec le parti, si ce n'est le fanatisme et la confusion des pensées. En général les premiers rebaptisans n'eurent point de système; ils admettoient ou repoussoient telles doctrines à leur bon plaisir. Si l'on considère que la première impulsion ne sortit point d'un centre unique; que leur idée fondamentale, pour être bien propre à enflammer les esprits, ne pouvoit néanmoins enfanter un système dogmatique; si d'ailleurs on réfléchit que les vagues sentimens qui les emportoient n'ont été consignés dans aucun symbole [1], le phénomène dont nous parlons n'a plus rien qui puisse nous surprendre.

[1] Just Ménius, *De l'esprit des anabaptistes,* loc. cit. p. 363 : « Si leur doctrine étoit vraie, ils ne chercheroient point les ténèbres, ils ne se glisseroient point dans les coins pour prêcher, etc. » Voyez aussi l'*Elenchus* de Zwingle, dans plusieurs endroits, et *la Doctrine des anabaptistes réfutée par l'Ecriture sainte,* ubi supra p. 311.

§ LIX.

Rapport de l'Ecriture à l'esprit vivant. Eglise.

Pour remonter à la source de cette étrange confusion, passons à leur doctrine sur le ministère de la parole et sur l'Ecriture sainte. Dans les principes de la secte, quiconque étoit marqué du sceau de l'alliance pouvoit s'élever comme prophète et comme docteur; bien plus, c'étoit pour lui une obligation rigoureuse, sitôt qu'il se sentoit poussé par l'Esprit supérieur, et que Dieu daignoit se révéler à lui. Or de cela quelle est la conséquence? c'est que l'Ecriture est subordonnée à l'inspiration intérieure. Aussi bientôt l'on ne se donna plus la peine de la concilier avec les nouveaux dogmes : on trouvoit plus expédient de la rejeter comme apocryphe[1]. De ce moment plus de règle, plus d'autorité, même apparente; de ce moment

[1] Just Ménius, *De l'esprit des anabaptistes,* p. 364 : « On ne peut nier que Thomas Muncer, et après lui son disciple Melchior Rink et beaucoup d'autres, ne font aucun cas de l'Ecriture; ils l'appellent une lettre morte, et croient à des révélations de l'Esprit. Passant encore plus avant, ils osent accuser l'Evangile de mensonge; j'ai entendu de mes propres oreilles Rink qui soutenoit que tous les livres du nouveau Testament, dans toutes les langues, ont été interpolés et falsifiés. » Ensuite notre auteur montre comment les anabaptistes appliquoient ce principe; ils

le christianisme dépouillé de son histoire fût livré aux saillies de l'imagination. Et d'ailleurs, on le voit assez, le ministère est sapé par le fondement; car l'idée de pasteurs emporte l'idée d'une doctrine fixe et déterminée. C'est pour cela que les anabaptistes firent tous leurs efforts pour renverser les prédicateurs luthériens et avec eux le fantôme d'église qu'ils avoient faite[1].

Quelques années auparavant, les réformateurs accusoient les catholiques d'abandonner la doctrine de l'Ecriture pour ne prêcher que les opinions de l'Eglise. Mais voici maintenant les prophètes qui leur crient : « Vous enchaînez l'esprit vivant à la lettre morte; vous repoussez l'impulsion divine et suivez la sagesse humaine; *Pharisiens du siècle, vous rejetez le Saint-Esprit*, pour vous amuser avec l'Ecriture[2]. » Alors les luthériens s'empressent de prouver ce qu'ils ont nié contre les

disoient, par exemple, que le passage de saint Matthieu XXVI, 26 jusqu'à ces mots : *Qui sera répandu pour plusieurs, pour la rémission des péchés,* a été intercalé par le Diable.

[1] Calvin, *Instructio adv. anabapt.* opusc. p. 485., dit que les anabaptistes ne veulent point de pasteurs, de ministres nommés à tel endroit, mais seulement des missionnaires, des prédicateurs ambulans comme les apôtres; puis il ajoute : « Hæc porrò philosophia inde manabat, quod serio cuperent, fideles ministros sibi cedere, vacuumque locum sinere, quo liberius venenum suum ubique effundere possent. »

[2] Just Ménius, *Réfut. de la doct. des anabapt.* p. 310, 313.

catholiques : ils montrent que Jésus-Christ a fondé un apostolat ; que le Saint-Esprit a établi des ministres chargés de gouverner l'Eglise ; que les disciples du Seigneur ont institué des évêques pour conserver pure la doctrine du salut ; enfin que les pasteurs, pour être des hommes, n'en sont pas moins envoyés par l'Esprit d'en haut[1]. A cette fois Mélanchthon ne s'opposa plus à ce qu'on regardât l'ordination comme un sacrement. Dans son instruction contre les anabaptistes, nous lisons ces paroles : « Que l'on place l'ordination des » prêtres au nombre des sacremens, cela me plaît » très fort ; mais par ordination il faut entendre » la vocation au ministère de la parole et des sa- » cremens, par conséquent le ministère lui-même. » Car il est utile et même nécessaire que dans » l'église chrétienne on vénère le ministère, qu'on » le regarde comme une institution sainte et sa- » crée ; il est nécessaire que les fidèles sachent » que Dieu veut donner l'Esprit saint par la pré- » dication et la lecture de l'Ecriture, *afin que* » *personne, à l'exemple des anabaptistes, ne cher-* » *che des révélations hors du ministère*[2]. »

De l'esprit des anabapt. p. 364. b : « La plus grande injure dans la bouche d'un anabaptiste, c'est *docteur de la loi.* »

[1] Just Ménius, *Réfutation...* p. 312. b. *De l'esprit des anab.* p. 358. b. Mélanchth. *Instruction...* p. 294.

[2] Mélanchth. *Instruct.* loc. cit. p. 294.

Enfin les protestans, fidèles à leur plan d'attaque, accablèrent les pauvres *fanatiques* d'une foule de questions que jamais ils n'avoient pu résoudre eux-mêmes. Par qui avez-vous été envoyés ? leur demandoient-ils ; et si votre mission est extraordinaire, où sont vos lettres de créance ? par quels miracles prouvez-vous que vous êtes les délégués de Dieu[1] ? Pour toute réponse les rebaptisans renvoyoient ces questions à leurs adversaires. Luther avoit dit : *Si un seul homme croit assez fermement à ma doctrine pour exécrer l'opinion contraire, il a prouvé la vérité de ma parole.* Or, en ce genre de preuves, les anabaptistes surpassèrent de beaucoup toutes les sectes qui s'agitoient autour d'eux.

[1] Zwingl. *Elenchus.* loc. cit. fol. 39. Ménius, *Réfutation de la doct. des anab.* ubi supra p. 311 : « Comment prouveroient-ils qu'ils sont envoyés par Jésus-Christ pour rassembler les élus, car ils ne font aucun signe auquel on puisse reconnoître cette mission, etc. »

§ LX.

Haine des institutions extérieures. Discipline ecclésiastique. Mœurs et usages.

Nous venons de voir quels étoient les principes des anabaptistes sur la question de l'Eglise : venons maintenant à leur doctrine sur le culte extérieur et les institutions qui s'y rapportent. Carlostadt à Wittenberg, Zwingle à Zurich, avoient brisé les images et les autels; eh bien! ce ne fut point encore assez pour les nouveaux sectaires. Les temples, dirent-ils, sont les maisons des faux dieux[1]; les chants spirituels, une adoration de Satan. S'ils eussent été moins scrupuleux et plus conséquens, ils auroient rejeté la parole comme quelque chose de trop extérieur, de trop matériel.

Quant à la discipline, aux usages reçus parmi les anabaptistes, on voit partout s'y refléter leur idée fondamentale. Ce n'est qu'après la venue du Christ, il est vrai, que la communauté de biens devoit complètement se réaliser parmi les chrétiens; mais, dès le commencement de la secte, elle fut réalisée du moins dans le discours, afin

[1] Ménius, *De l'esprit des anab.* ubi supra p. 354.

de préparer les voies au royaume de Dieu. L'auteur que nous avons souvent cité dit à ce sujet : « Selon » la chair, ils n'ont ni pères ni mères, ni frères » ni sœurs, ni femmes ni enfans; ils n'ont des » frères et des sœurs qu'en Jésus-Christ. Ils ne » disent point : *Je suis dans ma maison*, mais » *dans notre maison : je couche dans mon lit*, » mais *dans notre lit : je mets mon habit*, mais » *je mets notre habit*. Ils ne disent pas non plus : » *Cathérinette, ma ménagère, et moi;* mais *Ca-* » *thérinette, notre sœur, et moi, nous faisons* » *ménage ensemble*. En un mot, parmi eux per- » sonne ne possède rien en propre; mais tout est » et s'appelle *nôtre*, le bien de nos frères et de » nos sœurs[1]. »

Les prophètes conservèrent l'excommunication dans toute sa rigueur; car les indignes devoient être exclus pour toujours de l'Eglise de Dieu[2].

Suivant leur principe fondamental, toute supériorité alloit disparoître sans retour : liberté

[1] Just Ménius, *Réfutation de la doct. des anab*. loc. cit. p. 309. b.

[2] Calvin. *Instruct. adv. anabapt.* opusc. p. 476 : « Usus excommunicationis (disoient les rebaptisans) inter omnes esse debet, qui se Christianos profitentur. Qui baptizati, noxam aliquam imprudenter aut casu admittunt, non ex industria, ii secreto moneri debent semel atque iterum : tertio publice coram toto cœtu exterminandi sunt. Ut possimus eodem zelo una panem frangere, et calicem bibere. »

absolue, égalité parfaite, telle seroit la base de la nouvelle société, de la céleste Jérusalem ici-bas. En conséquence il leur étoit défendu d'accepter aucune charge dans la magistrature. Néanmoins, d'après de nombreux témoignages, non-seulement ils enseignèrent que les ministres de l'Evangile peuvent être appelés aux fonctions publiques, mais nous lisons qu'ils se conformèrent à cet enseignement dans la pratique. Nous voyons d'ailleurs plusieurs laïques à la tête des gouvernemens. Qu'on se rappelle entre autres Muncer à Orlamunde et à Muhlhausen, à Munster Jean de Leyden, qui en vint jusqu'à prendre le titre de roi. Ce phénomène est en opposition, d'abord avec leur sentiment sur le ministère, puis avec le précepte dont nous avons parlé tout à l'heure; mais l'impossibilité de réaliser leur doctrine explique assez cette contradiction.

Qu'en outre les anabaptistes ne se soient point permis de porter l'épée, qu'ils aient en conséquence regardé la guerre comme illicite, cela aussi sort directement de leur idée-mère. Toutefois, si nous les voyons les armes à la main; si nous les entendons pousser ce cri de mort contre les princes, les seigneurs et les riches : *Forgez* PINKEBANK *

* Ce mot n'a aucun sens; il devoit seulement imiter le bruit des marteaux tombant sur l'enclume. (*Note du trad.*)

sur l'enclume de Nemrod! cela ne doit point nous étonner davantage.

Enfin nos hérétiques défendoient le serment; car aussi, parmi ces hommes de Dieu, étoit-il complètement inutile[1].

Seconde période. Les Anabaptistes sous la forme de mennonites.

§ LXI.

Observations.

Remplis de cette audacieuse assurance que donne le fanatisme, les prophètes avoient annoncé la prochaine arrivée du royaume de Dieu. Mais chaque jour venoit démentir leur attente; le ciel étoit d'airain, et la terre n'enfantoit point de nouvelle Jérusalem : bientôt les plus intrépides renoncèrent à leurs espérances. D'un autre côté la foule des hommes avoient été sourds à leur appel; au souffle de leur parole, les gouvernemens, le pouvoir n'étoient point rentrés dans le néant; puis

[1] Mélanchthon, *Réfutation de quelques propositions antichrétiennes soutenues par les anabaptistes,* loc. cit. p. 285 et suiv.; Jean Calvin. loc. cit. p. 493.

cette sainte théocratie, qui pourtant devoit préparer les voies du Christ, ne s'étoit point montrée à la lumière : nouveau désenchantement, nouvelles déceptions. De ce moment l'idée vitale, la base et la signification de la secte avoit disparu. Cependant le paroxisme des passions se calmoit, l'effervescence, l'enthousiasme se dissipoient ; mais comme ils avoient abandonné le but pratique de leur existence, et que d'ailleurs jamais le dogme n'avoit eu pour eux un intérêt vivant, les anabaptistes dirigèrent les forces qui leur restoient, vers les objets de la plus mince importance. Au lieu de réformer le monde, ils se contentent maintenant de régler quelques rapports de la vie extérieure ; et dès lors engagés dans une voie nouvelle, ils sont en contradiction flagrante avec eux-mêmes.

Lorsque déjà cette seconde période s'annonçoit à l'observateur, Menno Simonis, curé de Wittmaarsum, en Frise, passa du côté des rebaptisans, (1536), et vint encore accélérer le mouvement qui emportoit la secte hors des gonds[1]. Menno possédoit précisément assez de connoissances pour le rendre fameux parmi ses nouveaux confrères, mais pour lui mériter partout ailleurs le reproche d'ignorance[2]. Du reste, il étoit animé d'un grand

1 Hermanni Schyn, *Historiæ mennonitarum plenior deductio*, Amstelodami, 1729. c. V. p. 116.

2 Dans ce même ouvrage de Schyn, p. 138, se trouve une lettre

zèle ; il avoit d'ailleurs, sans qu'il en ait jamais fait preuve envers les catholiques, une certaine modération qui lui obtint la confiance des prophètes déconcertés ; en sorte qu'il put apaiser les haines, calmer les passions, ramener la paix et la concorde. Cet hérésiarque mourut en 1561 ; et depuis cette époque les rebaptisans sont ordinairement appelés *mennonites.*

Il est remarquable que les partisans de Menno renient les anabaptistes pour ancêtres. Lorsque l'enivrement fut passé, ils oublièrent leurs anciens forfaits ; ce que l'on racontoit d'eux-mêmes, ils l'entendoient d'une tout autre secte. Les uns disoient qu'ils remontoient aux premiers chrétiens [1] ; les autres, que leur fondateur avoit immédiatement puisé sa doctrine dans l'Ecriture sainte [2] ;

de Menno, dans laquelle il dit qu'il a écrit son livre sur le baptême en allemand : *nam*, ajoute-t-il, *latine inscitiæ causa non bene possem.*

[1] Schyn, *Historiæ mennonitarum plenior deductio,* Amst. 1729. c. I : « Ex primis christianis, qui ex institutione Domini nostri Jesu Christi exemplisque apostolorum, per omnia Christiana secula, in hunc usque diem, inter cætera dogmata, adultorum baptismum docuerunt, et adhuc docent, descendisse (Mennonitas). » On lit immédiatement après ces paroles : « Inter hos sæculo undecimo (c'est plutôt *duodecimo*) emicuerunt Waldenses. » C'est un grand saut, que celui du premier au douzième siècle.

[2] Dans l'ouvrage cité, p. 135, Schyn rapporte le récit que fait Menno de sa *sortie de Babylone;* puis il ajoute : « Evidentissime constat ipsum sola sacræ Scripturæ lectione, meditatione

plusieurs alléguoient que, parmi les premiers anabaptistes, il s'étoit trouvé des hommes moins emportés, moins furieux, et que c'étoit d'eux qu'ils tiroient leur origine[1].

§ LXII.

Doctrine des Mennonites. — Leur discipline.

Mais si nous voulons savoir d'où viennent les mennonites, examinons leur doctrine, ouvrons leurs confessions de foi. Parmi leurs symboles, nous devons placer en première ligne celui que Jean Ries et Lubbert Gerardi composèrent en 1580[2].

Après avoir parlé de Dieu, de la Trinité et de l'Incarnation, cet écrit passe à la doctrine de la chute originelle, et dit que le premier homme, par sa désobéissance, a mérité la vengeance du ciel; mais qu'il a été à l'heure même relevé par

et illuminatione Spiritus sancti... ex papatu exivisse. » On voit cependant par Schyn lui-même, que Menno étoit en rapport avec les anabaptistes bien avant son apostasie; mais qu'il blâmoit toutefois les excès de Muncer et de ses disciples.

[1] Schyn, *Hist. mennonitarum* p. 263 — 265. L'auteur s'appuie avec droit sur quelques passages d'Erasme.

[2] Il se trouve dans Schyn, *Hist. mennonitarum,* c. VII. p. 172 et suiv. On voit l'histoire de ce symbole dans le même ouvrage, c. IV. p. 78.

les promesses divines ; en sorte que sa faute ne s'est transmise à aucun de ses descendans[1].

Quelle que soit l'ambiguité de ces paroles, on n'en peut toutefois conclure que les mennonites rejettent la tache héréditaire, car tel est plutôt leur sentiment, qu'à la vérité le péché primitif passe à tous les hommes ; mais qu'il ne constitue pas une faute imputable, que Dieu le remet dans son infinie miséricorde.

Voici comment l'ouvrage cité parle des facultés religieuses et morales après la chute originelle. De même que l'homme encore innocent pouvoit résister ou consentir à l'esprit de malice, de même l'homme coupable peut recevoir ou rejeter l'opération divine[2] : il est encore libre, comme s'expriment d'autres confessions de foi[3]. Ainsi les enfans d'Adam naissent avec le mal originaire,

[1] *Art.* IV. p. 175 : « Eousque ut nemo posterorum ipsius respectu hujus restitutionis aut peccati aut culpæ reus nascatur. » La *quatrième formule des frisons et des allemands réunis,* dit art. III. (*plenior deductio,* p. 90) : « Per eam (inobedientiam) sibi omnibusque suis posteris mortem conscivit, atque ita ex præstantissima miserrima facta est creatura. »

[2] *Art.* V. p. 176 : « Eidem jam lapso et perverso inerat facultas occurrens et a Deo oblatum bonum audiendi, admittendi aut rejiciendi. »

[3] *Quatrième formule des frisons et des allemands réunis.* art. IV. p. 90 : « Dominum æque post ac ante lapsum liberam homini reliquisse voluntatem acceptandi vel rejiciendi gratiam oblatam, etc. »

ils ne peuvent enfanter aucun acte agréable à Dieu; mais toutefois, nous devons le reconnoître, ils possèdent encore la liberté. En conséquence les mennonites se déclarent contre la prédestination absolue, et condamnent le dogme avancé par Calvin, que Dieu est l'auteur du péché.

Ensuite, après avoir enseigné la satisfaction du Christ, les disciples de Menno continuent : La foi véritable est active par l'amour[1], et nous justifie devant Dieu. Or la justice est non-seulement le pardon des péchés, mais elle est encore la transformation de tout l'homme : de superbe, avare, méchant qu'il étoit, il devient humble, généreux, bienfaisant; pour tout dire en un mot, il est fait juste aux yeux de Dieu[2]. Il est facile de prévoir

[1] *Art.* XX : « De vera fide salvifica. Omnibus bonis et beneficiis, quæ Jesus Christus, per merita sua, ad peccatorum salutem, acquisivit, fruimur gratiose per veram et vivam fidem, quæ per charitatem operatur. » La *troisième formule des frisons et des allemands réunis* dit : « Hinc patet fundamentale certumque filiorum Dei criterium et Jesu Christi membrorum esse veram et salvificam fidem per charitatem operantem. »

[2] *Art.* XXI : « Per vivam ejusmodi fidem acquirimus veram justitiam, id est, condonationem sive remissionem omnium tam præteritorum quam præsentium peccatorum, propter sanguinem effusum Jesu Christi, ut et veram justitiam, quæ per Jesum, cooperante Spiritu sancto, abundanter in nos effunditur vel infunditur (ce symbole, comme on le voit, adopte jusqu'au langage catholique); adeo ut ex malis, carnalibus, avaris, superbis, fiamus boni, spirituales, liberales, humiles, atque ita ex injustis, revera justi. »

d'après cela, quelle est leur doctrine sur les bonnes œuvres. Ecoutons : L'homme régénéré marche de vertu en vertu, de justice en justice ; toute sa vie est consacrée à remplir la loi divine ; il attend, plein de désir et d'espérance, le bonheur ineffable des élus[1].

L'Eglise ne se compose que de justes régénérés[2]. Dans ce troupeau des enfans de Dieu, le Seigneur a établi un ministère public ; car, bien que chaque fidèle ait reçu l'Esprit supérieur, ils ne sont pourtant pas tous évêques, prêtres ou docteurs : le corps du Christ, c'est-à-dire l'Eglise, a des membres dont les fonctions sont diverses. Au surplus, les prédicateurs sont choisis par les ministres du culte, et les anciens les confirment par l'imposition des mains[3]. Enfin ils ne doivent prêcher que la pure doctrine renfermée dans l'Ecriture.

Le Sauveur a institué deux sacremens qui ne peuvent être administrés que par les pasteurs légitimes. Symboles extérieurs, ces rites sacrés figurent l'action divine qui régénère, sanctifie, nourrit l'homme ; tandis que celui-ci, en les recevant, professe sa foi, sa religion. Toutefois les deux sacremens des mennonites, le baptême et la cène,

[1] *Art.* XXIII.

[2] *Art.* XXIV.

[3] *Art.* XXV — XXVIII. *Les frisons et les allemands réunis,* art. X. p. 98.

ne communiquent point l'Esprit de Dieu, mais seulement ils marquent ce qui se passe dans nos âmes : ils nous montrent la vertu d'en-haut descendant sur le fidèle. Au reste, ils ne baptisent que les adultes : car, avant l'âge de discrétion, les enfans, disent-ils, ne peuvent avoir ni la foi ni la repentance ; et d'ailleurs nous avons vu comment ils ont eu soin, dans la doctrine sur le péché originel, de leur rendre le baptême inutile[1].

Les initiés doivent laver les pieds à leurs frères en voyage ; non-seulement le fondateur de la secte, mais encore les symboles des allemands et des frisons réunis, leur imposent cette obligation[2].

Quant à l'excommunication, les mennonites l'ont conservée dans toute sa rigueur : après quelques avertissemens fraternels, les pécheurs impénitens sont retranchés de la communauté[3].

L'obéissance à l'autorité temporelle est un devoir religieux ; mais pourtant, continuent les sectaires, il ne convient point au vrai chrétien d'occuper un poste dans la magistrature. En effet, Jésus-Christ n'a point fondé une société politique, il n'a point ordonné à ses apôtres de se placer à la tête des

[1] *Art.* XXX — XXXV.
[2] *Art.* XIII. p. 101.
[3] *Art.* XXXV — XXXVI.

gouvernemens : bien au contraire, il veut qu'ils marchent, comme lui, au milieu du mépris, des humiliations et des souffrances. D'ailleurs les princes, les fonctionnaires publics sont obligés de faire la guerre, de porter la mort et le ravage chez les ennemis de la patrie, et tout cela n'est point permis aux disciples de celui qui a donné sa vie pour ses persécuteurs[1].

Enfin ils interdisent le serment, et se déclarent, presque dans tous leurs symboles, contre la polygamie[2].

§ LXIII.

Controverses parmi les mennonites.

Par ce qui vient d'être dit, on voit que les mennonites diffèrent des anabaptistes en plusieurs points. En effet, dans la seconde époque, le fanatisme disparoît, les révélations particulières cessent, un ministère public s'affermit. Au lieu de bouleverser le monde pour établir le royaume de Dieu, nos sectaires jettent maintenant les fondemens d'une société spirituelle ; et si, pour fonder la communauté de biens, leurs pères renversèrent

[1] *Art.* XXXVII.
[2] *Art.* XXXVIII.

la propriété, foulèrent aux pieds les droits les plus sacrés, ils se contentent aujourd'hui d'exhorter les hommes à porter un secours charitable aux nécessiteux. D'un autre côté, dès qu'on eut proclamé des dogmes obligatoires pour tous les initiés, la porte fut fermée à une foule d'opinions subversives de tout ordre moral. Quant au reste, nous reconnoissons partout, dans le mennonite, le rebaptisant réformé : la doctrine moderne sur l'autorité civile respire l'ancienne haine contre les gouvernemens, comme aussi la défense de la guerre et du serment rappelle la nouvelle société, la Jérusalem qui alloit descendre du ciel.

Cependant, lorsque nous disons que les mennonites érigèrent une doctrine commune, cela doit s'entendre dans un sens bien restreint, et c'est ce que vont nous montrer les controverses entre les waterlanders d'un côté, et les frisons et les allemands de l'autre.

En effet, bientôt les mennonites se scindèrent en plusieurs partis ; mais, comme la secte elle-même étoit frappée de stérilité dans son principe, toujours les questions agitées parmi eux demeurèrent sans aucune importance. D'abord on distingua les *raffinés* et les *grossiers* : les raffinés, qui conservèrent l'ancienne discipline dans toute sa rigueur; les grossiers, ainsi nommés parce qu'ils se relâchèrent en plusieurs points. En raison des

provinces qu'ils habitoient, ces hérétiques ont aussi reçu le nom, ceux-ci de *waterlanders*, ceux-là de *flamands* et de *frisons*.

Pendant que les grossiers recrutoient des partisans, on se disputoit parmi les raffinés pour savoir si un mennonite peut acheter une maison, si même il lui est permis de s'habiller de toile fine. Bien que ces sortes de controverses ne soient point de notre sujet, nous appelons néanmoins l'attention sur celle que nous venons d'énoncer ; car elle est encore un reflet de la communauté de biens, et montre pourquoi les mennonites rigides restent ordinairement simples fermiers. Nous ne pouvons non plus que nommer les *ukevallistes*, qui prétendoient que les grands-prêtres, en condamnant Jésus-Christ; que Judas même, en le livrant aux déicides, avoient exécuté les décrets suprêmes; qu'ainsi il ne falloit point douter qu'ils ne fussent au nombre des élus.

Mais une querelle bien plus importante vint bientôt diviser encore les esprits : on demanda si l'on devoit admettre à communion toutes sortes de sectaires, et jusqu'aux sociniens. Pour résoudre cette question, on discuta l'autorité des livres symboliques. Ceux qui se déclarèrent pour la liberté illimitée s'appellent *remontrans,* ou bien encore *galénistes*, du nom de leur premier chef, médecin à Amsterdam : ceux qui prirent le senti-

ment contraire doivent aussi leur nom au fondateur du parti, Apostoole, également médecin dans la même ville *.

Ainsi le mennonisme alloit se perdre dans mille

* On distinguoit aussi parmi les anabaptistes

1° Les *adamites*. Ils croyoient comme leurs devanciers, les turlupins et les disciples de Picard, avoir été rétablis dans l'état de nature innocente, et devoir par conséquent imiter la nudité du premier homme. Au nombre de trois cent, après s'être dépouillés de leurs vêtemens, ils montèrent sur une haute montagne, croyant qu'ils seroient enlevés au ciel en corps et en âme.

2° Les *apostoliques* qui, pour observer à la lettre le commandement du Seigneur, se tenoient sur les toits criant aux passans : *Faites pénitence, ou vous périrez tous.*

3° Les *silencieux* qui se taisoient obstinément sur la religion. Nous sommes arrivés, disoient-ils, aux temps fâcheux prédits par saint Paul, où la porte de l'Evangile doit être fermée.

4° Les *impeccables* qui se croyoient exempts de tout péché. Ils avoient retranché ces mots de l'oraison dominicale : *Pardonnez-nous nos offenses.*

5° Les *parfaits,* espèce d'anachorètes qui vivoient retirés du monde. *Malheur à vous qui riez,* s'écrioient-ils ; un mouvement de joie, le moindre sourire provoque le courroux de la divinité.

6° Les *pleureurs* tenoient également que les larmes étoient agréables à Dieu, gémissoient et soupiroient sans cesse.

7° Les *réjouis* disoient que les ris et les jeux, la joie et les plaisirs étoient le culte que nous devons rendre à l'Etre suprême.

8° Les *sanguinaires* ne cherchoient qu'à répandre le sang des catholiques et des protestans.

Il seroit trop long de signaler toutes les déviations de l'anabaptisme ; on compte par centaines les sectes que suscita la voix des premiers prophètes. Voyez Stockmann, *Lexic. hæres.* (*Note du trad.*)

opinions, dans mille erreurs; mais à mesure que s'étendoit le cercle de la société, et que l'on ouvroit la porte aux influences du dehors, les mœurs et la discipline alloient s'affoiblissant dans la même proportion. Au reste, dès les premiers pas, la secte prit une direction purement pratique, et toujours elle plaça le dogme sur le dernier plan. Or, ne seroit-ce pas là la source de son antipathie pour toute doctrine fixe et déterminée? Ne seroit-ce pas là ce qui, plus tard, lui permit de tolérer les opinions les plus contradictoires?

Tels furent les rebaptisans et les mennonites. Il faut bien distinguer entre ces sectaires et les *baptistes*. On appelle ainsi les puritains d'Angleterre qui partagent bien les opinions des anabaptistes sur le baptême, mais qui, pour tout le reste, sont d'accord avec leur ancienne église. Cependant ils forment une communauté particulière depuis 1633.

CHAPITRE II.

Les Quakers.

§ LXIV.

Remarques historiques.

Si, partant de la réforme primitive, nous suivons le développement du principe intérieur chez les sectes protestantes, nous arrivons d'abord aux anabaptistes, dont nous venons de parler, ensuite aux schwenkfeldiens, puis au quakérisme. Chez les rebaptisans, l'élément spirituel n'étoit qu'à la circonférence : la nouvelle Jérusalem alloit descendre du ciel, mais elle devoit anéantir la société terrestre ; l'homme alloit être arraché à la vie inférieure, mais le divin devoit briser l'humain avec violence. Renversant d'une main ce qu'ils édifioient de l'autre, nos hérétiques portoient partout le fer et la flamme pour affermir le royaume de Dieu. Et d'ailleurs quand l'anabaptisme se fût assis sur le monde, encore l'esprit n'auroit-il pas

régné sans partage ; car la secte reconnoissoit un symbole de la grâce, le sacrement.

Bien que Schwenkfeld n'ait paru que quelques années après les anabaptistes, nous trouvons l'élément spirituel bien plus développé dans ses écrits. Toutefois, comme la corporation fondée par lui ne s'est point prolongée jusqu'à nos jours, nous n'entrerons pas dans l'examen de son système.

Enfin les quakers s'élancèrent jusque dans les dernières régions du spiritualisme. Le père de la secte, Georges Fox, naquit à Drayton, en 1624, et mourut en 1690 *. Bien que les quakers ne se

* Le père de Fox étoit tisserand. Comme il n'étoit pas riche, il fit donner à son fils peu d'instruction ; mais il lui inspira de bonne heure l'amour de la retraite et du silence. A peine le jeune prophète savoit-il lire et un peu écrire, qu'il fut placé, en qualité de pasteur, chez un marchand de bétail. Dans les bois, sur les montagnes, il se livre tout entier à son humeur atrabilaire ; il passe les jours dans un creux d'arbre, fuit les divertissemens de son âge ; et, s'il fait entendre quelques paroles, c'est avec le ton de la douleur, la voix étouffée par les sanglots. Il entra plus tard en apprentissage chez un cordonnier. Cette profession, qui exige peu de mouvement, favorisa son penchant à la méditation. Ne trouvant dans le culte public rien qui pût entretenir son âme, il chercha dans l'Ecriture sainte une nourriture plus solide. Pendant ses momens de loisir, il relut plusieurs fois la Bible, et parvint à la savoir presqu'entièrement par cœur. A l'âge de dix-neuf ans, il crut entendre une voix intérieure qui lui disoit de réformer l'Eglise, d'arrêter le christianisme sur le bord de l'abîme, et de ramener l'esprit en lui-même. Rien ne peut arrêter l'homme de Dieu :

soient jamais élevés à la hauteur de nos mystiques, nous remarquons souvent dans leurs ouvrages une piété tendre et profonde, qui satisfait et réjouit l'âme, quand pour un moment nous oublions leurs aberrations. Etroitement enchaînée dans toutes ses parties, leur doctrine présente un système complet, dont la perfection architectonique ne laisse presque rien à désirer. La liaison, la cohérence n'est pas encore la vérité, nous le savons; mais un système qui renferme des élémens contradictoires est toujours faux. Au reste, vainement chercherions-nous dans le fondateur cette harmonie qui porte une vive lumière dans tout l'ensemble; néanmoins les bases sur lesquelles il posa son édifice, révèlent encore la main vigoureuse de l'architecte. Observons, en outre, que les trembleurs * ont rejeté ces dogmes désespérans qui froissent l'âme dans l'évangélisme *orthodoxe*. Leurs idées sur le monde moral avant Jésus-Christ, non moins que leur doctrine sur la prédestination, décèlent un cœur bien fait, tendre,

s'il manque d'habillemens, il se revêt de cuir depuis les pieds jusqu'à la tête; et, monté sur un cheval, il parcourt les rues criant aux passans: *Faites pénitence; le royaume de Dieu approche*. On conserve encore aujourd'hui la culotte de Fox comme une précieuse relique. (*Note du trad.*)

* C'est le même nom que *quaker*. En anglais *to quake* signifie *trembler*. On verra plus bas pourquoi cette secte fut ainsi appelée. (*Note du trad.*)

généreux. Mais à quoi servent les spéculations les plus profondes, le système le mieux combiné, si avec tout cela vous proclamez les erreurs les plus graves, si vous ébranlez le christianisme jusque dans ses fondemens. Or c'est ce qu'a fait le quakérisme, comme nous le verrons par l'exposition de sa doctrine. La secte n'ayant pas de symbole proprement dit, nous consulterons l'apologie du célèbre Barclay, ouvrage qui jouit de la plus grande autorité parmi les disciples de Fox [1].

Toutefois, avant de passer à l'examen du système, montrons les motifs qui en déterminèrent les auteurs à fonder une église particulière. Du temps de Cromwell, les commotions politiques avoient amené les plus grands désordres; la concorde, la sainte harmonie, la piété, la vie religieuse, tout avoit disparu. L'église anglicane, avec toutes ses ramifications, n'étoit, pour les nouveaux sectaires, qu'un cadavre sans chaleur; tout, dans ses institutions, leur paroissoit desséché, paralysé, frappé de mort. Vainement les réformateurs avoient dit que l'Ecriture allume un feu sacré

[1] Roberti Barclaii *Theologiæ vere christianæ apologia,* edit. sec. Lond. 1729. Nous consulterons aussi *a Portraiture of Quakerism, taken from a view of the moral education, discipline, peculiar customs, religious principles, etc. of the society of friends,* by Thomas Clarkson. III. vol. third. ed. London, 1807. L'auteur habita long-temps parmi les quakers; mais il faut se servir de son livre avec précaution.

dans l'âme du fidèle ; l'expérience de tous les jours convainquoit ces paroles de mensonge. Le culte public, c'étoit une fastidieuse répétition de formules insignifiantes; quoique composés dans l'idiome national, les chants religieux ne savoient rien dire au cœur. Sitôt qu'on eut détruit le sacrifice, banni Jésus-Christ de son temple, le sanctuaire n'eut plus rien qui allât chercher l'âme, rien qui pût inspirer le respect, la crainte, l'amour de Dieu. De ce moment tout dépendit du prédicateur. Si par la force de sa parole il ne faisoit vibrer tous les ressorts du cœur humain ; s'il ne remplissoit ses auditeurs de la vertu d'en-haut, tout restoit glacé, tout restoit mort.

Or, c'est précisément ici que les vœux des quakers se trouvoient le plus amèrement déçus. Souvent au milieu du prêche, transportés d'une sainte indignation, ils commandoient à *l'homme de bois* de quitter la chaire. Du reste, le prédicateur ne peut commander à la grâce ; il y a des jours de sécheresse, des semaines de délaissement ; tout l'art humain ne peut suppléer au don du ciel. Et puis tel n'est ni fécond ni puissant en vertu, tel autre n'a pas même la bonne volonté ; et voilà pourquoi tant de prédications n'obtiennent que peu d'effet. Tout cela fit sur les trembleurs une pénible impression. Comme d'ailleurs ils ne trouvoient dans le culte existant rien qui pût saisir l'âme, ils

le déclarèrent incapable de satisfaire aux besoins de l'homme religieux.

Alors des disputes sans nombre vinrent encore déchirer l'église anglicane; une foule de docteurs, la Bible à la main, descendirent dans la lice; les opinions heurtoient les opinions, et tous trouvoient dans l'Ecriture le dogme du jour et la négation de la veille. Ainsi livré aux caprices de l'homme, le christianisme parut aux quakers dans un péril imminent; ils jugèrent qu'il alloit disparoître dans la lutte, s'ils ne l'asseyoient sur une base plus solide que la parole écrite. De ce jour ils foulent aux pieds toutes les institutions extérieures; ils repoussent le culte, l'Eglise, la tradition, l'Ecriture même; puis ils jettent les fondemens d'un nouvel édifice qu'ils appuyent sur la lumière intérieure, nourriture immédiate des intelligences.

§ LXV.

Système des quakers. — Lumière intérieure.

Passant sous silence l'état primitif de l'humanité[1], les quakers enseignent que la mort a pris naissance dans notre premier père, et qu'elle s'est

[1] Barclaii *Apolog. theolog. christ.* p. 70 : « Curiosas illas no-

répandue sur tous ses descendans. Le péché, disent-ils, a jeté une semence funeste sur le genre humain. C'est qu'ils rejettent les expressions *tache primitive*, *souillure originelle*, ainsi que tous les termes théologiques non littéralement exprimés dans l'Ecriture sainte. Quant à l'image de Dieu, elle a été détruite, mise au néant; et c'est ce que nous devons entendre par cette parole : *Tu mourras*[1]. Cependant, si la semence de la mort n'a pas été fécondée par l'homme; si elle n'a porté les fruits de la liberté, elle ne rend nullement coupable et partant elle ne damne point : aussi les enfans ne sont-ils pas sujets aux peines éternelles[2].

tiones, quas plerique docent, de statu Adæ ante lapsum, prætereo, etc. »

[1] Loc. cit. l. I : « Hæc mors non fuit externa, seu dissolutio exterioris hominis; nam quoad hanc non mortuus est, nisi multos post annos. Ita oportet esse mortem quoad spiritualem vitam et communionem cum Deo. » Voilà une puissante logique! de profondes connoissances en philologie! Clarkson s'étend plus au long sur ce sujet; voici ce qu'il dit des suites du péché originel, loc. cit. p. 115 : « In the same manner as distemper occassions animal life to droop, and to loose its powers, and finally to cease, so unrighteousness, or his rebellion against this divine light of the spirit that was within him, occassioned a dissolution of his spiritual feelings and perceptions; for he became dead, as it were, in consequence, as to any knowledge of god, or enjoyment of his presence. »

[2] *Barclaii*... p. 70 : « Quod Deus hoc malum infantibus non imputat, donec se illi actualiter peccando conjungant, etc. » A

D'après ces principes, il sembleroit conséquent de rejeter la rédemption; mais, tout au contraire, les trembleurs la font intervenir aussitôt après la chute de l'homme. Non-seulement, disent-ils, Dieu a promis un Réparateur à venir; non-seulement, pour préparer le grand jour de l'incarnation, il a suscité des prophètes, envoyé des législateurs; mais il y a plus encore, le Verbe répand à travers tous les siècles un principe de chaleur et de vie. De même que dans le cercle les rayons partent du centre vers la périphérie, ainsi notre divin Sauveur, placé au milieu des temps, régénère, vivifie le présent, et le passé et l'avenir. C'est ce qu'enseigne le passage du disciple bien-aimé : *Il est la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde*[1]. On connoît le

la page 80, l'auteur se résume ainsi : « Confitemur igitur, semen peccati ab Adamo ad omnes homines transmitti (licet nemini imputatum, donec peccando sese illi actualiter jungat), in quo semine omnibus occasionem peccandi præbuit, et origo omnium malarum actionum et cogitationum in cordibus hominum est; ἐφ' ᾧ, nempe θανάτῳ, ut V. ad Rom. habet : i. e. in qua morte omnes peccavere. Hoc enim peccati semen frequenter in Scriptura mors dicitur, et corpus mortiferum, quum re vera mors sit ad vitam justitiæ et sanctitatis; ideoque hoc semen, et quod ex eo fit, dicitur homo vetus, vetus Adam, in quo omnes peccant. Proinde hoc nomine ad significandum peccatum illud utimur, et non originali peccato, cujus phrasis in Scriptura nulla fit mentio, et sub qua excogitata, et ut hoc verbo utar, inscripturali barbarismo, hæc peccati infantibus imputatio inter Christianos intrusa est. »

[1] *Barclaii*... p. 126 : « Hic locus nobis ita favet, ut a quibus-

σπέρμα τοῦ λόγου, ou le λόγον σπερματικόν * de saint Justin. Par ces paroles, l'illustre docteur entendoit l'intelligence, l'image de Dieu, l'empreinte du Verbe dans l'homme; mais sous ces mêmes expressions, les quakers voient une lumière émanée du Christ, une vertu supérieure, qui n'appartient point à la nature humaine [1].

C'est sur ce principe de vie que roule tout le système des quakers; cherchons donc à pénétrer ce point de doctrine. Voici quelques-unes des expressions sous lesquelles ils désignent cette lumière supérieure : *Organe spirituel; principe invisible dans lequel habitent le Père, le Fils et le Saint-Esprit; corps et sang du Sauveur qui nourrit, consacre les saints; Christ interne, semence de Christ; grâce, révélation de l'Esprit; lumière intérieure, etc.* D'après cette dernière dénomination, les quakers ont aussi reçu le

dam quakerorum textus nuncupetur; luculenter enim nostram propositionem demonstrat, ut vix vel consequentia vel deductione egeat. »

* *Semen verbi, verbum seminarium.*

[1] Dans l'ouvrage cité, p. 117, Clarkson s'éloigne du sentiment de Barclay. Selon le premier, la lumière divine n'a jamais entièrement cessé d'éclairer l'homme : *God did not entirely cease from bestowing his spirit upon his posterity;* au jugement du second, elle est une grâce nouvelle que Dieu accorde à l'homme pour le rétablir dans sa première condition : *a new visitation of life, the object of which was to restore them, through Jesus Christ, tho their original innocence or condition.*

nom d'*amis de la lumière* ou seulement d'*amis*[1].

Tels sont les mots qu'ils jetoient à tout propos à la tête de leurs adversaires; mais les anglicans ne vouloient point les comprendre. Barclay se plaint avec amertume de leur endurcissement. Autrefois, dit-il, on croyoit que *celui qui n'a pas l'Esprit de Jésus-Christ n'est point à Jésus-*

[1] *Barclaii*... l. I. p. 106 : « Hoc semine, gratia, verbo Dei et lumine, quo unumquemque illuminari dicimus, ejusque mensuram aliquam habere in ordine ad salutem, et quod hominis pertinacia et voluntatis ejus malignitate resisti, extingui, vulnerari, premi, occidi et crucifigi potest, minime intelligimus propriam essentiam et naturam Dei in se præcise sumtam, quæ in partes et mensuras non est divisibilis... sed intelligimus spirituale, cœleste et invisibile principium et organum, in quo Deus, ut est Pater, Filius et Spiritus, habitat; cujus divinæ et gloriosæ vitæ mensura omnibus inest, sicut semen, quod ex natura sua omnes ad bonum invitat et inclinat, et hoc vocamus vehiculum Dei, spirituale Christi corpus, carnem et sanguinem Christi, quæ ex cœlo venere, et de quibus omnes sancti comedunt, et nutriuntur in vitam æternam. Et sicut contra omnia facta mala hoc lumen et semen testatur, ita ab eis etiam crucifigitur, extinguitur et occiditur; et a malo fugit et abhorret, quod naturæ suæ noxium et contrarium est. Et quum hoc nunquam separaretur a Deo et Christo, sed ubi est, ibi etiam Deus, et Christus est in illo involutus et velatus : eo igitur respectu, ubi illi resistitur, Deus dicitur resisti et deprimi et Christus crucifigi et occidi, et sicut etiam recipitur in corde, et effectum suum naturalem et proprium producere non impeditur, Christus formatur et suscitatur in corde... Hic est Christus ille internus, de quo nos tantum et tam sæpe loqui et declarare audimur, ubique prædicantes illum, et omnes hortantes, ut in lumen credant, illique obediant, ut Christum in semetipsis natum et exsuscitatum noscant, ab omni peccato illos liberantem. »

Christ...; que ceux-là seuls sont les enfans de Dieu, qui sont poussés par l'Esprit de Dieu[1]. Mais aujourd'hui, continue-t-il, personne ne reconnoît plus cette doctrine[2].

Quelques écrivains reprochent aux quakers d'identifier l'homme avec Dieu ou toutefois avec Jésus-Christ; plusieurs soutiennent que par la lumière intérieure, ils entendent la conscience, le sentiment religieux. A cela, nos hérétiques répondent que la *lumière* n'est pas l'essence de Dieu, mais seulement une vertu céleste, le germe de la vie supérieure qui se développe dans l'homme; ils ajoutent qu'ils ne s'égalent point au Sauveur, que seulement ils participent à sa vertu vivifiante; enfin ils disent que l'esprit intérieur n'est pas une faculté de l'homme, mais qu'il diffère essentiellement de notre nature[3]. Nous verrons plus tard ce qui a donné lieu à cette objection.

[1] Rom. VIII. 9. 14.

[2] Loc. cit. p. 4.

[3] Loc. cit. p. 107 — 108.

§ LXVI.

Effets de la lumière intérieure.

Il faut maintenant parler des effets de la lumière supérieure. Les quakers disent : Chaque homme a un jour de visite[1] où Dieu vient l'éclairer, former Jésus-Christ dans son cœur ; le don du ciel est offert à tous, mais nul n'est nécessité (il n'y a point de prédestination ni de grâce irrésistible)[2]. Pour illuminer et vivifier les intelligences, Dieu se sert de la révélation intérieure :

[1] Loc. cit. p. 102 : « Primo, quod Deus, qui ex infinito suo amore filium suum in mundum misit, qui pro omnibus mortem gustavit, *unicuique*, sive Judæo, sive Gentili, sive Turcæ, sive Scythæ, sive Indo, sive Barbaro... certum diem et visitationis tempus dederit, quo die et tempore possibile est illis servari et beneficii Christi mortis participes fieri. — Secundo, quod in eum finem Deus communicaverit et unicuique homini dederit mensuram quamdam luminis Filii sui, mensuram gratiæ, seu manifestationem Spiritus... Tertio, quod Deus per hoc lumen et semen invitet omnes, et singulos vocet, sed et arguat, et hortetur illos, cumque illis quasi disceptet in ordine ad salutem. »

[2] Barclay flétrit la doctrine de Calvin ; il dit, p. 84 : « Quam maxime Deo injuriosa est, quia illum peccati authorem efficit, quo nihil naturæ suæ magis contrarium esse potest. Fateor hujus doctrinæ affirmatores hanc consequentiam negare ; sed hoc nihil est, nisi pura illusio, cum ita diserte ex doctrina sua pendeat, nec minus ridiculum sit, quam si quis pertinaciter negaret, unum et duo facere tria. » Conférez Clarkson vol. II. c. VIII.

il éveille les idées religieuses immédiatement, sans la parole articulée[1]. Les anciens philosophes, les docteurs des peuples, tout prouve la vérité que nous avançons.

Cette révélation, cette parole de l'esprit est d'une indispensable nécessité; vainement le ciel descend jusqu'à l'homme, lui donne la vérité sous la parole écrite : encore faut-il que l'intelligence soit éclairée intérieurement. D'abord l'inspiration du cœur, la lumière de la conscience révèle seule le véritable sens des Ecritures : car *personne ne connoît Dieu si ce n'est l'Esprit de Dieu...; et nous avons reçu ce divin Esprit, afin que nous connoissions les dons que le Ciel nous a*

Relig. p. 216 et seq. : « This doctrine is contrary to the doctrines promulgated by the Evangelists and Apostels, and particularly contrary to those of St. Paul himself, from whom it is principally taken. »

[1] L. I. p. 19 : « Oportet igitur fateri, hoc esse Sanctorum fidei objectum principale et originale, quod sine hoc nulla certa et firma fides esse potest. Et sæpe *hoc uno* fides et producitur et nutritur absque externis illis et visibilibus supplementis, ut in permultis sacrarum litterarum exemplis apparet : ubi solum dicitur, et locutus est Dominus et verbum Domini tali factum est, etc. » p. 29 : « Sed sunt, qui fatentur spiritum hodie afflare et ducere sanctos, sed hoc esse subjective... non autem objective affirmant, i. e. ex parte subjecti illuminando intellectum ad credendam veritatem in Scriptura declaratam, sed non præstando eam veritatem objective, sibi tanquam objectum... Hæc opinio, licet priori magis tolerabilis, non tamen veritatem attingit : primo quia multæ veritates sunt, quæ ut singulos respiciunt, in Scriptura non omnino invenientur, ut sequenti thesi ostendetur. »

faits[1]. Et d'ailleurs l'Ecriture même n'a-t-elle pas sa source dans le témoignage intérieur? N'est-ce pas là qu'elle puise toute son autorité[2]? N'est-ce pas l'Esprit qui nous élève à la connoissance de Dieu, qui porte la lumière dans les intelligences, fait naître les idées religieuses et morales? C'est donc l'Esprit et non point l'Ecriture qui est le fondement de la vérité, la première règle de foi[3].

Mais ce n'est pas tout, continuent les quakers: l'Ecriture se tait sur les vérités de la plus haute

[1] I. Cor. II. 11. 12.

[2] Loc. cit. l. I. p. 48 : « Licet igitur fateamur Scripturas scripta esse et divina et cœlestia, quorum usus Ecclesiæ et solatio plenus et perutilis est, nec non laudemus Deum, quod mira providentia scripta illa servaverit ita pura et incorrupta... nihilominus tamen illas principalem originem omnis veritatis et scientiæ, et primariam, adæquatam fidei et morum regulam nominare non possumus, quoniam oportet principalem veritatis originem esse ipsam veritatem, i. e. cujus certitudo et authoritas ex alio non pendet. Cum de amnis alicujus vel fluminis aqua dubitamus, ad fontem recurrimus, quo reperto, ibi sistimus; nam ultra progredi non possumus, quia nimirum ille ex visceribus terræ oritur et scaturit, quæ inscrutabilia sunt. Ita scripta et dicta omnium ad æternum verbum adducenda sunt, cui si concordent, ibi sistimus; nam verbum illud semper a Deo procedit, et processit per quod inscrutabilis Dei sapientia, et consilium non investigandum, in Dei corde conceptum, nobis revelatum est. »

[3] Loc. cit. p. 49 : « Illud, quod non est mihi regula in ipsas Scripturas credendo, non est mihi primaria, adæquata fidei et morum regula : sed Scriptura nec est, nec esse potest mihi regula illius fidei, qua ipsi credo : ergo, etc. »

importance ; plusieurs ne peuvent la lire même dans leur propre idiome ; et sur mille c'est à peine si un seul possède les langues orientales, puis les interprètes ne s'accordent pas sur trois versets. D'un autre côté, que de difficultés n'offre pas l'histoire du texte biblique ! Prouverez-vous l'authenticité de l'Ecriture par l'Ecriture ? Tel livre seroit-il inspiré parce qu'il ne contredit point les autres livres ? Non, car il faudroit à ce compte inscrire au canon tous les ouvrages dont la doctrine est orthodoxe. Ainsi donc point de milieu, disoient les quakers aux évangélistes : ou admettez que l'esprit est la première source de la vérité ; ou retournez à l'église romaine, confessez son infaillibilité, et recevez d'elle le canon des Livres saints [1].

Enfin l'inspiration individuelle ne contredit point la parole écrite ; car elle ne révèle pas un nouvel évangile [2], mais elle met l'ancien dans une

[1] Loc. cit. p. 67 : « Exempli gratia, quomodo potest protestans alicui neganti Jacobi epistolam esse canonicam per Scripturam probare ?... Ad hanc igitur angustiam necessario res deducta est, vel affirmare, quod novimus eam esse authenticam eodem Spiritus testimonio in cordibus nostris, quo scripta erat ; vel Romam reverti dicendo, traditione novimus Ecclesiam eam in canonem retulisse, et Ecclesiam infallibilem esse ; medium, si quis possit, inveniat. »

[2] Loc. cit. p. 33. 61. 66 : « Distinguimus inter revelationem novi Evangelii, et novam revelationem boni antiqui Evangelii, hanc affirmamus, illam vero negamus. »

lumière toujours nouvelle, elle proclame incessamment les mêmes vérités.

§ LXVII.

De la Justification et de la Sanctification. — Parfait accomplissement de la loi.

Mais si la lumière divine porte la vérité dans les intelligences, elle est encore la source de la vie de l'âme, le principe de toute vertu. Dieu daigne-t-il accorder à l'homme un jour de visite, de cette heure doit commencer pour lui une ère nouvelle : la grâce de la sanctification lui est présentée.

A l'égard de ce dernier point, si nous exceptons les rapports de l'activité divine à celle de l'homme, les trembleurs sont, à peu de chose près, d'accord avec les catholiques. Mais quelle n'est pas la force du préjugé ! nos hérétiques méconnoissent cette affinité de principes, et vont jusqu'à s'élever contre l'enseignement universel. Ecoutez l'église romaine, disent-ils : les jeûnes, les mortifications, les pèlerinages, les pratiques de dévotion, les indulgences, la répétition mécanique de certaines prières ; en un mot, les actes extérieurs : voilà ce qui rend agréable à Dieu. En niant cette sorte de mérite, Luther s'est rapproché

de la véritable doctrine; mais, ici comme ailleurs, il est plus louable par ce qu'il a renversé dans *Babylone*, que par ce qu'il a édifié lui-même [1]. En effet le réformateur est tombé dans l'excès contraire : s'il refuse aux œuvres la vertu justifiante, il l'accorde à la foi dans le pardon des péchés; mais la rénovation intérieure, mais le changement du cœur, il le repousse de son système [2].

[1] L. I. p. 159 : « Nobis minime dubium est doctrinam hanc fuisse et adhuc esse in ecclesia romana magnopere vitiatam; licet adversarii nostri, quibus, melioribus argumentis carentibus, sæpissime mendacia refugium et asylum sunt, non dubitarunt hoc respectu, nobis papismi stigma inurere, sed quam falso postea patebit... nam in hoc, sicut in multis aliis, magis laudandus est (Lutherus) in iis, quæ ex Babylone evertit, quam quæ ipse ædificavit. »

[2] Barclay distingue deux sortes de rédemption, l'une objective et l'autre subjective. Voici comment il définit la première, ubi supra p. 164 : « Redemptio a Christo peracta in corpore suo crucifixo extra nos et qua homo, prout in lapsu stat : in salutis capacitate ponitur et in se transmissam habet mensuram aliquam efficaciæ, virtute spiritus vitæ, et gratiæ istius, quæ in Christo Jesu erat, quæ quasi donum Dei potens est superare et eradicare malum illud semen, quo naturaliter, ut in lapsu stamus, fermentamur. — Secunda hac cognoscimus potentiam hanc in actum reductam, qua non resistentes sed recipientes mortis ejus fructum, videlicet lumen, spiritum et gratiam Christi in nobis revelatam, obtinemus et possidemus veram, realem, et internam redemptionem a potestate et prævalentia iniquitatis, sicque evadimus vere et realiter redempti et justificati, unde ad sensibilem cum Deo unionem et amicitiam venimus. — Per hanc justificationem Jesu Christi minime intelligimus simpliciter bona opera, etiam quatenus a Spiritu sancto fiunt; ea enim ut vere affirmant

Qu'est-donc que la justification, dans l'enseignement des quakers? C'est Jésus-Christ enfanté dans l'homme, la racine sur laquelle sont entées les bonnes œuvres; c'est la renaissance intérieure qui engendre la sainteté, qui triomphe de la nature corrompue, la réduit en servitude et la ramène à Dieu. Cette doctrine est de tout point conforme au dogme catholique, seulement elle est énoncée en d'autres termes. Mais il y a plus: quand les amis de la lumière veulent s'exprimer avec franchise, ils se servent des mêmes formules que le concile de Trente[1]; adoptant jusqu'au mot *mérite,* ils enseignent la nécessité des bonnes œuvres, la possibilité d'accomplir les préceptes et même de s'abstenir de tout péché[2].

protestantes, effectus potius justificationis quam causa sunt. Sed intelligimus formationem Christi in nobis, Christum natum et productum in nobis, a quo bona opera naturaliter procedunt, sicut fructus ab arbore fructifera: internus iste partus in nobis, justitiam in nobis producens et sanctitatem, ille est, qui nos justificat, quocum contraria et corrupta natura... remota et superata est.»

[1] Barclay, à l'endroit cité, p. 165, se sert du mot *causa procurans,* au lieu de *causa meritoria;* ensuite il emploie les expressions *causa formalis* et *formaliter justificatus,* par quoi il entend la même chose que les catholiques.

[2] L. I. p. 167: « Denique, licet remissionem peccatorum collocemus in justitia et obedientia a Christo in carne sua peracta, quod ad causam ejus procurantem attinet, et licet nos ipsos formaliter justificatos reputemus per Jesum Christum intus formatum, et in nobis productum, non possumus tamen, sicut qui-

Clarkson dit : « Les quakers n'assignent qu'une
» petite différence entre la justification et la
» sanctification ; ils ne séparent point ces deux
» choses comme tant d'auteurs qui se renomment
» de Jésus. Les œuvres et la foi, comme le dit
» Richard Claridge, sont également comprises

dam (?) protestantes incauti fecere, bona opera a justificatione excludere ; nam licet proprie *propter* ea non justificemur, tamen *in* illis justificamur, et necessaria sunt, quasi causa sine qua non (par ce mot, les quakers n'entendent pas la même chose que les majoristes ou synergistes). » p. 168 : « Cum bona opera necessario et naturaliter procedant a partu hoc, sicut calor ab igne, ideo absolute necessaria sunt ad justificationem, quasi causa sine qua non, licet non illud propter quod, tamen id in quo justificamur, et sine quo non possumus justificari : et quamvis non sint meritoria, neque Deum nobis debitorem reddant, tamen necessario acceptat et remuneratur ea, quia naturæ suæ contrarium est, quod a Spiritu suo provenit, denegare. Et quia opera talia *pura et perfecta* esse possunt, cum a puro et sancto partu proveniant, ideoque eorum sententia falsa est, et veritati contraria, qui aiunt, sanctissima sanctorum opera esse polluta et peccati macula inquinata : nam bona illa opera, de quibus loquimur, non sunt ea opera legis, quæ Apostolus a justificatione excludit. » p. 167 : « Licet non expediat dicere, quod meritoria sint, quia tamen Deus ea remuneratur, patres ecclesiæ non dubitarunt verbo « meritum » uti, quo etiam forte nostrum quidam usi sunt sensu moderato, sed nullatenus pontificiorum figmentis... faventes. » Voilà une singulière manière de combattre les papistes ! Voyez aussi p. 195. Au reste, l'expression *in illis justificari*, au lieu de *propter illa*, est très heureuse ; car la seconde s'applique aux mérites de Jésus-Christ. Cependant l'Ecriture permet de dire aussi : *Nous sommes justifiés à cause de nos œuvres;* et la distinction entre *causa meritoria* et *causa formalis*, prévient toute équivoque.

Enfin notre auteur enseigne que l'homme régénéré peut s'abstenir du péché ; p. 197 : « In quibus sancta hæc et immacu-

» dans la justification parfaite. Qui est justifié
» est aussi sanctifié jusqu'à certain point, et l'on
» n'est sanctifié qu'autant qu'on est justifié. Par
» l'assistance et l'opération du Saint-Esprit, la
» justification rend toujours plus juste et plus
» vertueux. Si nous considérons l'ardeur avec
» laquelle nous désirons le Saint-Esprit, si d'ail-
» leurs nous mettons dans la balance notre fidé-
» lité à la grâce, nous verrons dans une alliance
» intime la justice et la sanctification; car toutes
» deux, marchant d'un pas égal, viennent à la
» suite de la docilité à la lumière intérieure[1]. »

Mais jusqu'à quel point notre sanctification peut-elle s'élever dans cette vie terrestre? Le

lata genitura plene producta est, corpus peccati et mortis crucifigitur, et amoritur, cordaque eorum veritati subjecta evadunt et unita : ita ut nullis Diaboli suggestionibus et tentationibus pareant, et liberentur ab actuali peccato et legem Dei transgrediendo, eoque respectu perfecti sunt : ista tamen perfectio semper incrementum admittit, remanetque semper, aliqua ex parte, possibilitas peccandi, ubi animus non diligentissime et vigilantissime ad Deum attendit. »

[1] Vol. II. *Rel.* ch. XIII. p. 319 et suiv. A la page 321, l'auteur cite un passage du quaker Henri Tuke : « By thys view of justification we conceive the apparently different sentiments of the apostles Paul and James are reconciled. Neither of them says that faith alone, or works alone, are the cause of our being justified; but as one of them asserts the necessity of faith, and the other of works, for effecting this great object, a clear and convincing proof is afforded that both contribute to our justification; and that faith without works, and works withouant faith are equally dead. »

même auteur va nous l'apprendre : « L'Esprit de
» Dieu, qui efface les péchés du monde, qui fait
» à l'homme un cœur nouveau, est assez puissant
» pour nous élever à la perfection. Toutefois les
» quakers ne mettent point au même niveau la
» perfection divine et la perfection humaine ; car
» ils enseignent que la dernière est toujours sus-
» ceptible d'augmentation. Quelle est donc leur
» doctrine ? C'est que l'homme, dans son état re-
» nouvelé, peut accomplir la loi morale. Aussi
» lisons-nous dans l'Ecriture que Noë et Moïse
» (Gen. VI. 9.), qu'Elisabeth et Zacharie
» (Luc. I. 6.) ont marché sans tache et sans
» reproche dans la loi du Seigneur [1]. »

Après cela, nous ne devons pas être étonnés, si l'on reproche aux trembleurs, ainsi qu'aux catholiques, de mettre leur propre justice à la place de celle de Jésus-Christ.

[1] Vol. II. ch. VII. scit. II. p. 193 : « This spirit of god... is... so powerfull in its operations, as to be able to lead him to perfection... »

§ LXVIII.

Doctrine sur les Sacremens.

Conséquens à leurs principes, les quakers ne voient, dans le baptême et dans la cène, que des actes purement spirituels, que des effets de la céleste lumière. C'est dans son cœur, disent-ils, que le fidèle trouve le gage de son adoption ; il n'a pas besoin de signe extérieur pour lui certifier l'amitié de Dieu. Il n'est donc pas vrai que les sacremens soient le sceau des promesses divines, ni même qu'ils rappellent la mémoire du Rédempteur. Introduire des rites et des symboles, c'est renverser la religion chrétienne, c'est retomber dans le judaïsme et s'approcher de l'idolâtrie. On a mal interprété nous ne savons quelles paroles et quelles actions du Sauveur des hommes, et voilà le fondement de la doctrine que nous combattons. Erreur funeste, aberration déplorable, qui mène directement à la ruine du sanctuaire !

Le véritable baptême, c'est la consécration de l'esprit, c'est le feu intérieur, qui rend inutile le bain de la régénération. Mais ce n'est pas tout : L'eau éteint la flamme, continuent les trembleurs,

le symbole détourne les regards de l'original; la figure, de la chose signifiée. Ainsi le baptême est l'ablution du cœur, la purification de toute souillure; c'est le commencement de la vie nouvelle[1].

Rien de plus remarquable que les preuves apportées en faveur de cette doctrine. Pour montrer que le sacrement de la régénération n'est pas d'institution divine, ils forcent en tout l'Ecriture, se livrent aux interprétations les plus licencieuses. Ici Barclay met grandement à contribution les écrits de Faust Socin. Quant au fondateur de la secte, nous ne pensons pas qu'il ait puisé ses principes dans les mêmes ouvrages. Ces sortes de productions n'avoient point pénétré dans l'échoppe du cordonnier, elles ne l'avoient point accompagné sur les montagnes avec ses troupeaux : c'est en suivant le fil de ses propres idées, que Fox parvint à sa doctrine sur le baptême. Mais Barclay, qui se chargea de prouver les oracles du prophète, a visiblement consulté les écrits dont nous parlons.

Voici maintenant l'enseignement des quakers

[1] Loc. cit. p. 341 : « Sicut unus est Deus, et una fides, ita et unum baptisma, non quo carnis sordes abjiciuntur, sed stipulatio bonæ conscientiæ apud Deum per resurrectionem Jesu Christi, et hoc baptisma est quid sanctum et spirituale, scilicet Baptisma Spiritus et ignis, per quod consepulti sumus Christo, ut a peccatis abluti et purgati, novam vitam ambulemus. »

sur l'eucharistie. Le corps et le sang de Jésus-Christ n'est autre chose que la semence céleste, que la lumière intérieure[1]. Ils citent saint Jean (ch. I. v. 4.) : *En lui étoit la vie, et la vie étoit la lumière des hommes;* ils confèrent avec ce passage (Ibid. VI. 50, 51.) : *Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel.... et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde;* puis ils prennent les expressions *vie, lumière, pain vivant, chair du Christ,* comme synonyme de *Christ intérieur*. En conséquence ils définissent la cène *la participation intérieure de l'homme intérieur au corps spirituel et intérieur de Jésus-Christ; participation qui donne la vie à l'âme, nous met en rapport et en commerce avec Dieu*[2].

[1] Loc. cit. p. 380 : « Corpus igitur hoc, et caro et sanguis Christi intelligendus est de divino et cœlesti semine ante dicto. » p. 378 : « Si quæratur, quid sit illud corpus, quid sit ille sanguis ? Respondeo, cœleste illud semen, divina illa et spiritualis substantia, hoc est vehiculum illud, seu spirituale corpus, quod hominibus vitam et salutem communicat. »

[2] Loc. cit. p. 383 : « Ita interna participatio est interioris hominis de hoc interno et spirituali corpore Christi, quo anima Deo vivit, et quo homo Deo unitur, et cum eo societatem et communionem habet. »

§ LXIX.

Les quakers rejettent le ministère de la parole. Prédication. Culte public.

Les quakers poursuivent leur idée fondamentale avec une infatigable persévérance. Continuons d'écouter nos docteurs. Les louanges, les adorations, le culte qui procède de l'activité de l'homme est réprouvé de Dieu trois fois saint. Nous ne devons penser et vouloir que dans la lumière intérieure; le principe divin doit être le seul mobile de nos actions. Lorsqu'il est utile pour sa gloire et expédient pour notre salut, Dieu sait bien mettre dans nos cœurs le désir et la prière, la crainte et l'amour; et alors, mais seulement alors, nous devons louer, bénir, adorer l'Etre suprême. Il en est de même de la prédication, car l'Esprit seul éclaire, illumine les intelligences[1].

[1] Loc. 1. p. 287 et seq. : « Omnis verus cultus, et Deo gratus, oblatus est Spiritu suo movente interne, ac immediate ducente, qui nec locis, nec temporibus, nec personis præscriptis limitatur : nam licet semper nobis colendus sit, quod oporteat indesinenter timere coram illo, tamen, quoad externam significationem in precibus, elogiis aut prædicationibus, non licet ea perficere nostra voluntate, ubi et quando nos volumus; sed ubi et quando eo ducimur motu et secretis inspirationibus Spiritus Dei in cordibus nostris; quæ Deus exaudit et acceptat, qui nunquam deest, nos ad precandum movere, quando expedit, cujus ille solus est

Or de là il suit

1° Qu'il n'existe point de ministère de la parole. En effet, si vous établissez des docteurs dans l'Eglise, dès lors la prédication n'est plus le langage de l'Esprit, vous mettez l'homme à la place de Dieu. La parole dans nos temples ne devroit être que l'épanchement de l'inspiration intérieure; mais, aveuglement déplorable! on en a fait une science, un art, un métier. Afin que ces nouveaux prophètes pussent dire quelque chose, on a rassemblé, compilé des matériaux; des projets d'instructions, des rapsodies profanes, voilà ce qui doit remplacer l'Esprit de Dieu. Aussi n'entendons-nous, de la bouche de ses apôtres, aucune parole de vie; leurs cœurs étant vides de Dieu, comment pourroient-ils remplir leurs auditeurs de la vertu d'en haut? C'est un ministère sec et stérile, un ministère frappé de mort que nous avons dans l'Eglise [1]. Que cet homme se livre aux

judex idoneus. Omnis ergo alius cultus, elogia, preces sive prædicationes, quas propria voluntate suaque intempestivitate homines peragunt, quas et ordiri et finire ad libitum possunt, perficere vel non perficere, ut ipsismet videtur, sive formæ præscriptæ sint, sicut Liturgia, etc., sive preces ex tempore per vim facultatemque naturalem conceptæ, omnes ad unum sunt cultus superstitiosus, græce εθελοθρησκεία et idololatria abominabilis in conspectu Dei, quæ nunc in die spiritualis resurrectionis ejus deneganda et rejicienda sunt. »

[1] Loc. cit. p. 275 : « Et magna quidem causa est, quod tam aridum, mortuum, siccum et sterile ministerium, quo populi ea

plus viles passions, qu'il se vautre dans la fange du vice, n'importe : s'il est revêtu d'une mission humaine, il peut annoncer, prêcher la doctrine du salut ! le ministère évangélique est devenu l'instrument de l'ambition et de la cupidité, on s'en sert comme de marchepied pour s'élever aux honneurs et aux richesses. Le Seigneur veut d'autres prédicateurs : tous, savans et ignorans, jeunes et vieux, hommes et femmes; tous ceux qui sont poussés par l'Esprit, doivent prêcher et glorifier Dieu publiquement dans l'assemblée des fidèles[1].

2° Une autre conséquence du principe posé plus haut, c'est qu'on doit rejeter toute formule de prières, toute liturgie. Nulle puissance sur la terre, disent les trembleurs, n'a le droit de s'interposer entre Dieu et l'homme; l'oraison est l'écho

sterilitate fermentantur, hodie tantopere abundat, et in nationibus etiam protestantibus diffunditur, ita ut prædicatio et cultus eorum, sicut et integra conversatio a Pontificia vix discerni possit aliquo vivaci zelo, aut spiritus virtute eos comitante, sed mera differentia quarumdam notionum et ceremoniarum externarum. » p. 229 : « Vita, vis ac virtus veræ religionis inter eos multum periit, eademque, ut plurimum, quæ in ecclesia romana mors, sterilitas, siccitas et acarpia in ministerio eorum reperitur. »

[1] Les anglicans sommoient les trembleurs de prouver leur mission par des miracles, s'ils vouloient rejeter le ministère existant. Nous lisons la réponse des quakers dans Barclay, p. 245 : elle est la même que celle de Luther aux catholiques. Au reste, pour conserver pure leur doctrine, ils se virent contraints d'établir des prédicateurs ambulans. Voy. Clarks. vol. II. *Rel.* ch. X. — XI. p. 247 — 276.

de la voix intérieure, l'élan du cœur touché par le principe divin.

Voici comment Barclay décrit leurs assemblées religieuses. Les amis de la lumière se rendent dans une salle où nul objet ne peut éveiller la piété, le sentiment de Dieu. Là, dans un profond silence, assis sur des bancs, ils se recueillent en eux-mêmes, chassent la pensée des choses terrestres, et se préparent à recevoir l'inspiration divine. Mais ce n'est pas assez que l'esprit rentre dans son propre sanctuaire; il doit encore sortir de lui-même, si nous osons le dire; pour percevoir la parole intérieure dans toute sa pureté, il faut qu'il s'abstienne de toute action, qu'il reste dans un repos parfait. Souvent durant une heure entière, ce solennel silence n'est interrompu que par les soupirs et les gémissemens; mais voilà que tout-à-coup un membre rempli de Dieu, fait éclater ses transports dans des prières ou dans un discours, suivant qu'il est poussé par l'Esprit d'en haut. Quelquefois aussi l'assemblée se sépare sans que personne ait pris la parole; mais alors encore nos âmes sont rassasiées, abreuvées d'ineffables douceurs[1]. Il arrive également que les fantômes

[1] Barclay p. 297 : « Imo sæpe accidit, integras quasdam conventiones sine verbo transactas fuisse, attamen animæ nostræ magnopere satiatæ, et corda mire secreto divinæ virtutis et Spiritus sensu repleta fuerunt, quæ virtus de vase in vas transmissa

du monde repoussent l'Esprit divin; que les ténèbres luttent contre la lumière, comme Jacob et Esaü dans le sein de Rébecca. Alors vous voyez l'*ami* profondément ému; déchiré par deux forces contraires, il soupire, il s'agite, il tremble de tout son corps [1]; mais enfin la lumière remporte la victoire, et il s'abandonne à la joie et à l'allégresse.

fuerit. » Clarkson dit vol. II. *Relig.* ch. XII. p. 279 : « For this reason (that men are to worship God only, when they feel a right disposition to do it), when they enter into their meetings, they use no liturgy or form of prayer. Such a form would be made up of the words of man's wisdom. Neither do they deliver any sermons that have been previously conceived or written down. Neither do they begin their service immediaty after they are seated. But when they sit down, they wait in silence, as the apostles were commanded to do. They endeavour to be calm and composed. They take no thaught as to what they shall say. They endeavour to avoid, on the other hand, all activity of the imagination, and every thing that rises from the will of man. The creature is thus brought to he passive, and the spiritual faculty to be disencumbered, so that it can receive and attend to the spiritual language of the creator. If during his vacation from all mental activity, no impression should be given to them, they say nothing. If impression should be afforded to them, but no impulse to oral delivery, they remain equally silent. But if, on the other hand, impressions are given to them with a impulse to utterance, they deliver to the congregation, as faithfully as they can, the copies of the several images, which they conceive to be painted upon their minds. »

[1] Loc. cit. p. 300 et seq. De là le nom de *quaker* ou *trembleur*. D'autres disent que Fox, appelé en justice, somma son uge de trembler devant la parole de Dieu, sur quoi celui-ci l'appela *trembleur*. Voy. par exemple, Clarkson, vol. I. *Introduc.* VII.

Bientôt le même enthousiasme transporte l'assemblée ; bientôt, ravis au delà de ce monde, tous ensemble glorifient le Seigneur, célèbrent ses louanges, exaltent ses perfections. Spectacle touchant et sublime (c'est Barclay qui le dit) que plusieurs n'ont pu voir sans être gagnés à notre église.

C'est ainsi que les trembleurs croient éviter toute superstition, réprimer la sagesse humaine, adorer Dieu en esprit et en vérité[1].

§ LXX.

Mœurs et usages.

Parlons maintenant de quelques maximes concernant les rapports sociaux et le commerce de la vie.

Les amis de la lumière reconnoissent le pouvoir politique dans tout ce qui ne tient pas à la religion ; mais ils refusent de lui prêter serment, et s'interdisent le métier des armes.

Les jeux de hasard sont rigoureusement défendus dans la secte. Un être pensant, disent-ils, devroit rougir de pareils amusemens ; combien

[1] Loc. cit. p. 297 : « Hujus cultus forma ita nuda est et omni mundana et externa gloria expers, ut omnes occasionem abscindat, quo hominis sapientia exerceatur, neque ibi superstitio et idololatria locum habet. » Cfr. 293. 304.

donc ne sont-ils pas indignes du chrétien? Ces récréations profanes sont une source de désordres, et font naître des habitudes incompatibles avec les sentimens religieux. Mais les quakers ne s'en tiennent pas là; ils réprouvent indistinctement toute sorte de jeux; et nous serions loin de les blâmer, s'ils ne condamnoient l'opinion contraire.

Ils s'élèvent également contre la musique, soit vocale, soit instrumentale. Ceci n'a certes rien qui puisse nous surprendre; car, nous l'avons vu, ils repoussent tout ce qui peut ennoblir le sentiment, élever l'âme vers son auteur. Personne, au reste, ne s'attendoit à trouver, dans l'échoppe du cordonnier, un juste appréciateur des beaux arts.

Quant aux théâtres, ils sont encore sévèrement interdits aux amis de la lumière. Ici notre législateur, nous aimons à le reconnoître, a été conduit par un esprit louable. Reste du paganisme, école du vice et de l'immoralité, asile de toutes les mauvaises passions, les spectacles ont été flétris par l'Eglise primitive[1], constamment réprouvés par

[1] Lact. *Instit. div.* l. VI. c. 20 : « Si homicidium nullo modo facere licet, nec interesse omnino conceditur, ne conscientiam perfundat ullus cruor... comicæ fabulæ de stupris virginum loquuntur, aut amoribus meretricum, et quo magis sunt eloquentes, qui flagitia illa finxerunt, eo magis sententiarum elegantia persuadent, et facilius inhærent audientium memoriæ versus numerosi et ornati. Item tragicæ historiæ subjiciunt ocu-

les hommes pieux. Plaçons-nous pour un instant dans un point de vue moins élevé. Lorsque les sciences, les lumières et la vertu, c'est-à-dire, quand la vraie civilisation fleurira parmi les hommes, alors sera venu le jour où les théâtres seront déserts ou du moins abandonnés au bas peuple, comme une poupée. Ses habitués d'aujourd'hui, tous beaux esprits qui représentent la civilisation du siècle, ses habitués les fuiront eux-mêmes, si toutefois ils s'élèvent au niveau de leur époque. Si la noblesse et l'aménité des manières, si les connoissances et la vérité des mœurs étoient moins étrangères dans nos cercles, on n'iroit point se repaître de fictions chimériques, d'enivrantes illusions. Rien de plus propre à mettre dans tout son jour la sécheresse et le vide

lis parricidia, et incesta regum malorum, et cothurnata scelera demonstrant. Histrionum quoque impudicissimi motus, quid aliud nisi libidines docent et instigant? Quorum enervata corpora, et in muliebrem incessum, habitumque mollita, impudicas fœminas inhonestis gestibus mentiuntur. Quid de mimis loquar corruptelarum præferentibus disciplinam? Qui docent adulteria, dum fingunt, et simulatis erudiunt ad vera? Quid juvenes aut virgines faciant: cum et fieri sine pudore, et spectari libenter ab omnibus cernunt? Admonentur utique quid facere possint, et inflammantur libidine, quæ aspectu maxime concitatur: ac se quisque pro sexu in illis imaginibus præfigurat, probantque illa, dum rident. » Comme Louis XIV demandoit à Bossuet ce qu'il pensoit des théâtres, celui-ci répondit: « Il y a contre des raisons sans réplique, et de grands exemples en leur faveur. »

de nos salons, que la fureur avec laquelle on court les théâtres[1].

Enfin les danses, les contes, les romances, les idylles et toutes les poésies de ce genre, ont encouru l'indignation des trembleurs. On le voit, plusieurs conseils des moralistes chrétiens, nos hérétiques les érigent en préceptes, et condamnent positivement ce que les catholiques et les protestans réprouvent ou ne permettent pas. Cela, au reste, n'étoit pas difficile; car, d'un côté, la secte ne se compose que de quelques milliers d'individus; d'autre part, les adhérens de Fox appartiennent presque exclusivement aux classes inférieures: en sorte qu'ils sont forcés par leur condition même de s'abstenir de la plupart des choses qui leur sont défendues.

Reste encore quelques maximes fondées sur des idées confuses de liberté et d'égalité politiques*. Les titres: *Votre Majesté*, *Votre Excellence*, *Votre Grandeur*, etc., ont été inventés par l'orgueil; cette manière de saluer: *Votre très humble serviteur*, est une basse flatterie; c'est un péché de se découvrir, de plier le genou devant un homme, de lui adresser la parole au pluriel. Pour toutes

[1] Clarkson, vol. I. *Mor. Educ.* c. I. — IX. p. 1 — 158, expose et défend les coutumes dont nous venons de parler.

* On se rappelle le toast de Fox: A S. M. le peuple souverain. (*Note du trad.*)

ces choses, les quakers demandent des preuves tirées de l'Ecriture, sans quoi ils ne peuvent les approuver; car jamais l'Esprit ne leur a inspiré de faire la révérence à qui que ce soit, d'adresser au roi le titre de *Majesté* [1], etc.

§ LXXI.

Observations sur la doctrine et sur la discipline des quakers.

Nous avons exposé la doctrine des quakers sans préjugé quelconque, sans prévention aucune; nous avons même éprouvé pour la secte, par comparaison avec les autres, un sentiment de faveur, un amour de prédilection. Leurs efforts pour rappeler la religion dans le sanctuaire de l'esprit, leurs combats contre le monde et ses maximes, leur désir immense de la nourriture céleste, leur soif de la lumière intérieure, enfin leur enseignement qui nous montre la vertu du Christ purifiant et régénérant le fidèle; tout cela nous a commandé une considération sincère : raison de plus pour nous croire en état de jeter un coup d'œil impartial dans le fond du système.

Leur doctrine sur le paganisme est beaucoup plus douce que celle des premiers réformateurs,

[1] Clarkson vol. I. *Pec. cust.* c. I. — VII. p. 257 — 386.

ils semblent avoir mieux apprécié les phénomènes du monde moral avant Jésus-Christ. Mais s'ils ont apporté quelques correctifs dans cette matière, ils y ont été contraints par engagement d'opinions : ils vouloient, en affoiblissant les suites de la chute originelle, montrer dans les sages de l'antiquité, les effets de la lumière supérieure.

A l'égard de l'homme déchu, ils partagent la croyance des luthériens ; de sorte que l'humanité, dans le cours de son histoire, leur offre les mêmes difficultés qu'à leurs devanciers. Or, pour résoudre ces difficultés, ils détruisirent la différence caractéristique entre les temps païens et les temps chrétiens ; et voilà pourquoi on leur reprocha, comme nous avons vu, de confondre la semence divine avec la nature humaine, de rejeter par conséquent la dégradation primitive et la restauration de l'homme en Jésus-Christ. Effectivement, la réflexion conduisit plusieurs partisans du système à cette opinion. Cependant l'on fut injuste envers les quakers : on les accusa de voiler leurs sentimens, pour en imposer par des expressions captieuses; mais, au lieu de cela, il eût fallu montrer que leurs principes mènent directement à cette conséquence, que l'esprit humain n'est point déchu de son état primordial, qu'ainsi la venue du Christ n'étoit point nécessaire.

Sans doute il leur seroit difficile de répondre

à cette question : Si dans tous les temps, le Christ a répandu la même vertu vivifiante, d'où vient-il qu'après son incarnation, et non auparavant, l'esprit a vaincu la chair, la lumière dissipé les ténèbres, la vérité repris son empire? Pourquoi le polythéisme a-t-il disparu? Pourquoi le monde a-t-il été renouvelé? Encore une fois, d'où vient cette transformation? Auroit-elle sa source dans la nature humaine? Le germe divin déposé dans les cœurs, devoit-il faire éclore et mûrir, à travers les siècles, ses fruits de bénédiction? Non, cette hypothèse ne peut être admise; car nous voyons l'homme, avant sa réparation, s'enfonçant toujours dans sa chute; nous voyons les ténèbres s'épaissir devant les intelligences, le vice se multiplier et couvrir bientôt la face de la terre. Et que sert-il aux quakers de recourir à la semence divine? Elle n'explique pas davantage le miracle de la restauration; puisque, dans tous les âges, dans tous les temps, suivant leurs principes, elle a versé les mêmes flots de lumière [1]. Seroit-ce enfin

[1] Barclay est remarquable sur ce sujet. Qu'on nous permette de citer ses paroles, car nous verrons tout à la fois comment les prophètes interprètent l'Ecriture sainte. Loc. cit. p. 145 : « Ad ea argumenta, quibus hactenus probatum est, omnes mensuram salutiferæ gratiæ habere, unum addam, idque observatu dignissimum, quod eximium illud apostoli Pauli ad Titum dictum est, II. 11 : *Illuxit gratia illa salutifera omnibus hominibus erudiens nos, ut abnegata impietate et mundanis cupiditati-*

la doctrine enseignée par le Sauveur, seroit-ce sa parole de vie qui a sauvé le monde? Mais nos sectaires n'attachent pas une si grande importance à l'enseignement évangélique; avec le Christ intérieur, ils peuvent se passer et des prophètes, et du Docteur suprême, et de l'Ecriture sainte[1]. En effet, la lumière supérieure, disent-ils, est non-seulement la première source, mais encore l'unique règle de foi; l'Esprit enseigne toutes les vérités que Jésus apporta sur la terre[2].

bus, temperanter et juste et pie vivamus in præsenti sæculo; quo luculentius nihil esse potest, nam utramque controversiæ partem comprehendit. Primo, declarat hanc non esse naturalem gratiam seu vim, cum plane dicat esse salutiferam. Secundo non ait, paucis illuxisse, sed omnibus. Fructus etiam ejus, quam efficax sit, declarat, cum totum hominis officium comprehendat; erudit nos primo abnegare impietatem et mundanas cupiditates; et deinde totum nos docet officium, primo, temperanter vivere, quod comprehendit æquitatem, justitiam, et honestatem, et ea quæ ad proximum spectant. Et denique, pie, quod comprehendit sanctitatem, pietatem et devotionem, eaque omnia, quæ ad Dei cultum, et officium hominis erga Deum spectant. Nihil ergo ab homine requiritur, vel ei necessarium est, quod hæc gratia non doceat. »

[1] Barcl. l. I. p. 110 : « Credimus enim, quod sicut omnes participes sunt mali fructus Adæ lapsus, cum malo illo semine, quod per eum illis communicatum est, proni et ad malum proclives sint, licet millies mille Adæ sint ignari, et quomodo prohibitum fructum ederit; ita multi possint sentire divini hujus et sancti seminis virtutem, eaque a malo ad bonum converti, licet de Christi in terram adventu, per cujus obedientiæ et passionis beneficium hac fruantur, prorsus ignari sint. »

[2] Loc. cit. l. I. p. 20 : « Quod nunc sub litem venit illud est.

Les trembleurs modernes semblent avoir senti tout le poids de cette difficulté, soit qu'ils l'aient aperçue d'eux-mêmes, soit qu'elle leur ait été faite par leurs adversaires. Dans une note, Clarkson dit qu'après la glorification du Sauveur, l'Esprit divin s'est communiqué avec plus de profusion. Mais chacun le voit, ce sont là des paroles jetées en l'air pour sauver les apparences; vainement voudroit-on faire entrer ce nouveau dogme dans le système, il ne peut y trouver la moindre place[1].

Ainsi les quakers, de même que leurs pères dans l'hérésie, vinrent échouer contre l'histoire

quod postremo loco affirmavimus, scil. idem permanere et esse Sanctorum fidei objectum in hanc usque diem. » Barclay cherche aussi à s'appuyer sur le témoignage de l'Ecriture sainte. Il dit par exemple (ubi supra) : « Si fides una est, unum etiam est fidei objectum. Sed fides una est; ergo : Quod fides una sit, ipsa Apostoli verba probant ad Ephes. 4, 5. » — Ensuite : « Si quis administrationis objiciat diversitatem : Respondeo, hoc nullo modo objectum spectat, nam idem Apostolus, ubi ter hanc varietatem nominat, I. Cor. 12, 4, 5, 6, ad idem objectum semper recurrit. Sic *idem Spiritus, idem Dominus, idem Deus*. Præterea, nisi idem et nobis et illis erit fidei objectum, tunc Deus aliquo alio modo cognosceretur quam spiritu; sed hoc absurdum; ergo. » L'auteur continue sur le même ton. Il est vrai que ces commentaires sont contre toutes les règles de l'herméneutique, mais n'importe; c'est la lumière surnaturelle qui les a dictés.

[1] Clarks. vol. II. *Rel.* c. VII. sect. 2. p. 187 : « The quakers believe, however, that this spirit was more plentifully diffused, and that greater gifts were given to men, after Jesus was glorified, than before. »

du genre humain. Mais ce n'est pas tout, leur système, comme tel, est absolument insuffisant : il conduit précisément aux difficultés qu'ils cherchent à prévenir avec le plus grand soin. En effet, comme nous savons, ils enseignent d'une part que le Seigneur accorde à chaque homme un jour de visite; d'autre part, que les vertus des païens sont l'effet de la sainte lumière intérieure. Et que se proposent-ils dans ces deux points de doctrine? D'éviter d'abord la prédestination calvinienne, ensuite le pélagianisme et le sémipélagianisme, erreurs qu'ils reprochent aux catholiques. Mais chose remarquable, sitôt qu'ils se détournent de l'un de ces abîmes, ils se précipitent dans l'autre nécessairement; si bien que leur édifice s'écroule de lui-même de fond en comble.

Quand ils veulent échapper au pélagianisme, ils enlèvent à l'homme toute faculté spirituelle, toute force supérieure. Tant s'en faut, disent-ils, que nous opérions le bien nous-mêmes, qu'il se fait hors de notre volonté, par la vertu du Sauveur [1]; tout ce qu'il y a de louable dans le monde païen [2] ne doit être

[1] Barcl. l. I. p. 189 : « Posteriora opera (sc. gratiæ seu Evangelii) sunt spiritus gratiæ in corde, quæ secundum internam et spiritualem legem facta sunt; quæ nec in hominis voluntate, nec viribus ejus fiunt, sed per vim spiritus Christi in nobis. » D'après cela, quand Barclay dit que la grâce divine doit exciter les forces de l'homme, que signifient donc ces paroles?

[2] Loc. cit. p. 103 : « Contradicit et enervat falsam pelagiano-

expliqué que par la semence divine. Ainsi donc impuissance dans la créature, efficacité dans l'Esprit. D'après cela qu'est-ce que la lumière intérieure des quakers ? C'est au fond le sens religieux et moral, l'intelligence anéantie dans la chute et rendue à l'homme; c'est la raison elle-même en tant qu'elle se rapporte aux choses de Dieu, mais non point l'acte, le développement de cette faculté. Aussi Barclay appelle-t-il la lumière une nouvelle essence communiquée au croyant, l'aptitude, la faculté de percevoir la justice céleste[1]. C'est ainsi

rum, semipelagianorum et socinianorum doctrinam, qui naturæ lumen exaltant et liberum hominis arbitrium; dum omnino naturalem hominem a vel minima in salute sua parte excludit, ullo opere, actu vel motu suo, quoad primo vivificetur, et actuetur spiritu Dei. »

[1] Loc. cit. p. 72 : « Quis enim cum aliqua rationis specie autumare potest, tale cor ex se habere potestatem, aut aptitudinem, vel aptum esse hominem ad justitiam perducendi. » Ici les protestans citent contre les quakers le passage de saint Paul (Rom. II. 14.), et ils l'entendent dans le même sens que les catholiques l'avoient interprété contre les réformateurs. Quant à Barclay, il répond, p. 530 : « Hæc natura intelligi nec debet nec potest de natura propria hominis, sed de natura spirituali, quæ procedit a semine Dei in homine... Ita ut bene concludamus, naturam, cujus hoc loco meminit Apostolus, qua gentes dicuntur facere ea, quæ legis sunt, non esse communem hominum naturam, sed spiritualem naturam, quæ ex opere spiritualis et justæ legis in corde scriptæ procedit : fateor eos, qui alterum extremum tenent, quando hoc testimonio a socinianis et pelagianis (sicut etiam a nostris, quando hoc testimonio ostendimus, quomodo ex gentibus aliqui lumine Christi in corde salutem adepti sunt) premuntur, et ad angustias reducuntur, respondere, quas-

que nos hérétiques échappent aux erreurs défendues par Pélage.

Mais qui ne reconnoît aussitôt l'ancienne doctrine protestante ? La perte de l'image de Dieu, sa restauration en Jésus-Christ, voilà ce qui s'offre d'abord à l'observateur. La seule différence entre les deux enseignemens, c'est qu'ici la réhabilitation vient immédiatement après la déchéance, et que la vertu réparatrice possède plus de force contre le mal. Aussi toutes les difficultés inextricables contre lesquelles se débattent les luthériens, se reproduisent-elles dans le système des trembleurs avec une nouvelle force : ils placent trop bas l'homme naturel, pour qu'ils puissent éviter la prédestination. Comme leurs ancêtres, ils disent bien que nous pouvons ou résister, ou consentir à la grâce ; mais vain détour ! Vous refusez à l'homme l'intelligence et la volonté ; et vous l'accusez s'il reste dans les ténèbres, s'il n'entend point la voix de l'Esprit ! Ainsi de deux choses l'une : ou vous attribuez à Dieu la résistance de la créature, et dès lors nous voilà arrivés à la

dam reliquias cœlestis imaginis in Adamo relictas esse. Sed cum hoc absque probatione affirmatum sit, ita et dictis suis alibi contradicit, quo etiam causam suam amittunt...» p. 108 : « Non intelligimus hanc gratiam, hoc lumen et semen esse accidens, ut plerique inepte faciunt, sed credimus esse realem, spiritualem substantiam, quam anima hominis apprehendere et sentire potest. »

prédestination ; ou vous faites du hasard le régulateur de la lumière, de la grâce céleste, et nous tombons encore dans la même erreur ; car hasard est synonyme de fatalisme[1].

[1] Clarkson diffère encore ici du sentiment de Barclay. S'efforçant d'arrondir le système des quakers, voulant à tout prix le mettre d'accord avec la raison et l'Ecriture sainte, il s'engage lui-même dans des difficultés inextricables, et renverse d'une main ce qu'il édifie de l'autre. Il complète la doctrine de Barclay sur la condition primitive de l'humanité ; car il faut toujours, de gré ou de force, en revenir là. Il distingue une double image de Dieu dans l'homme, l'une *éloignée* et l'autre *immédiate.* La première est l'entendement, la raison humaine : *The mental unterstanding, the power of reason* (vol. II. *Rel.* c. I. p. 114). Et quelles sont les fonctions de cette faculté ? Elle conduit l'homme dans le commerce de la vie, lui fait connoître les choses de la terre.

Quant à l'image de Dieu prochaine, immédiate, elle est une puissance, une faculté spirituelle dans la raison humaine ; c'est une émanation de l'Esprit supérieur, une portion de la vie divine ; c'est ce par quoi l'homme connoît l'Etre suprême et demeure en rapport avec lui. Voici les paroles de Clarkson : « But he gave to Man at the same time, *independently* of his own intellect or unterstanding, a spiritual faculty, or a portion of the life of his own spirit, to reside in him. This gift occasioned Man to become more immedially, as is expressed, the image of the almighty. It set him above the animal and rational part of his nature... It made him spiritually mended. It enabled him to know his duty to god, and to hold a heavenly intercourse with his maker... Adam then, the first man, independently of his rational faculties received from the almigthy into his own breast such a emanation from the life of his own spirit. »

Faisons maintenant quelques observations. 1° D'après cette doctrine, il seroit faux de dire, purement et simplement, que l'homme dans sa chute a perdu l'image de Dieu ; car il est encore éclairé par la raison dans ce qui concerne la vie présente ; c'est-

La révélation intérieure des quakers soulève encore d'autres difficultés. Que Dieu se communique immédiatement à chaque homme, que l'Esprit saint enfante dans les cœurs toute vérité; et la révélation extérieure, et l'incarnation du Verbe doivent être rejetées nécessairement. Si tous sont illuminés d'en haut, il n'y a plus de docteurs du genre humain; si tous sont prophètes, il n'y a plus d'inspiration particulière. Aussi les sectaires,

à-dire qu'il possède encore l'image éloignée, et même, selon notre auteur, une portion de l'image proprement dite. 2° Dans l'exposition du système, nous avons entendu que toute vraie prière, que toute instruction religieuse n'a sa source que dans la lumière divine. Or les principes exposés dans cette note fournissent l'explication de ce point de dogme : c'est que nulle faculté humaine n'a jamais eu le moindre rapport avec les choses surnaturelles. 3° Enfin la doctrine de Clarkson ne contredit point celle de Barclay; quoique plus développée, elle ne renferme aucun article auquel celui-ci n'eût pu souscrire sans rien changer à son système.

Clarkson dit encore : *It* (l'image de Dieu proprement dite) *made him know things not intelligible* SOLELY *by his reason.* Ainsi les choses finies ne sont pas le seul objet sur lequel la raison puisse s'exercer; et, si elle ne peut connoître Dieu, c'est quand elle est abandonnée à ses propres efforts. Mais si la raison est active dans la notion de Dieu, il s'ensuit que son exercice est toujours nécessaire. Or que devons-nous conclure de là ? c'est que la doctrine du prophète sur le ministère évangélique est radicalement fausse. Et d'ailleurs si l'on ne peut nier l'activité de l'esprit humain, quand il est question de la connoissance du Créateur, on ne peut non plus rejeter la coopération de la volonté, quand il s'agit de l'amour du souverain bien : nouvelle conséquence reconnue par Barclay, mais non point par Clarkson. Voyez l'ouvrage cité p. 188.

pour démontrer leur lumière intérieure, s'appuient-ils sur les communications célestes faites aux hommes envoyés de Dieu.

Mais l'écueil contre lequel vient se briser tout le quakérisme, c'est la constitution intime du *moi* humain. Vainement voudroit-on le nier, l'homme ne parvient à la conscience de lui-même que sous l'action d'un autre esprit, que sous une influence étrangère, s'exerçant du dehors. Les révélations positives, loin de contredire cette vérité, la placent au contraire dans le plus grand jour. La lumière interne marche à la suite de la lumière extérieure; à la révélation dans nos cœurs, correspond la révélation hors de nous; la parole de l'esprit a pour condition la parole articulée. Les prophètes mêmes ont été soumis à cette loi générale : ou l'Esprit qui se manifestoit prenoit une forme accessible aux sens, ou il rattachoit ses instructions à la croyance, aux attentes de toute l'époque. Ici nous ne pouvons faire qu'une exception. *Lumière de lumière*, Jésus-Christ trouva en lui-même toute vérité; dans sa personne divine l'esprit absolu s'unit à la nature humaine sous l'unité d'un seul *moi*, d'une seule conscience. Toutefois, à s'en tenir au texte biblique, on ne voit pas même qu'en Jésus-Christ l'esprit humain se soit développé indépendamment de toute influence extérieure.

Or le principe fondamental des quakers, c'est que l'idée de Dieu s'éveille dans l'intelligence sans la parole, sans aucune action du dehors. Mais comment furent-ils engagés dans cette erreur? ne seroit-elle pas une conséquence du protestantisme? Voilà ce que nous allons examiner.

Brisant les lois de l'esprit humain, Luther donna de nouvelles puissances à l'homme régénéré. Or pouvez-vous prescrire des conditions extérieures à ces facultés internes? Si, pour devenir la propriété de l'homme, elles n'ont besoin de trouver dans sa nature aucun point de contact; si les lois qui les gouvernent ont leur siége dans une région supérieure, de quel droit prétendroit-on les assujétir à la règle de l'intelligence humaine? Dieu seul met ces facultés dans le fond de notre être : voulez-vous assigner des bornes à l'activité divine? voulez-vous limiter le principe d'en haut? Ainsi les luthériens dirent : L'action de Dieu n'est point bornée par les lois internes du *moi* humain; leurs disciples ajoutèrent qu'elle est affranchie de toute condition extérieure. Sous ce rapport, le quakérisme est le complément des doctrines du seizième siècle; ce n'est que dans le système de Fox qu'il est conséquent de dire avec le réformateur wittenbergeois : *Dieu seul instruit le fidèle intérieurement.*

En effet, l'enseignement public, de même que l'existence des Ecritures, suppose que l'homme

possède encore certaines facultés endormies ; que ces facultés peuvent être appelées à la vie par la parole; que l'empreinte, le type qui est dans nos âmes peut s'éveiller et parvenir à la conscience du *moi*. Or les luthériens effacèrent dans l'homme l'image de Dieu, c'est-à-dire l'intelligence et la volonté : comment concevoir alors l'Ecriture sainte et la prédication? quelle puissance la parole de Dieu vient-elle ranimer? quel point de contact trouve-t-elle dans nos cœurs? Au lieu de reconnoître le développement des facultés religieuses, le père de la réforme en admet une nouvelle création : mais ici l'enseignement n'est pas plus nécessaire que lorsque notre auteur fit l'homme intelligent et libre. Est-ce la parole du maître qui donne à l'élève la faculté d'acquérir telles connoissances? Luther défendit le ministère evangélique, mais il se mit en contradiction choquante avec lui-même; les quakers rejetèrent la prédication, mais ils mirent à nu la fausseté de tout le système.

On voit aussi que, dans les principes exposés plus haut, la manifestation du Verbe est destituée de tout fondement. Les *amis* disent bien que Dieu nous donne sa lumière en vue de Jésus-Christ, mais le sacrifice consommé sur la croix ne trouve aucun point d'arrêt dans leur doctrine. En effet, si le divin Sauveur n'est que victime, s'il devoit

seulement effacer les péchés des hommes, il n'étoit pas nécessaire qu'il vînt au milieu de nous : il pouvoit souffrir et mourir dans un monde inconnu. La révélation du divin amour qui s'est manifesté en nous donnant son Fils unique, l'intimation des volontés suprêmes, la connoissance de notre fin dernière : tous ces bienfaits appartiennent évidemment à l'œuvre de la rédemption, mais le système que nous combattons les livre à la dérision du siècle.

Aussi, dès le commencement de la secte, on fit aux quakers le reproche que nous soulevons en ce moment. Quelles ne sont point les conséquences de vos principes, leur disoit-on ; c'est qu'il n'est point nécessaire de connoître les actions et les souffrances du Fils de Dieu ! A cela ils répondoient par cette distinction : Ou cet homme a été éclairé par la lumière de l'Evangile, ou non. Or, dans le premier cas, il est obligé de connoître la vie du Sauveur ; mais il n'en est pas ainsi dans le second : la parole intérieure enseigne à l'infidèle toute vérité[1]. Reith, célèbre dans le parti, nioit formel-

[1] L. I. p. 110 : « Sicut credimus, omnino necessarium esse iis historiam externam Christi credere, quibus Deus ejus scientiam voluit aliquo modo communicare ; ita ingenue fatemur hanc externam scientiam esse consolabundam illis, qui subjecti sunt, et hoc interno semine et lumine acti : nam non solum sensu mortis et passionum Christi humiliantur, sed et in fide confirmantur, et ad sequendum præstantissimum ejus exemplum ani-

lement cette proposition : *Pour arriver à la vie bienheureuse, il faut croire à la mort et à la résurrection de Jésus-Christ.* Dans son histoire de Zinzendorf, Spangenberg, évêque morave, écrit ces mots : « L'Oint du Très-Haut livré à la croix, son sacrifice *ôtant les péchés du monde*, c'est pour les trembleurs, comme pour les sages du siècle, une folie qu'ils ne peuvent comprendre[1]. » En Amérique, nombre de quakers ne voient dans l'histoire du Médiateur qu'une allégorie philosophique, un mythe religieux; et Barclay lui-même avoit donné pleine carrière à ces monstruosités. Nous lisons presque à chaque page dans ses écrits : Le *Sauveur crucifié dans l'homme, le Verbe intérieur souffrant sous le poids du péché, etc.* Le Christ visible ne peut se concilier avec une église purement spirituelle; un Dieu s'abaissant jusqu'à

mantur... necnon sæpissime reficiuntur et recreantur gratiosissimis sermonibus, qui ex ore ejus procedebant. »

[1] Quelques auteurs ont conclu de tout cela que jamais les quakers n'ont reconnu le sacrifice de la croix. Cette conséquence est fausse : Barclay ne laisse aucun doute à cet égard. Il dit à la page 109 : « Per hoc nullo modo intelligimus, neque volumus minuere, nec derogare a sacrificio et propitiatione Jesu Christi, sed e contra magnificamus et exaltamus illam, etc. » Conf. p. 148. 164, et passim. Clarkson, dans l'ouvrage cité, p. 320, rapporte ce passage du quaker Henri Tuke : « So far as remission of sins and capacity to receive salvation, are parts of justification, we attribute it to the sacrifice of Christ, » in whom we have redemption through his blood, the forgivness of sins, according to the riches of his grace. »

notre misère, n'est point à la hauteur de ces esprits élevés : pour ne point rougir du divin maître, ils transforment le Rédempteur historique en une idée pure et sans forme.

C'est ainsi que, parvenue à son dernier complément, la réforme est allée se perdre dans une espèce de gnosticisme. En effet les quakers ont de l'Homme-Dieu la même idée que les docètes juifs. L'humanité de Jésus-Christ est la forme nécessaire de sa divinité, de même que l'Eglise, avec ses institutions fondamentales, est la forme de la religion chrétienne. Si donc vous rejetez l'humanité du Verbe, bientôt sa divinité disparoît sans retour, et le céleste Libérateur dès lors n'est plus qu'un être de raison.

Empreint d'un faux spiritualisme, le système des quakers heurte de front toute la théologie. Aussi quelle n'est pas leur aversion pour cette *prostituée de Babylone?* « Falloit-il donc, s'écrient-ils, qu'elle survécût au seizième siècle, et portât son poison jusqu'à nous! » Comme les réformateurs, ils repoussent toute activité humaine, flétrissent par conséquent les sciences et la philosophie[1]. Tout ce qui ressemble à une idée claire et déterminée,

[1] Clarkson dit, ubi supra, p. 249 : « They reject all school divinity, as necessarily conneted with the ministry. They believe, that if a knowledge of Christianity had been obtainable by the acquisition of the Greek and Roman languages, and trough the

tout ce qui a l'apparence d'un terme scientifique soulève leur indignation. Conduits par une sorte d'instinct, ils rejettent le langage consacré par l'Eglise et par l'école ; et s'ils font quelques exceptions à cette règle, c'est qu'autrement ils ne pourroient se faire entendre sur certains sujets. Mais aussi qu'est-il arrivé ? Ils sont tombés dans une indifférence absolue pour le dogme, le christianisme s'est obscurci parmi eux : des sentimens vagues, des rêveries, des fantômes seroient tout leur système, toute leur religion, si des influences étrangères ne les avoient souvent ramenés aux enseignemens positifs de l'Evangile[1].

medium of the Greek and Roman philosophes, the Greeks and Romans themselves had been the best proficients in it; whereas the gospel was only foolishness to many of these. » Ces paroles sont un pêle-mêle d'erreur et de vérité. Barclay s'exprime avec beaucoup plus de colère.

[1] Clarkson dit : « Les quakers se tiennent, autant que possible, aux expressions de l'Ecriture, et par là ils évitent les disputes théologiques qui ont déchiré toutes les autres communions (ubi supra, p. 313). » Nous ne voyons non plus chez les païens aucune controverse dogmatique. C'est qu'ils n'avoient point de doctrine, point de symbole ; c'est que leur religion, n'offrant rien à l'esprit, ne parloit qu'aux sens et à l'imagination. Si les premiers chrétiens eussent autant ressemblé aux quakers qu'il leur plaît de le dire, depuis long-temps l'Evangile auroit disparu. En effet, le christianisme repose sur une doctrine enseignée par l'Intelligence suprême ; des notions et des idées servent de fondement à son histoire, en sorte qu'il n'éveille les sentimens qu'après avoir éclairé la raison. Au reste, on le voit dans tous les siècles, ceux qui se déclarent contre le langage de l'Eglise, ne placent

Venons enfin à leur doctrine sur les sacremens. Quand ils disent que la cène nous met dans un commerce intérieur avec Dieu ; que le baptême n'est pas l'ablution du corps, mais la consécration de l'âme, ils ne font que répéter ce que l'Eglise a proclamé dans tous les siècles. Mais nos hérétiques ne s'en tiennent pas là ; ils ajoutent que les mystères de Dieu ne sont que des actes de l'intelligence, que des effets de la lumière céleste. Or ces principes, on le voit assez, mettent au néant la révélation positive, heurtent de front l'Ecriture sainte, et renversent les lois de l'esprit humain. Ainsi donc il faut distinguer : d'un côté, la doctrine des quakers sur les sacremens renferme

ordinairement le dogme que sur le dernier plan ; les mots seuls, pour eux, sont chose sacrée, ils repoussent tout le reste comme profane. Les quakers ne font point exception à la règle. Par exemple, ils rejettent les expressions *personne* et *Trinité ;* mais aussi leur doctrine sur le mystère d'un Dieu trois et un, est si peu précise, si peu déterminée, que les ariens, les sabelliens, les photiniens et même les disciples de Paul de Samosate auroient pu se servir de leurs formules. Le terme de *Trinité,* disent les trembleurs, ne se trouve ni dans Justin, ni dans Irénée, ni dans Tertullien, ni dans Origène, ni en général dans les Pères des trois premiers siècles : *They find it neither in Justin Martyr, nor in Irenæus, nor in Tertullian, nor in Origen, nor in the fathers of the three first centuries of the church*, ubi supra, p. 314. Nous croyons bien et pour une bonne raison, que les quakers n'ont pas lu ce mot dans les saints Pères, quoiqu'il se trouve dans Théophyle d'Antioche, dans Tertullien, Novatien, Origène, Denis de Rome et Denis d'Alexandrie.

quelques vérités, et sous ce rapport elle ne leur appartient pas en propre; d'autre part elle consacre les plus graves erreurs, et sous ce rapport c'est bien la doctrine du quakérisme.

Quel est le vide de leurs pensées, la sécheresse de leur âme dans les assemblées religieuses; quel l'ennui mortel qui les dévore, et les fantômes qui leur remplissent la tête, Dieu le sait[1]. Puissans chrétiens qui trouvez en vous-mêmes la foi, l'espérance et l'amour! Mais non, vous ne pensez à rien, vous n'aimez rien; inertes et passifs, vous attendez en silence des révélations. Et voyez comment les prophètes se font illusion. L'Esprit divin ne s'attache qu'à ce qui existe déjà dans l'âme; quand il échauffe et vivifie le sentiment, ce n'est point en mettant dans l'homme un cœur nouveau. Qu'est-ce donc que l'inspiration des quakers? Ce sont des impressions reçues du dehors, des affections long-temps réprimées, et rien de plus[2]. Vainement se débattent-ils contre l'humain, il faut qu'ils en subissent la

[1] Un écrivain dit: « De là vient que vous trouvez dans une assemblée de quakers, une collection de niaises figures, et pourtant il y a bien peu d'idiots parmi eux. Plusieurs attendent la vision céleste comme Jacob, c'est-à-dire en dormant. D'autres sont là avec une figure sur laquelle l'ennui a visiblement placé son trône. »

[2] Clarkson, vol. I. p. 146 et suiv., a un passage qui montre comment les quakers furent conduits à cette doctrine, que Dieu

loi. Qui ne voit d'ailleurs que l'homme foible dans la foi ne peut tirer aucun avantage d'un semblable culte? Nous ne ferons plus qu'une question : si l'Esprit divin, pour exciter le sentiment religieux, déploie une vertu créatrice; si, comme le disent les quakers, il ne s'attache à rien de

seul éclaire les intelligences et vivifie les cœurs, indépendamment de toute activité humaine. Souvent, par une force mystérieuse, nous sommes entraînés vers les choses d'en haut; subjuguée par un charme invincible, notre âme s'ouvre au Sauveur du monde et trouve dans son sein d'ineffables douceurs. Or c'est ce phénomène qui fit penser aux quakers que la lumière seule éveille les idées et les sentimens religieux. Comme le passage de Clarkson nous fait voir bien avant dans l'esprit du système, nous croyons devoir le traduire ici. « Non-seulement, dit-il, la parole interne » porte la lumière dans les intelligences, mais encore Dieu nous » éclaire par le moyen du monde visible, par le spectacle de la » nature. L'homme, qui ne ferme point son cœur à cette voix » divine, contemple les cieux, les animaux et les plantes avec » les yeux de l'esprit. S'il porte ses regards autour de lui, » tout lui présente quelqu'instruction pour la nourriture de son » âme, et cela sans aucun mouvement de sa volonté, *Without* » *any motion of his will.* En toute chose il reconnoît les attri- » buts de la divinité; les cieux et la terre l'invitent à la recon- » noissance, le convient de s'offrir en holocauste au Seigneur. » Quand le tendre agneau bondit et se joue sur la prairie, il » voit dans l'Esprit le bonheur de l'innocence; aperçoit-il ail- » leurs le chêne altier déraciné par la tempête, la lumière in- » térieure lui montre la vanité de la puissance humaine, » tandis qu'à la vue de l'arbuste qui a survécu à l'orage, elle » lui révèle tout le prix de l'humilité. En automne, quand » les feuilles tombent, il pense à la fragilité de ses jours, et con- » çoit la nécessité d'amasser des richesses pour le ciel. C'est ainsi » que l'Esprit de Dieu instruit l'homme par les phénomènes du » monde extérieur. Mais quand cet Esprit s'est retiré, ou pour

préexistant dans le cœur de l'homme, qu'est-ce qui l'empêche de susciter des prophètes et des prédicateurs parmi les enfans qui viennent de naître? Assurément dans cette hypothèse, l'enfant pourroit être l'organe du Saint-Esprit tout aussi bien que l'adulte.

Nous avons vu comment ils mettent aux prises la lumière et les ténèbres, le ciel et l'enfer. Voulez-vous attacher fortement l'esprit humain, le rappeler dans son propre sanctuaire, donnez-lui un objet extérieur sur lequel il puisse s'exercer. Mais, bien loin de là, les trembleurs livrent le fidèle à lui-même, lui arrachent tout ce qui pourroit élever

» mieux dire, quand on n'y prête point une oreille attentive, il
» ne peut donner toutes ces instructions. Le spectacle de la na-
» ture n'éveille par lui-même que des idées naturelles, l'homme
» mondain n'y puise que des jouissances périssables. Il peut
» aimer la lumière du soleil, admirer la beauté des fleurs,
» l'architecture des plantes, la vitesse du *moineau*, la munifi-
» cence de son plumage; mais cette beauté supérieure de la na-
» ture, ce charme indicible qui nous rappelle à Dieu; voilà ce
» qui est perdu pour lui. Les choses de la terre ne peuvent
» faire sur nous aucune impression surnaturelle. » Sans doute le spectacle de la nature n'éveille l'image de Dieu que dans les cœurs éclairés par la grâce, sans doute c'est l'Esprit divin qui fait naître toutes les pensées qui nous élèvent vers le ciel; mais sans l'acte de l'homme, sans la coopération de l'intelligence, vainement la lumière, soit interne, soit extérieure, feroit-elle briller tous ses rayons; elle ne passeroit point jusqu'à l'âme, elle ne porteroit aucun fruit. Les quakers le reconnoissent forcément, quand ils assignent cette condition : *Who is* ATTENTIVE *to these divine notices, sees the world with spiritual eyes*.

son âme et le porter à Dieu. Nous concevons maintenant qu'ils ne puissent, dans leurs assemblées, se dégager des choses de la terre. Ainsi leur tremblement et leurs contorsions, loin d'être la marque de l'approche du Saint-Esprit, nous montrent toute la fausseté de leur système.

CHAPITRE III.

Les Herrnhuters ou frères Moraves. — Les Méthodistes.

§ LXXII.

Remarques historiques. — Les frères Moraves.

Les erreurs que nous allons passer en revue se composent des principes enseignés par les herrnhuters et par les piétistes : il faut donc parler avant tout de ces deux communions.

Vainement l'Eglise fit-elle tous ses efforts pour ramener les hussites dans le sanctuaire de la vérité ; ce parti subsista jusqu'à la réforme qui, avec l'espérance, lui rendit sa première vigueur. Animées des mêmes passions, les deux sectes se reconnurent bientôt pour sœurs ; mais quand elles voulurent se donner la main, comme la première étoit la plus foible, il lui fallut subir la doctrine protestante. Rétablir le royaume de Dieu, asseoir l'Eglise sur de nouvelles bases, telle étoit bien

la devise de Jean Huss comme celle de Martin Luther; mais pourtant les deux réformateurs différoient sur des points essentiels.

Voici en deux mots quel étoit l'enseignement des hussites avant leur transformation. Ils ne connoissoient rien moins que la doctrine de Luther sur la foi justifiante : par conséquent ils avoient aussi d'autres principes sur les actes humains. Leur morale étoit sévère jusqu'à l'absurde : qui le croiroit? pour condition de leur alliance avec les catholiques, ils exigeoient qu'on punît de mort tous les péchés mortels; c'est-à-dire, comme ils l'entendoient, *les excès dans le boire et dans le manger, l'usure, l'incontinence, le mensonge, le parjure, les rétributions de messe, etc.* Plusieurs vouloient même accorder à chacun le droit de mettre à mort quiconque commettroit un de ces péchés. Le fondateur de la secte, nous le savons, n'avoit point enseigné toutes ces monstruosités; mais il n'est pas moins vrai que l'impulsion donnée par lui devoit aller au fanatisme le plus étrange. Et ne disoit-il pas lui-même : Si un prince ou un chef de l'Eglise tombent dans une faute grave, personne dès lors n'est plus tenu de leur obéir?

Ce ne sont pas là, du reste, toutes les absurdités que nos sectaires vouloient imposer aux catholiques : Vous renverserez, nous disoient-ils encore, les établissemens destinés à l'instruction; vous re-

connoîtrez que celui qui se nomme maître-ès-arts est un païen, un publicain; sinon vous ne serez point nos frères. Cependant la réflexion, l'expérience et le malheur amenèrent quelques changemens salutaires dans tous ces points de doctrine.

Dans la suite, une partie d'entre eux s'allièrent aux vaudois et en empruntèrent plusieurs erreurs étrangères à Huss, ainsi qu'à Rokyccana, chef des calixtins. Ces derniers ne différoient des catholiques que par l'usage du calice; mais nos hérétiques s'en séparèrent en 1450, et formèrent une corporation particulière sous le nom de *frères moraves* ou *de Bohême*. D'après une apologie publiée l'an 1508, ils combattirent non-seulement la transsubstantiation, mais encore la présence corporelle; et, si l'on peut conclure quelque chose de leurs formules, ils avoient, à l'égard de la cène, à peu près les mêmes sentimens que les réformés. Quoiqu'ils reconnussent sept sacremens, ils rejetoient, comme on peut bien le croire, l'ordination catholique : car Jésus-Christ, disoient-ils, est la source immédiate de toute juridiction. Enfin ils attaquèrent le purgatoire et la vénération des saints.

Quant à la discipline, ils se distinguèrent toujours par une grande sévérité; ils faisoient surtout un fréquent usage de l'excommunication. On comptoit parmi eux les *aspirans*, les *élus* et les *parfaits*; ainsi trois classes dans lesquelles ils

étoient rangés selon leur progrès dans la vie spirituelle. Or telle étoit la doctrine des frères de Bohême au temps où ils s'unirent au père de la réforme.

Contre sa coutume, Luther montra la plus grande indulgence pour les opinions des sectaires moraves; aussi gagna-t-il beaucoup par cette modération. Non-seulement ils reconnurent la présence réelle [1], mais encore ils admirent les principes de la justification protestante [2]. Ceci eut lieu dans une confession de foi publique remise entre les mains du roi Ferdinand. Désormais les frères de Bohême et les frères de Saxe furent unis par une alliance solennelle, et Luther conçut de ses nouveaux fidèles l'opinion la plus avantageuse. « Autrefois, dit-il, je haïssois les picards (c'est ainsi qu'il appelle ses partisans de Moravie); mais ils se montrent aujourd'hui bien plus polis, bien plus galans, bien plus aimables; je dirai même bien plus honnêtes et bien meilleurs. »

[1] *Confess. bohemica,* art. XIII. Dans Augusti, ubi supra, P. IX. p. 205 : « Item et hic corde credendum ac ore confitendum docent, panem cœnæ dominicæ verum corpus Christi esse, quod pro nobis traditum est, calicemque verum sanguinem ejus, etc. Docent etiam, quod his Christi verbis, quibus ipse panem corpus suum, et vinum speciatim sanguinem suum esse pronuntiat, nemo de suo quidquam affingat, admisceat aut detrahat, sed simpliciter his Christi verbis neque ad dexteram neque ad sinistram declinando credat. »

[2] *Art.* VI. p. 284 et seq. Conf. art. XI. p. 300.

De leur côté, les frères n'avoient pas des choses aussi flatteuses à lui dire : ils lui envoyèrent une députation pour lui représenter les désordres de ses adeptes, et lui faire vivement sentir la nécessité d'une réforme sur ce point. « Voyant que dans notre église, dit un protestant, l'on n'est pas bien scrupuleux sur les mœurs et sur la conduite, ils ont cru devoir envoyer une députation pour en avertir Luther[1]. » Il leur fut également permis de conserver le célibat ecclésiastique. L'alliance entre les deux communions fut renouvelée en 1575, mais elles ne formèrent jamais une seule église unie par des liens extérieurs.

La maison d'Autriche n'eut pas autant à se louer de leur politesse que le père de la réforme. Ils nourrissoient contre elle une haine profonde; et, sitôt qu'ils jugeoient l'occasion favorable, ils étoient prêts à soulever l'étendard de la révolte. Souvent l'autorité se vit obligée de sévir contre eux. Alors plusieurs se réfugièrent en Pologne où ils s'unirent aux réformés et aux anabaptistes. Les émigrations continuoient encore au commencement du dix-huitième siècle. D'autres se dirigè-

[1] *Principes de la constitution des frères moraves* par François Buddéus. Cet ouvrage se trouve dans les écrits du comte de Zinzendorf, Francfort-sur-le-Mein 1740, p. 229. Le principal écrit sur les hussites de cette époque est : *Joachimi Camerarii historica narratio de fratrum orthodoxorum ecclesiis in Bohemia, Moravia et Polonia*, Heidelberg 1605.

rent également vers la Lusace, et se fixèrent dans les possessions du comte de Zinzendorf, et surtout dans la montagne de Hutberg. Enfin des protestans mécontens vinrent implorer la protection du même seigneur, et toute la colonie fut appelée du nom de *Herrnhut* *.

§ LXXIII.

Spener et les Piétistes.

Jacques-Philippe Spener, né à Ribeauvillers dans l'Alsace, en 1635, déclara une guerre à mort à la croyance de sa communion, à l'évangélisme d'Allemagne. Le père de la réforme, s'écrie-t-il, heurte de front l'Ecriture sainte, ébranle le christianisme jusque dans ses fondemens; sans vie, sans chaleur, sa doctrine remplit l'âme de formules glacées, favorise le vice et tarit la source de la vertu. Et que sont la plupart de nos prédications, continue-t-il? l'écho fidèle des discours académiques: l'ignorance, la sécheresse, l'aigreur, le ton dogmatique, voilà ce qui distingue les apôtres de nos jours. Ils ignorent le don céleste: dites-leur que la rosée divine peut seule féconder la

* *Herrnhut* veut dire *garde* ou *protection du Seigneur*. C'est de là, comme on le voit, que vient le nom de *herrnhuter*. (*Note du trad.*)

semence évangélique, c'est un langage qu'ils ne peuvent comprendre; car jamais ils n'ont éprouvé la force de Dieu. Aussi ne sort-il de leur bouche aucune parole de vie, capable d'émouvoir les cœurs et les volontés[1].

Ce qui augmentoit encore la douleur de Spener, c'est qu'il n'attribuoit point cette désolation à des causes passagères; mais il en avoit découvert la principale source dans les dogmes fondamentaux de son église. Sans doute il ne vit point toute la profondeur du mal : que l'arbre planté par Luther ne puisse porter que de mauvais fruits, c'est ce que son regard ne lui montra pas avec évidence; mais tout en se faisant illusion à lui-même, il vouloit asseoir la réforme sur de nouvelles bases. En effet il combattoit l'enseignement du XVI[e] siècle dans plusieurs articles; les rapports de la foi avec les bonnes œuvres, la possibilité d'accomplir la loi, la perfection exigée du chrétien non moins que la force de la vertu sanctifiante, enfin les relations entre la nature et la grâce : telles sont les questions sur lesquelles il se déclaroit contre les symboles luthériens.

[1] Des protestans même peignent cette époque avec des couleurs plus fortes encore. Voyez par exemple, *Philippe Jacques Spener et son siècle, exposition historique,* par Guillaume Hossbach, prédicateur à la nouvelle église de Jérusalem à Berlin, Berlin, 1828. I[re] partie, p. 1 — 185.

Il dogmatisa d'abord à Strasbourg, puis à Francfort, à Dresde, à Berlin. Il obtint partout les plus grands succès. Dans plusieurs ouvrages, mais principalement dans ses *Pia desideria*, il dit ouvertement sa croyance devant toute l'Allemagne protestante. Alors tous les docteurs s'arment pour la défense de l'orthodoxie luthérienne : Quel est ce nouvel apôtre, s'écrie-t-on de toute part, qui déclare la guerre à son église, qui proclame la foi justifiante active par l'amour, qui représente la régénération comme transformant l'homme dans tout son être, etc. ! Vaines clameurs, efforts inutiles : Spener trouve toujours un libre accès dans les cœurs ; il sape à grands coups la réforme, et l'ébranle jusque dans ses dernières profondeurs [1].

[1] Les théologiens de Wittenberg, Deutschmann, Lœscher, Hannecken et Neumann se distinguèrent parmi les adversaires de la nouvelle doctrine. Un protestant, Hossbach, dans le point de la justification, s'élève contre ces docteurs ; il les accuse d'être déchus de l'orthodoxie luthérienne (*Spener et son époque*... IIe partie, p. 61, 221, 232). Quels que soient le mérite et les talens de cet écrivain, nous ne craignons pas de le dire : il n'a point approfondi l'enseignement du XVIe siècle ; presque toutes les définitions qu'il donne du dogme manquent de netteté et de précision. Aussi dit-il à la page 229, que toute la dispute n'étoit qu'une logomachie. Tel ne fut point l'avis des théologiens de Wittenberg ; ils comprirent que la controverse rouloit sur le fond des doctrines, mais non pas sur des mots. Dans l'article des bonnes œuvres, il se met en contradiction formelle avec le livre de la Concorde, et se déclare pour le fondateur du piétisme (p. 244). Il dit ailleurs (p. 240) : « Ce zèle mal entendu fit tomber les *orthodoxes* dans de graves erreurs ; par exemple, ils

Cependant, quelle que soit la célébrité dont jouit cet homme remarquable, on est en droit de lui faire de graves reproches. A l'égard de l'Eglise il n'avoit que des vues étroites et bornées :

soutenoient que le chrétien ne peut accomplir la loi, ni faire aucune bonne œuvre. N'étoit-ce pas une honte à l'église luthérienne, comme le disoit Spener, d'enseigner une semblable doctrine, d'autant plus qu'elle contredisoit les principes du maître, ainsi que les livres symboliques. Mais ce n'est pas tout : Non-seulement les œuvres du fidèle, poursuivoient les wittenbergeois, ne sont pas bonnes, mais elles ne sont guère plus mauvaises que ses prévarications mêmes; ils ajoutoient qu'il est impossible à l'homme de s'abstenir de tout péché mortel, et défioient les piétistes de montrer un seul juste qui ait marché constamment dans la loi du Seigneur : toutes propositions étranges, insoutenables. » Oui sans doute, voilà des propositions étranges parmi les chrétiens, mais non point dans la réforme ; ce sont, au contraire, les nouveautés de Spener qui heurtent de front toutes les confessions de foi luthériennes. Si le réformateur d'Alsace eût rejeté les livres symboliques et renié l'enseignement de Luther, nous devrions lui donner droit dans tous ces points de doctrine; mais il invoquoit ce double témoignage, en quoi il avoit évidemment tort. Au reste, Walchs, Schrœkh et d'autres écrivains sont tombés dans les mêmes erreurs que Hossbach.

Cependant Spener partageoit les principes de Luther concernant l'Eglise; il disoit également : *Chaque fidèle est prêtre;* mais aussi voilà tout ce qu'il avoit de commun avec le docteur saxon. Lors donc que la faculté de Wittenberg déclare « que Spener regarde les symboles comme des livres purement humains, dans lesquels il peut bien s'être glissé quelques erreurs; qu'il affranchit le fidèle de toute autorité sur la terre dans les choses de foi ; qu'à son jugement ce n'est pas la société fondée par Jésus-Christ, mais l'Ecriture seule qui conserve la parole de Dieu, » on voit que Spener, pour saper la réforme, posa les mêmes principes que Luther avoit invoqués contre l'église catholique.

jamais il ne put en pénétrer la nature et la constitution. S'il exalte la foi, ce germe divin, cette vertu supérieure qui produit les bonnes œuvres, consacre et purifie l'homme, il n'est pas moins vrai, d'un autre côté, qu'il menaça de l'ensevelir sous les ruines du christianisme. C'est qu'il n'apprécia point la science à sa juste valeur : partout au contraire il répandit une sorte d'aversion pour ces vastes idées qui éclairent l'intelligence, en même temps qu'elles satisfont la raison. Or de là cette *sensiblerie* malade que l'on observe parmi les piétistes, de là aussi leur indifférence absolue pour le dogme. Spener n'avoit d'ailleurs aucune profondeur, aucune étendue dans l'esprit : il étoit également incapable de poursuivre une idée jusqu'aux dernières limites, et d'embrasser tout un ordre de conceptions. On remarque bien dans les écrits du réformateur une certaine universalité qui le préserva, lui personnellement, de plus grandes erreurs ; mais il étoit dominé par un secret penchant au mysticisme, et bientôt le mouvement qu'il imprima dans cette direction ne trouva plus de contrepoids, tellement qu'il devoit aller aux plus graves aberrations.

Enfin on ne peut méconnoître dans Spener un certain esprit d'orgueil qui le poussoit à s'ériger en docteur, à fonder une corporation particulière. L'Eglise protestante, disoit-il, est un corps malade

et gangrené; elle tarit la source de la vertu. Nous ne contestons pas la vérité de ces paroles; mais il ne s'ensuit pas qu'il ait eu le droit, disent ses adversaires, de dresser autel contre autel, de former une secte au milieu de sa communion. Pendant son séjour à Francfort, en 1670, il fonda ses *collegia pietatis*, *assemblées de quelques bonnes âmes* qui se réunissoient pour leur édification. C'est de là que les spenériens ont reçu le nom de piétistes *. Sans être entièrement séparés des luthériens, ces hérétiques forment néanmoins une communion particulière; et malgré leur fausse dévotion, leur hypocrisie et leur orgueil, ils sont encore le sel de l'église protestante.

Une opinion répandue dans la secte, mais étrangère à son fondateur, c'est que le fidèle doit être assuré du moment de sa justification. Il est très facile, disent les piétistes, de reconnoître l'heure où la grâce régénère, purifie tout notre être. En effet chaque homme, un jour dans sa vie, est saisi de frayeur à la vue des jugemens de Dieu; mais bientôt la foi lui apporte des consolations, remplit son âme d'un bonheur, d'une joie toute céleste. Or c'est à ce double signe que chacun doit

* Peu de temps après, Schwenfeld et Jacques Bohm formèrent des sociétés semblables en Silésie; Théophile Broschbandt et Henri Muller, en Saxe et en Prusse; Wigler, dans le canton de Berne, etc.; et c'est ainsi que la secte s'étendit au loin. (*Note du trad.*)

discerner le moment de sa délivrance. Doctrine absurde, et qui peut avoir les suites les plus funestes! Ce fidèle élevé dans les principes de notre sainte religion, a toujours aimé son Créateur comme un père tendre, miséricordieux; puis il a marché constamment dans la voie du Seigneur. Voulez-vous donc que ce juste soit jeté dans le désespoir, que la crainte éteigne en lui le sentiment de l'amour et de la confiance? Non. Eh bien! le voilà condamné à finir ses jours dans les angoisses et les alarmes : car pour goûter la paix du cœur, il faut, dites-vous, que la vengeance divine nous ait glacés d'effroi.

Et qui ne reconnoît la filiation de cette doctrine? elle découle immédiatement des principes luthériens sur la justification. Le docteur de Saxe érigea ses affections particulières en règle générale; tout ce qu'il avoit éprouvé dans sa conscience, il le proclama la vérité suprême. Pendant sa résidence à Wartbourg, il écrivoit au sujet des anabaptistes : « Il faut éprouver ces nouveaux apôtres; et s'ils ont été jetés dans le désespoir, si le précepte a imprimé dans leur cœur ses épouvantemens, vous pourrez reconnoître leur mission supérieure. » Nous savons d'ailleurs que, suivant Luther, la vertu réparatrice crée de nouveau les facultés spirituelles. Or cette doctrine mène encore à la même erreur, que le fidèle peut déterminer

l'heure et la minute dans laquelle s'est opérée sa régénération. L'enseignement catholique, comme on le voit, repousse toutes ces aberrations; car la grâce, dit l'Eglise, agit dans l'homme à travers tout son pèlerinage; si l'Esprit de Dieu est conféré dans le baptême, il continue de produire ses fruits de bénédiction.

§ LXXIV.

Réunion des frères moraves et des piétistes.

Les principes de Spener étoient enseignés publiquement à l'université de Hall. Or, c'est dans cette école que furent élevés Zinzendorf [1], Watteville et Spangenberg; docteurs et, selon d'autres, évêques des frères moraves réfugiés à Herrnhut. D'un côté l'indifférence dogmatique, de l'autre l'amour du commandement, rapprochèrent bientôt les nouveaux chrétiens; puis les maîtres apportèrent quelques idées étroites, et les adeptes une discipline sévère : de là le herrnhutisme.

La colonie du comte de Zinzendorf se compo-

[1] Voyez la *Vie du comte de Zinzendorf*, par K. A. Barnhagen d'Ense, Berlin 1830. L'auteur trace le portrait de l'hérésiarque avec beaucoup de talent et beaucoup d'impartialité. Spangenberg, Reichel, Duvernoy ont aussi écrit la vie de Zinzendorf. Il vit le jour à Dresde, l'an 1700, et mourut en 1760.

soit de frères moraves, de luthériens et de réformés. Il s'efforça de réunir tous les partis; et grâce à leur commune indifférence, il y réussit facilement. Nous sommes tous réunis dans le *principal article*, disoit-il : pourquoi tarder plus long-temps de nous donner la main? Mais comment des sectaires aussi divergens de croyances et d'opinions, pouvoient-ils être frères dans la foi? C'est qu'aux yeux du docteur, tous ceux qui croient à la rédemption par la mort de Jésus-Christ, ne font qu'un seul troupeau, qu'une seule église; comme si ce dogme n'étoit point en alliance intime avec d'autres questions. Cependant, pour éviter les reproches de ses adversaires, il partagea sa communion en trois classes, les luthériens, les réformés et les frères [1].

Que l'esprit d'orgueil ait eté le principal mobile de Zinzendorf, c'est ce que montrent jusqu'à l'évidence et ses paroles et sa conduite. Pour lui aussi l'église luthérienne est irrémissiblement corrom-

[1] Nous lisons dans la collection des œuvres de Zinzendorf, p. 205 : « Il (Mélanchthon) ne demande unité de croyance que dans les dogmes essentiels. Tous les partis pourroient donc se réunir dans les points fondamentaux; mais aveuglement déplorable! chaque docteur présente son article comme un point accessoire, et fait de la doctrine opposée une erreur fondamentale. » Que ce principe fût devenu terrible, si on l'avoit réduit en pratique! On ne lit pas sans intérêt ce que Zinzendorf dit des catholiques, au milieu des persécutions qu'il avoit à essuyer de la part des protestans. Voyez Barnhagen, p. 49. 143 et passim.

pue ; mais sa société va donner un asile à tous les membres qui ne sont pas encore gangrenés ; et dès lors privée de chaleur et de vie, la réforme disparoîtra sans retour. Il faut, dit-il dans son langage, *qu'elle soit tellement désalée, tellement sucée, qu'il n'en reste plus qu'un squelette*[1]. Il refusa même de reconnoître la confession d'Augsbourg jusqu'en 1748.

Dans leurs écrits comme dans leurs prédications, les frères ne parlent presqu'exclusivement que de la mort du Sauveur. Ce sacrifice est effectivement le centre de la foi chrétienne ; il doit donc être, en quelque sorte, le thême de tous les discours des fidèles rachetés par la victime sans tache. Toutefois les herrnhuters ne placèrent point ce mystère dans tout son jour. Pour émouvoir et toucher les cœurs, ils dessinent ce drame pathétique d'un crayon vif et animé ; mais leurs descriptions ne disent rien à l'intelligence, et n'éveillent que des sentimens vagues, sans consistance. Cependant cette théologie*, dans le commencement de la secte, inspira aux frères une grande force morale, qui se

[1] Comparez l'ouvrage intitulé : *Vie d'Albert Bengel*, par Frédéric Burk, Stuttgard 1831. p. 380. L'auteur fait très bien ressortir les rapports de Bengel avec les frères moraves. Voyez p. 376 — 402.

* On l'appeloit *la théologie de la croix et du sang : Kreuz- und Blut-Theologie;* expression tournée en ridicule par les protestans modernes d'Allemagne. (*Note du trad.*)

manifesta surtout dans leur zèle pour les missions. On a vu d'ailleurs, parmi ces hérétiques, des âmes remplies des plus beaux sentimens religieux; et, pour s'en convaincre, il suffit de lire l'admirable description qu'un simple frère donne de la piété intérieure[1]. Sans doute aussi dans les rapports de la vie ordinaire, la contemplation de la croix porta les fruits les plus abondans. Et ne devoit-il pas en être ainsi? Qui peut considérer les souffrances du Fils de Dieu sans l'aimer? et qui l'aime garde ses commandemens. Ici la sensibilité donne un point d'appui à la pensée : le cœur et l'esprit s'enflamment également de reconnoissance, et conçoivent l'horreur du péché.

On a reproché aux herrnhuters de contempler chaque plaie du Sauveur, de s'arrêter avec minutie à toutes les circonstances de la passion, à tous les pas du Christ montant sur le Calvaire[2]. Cette objection suppose bien peu de connoissance du cœur humain : l'amour ne s'éloigne qu'avec peine de l'objet aimé, il veut descendre dans tous les détails. Néanmoins nous devons le dire, les frères tombèrent dans de graves abus : chaque méditation, chaque exercice est prescrit au disciple de Zinzendorf; le chemin de la croix lui est tracé

[1] Voy. *Collection des œuvres de Zinzendorf*, à l'end. cité, p. 235 et suiv.

[2] Barnhagen, p. 283.

irrévocablement. Et pourtant quelle richesse la mort du Rédempteur n'offre-t-elle pas au fidèle, au savant comme à l'ignorant, à l'homme qui pense comme au cœur sensible! Il faut donc que dans l'Eglise du Christ, toute cette richesse soit ouverte à tous les vœux du chrétien. Mais le caractère propre de l'hérésie, c'est toujours de n'envisager un grand tout que sous un seul point de vue.

La discipline, les mœurs et les coutumes des frères moraves; par exemple, l'excommunication, le lavement des pieds, la division de la secte en plusieurs bandes et plusieurs chœurs; tout cela n'entre pas dans notre sujet. Nous ferons cependant une remarque; c'est que nous retrouvons, dans les usages de ces sectaires, plusieurs traits de l'histoire ecclésiastique. Ainsi le choix des pasteurs par le sort nous rappelle les ordalies du moyen âge*; les prières pendant la nuit, les acœmètes des premiers siècles**. Zinzendorf exposoit les peintures les plus dégoûtantes : de même les manichéens représentoient sur la toile leur doctrine touchant le mariage.

Chose aussi remarquable : le herrnhuter, dans

* Dans le moyen âge, pour acquérir la certitude d'un fait douteux, on employoit le sort et des épreuves de plusieurs espèces. C'est ce qu'on appeloit *Ordalies* ou *ordéals*. (*Note du trad.*)

** *Acœmètes* (d'α privatif, et de κοιμάω dormir) est le nom de certains religieux qui entretenoient une psalmodie continuelle dans leurs églises. (*Note du trad.*)

tous les rapports sociaux, est attaché à un joug de fer; nul libre cours n'est laissé à ses efforts. Qui le croiroit? c'est la société même qui choisit l'épouse à l'époux. Dans l'Eglise catholique, tous sont également assujétis à la vérité : nul ne peut s'en écarter ; mais pour tout le reste liberté pleine et entière : le fidèle n'est lié que par les moyens nécessaires aux bonnes mœurs et à la conservation de la vérité. Les frères moraves, au contraire, proclament une fausse liberté dans le domaine de la vérité, ce sanctuaire où la nécessité doit régner en souveraine.

Les Méthodistes.

§ LXXV.

Profonde décadence de l'église anglicane. — Les Méthodistes veulent sauver l'Evangile.

Pendant la révolution d'Angleterre, l'effervescence, le fanatisme religieux avoit enfanté les crimes les plus atroces, les forfaits les plus noirs; mais bientôt le doute et l'indifférence vinrent s'emparer de cette malheureuse nation. Un parlement illégalement convoqué par Cromwell, avoit proclamé

sa vocation supérieure : *Au ton dont nous avons parlé*, dit-il, *on peut voir que l'esprit de Dieu agit en nous*. Ensuite il ouvre ses séances par des solennités religieuses ; les membres protestent que, pendant le service divin, ils ont éprouvé un bonheur indicible, une joie toute céleste ; preuve certaine de leur union avec Jésus-Christ [1]. Il est facile de se représenter les mœurs publiques de cette époque : au milieu de ces commotions violentes, de ces déchiremens douloureux, on vit croître une race corrompue jusqu'à la moelle des os. Les rangs de l'armée se trouvoient remplis d'une foule d'enthousiastes, de voyans, de prophètes, de prédicateurs *; le peuple qui s'étoit élancé au delà des nues, se vautroit maintenant dans la fange. Re-

[1] M. Villemain dit en parlant du discours que Cromwell prononça à l'ouverture du parlement de 1635 : « C'est une espèce de sermon, rempli du nom de Dieu, et de citations de l'Ecriture. Il exhorte les députés à être fidèles avec les Saints, et les félicite d'être avoués par Jésus-Christ, et d'avouer Jésus-Christ. C'étoit une adresse assez remarquable d'éluder ainsi l'élection populaire par la vocation divine, et de flatter cette assemblée, au nom de ce qu'il y avoit d'illégal et d'inusité dans sa réunion. » (*Histoire de Cromwell, d'après les mémoires du temps et les recueils parlementaires,* Bruxelles, 1831, tom. II. p. 6 et suiv.)

* « Les officiers prêchoient les soldats, et les nouveaux républicains marchoient au combat en chantant des hymnes fanatiques. » (*Histoire de la révolution d'Angleterre,* par David Hume, Bâle, 1789, p. 13.) — On en vint jusqu'à supprimer le mot *royaume* dans l'oraison dominicale, on disoit : *Que votre république arrive* (ubi supra, p. 285.) — (*Note du trad.*)

poussé, traîné dans la boue, le clergé anglican ne sut jamais s'élever à la hauteur des circonstances; la persécution n'avoit point retrempé son âme dans le malheur; il vit de sang-froid la corruption faire des progrès effrayans[1].

Pendant sa longue existence, l'Eglise aussi a plus d'une fois gémi sur le relâchement de son clergé; mais toujours, pour réveiller les peuples et les pasteurs, Dieu suscita des hommes remplis de sa vertu toute-puissante. Les remèdes qu'ils apportoient au monde varioient avec les besoins des temps; mais tous partirent de ce point de vue, que les lois et les institutions ne possèdent point en elles-mêmes le principe vital, qu'elles peuvent seulement ranimer les forces de telle époque assoupies dans le sommeil de la mort. Nous voyons une foule d'ouvriers évangéliques semer au loin la parole du salut; partout ils font naître le repentir, ils arrachent partout les âmes de la voie de perdition. Ailleurs c'est un ordre religieux qui se charge d'instruire les peuples, ou de les rame-

[1] Robert Southey, dans l'ouvrage intitulé: *Vie de Jean Wesley, de l'origine et de la propagation du méthodisme*, traduit de l'anglais, par Frédéric Adolphe Krummacher, 1828. tom. I. p. 261 et suiv.; Southey, disons-nous, fait un tableau vif et animé de toute cette époque. On n'a guère à lui reprocher que les peines inutiles qu'il se donne pour excuser l'église anglicane. Il seroit aussi à désirer qu'il eût mieux étudié l'histoire de l'église catholique.

ner dans le sentier de la justice, ou bien qui remplit en même temps cette double fonction. Cependant, comme toutes les choses de ce monde, ces corporations traversent différens âges, arrivent à une période de déclin; et plus d'une fois l'épiscopat, trompé par une fausse reconnoissance, les a laissées subsister lorsque déjà elles avoient perdu leur sève première, et qu'à peine elles pouvoient encore être ramenées à la vie. A proportion que de nouveaux ordres prennent racine, les anciens doivent disparoître : c'est la règle générale.

Parmi les protestans, plusieurs corporations, et nommément les méthodistes, se proposèrent à peu près la même tâche que ces ordres religieux. Nous devons aussi l'observer, lorsque les piétistes réformoient la réforme, quand Zinzendorf et les méthodistes paroissoient sur le monde; Alphonse de Liguori, dans l'église romaine, régénéroit l'Italie, rassasioit du pain de la parole les populations affamées[1]. Cet homme apostolique, nous le savons, ne jeta point aux yeux du siècle un aussi

[1] Alphonse de Liguori naquit à Naples, d'une famille noble et ancienne, le 26 septembre 1696, et fut ordonné prêtre en 1726. Les dérèglemens des *Lazaroni* touchèrent son cœur; il résolut de les arracher à cette vie de désordre. Il s'associe dans ce dessein plusieurs ecclésiastiques, et fonde des congrégations pieuses, qui se montent encore aujourd'hui, à Naples, au nombre de 75, composées de 130 à 150 personnes chacune. Animé d'un zèle ardent pour le salut des âmes, il parcourt ensuite

vif éclat; mais tous ses jours furent précieux devant le Seigneur et signalés par de nombreux bienfaits. Nous devons encore remarquer une énorme différence, c'est que tous les efforts des catholiques n'ont eu pour but que d'éveiller, dans chaque fidèle, l'esprit et la vertu de l'Eglise; tandis que les sectes protestantes ont toujours ébranlé les fondemens de la communion qui les avoit nourries dans son sein. Enfans rebelles et dénaturés, les réformateurs avoient déclaré la guerre à l'Eglise catholique. Or cet esprit de révolte s'est propagé de race

les campagnes, distribuant partout le pain de la parole, rapportant dans le bercail la brebis égarée. « L'abandon presque général dans lequel Alphonse eut alors occasion de reconnoître que vivoient les habitans des campagnes, le toucha d'un sensible chagrin : il lui en resta une impression profonde dont la providence qui la lui avoit ménagée, se servit dans la suite pour l'exécution des grands desseins dont elle vouloit que ce digne ouvrier évangélique fût l'instrument. » (*Vie du B. Alphonse Liguori, évêque de Sainte-Agathe des Goths et fondateur de la congrégation des prêtres missionnaires du très Saint-Rédempteur*, par Jeancard, Louvain 1829. p. 82.) Il érigea un ordre religieux pour subvenir à ces besoins pressans. Voici quelle est l'idée fondamentale de cet ordre. Le ministère ordinaire ne tombe que trop souvent dans l'assoupissement. Les fidèles s'endorment avec le pasteur. Il est donc à désirer que, de temps en temps, une impulsion extraordinaire vienne réveiller les peuples. Or, c'est à ce ministère que sont destinés les missionnaires du Saint-Rédempteur. — Un parlement d'Angleterre vouloit que les pasteurs n'eussent point de résidence fixe : il faut, disoit-il, que les ouvriers évangéliques changent souvent de paroisse, afin que sans cesse ils portent dans les âmes une nouvelle chaleur, une nouvelle vie. C'est un extrême.

en race : chaque fils, devenu père, s'est bientôt tourné contre sa mère, et l'a déchirée de ses propres mains.

Au commencement du dix-huitième siècle, la profonde misère du peuple anglais toucha vivement Jean Wesley, homme célèbre par ses talens et ses connoissances, mais surtout célèbre par son zèle ardent pour le royaume de Dieu. C'est avec vérité que son biographe dit : « Dans un autre temps et dans d'autres circonstances, il eût été un fondateur d'ordre, ou bien un pape réformateur. » Etudiant et bientôt sous-maître à Oxford, il s'associe son frère Charles, ainsi que plusieurs autres, parmi lesquels on remarquoit l'éloquent, le doux Whitefield ; puis, sans se soucier des discours du monde, il s'adonne tout entier aux exercices de piété (1729). Pour faire deplus grands progrès dans l'ascétisme, les nouveaux frères se tracent un réglement sévère ; et c'est à cette occasion qu'ils furent appelés *méthodistes*[1].

[1] « On les appeloit tantôt sacramentaires, tantôt bibliomanes, biblistes, tantôt le saint club. » (Southey, Ier vol. p. 49.) Un homme religieux et de grandes connoissances disoit : *Il vient de s'élever une nouvelle secte de méthodistes;* faisant allusion à une école de médecine qui, à cause de son réglement, portoit le même nom.

§ LXXVI.

Doctrine des méthodistes. — Leurs disputes avec les herrnhuters. — La secte se divise en deux partis.

Les méthodistes ne vinrent point déclarer la guerre à l'église anglicane; seulement ils insistoient davantage sur la perfection qui doit être l'apanage du chrétien. D'abord nous les voyons répandant partout leur ascétisme : la prière, les jeûnes, la lecture de la Bible, la communion fréquente; voilà ce qu'ils prêchent à leur entrée dans le monde. Bientôt leurs prédications virulentes attirent une foule d'auditeurs; encouragés par le succès, ils choisissent, pour théâtre de leur éloquence, les places publiques, les carrefours, et jusqu'aux lieux qui, le jour d'auparavant, étoient le cloaque de toutes les mauvaises passions.

Dans un voyage en Amérique, Charles Wesley fit connoissance avec quelques herrnhuters, particulièrement avec Spangenberg et David Nitschmann (1735); ensuite il parcourut la Hollande et l'Allemagne où il visita plusieurs communautés de frères moraves. Ces relations amenèrent une nouvelle époque dans l'histoire de sa vie intérieure. Alors ses yeux furent ouverts à la lumière : il vit clairement qu'un jour dans sa vie, l'homme est

déchiré par l'affreux désespoir, mais que tout-à-coup la grâce le remplit d'ineffables douceurs; il vit enfin que c'est là l'heure certaine de sa délivrance. Pour lui, toutefois, il n'obtint cette faveur du ciel que quelques années plus tard. Ce fut à Londres, dans la rue de l'Aldergate, le 29 mai 1739, à huit heures un quart du matin, qu'il fut terrassé par la vertu d'en haut. C'est Wesley lui-même qui nous donne ce détail; mais comment ce nouveau Paul, déchiré par des sentimens contraires, put-il observer l'heure et la minute avec autant de précision?

Quoi qu'il en soit, le dogme dont il s'agit fut dès lors prêché avec une nouvelle force; et la parole éloquente de Whitefield produisit des changemens soudains, des conversions surprenantes. Souvent on voyoit le fidèle profondément agité, livré en proie à des mouvemens fébriles, à des accès convulsifs. Ces phénomènes furent appelés les *signes extérieurs de la grâce;* on alla même jusqu'à les regarder comme de vrais miracles[1].

Les anglicans n'étoient pas aussi édifiés de ces

[1] Nous voyons dans Southey, vol. II. p. 478 et suiv., comment les instituteurs de Kingwood tourmentoient des enfans de sept ou huit ans, ne leur laissant aucun repos, « jusqu'à ce qu'ils eussent donné un signe certain de leur justification. » On jetoit dans ces âmes tendres la terreur, le désespoir, on les poussoit presque jusqu'à la folie; mais enfin la paix, la sécurité venoit bannir le trouble et les alarmes. Wesley lui-même ap-

conversions : ils fermèrent leurs chaires aux *enthousiastes*, aux *fanatiques* ; ce qui obligea les méthodistes de former une église particulière. Wesley s'éleva sur le siége épiscopal, et conféra les ordres à plusieurs frères; on pria également un soi-disant évêque grec, Erasme, qui se trouvoit alors en Angleterre, d'ordonner prêtres les futurs pasteurs de la secte. De cette heure le schisme fut prononcé, et les deux églises se firent une guerre implacable[1].

Les liaisons que nous avons vues s'établir entre les herrnhuters et les méthodistes ne furent pas non plus de longue durée. Et Wesley et Zinzendorf, dit Southey, prétendoient régner sans partage; ni l'un ni l'autre ne vouloit céder le pas à son compétiteur; puis la communauté ne pouvoit reconnoître deux chefs différens. Mais ce n'est pas tout : plusieurs différences de doctrine vinrent aussi jeter la division parmi nos hérétiques. Avant la justification, disoient les herrnhuters, les prières, les

prouvoit et recommandoit ces désordres. L'instant d'après il ne restoit aucun vestige d'une pareille régénération. Le fondateur de la secte en témoigne son mécontentement dans les paroles qu'on va lire : « J'ai passé une heure dans les écoles de Kingwood. C'est étrange ! Jusqu'à quand travaillerons-nous au tissu de Pénélope ? Qu'est devenue l'œuvre que la grâce, en septembre dernier, avoit opérée parmi ces enfans ? Tout a disparu, tout s'est évanoui comme un songe ! »

[1] Cependant l'on vit plus tard des méthodistes en communion avec l'église épiscopale.

jeûnes, la lecture des Livres saints, en un mot, toutes les prétendues bonnes œuvres sont non-seulement inutiles, mais encore un poison mortel. Ecoutons un frère d'Angleterre : « Durant vingt ans j'ai fidèlement observé l'Evangile; mais je n'ai point trouvé mon divin Sauveur. Dans la suite j'ai lâché la bride à toutes mes passions, et aussitôt j'ai senti dans mon cœur la vertu céleste, et mon âme s'est unie au Rédempteur aussi étroitement que le bras est uni avec le corps [1]. » Cette doctrine avoit bien été celle de Luther; mais Wesley la repoussoit avec indignation, la déclaroit aussi erronée dans ses principes que funeste dans ses conséquences.

D'autre part, les méthodistes enseignoient que, pour le fidèle, il arrive un moment où il n'éprouve plus aucun désir de la chair, aucun mouvement déréglé. A leur tour les frères moraves attaquent cet enseignement, et voici ce que répond Spangenberg : « Aussitôt que nous sommes justifiés,
» l'homme nouveau s'éveille en nous. Cependant
» le vieil homme reste jusqu'à la mort, et avec lui
» le vieux cœur dépravé. Nous avons donc sans
» cesse à combattre contre la corruption de la
» chair; mais le nouveau cœur est droit et plus
» fort que la nature dégradée. Ainsi, tant que

[1] Southey, vol. I. p. 309. On trouve à la page 313, un passage tout aussi remarquable.

» nous aurons les regards fixés sur Jésus-Christ, » nous remporterons une victoire certaine[1]. » Cette réponse est très défectueuse dans sa forme : car, ainsi que l'indiquent les mots *régénération*, *nouvelle création*, nous devons dépouiller le vieil homme, ce cœur vicié, tourné vers les choses d'en bas. Il est donc faux que nous ne soyons dégagés du mal, de la corruption héréditaire qu'après la mort. D'un autre côté, Spangenberg ne fait point ressortir les différentes phases de la vie spirituelle, distinction qui eût peut-être réuni les deux partis ; mais à ne considérer que le fond de sa doctrine, il est ici le défenseur de la vérité.

La même controverse fut également une pomme de discorde parmi les méthodistes ; car plusieurs combattirent le quiétisme du fondateur, aussi bien que les herrnhuters. Bientôt après une autre question vint mettre en feu toute la communauté. Wesley soutenoit la prédestination absolue, tandis que Whitefield rejetoit cette doctrine, la proclamant l'erreur la plus funeste qui pût monter dans l'esprit humain. Ainsi, d'une part, les frères anglais et les frères moraves ne purent concilier leurs croyances, et restèrent séparés en deux camps ; d'autre part, les méthodistes eux-mêmes

[1] Southey, vol. I. p. 317 et suiv. *Les exagérations de Zinzendorf*, p. 321.

se scindèrent en deux partis qui se jurèrent une haine implacable, une haine à mort.

Le genre de preuves qu'apportent nos hérétiques à l'encontre les uns des autres, font sur l'âme une bien pénible impression. Tous nos frères, disoit Spangenberg, sentent là, dans le fond d'eux-mêmes, un germe mortel; cette portion de boue, dont nous sommes pétris, se révolte sans cesse en nous contre la raison. De l'autre côté, les wesleyens nommoient des hommes et des femmes qui éprouvoient que la concupiscence étoit éteinte dans leur cœur; qui sentoient en leur âme et conscience, qu'ils étoient sans faute et sans reproche[1]. Ces docteurs disent à la face du monde : Ma pensée et mes conceptions, voilà le critère de la vérité; mes sentimens et mes affections, voilà le modèle, le type des chrétiens! Le front le plus impudent ne rougiroit-il pas de tant d'impudence! Enfin voici Whitefield qui, pour établir la prédestination absolue, nous montre son intérieur, le fond de son âme; et de peur qu'on ne s'y méprenne, il avertit qu'il le fait en toute humilité[2].

[1] Southey, vol. I. p. 318.

[2] Whitefield écrivoit à Wesley (Southey, p. 337) : « Cesse, je t'en avertis très humblement, cesse de t'opposer à la doctrine de la prédestination. Ne reconnois-tu pas toi-même que tu n'as pas le témoignage de l'Esprit? tu n'es donc pas juge compétent. Mais, pour moi, j'ai reçu ce vivant témoignage, et je crois à la prédestination... Non, non, jamais je n'ai lu une ligne des écrits

Observons en outre que la doctrine de Wesley conduit directement au mépris de la règle morale. En effet, s'il établit une alliance intime entre la justification et la sanctification, il dit néanmoins que c'est la foi seule, mais non point les œuvres, qui nous obtient l'amitié de Dieu. Il n'est donc pas nécessaire de marcher dans le chemin de la justice : les obligations de la loi sont suspendues. Laissons parler un ardent méthodiste, un zélé défenseur de la doctrine de Wesley :

« Le mépris de la loi, semblable à un feu dé-
» vorant, a fait d'affreux ravages dans notre so-
» ciété. Tel qui parle du Sauveur avec beaucoup
» d'édification, s'abandonne parmi nous aux
» désordres les plus criminels. Combien peu avons-
» nous d'églises où la fraude, le parjure, l'adul-
» tère ; où tous les vices ne règnent pas souve-
» rainement ? L'arche de l'Evangile a été assaillie
» par les plus violentes tempêtes ; si le Seigneur ne
» l'eût protégée par son bras puissant, infaillible-
» ment elle eût fait naufrage. J'ai vu des hommes
» qui passent pour croyans, se livrer à tous les
» penchans de la nature corrompue. Tandis qu'ils

de Calvin ; je tiens *ma* doctrine de Jésus-Christ et de ses apôtres : le Seigneur lui-même l'a mise dans ma bouche et dans mon cœur. N'est-ce pas moi qu'il a envoyé le premier, moi qu'il a éclairé le premier ; je puis donc croire, je pense, qu'il me donne encore aujourd'hui sa lumière. » Les deux hérésiarques se séparèrent en 1740.

» devroient s'élever contre l'antinomisme, je les » ai entendus se plaindre de leur amour pour la » loi : Nos cœurs dépravés, disent-ils, nous sug- » gèrent sans cesse que nous devrions faire quel- » que chose pour notre salut. » C'est-à-dire que la voix de la conscience réclamoit contre leurs désordres, mais qu'ils en étouffoient les cris perfides, qu'ils regardoient ces reproches comme une tentation de Satan pour affoiblir leur foi.

Notre auteur continue : « Au lieu de flétrir le » vice, nos chaires en font plutôt l'apologie, et » l'insinuent dans tous les cœurs. Et qui peut » entendre sans frémir les paroles de certains doc- » teurs qui ne rougissent pas de se dire métho- » distes ? Hill enseigne ouvertement que l'adultère » et l'infanticide, loin d'affoiblir la grâce, la » rendent plus abondante. — L'Etre infiniment » bon, dit-il, ne voit point de péché dans le fidèle, » quel que soit le nombre de ses prévarications. » Que mes actions déplaisent à Dieu, ma personne » ne lui en est pas moins agréable. Quand je pé- » cherois plus grièvement que Manassès, je serois » encore un enfant de la grâce, car Dieu me re- » garde toujours en Jésus-Christ. Es-tu plongée » dans l'adultère, dans l'inceste; es-tu rougie d'un » sang homicide, n'importe : tu es toute belle, » mon amante, ma fidèle épouse; tu es sans tache. » —Les théologiens de l'école sont tombés dans

» une erreur bien funeste, quand ils ont distingué » les péchés d'après l'action, et non d'après la per- » sonne. — Je ne suis pas de ceux qui disent : » *Péchons, afin que la grâce surabonde;* mais il » n'en est pas moins certain que l'adultère, l'inceste » et le meurtre me rendront plus saint sur la terre » et plus joyeux dans le ciel [1]. » Plus j'aurai besoin de la miséricorde divine, plus ma foi sera vive, plus je serai plein de mérites par conséquent.

Cette profonde décadence remplit Wesley de la plus vive douleur. En 1770, il assembla une conférence pour remédier à de si graves abus. On reconnut bientôt que la source du mal étoit dans cette opinion, que le Sauveur a suspendu la loi morale, qu'ainsi le chrétien n'est pas tenu de l'observer. Les paroles que Wesley prononça dans le synode méritent d'être rapportées : « Faites » bien attention à ce que vous enseignez, dit-il. » Nous inclinons trop vers le calvinisme. Sans » doute nous enseignons et l'on doit enseigner » que le fidèle ne peut contribuer en rien à sa » justification ; mais de ce principe on tire de bien » fausses conséquences. *Qui veut trouver grâce*

[1] Fletcher, *Cheks to Antinom.* vol. II. p. 22. 200. 215. Works, vol. III. p. 50. vol. IV. p. 97. Comp. l'ouvrage intitulé : *But et fin des controverses religieuses,* par Jean Milner ; traduit en allemand par Maurice Liebner, Francfort, 1828. p. 71 et suiv.

» *devant Dieu, doit se détourner du mal et s'ap-*
» *pliquer à faire le bien; qui est pénitent pra-*
» *tique les œuvres de la pénitence.* Mais, dites-
» vous, c'est vouloir se sauver par les bonnes
» œuvres; et moi je dis : c'est vouloir se sauver
» par les bonnes œuvres non pas comme cause
» efficiente, mais comme condition. Sur quoi
» avons-nous disputé depuis vingt ans ? je le
» crains, sur des mots. Quelle est donc la vraie
» doctrine sur les bonnes œuvres ? La voici :
» Nous sommes récompensés d'après ou selon nos
» œuvres, mais non point à cause de nos œuvres,
» selon ce qu'elles méritent[1]. » Il faut le reconnoître, Wesley n'étoit pas loin de la vérité.

En finissant, nous ne devons point omettre une observation; c'est que les méthodistes ont rendu de très grands services à la populace ignorante et corrompue, par exemple, aux nègres d'Amérique et aux charbonniers de Kingwood. Inclinées vers la terre, subjuguées par les objets sensibles, ces populations ne vivoient plus que de la vie des sens; leur intelligence épaissie et sans ressort, étoit incapable de goûter les biens spirituels : on ne pouvoit les secouer de leur assoupissement qu'en effrayant leur imagination. Ainsi les prédications véhémentes des méthodistes étoient bien adaptées

[1] Southey, vol. II. p. 350.

à de semblables auditeurs. Un pasteur disoit un jour à Wesley qu'il étoit impossible de convertir un ivrogne : le docteur auroit pu répondre qu'il y avoit, dans sa société, bien des convertis de cette espèce.

CHAPITRE IV.

Doctrine de Schwédenborg.

§ LXXVII.

Remarques historiques.

Dans toute l'histoire, il n'est point de phénomène plus mystérieux qu'Emmanuel Schwédenborg *, homme célèbre par son esprit et ses connoissances, célèbre surtout par ses convictions religieuses. Ravi au-delà de ce monde, il croyoit entretenir un commerce intime avec les intelligences supérieures; il croyoit puiser à leur source toutes les vérités divines qui peuvent à jamais intéresser le genre humain. Les attributs de l'Etre suprême, l'origine et le gouvernement du monde, tous les dogmes révélés, la constitution du ciel, la nature des peines de l'enfer, la consommation

* Fils d'un évêque suédois, Schwédenborg étoit assesseur au collége métallique de Stockholm, et mourut en 1772. (*Note du trad.*)

de l'Eglise, etc. : tels sont les objets sur lesquels Dieu et les anges conversoient familièrement avec lui.

La conviction du prophète, nous le croyons, et Joseph Gœrrès l'a montré, la conviction du prophète étoit sincère; la droiture, la probité de son caractère ne permet point de le soupçonner de fraude. L'illustre auteur que nous venons de nommer, explique les visions de Schwédenborg par le magnétisme animal*. Pour nous, qui ne comprenons point la nature de cet agent mysté-

* Ne pourroit-on pas donner une explication plus simple et plus naturelle. Voici comment Schwédenborg racontoit sa première vision : « J'étois à Londres, je dînois fort tard à mon auberge ordinaire, où je m'étois réservé une chambre pour avoir la liberté d'y méditer à mon aise sur les choses spirituelles. Je m'étois senti pressé par la faim, et je mangeai de grand appétit. Sur la fin de mon repas, je m'aperçus qu'une espèce de brouillard se répandoit sur mes yeux; et je vis le plancher de ma chambre couvert de reptiles hideux, tels que serpens, crapauds, chenilles et autres. J'en fus d'autant plus saisi que les ténèbres augmentèrent, mais se dissipèrent bientôt. Alors je vis clairement un homme au milieu d'une lumière vive et rayonnante, assis dans un coin de la chambre : les reptiles avoient disparu avec les ténèbres. J'étois seul; jugez de la terreur qui s'empara de moi quand je lui entendis prononcer distinctement, mais avec un ton de voix bien capable d'imprimer la terreur : *Ne mange pas tant.* » (*Les merveilles du ciel et de l'enfer,* traduit du latin par A. J. P., Berlin, 1782. préf. p. 65.)

Nous ne pensons pas d'ailleurs que Dieu, pour éclairer Schwédenborg, se soit servi de la parole extérieure : c'est le témoignage de l'Esprit qui lui a fait connoître toute vérité. Pourquoi donc le prophète a-t-il des visions? Pourquoi est-il

rieux, nous ne porterons aucun jugement; cette question, d'ailleurs, ne répandroit aucun jour sur notre sujet. Nous n'avons à nous occuper que de ses enseignemens concernant le dogme et l'Eglise, nous excluons même ses spéculations théosophiques et cosmologiques; car elles n'entrent point essentiellement dans la foi de la nouvelle église. Dans l'exposition de sa doctrine nous consulterons principalement son dernier ouvrage publié peu de temps avant sa mort ; ouvrage qui a pour titre : *La vraie religion chrétienne, renfermant toute la théologie de la nouvelle église*[1].

ravi dans les demeures éternelles? C'est que Dieu veut l'affermir dans la foi, lui faisant voir des yeux du corps ce que déjà il a mis dans son cœur. Ecoutons Schwédenborg lui-même : « Quod Deus coram me ipsius servo se manifestaverit, et miserit ad hoc munus, et quod post hoc apparuit visum spiritus mei, et sic me in mundum spiritualem intromiserit, et dederit videre cœlos et inferna, et quoque loqui cum angelis et spiritibus, et hoc nunc continenter per plures annos, testor in veritate; pariter quod a primo illius vocationis die, *non quidquam* quod Ecclesiæ illius doctrinas attinet, *ex aliquo angelo, sed a solo Domino,* DUM LEGI VERBUM, *acceperim.* » (*Vera christiana religio...*, c. XIV. p. 472.) C'est donc par la lecture de la Bible, par l'interprétation particulière, que Schwédenborg fut conduit à sa doctrine : la réforme peut, à juste titre, revendiquer la gloire d'avoir enfanté le voyant suédois. (*Note du trad.*)

[1] *Vera christiana religio, continens universam theologiam novæ ecclesiæ,* ab Emmanuele Schwedenborg, Domini Jesu Christi servo, Amstelodami 1771. M. Mœhler, n'ayant pu se procurer l'original latin, s'étoit servi d'une traduction anglaise; on donne ici les notes dans le texte primitif.

Mais, avant tout, dans quel rapport se plaça Schwédenborg à l'égard de ses disciples? Non-seulement il se proclamoit le restaurateur de l'Evangile, dans le sens large du mot; mais encore il se croyoit envoyé de Dieu pour fonder dans l'Eglise une époque nouvelle et permanente. Le second avénement du Christ devoit s'accomplir en lui. Ce n'est pas, toutefois, qu'il se regardât comme la divinité incarnée, car il enseignoit qu'elle ne pouvoit plus paroître sous la forme humaine; mais l'amour et la foi alloient renaître parmi les hommes, le règne de Jésus-Christ alloit s'affermir sur ce monde. Il appelle cette consommation de l'Eglise *les nouveaux cieux et la nouvelle terre*, la *céleste Jérusalem* annoncée dans l'Ecriture[1].

Schwédenborg fixe le commencement de ce royaume au 19 juin 1770, et pourquoi cela? C'est que ce jour même il finit l'ouvrage que nous avons indiqué plus haut. Dès que les dernières paroles en furent écrites, le Seigneur, envoyant ses douze apôtres par toutes les régions célestes, leur fit annoncer que celui dont l'empire touchoit à sa fin, Jésus-Christ, alloit continuer de régner éternellement[2]. C'est ainsi que s'accomplirent les prophéties

[1] Loc. cit. p. 460 et suiv.

[2] Loc. cit. p. 478 : « Postquam finitum est hoc opus, convocavit Dominus duodecim suos discipulos qui ipsum in mundo secuti sunt; et post diem emisit omnes in universum mundum spiritualem,

de l'Ecriture, Dan., VII. 13, 14; Matth., XXIV. 31; Apoc., XI. 15.

§ LXXVIII.

But pratique de Schwédenborg. — Destinées des réformateurs dans l'autre monde.

Le système du voyant n'est pas exclusivement spéculatif, comme on pourroit le croire au premier coup d'œil; il est avant tout pratique et moral. La justification protestante, ainsi que tous les points qui s'y rattachent, révoltoit l'esprit de Schwédenborg; tout cet enseignement lui paroissoit contraire à l'Ecriture, et nuisible à la vie chrétienne. Or voilà l'idée fixe, pour ainsi parler, d'où sortit tout le schwédenborgianisme.

La doctrine des réformateurs, en effet, provoque toute l'attention du prophète moderne : non-seulement il la réfute dans de longues discussions; mais lors même qu'on s'y attend le moins, il en montre la pernicieuse influence sur la vie re-

ad prædicandum evangelium, quod Dominus Deus Jesus Christus regnet, cujus et regnum erit in sæcula sæculorum, secundum prædictionem a Daniele cap. VII. 13, 14; et in Apocalypsi, cap. XI. 15 : *Et quod beati sint, qui ad cœnam nuptialem Agni accedunt;* Apoc. XIX. 9. Hoc factum est in mense junio, die 19, anno 1770. »

ligieuse et morale. Toujours et dans chaque article, il rapporte ses entretiens avec les intelligences supérieures; mais nulle part il ne s'appuie sur des apparitions plus nombreuses que lorsqu'il flétrit la justification protestante[1]. Les anges lui révélèrent que la foi sans les œuvres ne rend pas juste devant Dieu. Un jour plusieurs protestans venoient d'arriver dans l'autre monde : Schwédenborg s'y trouvoit pour lors, et voici ce qu'il entendit de ses propres oreilles. A toutes les questions qui leur étoient adressées, les nouveaux venus répondoient que la foi devoit leur tenir lieu de tout; mais un habitant du ciel leur dit : « Vous ressemblez à un musicien qui ne sait tirer qu'une note de son instrument : c'est pourquoi vous êtes indignes de la société des esprits glorifiés. » Une autre fois, il entendit le dialogue suivant : « Qu'est-ce que croire, demanda l'ange? — C'est reconnoître ce » qu'enseigne la Parole. — Qu'est-ce qu'avoir la » charité? -- C'est agir conformément à la Parole. » --Je te demande donc : t'es-tu borné à croire, ou » bien as-tu réglé tes œuvres sur la Parole? -- J'ai ré- » glé mes œuvres sur la Parole. -- Viens donc, notre » ami, prends ta demeure au milieu de nous. »

Schwédenborg fit aussi plusieurs visites à Luther et à Mélanchthon. Lorsque le docteur saxon passa

[1] Loc. cit. p. 123, 124, 250, 258, 290, 295, 298, 325.

sur les bords inconnus, il fut placé dans une région qui avoit une parfaite ressemblance avec le Wittenberg : c'étoit le même ciel, le même soleil ; les rivières, les bois, les rochers, les habitations, tout présentoit le même aspect. Là, plein d'une audacieuse assurance, et bouffi d'orgueil, Luther rassembloit ses disciples autour de lui, rangeant à ses côtés ceux qui avoient défendu sa doctrine avec le plus de zèle. D'un ton vif et dogmatique, il répétoit incessamment : *La foi justifie seule.* Mais, ô douleur ! voilà qu'un ange lui déclare que cette doctrine est radicalement fausse, et qu'il ne peut entrer dans le séjour de la gloire, s'il ne veut l'abandonner. A ces mots, le Réformateur est frappé comme d'un coup de foudre ; long-temps il refuse de se soumettre, mais enfin le doute s'empare de son cœur, et dans un autre voyage, le prophète retrouva l'apôtre dans la troisième région. C'est ici une sorte de purgatoire où l'on travaille à la conversion des méchans, des hommes engagés dans le crime ou dans l'erreur. Alors un ange dit à Schwédenborg que Luther paroissoit reconnoître ses égaremens, qu'on avoit espérance de le ramener dans la voie droite.

Mais sur quoi cet espoir étoit-il fondé ? Ecoutons le voyant : Avant sa réformation, Luther avoit été membre d'une église qui met l'amour au-dessus de la foi. Ainsi la doctrine des bonnes œuvres lui

avoit été inculquée dès sa plus tendre enfance; elle avoit jeté en lui de si profondes racines, qu'elle fut constamment le ressort intime de toute sa vie spirituelle. Quant à l'opinion contraire, il ne l'avoit point sucée avec le lait, de telle sorte qu'elle appartint toujours à l'homme extérieur, plutôt qu'à l'homme intérieur[1].

Il n'en est pas ainsi de Mélanchthon : l'erreur s'étoit établie dans le fond de son âme. Non plus que le père de la réforme, il n'avoit point été reçu dans les tabernacles éternels; il falloit auparavant qu'il abjurât sa doctrine sur la justification. Lorsque le voyant lui fut présenté, il travailloit avec ardeur à un ouvrage théologique; toujours il écrivoit ces funestes paroles : *La foi justifie seule*, et toujours elles s'effaçoient sous sa plume. C'est que nulle erreur ne peut subsister dans l'autre monde. Vainement les anges vouloient-ils le ramener à de meilleurs sentimens; rien ne pouvoit vaincre

[1] Loc. cit. p. 481 : « Quapropter non miror, » disoit alors Luther, « quod ego erraverim, sed miror quod unus delirans tot deliros potuerit producere... » Schwédenborg continue : « Dictum est mihi ab angelis exploratoribus, quod præsul ille præ multis aliis, in statu conversionis sit, quoniam in pueritia sua, antequam ingressus est reformatorem facere, imbuerit dogmata de proeminentia caritatis, quapropter etiam tam in scriptis quam in sermonibus tam egregie de charitate docuit; ex quibus profluit, quod fides justificationis apud illum implantata fuerit in externo naturali ejus homine, non autem radicata in interno spirituali homine. »

son obstination. Un jour il voulut même écrire ces mots : *La foi justifie avec la charité;* mais comme telle n'étoit pas son intime conviction, tous ses efforts furent inutiles. En conséquence rien n'annonce que ses douleurs doivent jamais finir*.

Le sort de Calvin est plus déplorable encore. Ce réformateur fut un homme charnel et superbe; à la justification luthérienne il ajouta la prédestination absolue : Schwédenborg en personne le vit tomber dans un abîme plein d'esprits effroyables.

Il faut aussi que les catholiques, avant de quitter le lieu d'expiation, réforment leur croyance sous plusieurs rapports. Cependant, quels que soient les préjugés de Schwédenborg contre l'Eglise romaine, il ne nous ferme point la porte du ciel. Si les catholiques, dit-il, ont opéré les œuvres de la charité, s'ils ont plus pensé à Dieu qu'au pape, ils entrent aussi facilement dans le séjour du bonheur, qu'on entre dans un palais dont les gardes n'éloignent personne, dans un temple dont les

* Schwédenborg ne pouvoit approcher de Mélanchthon qu'avec de grandes difficultés. Cette doctrine empoisonnée : *La foi seule mérite le ciel,* avoit élevé autour du docteur une barrière infranchissable au foible mortel. Cependant l'homme de Dieu fut entouré par des anges embrasés d'amour, et c'est ainsi qu'il put arriver jusqu'au disciple de Luther. (Voy. l'ouv. cité, p. 481.) (*Note du trad.*)

portes sont ouvertes ; aussi facilement qu'on lève la tête, lorsqu'on entend la musique des anges[1].

Autant les efforts de Schwédenborg sont louables dans leur but, autant ils furent désastreux dans leurs effets. Cherchant à renverser la justification protestante , il ébranla le christianisme jusque dans ses fondemens. Il crut apercevoir que les erreurs dont fourmille cette partie du nouvel enseignement, sortoient du dogme de la très sainte Trinité : il voulut arracher l'arbre par la racine, et rejeta l'idée d'un Dieu triple et un. Le prophète découvrit en outre, mais ses regards ne le trompèrent point ici, que ces mêmes erreurs avoient un point d'appui dans les opinions de la réforme sur le péché originel. En conséquence il nia la dégradation primitive, mit en relief la liberté morale, et combattit la satisfaction du Sauveur. Nous allons exposer la doctrine de Schwédenborg sur ces différentes questions.

[1] Loc. cit. p. 491 : « His est transitus a papismo ad christianismum tam facilis, sicut est per fores intrare in templum ; et sicut est transire satellitia, mandante rege ; et sicut est tollere vultum et suspicere ad cœlum, dum inde audiuntur voces. »

§ LXXIX.

Doctrine de Schwédenborg sur la Trinité. Pourquoi il combat la doctrine catholique.

Nous l'avons entendu, le dogme de la sainte Trinité conduit directement à la justification protestante. Mais comment cela ? Dès que l'on eut admis trois personnes en Dieu, dit Schwédenborg, on leur prêta de nécessité divers attributs et diverses fonctions ; à Dieu le Père, la justice et la vengeance ; à Dieu le Fils, la miséricorde et la rédemption. Or, de cette doctrine à la justification protestante il n'y a qu'un pas. En effet, si le Fils du Très-Haut s'est immolé sur la croix, s'il intercède incessamment pour le genre humain, il faudra que Dieu applique les mérites du Sauveur à tous les hommes ; et dès lors, qui ne le voit ? les œuvres et la charité sont inutiles, et dès lors nous devons souscrire à l'enseignement des réformateurs [1].

[1] Loc. cit. p. 101 : « Quod hæc idea de redemptione et de Deo, ingesta sit fidei hodiernæ, notum est, quod est ut orent ad Deum Patrem, ut propter crucem et sanguinem Filii sui remittat delicta, et ad Deum Filium ut oret et intercedat pro illis, et ad Deum Spiritum sanctum ut justificet et sanctificet. » P. 385 : « Et quia inde emanavit persuasio mentalis de tribus diis, non potuit alia fides includi, quam quæ Tribus illis in suo ordine

En conséquence Schwédenborg se déclara contre la médiation du Fils de Dieu ; et pour couper court, il rejeta le mystère de la sainte Trinité. Les anges, dit le prophète, ne peuvent formuler cette croyance, et quiconque a ces paroles dans la bouche : *Dieu triple et un*, est rejeté de leur présence. L'homme qui croit sincèrement à la trinité des personnes, est une statue mobile, animée par Satan ; c'est le démon qui remue sa langue, c'est lui qui parle par sa bouche. Enfin ce dogme aboutit nécessairement à l'athéisme, car il consacre l'existence de trois dieux[1].

Voyons maintenant la doctrine de Schwédenborg. Il n'y a qu'une seule personne dans l'Etre suprême, le Seigneur Dieu (sans doute le *Jéhovah Elohim*) de l'ancien Testament. Cette personne s'est faite homme en Jésus-Christ. La vertu émanée de ce Dieu-homme, est le Saint-Esprit qui vivifie, régénère, transforme et consacre le fidèle. Ainsi le prophète admet bien une trinité dans la souveraine essence, à savoir le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; mais ce sont là, continue-t-il, *trois objets d'un seul sujet*, c'est-à-dire,

applicata esset, quæ est quod Deus Pater adeundus sit, et implorandus, ut imputet justitiam Filii sui, aut ut misereatur propter passionem Filii sui, et mittat Spiritum sanctum ut operetur salutis effectus medios et ultimos, etc. »

[1] Loc. cit. p. 26 et suiv. Comp. p. 19. 131.

trois attributs d'une seule personne divine[1]. En d'autres termes, dans la sainte Trinité sont trois manifestations différentes du Dieu un qui s'est révélé comme créateur dans le Père, comme rédempteur dans le Fils, comme sanctificateur dans le Saint-Esprit. Schwédenborg, du reste, applique l'expression *Fils de Dieu* à l'humanité de Jéhovah; puis il compare le Père à l'âme, le Fils au corps, et le Saint-Esprit à l'activité de l'homme[2].

Schwédenborg n'a pas la moindre idée de ce qu'on appelle preuve biblique; on peut dire que c'est l'effet du hasard, quand il prouve une seule proposition d'une manière tant soit peu satisfaisante. Il entasse passages sur passages, citations sur citations; il ne se soucie ni du contexte, ni des parallélismes, ni en général des règles de l'herméneutique, bien qu'elles ne lui soient pas entièrement étrangères. Veut-on avoir une preuve de sa dextérité? qu'on lise seulement les passages qu'il cite d'Isaïe, de Jérémie, d'Osée, du psalmiste, pour montrer que ce n'est pas le Fils sor-

[1] Loc. cit. p. 128 : « Ex his patet quod divina Trinitas sit, quæ est Pater, Filius et Spiritus sanctus. Sed quomodo illa intelligenda sint, sive quod tres dii sint qui essentia et inde nomine unus Deus sunt, sive quod tria objecta unius objecti, ita quod sint modo qualitates aut attributa unius Dei, quæ ita nominantur, sive aliter, ratio sibi relicta nullatenus potest videre. »

[2] Loc. cit. p. 129.

tant du sein du Père, mais ce qu'il appelle Jéhovah, qui s'est fait homme. Avec une semblable exégèse, il n'est point d'erreur, point de rêverie qu'on ne puisse établir par l'Ecriture[1].

Mais rien de plus étrange que les ignorances du prophète concernant l'histoire du dogme. Chose incroyable! il soutient que jusqu'au concile de Nicée, sa doctrine étoit professée dans toute l'Eglise : ce n'est que depuis cette époque, dit-il, que l'ivraie a pris racine dans le champ du Seigneur*! Mais quoi! Dans le second et le troisième siècle, l'Eglise frappoit d'anathème quiconque, foulant aux pieds la croyance commune, enseignoit la doctrine de Schwédenborg; Praxéas abjura solennellement les mêmes erreurs, Bérille

[1] Loc. cit. p. 65.

* M. Tafel, bibliothécaire de Tubingue, défie M. Mœhler de prouver ce qu'il avance ici. (Voy. l'ouvrage intitulé : *Schwédenborg et ses adversaires....; réponse aux attaques de M. Mœhler dans la Symbolique,* par Immanuël Tafel, Tubingue 1834, p. 132.) Cependant voici comment Schwédenborg intitule le § 174 de l'écrit cité, p. 387 : « Quod trinitas personarum ignota fuerit in ecclesia apostolica, sed quod exorta sit a concilio Nicæno, et inde introducta in ecclesiam catholico-romanam, et ab hac in ecclesias superatas ab illa. » Et plus bas : « A Constantino magno convocatum est concilium in Nicæam urbem in Bethynia, et a convocatis ibi, ad ejiciendum damnosam Arii hæresim, inventum, conclusum et sancitum est, quod tres personæ divinæ, Pater, Filius et Spiritus sanctus ab æterno fuerint, etc. » Un homme, un savant comme M. Tafel est à plaindre d'avoir à défendre une si mauvaise cause. (*Note du trad.*)

fut condamné dans le synode de Bostra, tenu par les évêques d'Arabie; Sabellius devint un objet d'exécration dans toute l'Eglise d'Afrique; et le voyant nous dit que ses enseignemens ne sont autres que ceux des premiers siècles!

Dans ces derniers temps, depuis Souverain, quelques auteurs ont aussi prétendu qu'avant le même concile, toute l'Eglise étoit infectée de l'hérésie d'Arius. A la vérité, cette assertion décèle une étude superficielle des sources ecclésiastiques; mais l'allégation de l'homme de Dieu dénote une ignorance complète en fait d'histoire. Et c'est dans un livre divin, proclamé par les douze apôtres, c'est dans un ouvrage sur lequel reposent le royaume de Jésus-Christ, le salut des siècles futurs; c'est dans l'ouvrage du prophète suédois que se trouvent des erreurs aussi grossières, aussi criantes!

Quant à sa dialectique, elle a souvent une frappante ressemblance avec celle des ariens, surtout avec celle d'Aétius et d'Eunome. Nous devons toutefois observer une différence, c'est que ces anciens sectaires montrèrent infiniment plus de talent et de pénétration. De tous les unitaires

[1] C'est ce qu'on voit au premier coup d'œil dans l'écrit de Tertullien contre Praxéas, dans les fragmens d'Hippolyte contre Noct, dans l'ouvrage faussement attribué à saint Athanase, contre les disciples de Sabellius.

imbus des mêmes principes que Schwédenborg, il n'en est aucun qui n'ait su donner à ses erreurs une plus grande apparence de vérité. Pour peu que l'on connoisse les écrits des Athanase, des Hilaire, des Grégoire de Nazianze, des Grégoire de Nysse, des Augustin, ces lumières de l'Eglise, ces grands docteurs qui combattirent les ariens et les sabelliens, on s'étonne de la foiblesse outrecuidante de Schwédenborg. C'est tout au plus avec des forces médiocres, qu'il entreprend de renverser une doctrine que des géans n'avoient pu ébranler, disons mieux, qu'ils n'avoient fait qu'affermir, en lui procurant de nouvelles victoires.

§ LXXX.

Schwédenborg combat la chute en Adam. Ses contradictions dans ce point de dogme.

Comme nous l'avons déjà dit, le restaurateur suédois rejette la dégradation primitive; mais aussi tombe-t-il en contradiction flagrante avec lui-même. Ce que les Livres saints racontent de nos anciens parens, Schwédenborg le prend dans un sens allégorique : *Adam et Eve* [1], dit-il, *ne*

[1] Loc. cit. p. 335 : « Sed quod ex illa origine non sit aliquod

sont pas des personnes réelles, mais la première église personnifiée. Dès qu'une fois on a bien compris cette vérité, continue le docteur, on voit s'écrouler et l'enseignement catholique, et les nouveautés des réformateurs [1].

Cependant le prophète reconnoît qu'une inclination mauvaise se transmet des pères aux enfans. Mais d'où vient ce déréglement, cette perversion ? De chaque homme qui engendre selon la chair ; elle ne remonte pas plus loin que celui qui nous a donné le jour. « Mon ami (ce sont les paroles de Schwédenborg), le mal héréditaire, c'est-à-dire la propension au mal, ne vient pas d'ailleurs que de nos parens. » Dans un autre endroit, il va jusqu'à dire « que nous ne sommes que péché dans le sein de notre mère *. »

Chose singulière ! dès l'origine, un penchant

malum hæreditarium, constare potest ex illis quæ supra ostensa sunt, quod Adamus non fuerit primus hominum, sed quod per Adamum et ejus uxorem repræsentative describatur prima ecclesia in hoc orbe. »

[1] Loc. cit. : « Ex his intellectis et assumptis cadit opinio hactenus facta, quod malum homini a parentibus innatum inde sit, cum tamen non inde sed aliunde suam originem trahit. »

* L'auteur n'a pas bien lu ce dernier passage. Le voici avec le contexte : « Quod omnis homo nascatur ad mala, ita quod ab utero màtris non sit nisi quam malum, in ecclesia notum est, et notum factum est ex causa, quia a conciliis et a præsulibus ecclesiarum traditum est, quod peccatum Adami traductum sit

au mal se transmet avec la vie, puis nous ne devons chercher la cause de cette perversion que dans le père de l'enfant qui vient de naître! Mais les parens eux-mêmes, de qui tiennent-ils ce mauvais héritage? De leurs ancêtres, répond toujours Schwédenborg. Or, ici encore, se présente la même question, et forcément nous sommes conduits jusqu'au premier homme, appelé Adam par l'Ecriture.

Vainement l'hérésiarque prête-t-il un sens allégorique aux Livres saints; car, dans toute hypothèse, il faut arriver à un premier pécheur. Admettons avec lui que, sous le nom d'Adam, nous devons entendre plusieurs races d'hommes, toujours faudra-t-il dire que le mal a pris naissance dans les anciens jours, et s'est transmis de génération en génération. Ainsi le voyant reste toujours enlacé dans ses filets.

Mais ce n'est pas tout : son interprétation est destituée de tout fondement. *Le péché est entré*

in omnem posteritatem et quod hoc unicum sit. » Ensuite le voyant réfute cette doctrine qu'il attribue, comme nous venons de le voir, à l'église catholique : « Sed, mi amice, malum hæreditarium non aliunde est quam ex parentibus, non quidem ipsum malum, quod homo actualiter committit, sed inclinatio ad illud (loc. cit. p. 335). » C'est peut-être la seule inexactitude de ce genre qui se trouve dans l'ouvrage de M. Mœhler. Au reste, le prophète dit *qu'un penchant au mal est transmis des pères aux enfans,* et c'est sur ces paroles que portent les réflexions qu'on va lire dans le texte. (*Note du trad.*)

dans le monde par un SEUL HOMME, dit saint Paul;... *La mort a régné sur ceux mêmes qui n'ont pas péché de même qu'Adam*[1]. Donc Adam est l'auteur du péché primordial; donc il est une personne réelle (δι' ἑνὸς ἀνθρώπου). Sous quelque rapport que nous envisagions la doctrine de Schwédenborg, nous n'y voyons qu'incohérence et qu'absurdité.

Voulons-nous remonter à la source de ces contradictions, il faut la chercher dans l'opposition du docteur à l'enseignement luthérien sur le péché originel. En effet cet enseignement, dégradant l'homme dans tout son être, met au néant jusqu'à la liberté. Or Schwédenborg vouloit sauver cette faculté morale, et montrer dans chaque homme la raison du mal héréditaire. Mais, d'une autre part, il sentoit que l'individu est enlacé dans tout le genre; une voix secrète lui disoit que tous les hommes ne font qu'une vaste famille, et que les biens et les maux de cette famille sont communs à tous ses membres. Ainsi, tour à tour dominé par deux sentimens contraires, il efface aujourd'hui ce qu'il avoit écrit le jour d'auparavant.

Encore une fois, d'où vient la perversion primitive? Comment le sang qui nous donne la vie

[1] Rom. V. 12, 14.

s'est-il corrompu ? Comment le penchant au mal se communique-t-il des pères aux enfans? voilà ce que nous cherchons en vain dans le système que nous combattons. Un disciple de Schwédenborg, Gustave Knœs, professeur à Upsal, fait du mal la condition nécessaire de l'homme, comme être fini; mais, jusqu'à ce jour, les membres de l'*Eglise céleste* n'ont pas encore adopté cette nouvelle erreur. Cependant, tant qu'ils n'en seront pas venus jusque là, leur doctrine sur le péché originel sera une doctrine absurde et contradictoire.

§ LXXXI.

Incarnation de la divinité. — Rapport de la grâce avec la liberté.

Le dogme de la réhabilitation dans Jésus-Christ repose sur le dogme de la déchéance primitive; ces deux vérités sont étroitement enchaînées l'une à l'autre. Or, nous l'avons vu, Schwédenborg combat la chute originelle; aussi, dans son système, l'opposition biblique entre le premier et le second Adam ne présente-t-elle plus aucun sens. Dès qu'une fois il eut quitté le point de vue fixé par l'Ecriture, il ne découvrit plus dans l'homme aucune raison de l'incarnation du Verbe, c'est hors du genre humain qu'il fut contraint de cher-

cher un point d'appui à l'abaissement du Très-Haut.

Entraîné par tout son être, l'homme se considère comme une partie d'un tout organique; il s'allie à cette vaste société des intelligences qui s'étend au-delà des mondes et de l'espace. Les événemens qui se succèdent sur cette terre, les heureuses influences qui fécondent le germe divin, de même qu'aussi les calamités et les tempêtes qui en arrêtent le développement; tout cela est pour nous comme les oscillations du mouvement imprimé dans des régions étrangères. Cette croyance se retrouve dans les mythes de l'Inde et dans les traditions des Perses. Le christianisme lui-même indique un certain rapport entre la chute de l'homme et celle des esprits rebelles; il nous montre ces mauvais génies poursuivant leur œuvre de destruction, jetant la discorde et le péché parmi les enfans de Dieu. D'un autre côté, nous avons vu comment les intelligences restées fidèles, comment les élus morts dans l'amour se joignent à l'homme pour étendre et affermir le royaume de Jésus-Christ. Toute cette doctrine est tracée dans l'Ecriture en traits sublimes par leur simplicité.

Déjà sous la main des gnostiques, et particulièrement des valentiniens, cette simple exposition se changea en un drame aussi compliqué

qu'arbitraire : l'empire des Eons renversé par les convoitises de la *Sophie,* les êtres supérieurs relégués dans la vie de ce monde, puis la restauration du céleste royaume, les esprits rendus à leur patrie par le Sauveur. Viennent ensuite les guerres et les combats des puissances infernales qui, sans cesse, avec la rage du désespoir, font tous leurs efforts pour conquérir les demeures de lumière.

Telle est aussi la route que prit Schwédenborg. « Par la rédemption, dit-il, l'enfer a été vaincu, » la paix, l'harmonie ramenée dans le ciel, l'E- » glise rétablie sur la terre. Mais, pour atteindre » ce but, il falloit que le Tout-Puissant prît notre » nature; et c'est pour cela que l'humanité, dans » la Parole, est appelée le bras de Jéhovah [1]. »

Mais comment le Sauveur a-t-il renversé l'empire de Satan? Comment a-t-il ramené l'ordre et la paix dans les régions supérieures? Schwédenborg va nous l'apprendre. L'Eglise sur la terre et les mondes célestes ne font qu'une vaste société. Entourée par des liens étroits, cette grande famille est semblable à l'homme qui

[1] Loc. cit. p. 67 : « Redemptio enim fuit subjugatio inferorum, et ordinatio cœlorum, et post has instauratio Ecclesiæ; hoc Deus ex sua omnipotentia non potuit efficere, nisi per humanum; sicut non quis operari potest nisi ei sit brachium, etiam humanum ipsius in verbo vocatur brachium Jehovæ, Jos. 11, 10; 13, 1. »

souffre dans tous ses membres, quand un seul est blessé. L'église terrestre forme comme les pieds et les reins de ce corps immense, les esprits dans le ciel en sont la poitrine et les épaules, etc. Or la corruption de ce monde, gagnant de proche en proche, avoit envahi le séjour éternel; déjà l'empire des ténèbres portoit sa tête jusque dans les cieux; le royaume des anges alloit s'écrouler comme un édifice sapé par le fondement.

Alors le Dieu fait homme vient défendre la demeure des esprits célestes: il paroît, et les mauvais génies sont précipités dans l'abîme. Car, de même que les bêtes sauvages s'enfuient dans leurs repaires, de même que les grenouilles s'enfoncent dans leurs marais quand elles aperçoivent leurs ennemis, ainsi les démons prennent la fuite à l'approche du Sauveur. Voilà ce qu'il faut entendre par la descente du Christ dans les enfers [1].

Ainsi l'Eternel sépara les bons d'avec les méchans. Or c'est par cette séparation, continue le poète, c'est en foudroyant ses ennemis que le Seigneur a sauvé le monde. En effet s'il n'eût réduit en poudre la puissance des ténèbres, c'est en vain qu'il auroit accompli les préceptes et baigné le Calvaire de son sang; il n'eût point réconcilié la terre avec le ciel. Il est un dogme enseigné

[1] Loc. cit. p. 94.

par l'Ecriture, vénéré dans tous les siècles chrétiens, le dogme des mérites de la croix : le prophète le renverse par un jeu de l'imagination. La foi dans la satisfaction du Christ avoit réchauffé les cœurs et transformé le monde ; mais quand le souffle de la réforme eut passé sur cette croyance, le Dieu mourant pour nous ne dit plus rien à Schwédenborg ; il voulut un Dieu vainqueur, armé de la foudre et du tonnerre.

Le voyant du Nord fait encore reposer l'Incarnation sur un autre fondement. Cette fois ce n'est point une doctrine nouvelle que nous avons à exposer, car les Pères et les scolastiques l'avoient déjà fait ressortir dans tout son jour ; mais, comme nous n'avons aucune raison de croire que le prophète ait connu leurs ouvrages, nous ne lui disputerons pas le mérite de l'invention. Schwédenborg dit donc : Si le divin ne s'étoit abaissé dans Jésus-Christ, bientôt, semblable au regard qui se perd dans les profondeurs du ciel, la foi se seroit évanouie dans le vague des pensées humaines ; mais le Dieu homme a rappelé la foi dans ses vraies limites, il lui a donné un objet fixe et déterminé. Plusieurs saints Pères expriment ainsi la même doctrine : De lui-même, disent-ils, l'homme ne peut s'élever au-dessus d'un désir vague et sans point de repos ; la révélation seule fixe son cœur ; seule, elle le remplit de la vérité.

Le fondateur de la nouvelle église continue : Dans tous ses rapports avec Dieu, l'homme rencontre le divin et l'humain, le terrestre et le surnaturel. Le Dieu révélé donne à la foi l'élément supérieur ; mais c'est le Dieu incarné qui lui prête une base solide et la porte jusque dans le fond de notre âme : car, en lui-même, le divin est inaccessible à l'homme [1]. Sans doute on peut se placer à différens points de vue pour contempler le grand œuvre de la miséricorde ; et plus les idées s'étendent, plus nous pénétrons avant dans les profondeurs de ce mystère, plus la foi se vivifie, plus la charité devient ardente. Mais *la mort du Christ est notre vie,* c'est un dogme enseigné par l'Ecriture, empreint dans le culte d'une manière vivante ; et ce dogme, on ne doit point le placer dans le fond du tableau : que sera-ce, si on le nie formellement ?

Mais comment l'homme réalise-t-il en lui l'œuvre de la rédemption ? Ici la doctrine de Schwédenborg a beaucoup de rapport avec celle de l'Eglise catholique. Dans le Sauveur, dit-il, la vérité et l'amour se sont manifestés. Il faut donc que l'homme entre dans la vérité et marche dans l'amour : car, de même que la charité sans la foi,

[1] Loc. cit. p. 292. Le cardinal Nicolas de Cusa a traité ce sujet avec beaucoup de talent.

ainsi la foi sans la charité n'est rien. En conséquence il définit la justification à peu près comme les catholiques, puis il ajoute qu'elle est en alliance intime avec la rénovation intérieure[1]. Cependant reste encore une immense différence, c'est qu'aux yeux du voyant, comme nous savons, le pardon des péchés n'a pas sa source dans les mérites du Sauveur.

Enfin il fait assez bien ressortir le rapport entre la grâce et la liberté. Bien que toujours contraire à l'enseignement luthérien, à peine s'il touche au sémipélagianisme; ce qui ne doit pas peu surprendre l'observateur.

Venons maintenant aux preuves historiques sur lesquelles Schwédenborg appuie tout cet enseignement. Qui le croiroit? pour montrer que le dogme de la sainte Trinité conduit nécessairement à l'imputation protestante, il soutient que cette dernière doctrine a été introduite par le concile de Nicée, puis constamment enseignée depuis cette époque dans tout le monde chrétien[2]. Cette assertion est

[1] Loc. cit. p. 111 : « Per Divinum verum ex bono, hoc est per fidem ex charitate, homo reformatur, et regeneratur, tum innovatur, vivificatur, sanctificatur, justificatur, et secundum horum progressiones et incrementa purificatur a malis, et purificatio ab his est remissio peccatorum. »

[2] Loc. cit. p. 385 : « Quod fides, quæ est imputativa meriti et justitiæ Christi redemptoris, primum exorta sit a decretis synodi Nicænæ de tribus personis divinis ab æterno, quæ fides a tem-

doublement fausse, d'abord parce qu'avant ce concile, l'appropriation des mérites étoit déjà tenue pour constante dans toute l'Eglise; ensuite parce que depuis lors, à peine trouvons-nous quelques traces du dogme protestant. Luther lui-même ne s'est jamais appuyé sur le concile de Nicée; tout au contraire, il se vante d'avoir mieux compris saint Paul que tous les docteurs ensemble. Assurément Schwédenborg fût revenu de cette grossière erreur, s'il avoit lu, sur l'Epître aux Romains, les commentaires de Chrysostome et de Théodoret parmi les Pères grecs, de saint Ambroise et de saint Jérôme parmi les Pères latins. Les théologiens du moyen âge contredisent aussi à chaque page l'allégation du voyant. Et comment expliquer le schisme du XVI[e] siècle, si les catholiques eussent dit avec les novateurs : *La foi seule justifie.* Où sont d'ailleurs les preuves apportées par l'homme de Dieu ? Il oublie que, dans un fait de cette importance, il faut des témoignages et non des allégations. Enfin il se contredit lui-même. Plus haut, quand il jugeoit les nations, il ouvroit la porte du ciel aux catholiques, tandis qu'il en éloignoit les protestans. Or sur quoi repose cette distinction ? sur la doctrine de la justification.

pore illo ad præsens a toto christiano orbe recepta est. » p. 383 : « Quod fides hodiernæ ecclesiæ, quæ perhibetur sola justificare, et imputatio, unum faciant. »

Schwédenborg dit aussi qu'avant sa réforme, la doctrine de la liberté étoit inconnue dans toute l'Eglise. Sans doute quand on ne consulte, comme lui, que le livre de la Concorde et les ouvrages de Calvin, on peut croire que l'idée de la liberté a disparu du monde. Au reste, on ne peut nier qu'il n'ait eu quelque notion vague de cette faculté morale; mais jamais il n'a su la définir d'une manière nette et précise.

§ LXXXII.

Doctrine sur les Sacremens.

La doctrine de Schwédenborg sur les sacremens, si nous en exceptons la forme, ne renferme rien de bien particulier. Il assure que, pour pénétrer l'essence de ces divins symboles, il faut, de nécessité, connoître le sens spirituel (mystique, allégorique), mais surtout les correspondances entre le ciel et la terre [1]. Tâchons toutefois de nous élever à la hauteur de ses conceptions.

Il n'admet que le baptême et la cène, dont il exalte la dignité et la vertu, qu'il s'efforce d'entourer de respect et d'hommages.

Le baptême produit trois effets. D'abord il in-

[1] Loc. cit. p. 367.

troduit dans l'église chrétienne, ensuite il donne la foi en Jésus-Christ; puis il régénère, transforme le croyant, le fait un homme nouveau. Tout cela n'est au fond qu'une seule et même chose : ces trois usages du baptême ont entre eux les mêmes rapports que la cause, le moyen et l'effet [1].

Ecoutons maintenant l'hérésiarque sur l'eucharistie. C'est ici une application des correspondances entre les deux mondes. La chair et le pain, lisons-nous, figurent la bonté et l'amour suprême; le sang et le vin, la vérité et la sagesse infinie, enfin l'usage désigne l'appropriation. De plus la chair et le pain sont le Seigneur aimant; le sang et le vin, le Seigneur sage et vrai. Il y a donc trois principes dans la cène : le Seigneur, sa bonté divine et son éternelle sagesse. En conséquence tous les biens du ciel et de l'Eglise sont renfermés dans cet auguste sacrement; Dieu, la foi, et la charité, tels sont les dons qu'il communique à l'homme. Enfin l'humanité divinisée est aussi présente sur nos autels, et voilà pourquoi le banquet sacré est la nourriture spirituelle de nos âmes.

[1] Loc. cit. p. 414 : « Ex ante et nunc dictis, videri potest, quod tres usus baptismi cohæreant ut unum, quemadmodum causa prima, causa media quæ est efficiens, et causa ultima quæ est effectus, et ipse finis propter quem priores. »

Mais le fini peut-il être élevé jusqu'à l'infini? l'Etre des êtres peut-il s'abaisser au niveau du foible mortel? Schwédenborg répond : L'homme peut recevoir la sagesse (la vérité) et la charité; or le Seigneur est la sagesse et l'amour; donc l'homme peut recevoir Dieu dans son cœur, et lui rester uni pour jamais. D'après cela, qu'est-ce que la sagesse et l'amour, sinon des émanations de la divinité, sinon Dieu même? Aussi le voyant du nord, après un de ces voyages dans l'autre monde, écrit-il ces paroles : *Je vis Dieu sous la forme d'un soleil qui verse incessamment la lumière et la chaleur,* c'est-à-dire la sagesse et l'amour. Sans doute pour prévenir l'objection de panthéisme, le prophète ajoute : « La divinité peut » bien s'unir à l'homme, mais non point s'iden- » tifier à lui. Ainsi la lumière pénètre l'œil, ainsi » le son frappe l'oreille; mais ni le son ni la lu- » mière ne s'assimilent à l'organe de l'ouïe ou de » la vue[1]. »

[1] Loc. cit. p. 438 : « Sed usque quia homo finitus est, non potest ei conjungi ipsum divinum, sed solum adjungi : » *Cannot be conjoined with him, but adjoined,* dit le traducteur anglais. Le verbe *conjungi,* observe Schwédenborg à la page 286, exprime une union semblable à celle qui existe entre l'arbre et son fruit; mais *adjungi* marque une alliance moins étroite, comme celle de l'arbre avec les fruits qu'on y auroit attachés. Il falloit donc traduire ces deux mots par *unir* et *identifier,* ou par d'autres termes équivalens.

Schwédenborg continue : Si le baptême est la porte de l'Eglise, l'eucharistie est la porte du ciel ; car le Seigneur le donne à ceux qui s'approchent de l'auguste mystère. Il est clair, toutefois, qu'il ne s'agit que de l'homme en commerce avec son auteur, embrasé des feux de la charité. En effet le Rédempteur peut être dans la cène de deux manières : intérieurement, par sa sagesse et par son amour ; extérieurement, par son immensité. Or, pour les bons, le Christ est présent des deux manières, mais il ne l'est que de la seconde pour les méchans. Si donc le chrétien ne garde pas les préceptes, s'il n'a pas reçu la vérité dans son cœur, c'est en vain qu'il s'approche du céleste banquet : le Fils bien-aimé ne lui ouvre point la porte du ciel.

D'après cela, il sembleroit que Schwédenborg partage l'opinion du docteur de Genève ; qu'à son jugement aussi les réprouvés ne reçoivent point le corps du Sauveur. Il n'en est cependant pas ainsi : le réformateur et le prophète sont diamétralement opposés. D'après Calvin, le pain de la vie n'est point offert à ceux qui sont prédestinés à la mort ; selon Schwédenborg, au contraire, la manne divine est présentée aux méchans, mais seulement ils ne la reçoivent point dans le fond de leur âme.

Ce qu'ajoute le voyant, que l'eucharistie met

l'homme en commerce avec Dieu, imprime le sceau des enfans de Dieu, fait nouvelle créature devant Dieu; tout cela est un développement ultérieur des principes exposés jusqu'ici.

Enfin il est un dogme clairement exprimé dans l'Ecriture, c'est que la cène est en rapport intime avec la mort du Sauveur, et qu'elle a le pouvoir d'effacer les péchés; mais on ne trouve de cette vérité aucune trace dans les écrits de Schwédenborg. Ceci ne doit point nous surprendre, après que nous avons vu sa doctrine sur le sacrifice de la croix.

§ LXXXIII.

Révélations de Schwédenborg sur l'autre monde.

Bien que cette matière pût avoir beaucoup d'attrait pour certains lecteurs, nous ne parlerons point de toutes les révélations du prophète touchant l'autre monde; et si, en passant, nous en disons quelque chose, c'est d'un côté pour donner une idée plus complète de tout le système, c'est d'autre part afin d'éclaircir quelques dogmes de la nouvelle église.

Quand les âmes quittent ce monde inférieur, elles arrivent dans une région placée entre l'enfer

et le ciel. Là, un secret penchant les porte vers les esprits qui partagent leurs pensées et leurs affections. L'époux cherche l'épouse, la mère tend les bras à la fille; tous veulent revoir les compagnons de leur joie et de leurs douleurs. Or c'est ainsi que, de leur propre mouvement, les uns s'élèvent dans le séjour de la lumière, tandis que les autres se précipitent dans l'abîme. Il faut le reconnoître, cette doctrine recèle une grande connoissance du cœur humain.

Les âmes qui ne sont pas encore mûres pour le ciel et qui n'ont point joie dans l'enfer, sont placées sous la direction des anges. Animés d'un zèle ardent, les célestes pasteurs versent le baume sur toutes les plaies, s'efforcent d'éclairer les intelligences, et de ramener l'amour dans tous les cœurs. Leur charité ne fait point acception de personnes : juifs, païens, mahométans, de chaque secte, de chaque religion, tous sont admis à cette école. Lorsque les âmes rentrent dans la voie droite, elles arrivent au bonheur éternel; mais, si elles s'obstinent dans leur endurcissement, elles sont dévorées par l'enfer.

Sans doute le purgatoire catholique diffère du *lieu intermédiaire* de Schwédenborg; mais encore ne voit-on pas comment, à cet égard, le prophète pouvoit se livrer à des attaques si violentes contre la doctrine de l'Eglise.

Les régions supérieures sont en tout semblables à ce monde terrestre ; là aussi, l'on voit des maisons, des palais, des montagnes, des fleuves et des mers. Le temps et l'espace règnent également dans l'empire des intelligences ; les peuples, comme les individus, y conservent leurs mœurs et leurs usages : ainsi, par exemple, les Hollandais s'adonnent encore au commerce après la mort. En un mot, toute la différence entre les deux mondes, c'est que la matière exerce un peu moins d'empire dans l'autre séjour. Les habitans du ciel ont quitté cette enveloppe mortelle, il est vrai ; mais ils sont revêtus d'un corps tellement semblable à celui-ci, que plusieurs ne s'aperçoivent point du changement.

En 1757 eut lieu le jugement dernier, et Schwédenborg s'y trouvoit en propre personne. Il faut croire que Dieu juge les nations de temps en temps. Les damnés, alors, pourroient encore être sauvés, s'ils le vouloient. L'homme de Dieu en vit un qui avoit été voleur et adultère, il s'étoit égaré parmi les anges. Quand ceux-ci l'instruisoient de la vraie doctrine, il souscrivoit entièrement à leurs paroles ; mais comme ils l'exhortèrent d'aimer la vérité : *Non,* dit-il, *je ne veux point,* et il retourna dans les enfers.

Par cet enseignement, Schwédenborg veut prouver la liberté morale. Ici encore se montre

l'homme d'esprit. Oui, sans doute il est des méchans qui ne peuvent plus être sauvés, parce qu'ils ne veulent point l'être. Cette apparition, d'ailleurs, se concilie très bien avec la doctrine de Schwédenborg, que Dieu agit constamment sur l'homme pour le ramener à lui; mais que ceux qui meurent dans l'endurcissement ne peuvent plus se convertir, parce que leur cœur dès lors est irrévocablement fixé dans le mal.

§ LXXXIV.

Canon des Ecritures. — Sens mystique et allégorique.

Il est temps de remonter à la source de toutes ces erreurs, en passant à la doctrine du prophète sur l'Ecriture sainte [1].

Quand on lit Schwédenborg, on voit bientôt qu'il ne reconnoît point les épîtres de saint Paul: car, si nous en croyons nos souvenirs, il n'invoque dans aucun endroit, pas même dans le point de la justification, le témoignage de l'Apôtre. Quoi qu'il en soit, l'article fondamental de la nouvelle église ne laisse aucun doute sur la doctrine du fondateur. En effet cet article énumère les livres dont se compose l'Ecriture sainte; et parmi ceux

[1] Loc. cit. p. 145 — 180.

du nouveau Testament, il ne compte que les Evangiles et l'Apocalypse[1].

Qui ne voit les motifs qui déterminèrent le choix du prophète? évidemment c'est d'après ses opinions dogmatiques qu'il fixa le canon des Ecritures. Aussi n'a-t-on traité de cette dernière question qu'après avoir parlé de ses autres sentimens. Dès qu'il eut rejeté le péché originel, la satisfaction du Christ, la résurrection de la chair, etc., il lui fallut effacer les épîtres de saint Paul, l'histoire apostolique, en un mot, tous les livres qu'il ne pouvoit concilier avec ses erreurs. Dans les actes des apôtres, la descente du Paraclet sur l'Eglise n'étoit certes pas favorable à Schwédenborg. Aussi les disciples de l'homme de Dieu prétendent que leur maître est venu rétablir l'Evangile, évoquer la vraie doctrine du tombeau; et pour montrer sa mission supérieure, ils se fondent sur la promesse du Saint-Esprit rapportée dans saint Jean. Ces paroles de Saint Paul : *L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme n'a point compris ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment;* ces paroles, disons-nous, devoient être étranges pour un homme qui avoit vu en personne le ciel et ses habitans; qui, dans ses écrits, dévoile tous

[1] *Révélations divines, publiées par Schwédenborg,* traduit en allemand par Immanuel Tafel, Tubingue, 1824. vol. II. p. 36.

les mystères de l'autre monde. Enfin c'est par des raisons semblables que le voyant fut conduit à rejeter l'épître de saint Jacques.

Si, avec tout cela, nous considérons les principes de Schwédenborg sur l'interprétation biblique, nous ne serons plus surpris qu'il ait professé les plus étranges erreurs. Non-seulement, dit-il, le sens littéral contient la vérité divine dans toute sa plénitude, mais encore il cache un sens mystique et spirituel : de manière que dans chaque mot, et quelquefois même dans chaque syllabe, se trouve renfermée toute la doctrine du salut. Le prophète appuie cette opinion sur les correspondances entre le ciel et la terre; et pour la démontrer par le fait, il interprète à sa façon plusieurs passages de l'Apocalypse.

En ce qu'il a de fondamental, ce sentiment repose sur une vérité; il est même, jusqu'à certain point, justifié par les rapports de l'ancien et du nouveau Testament. Nous ne pouvons d'ailleurs rejeter en principe l'interprétation mystique : à plusieurs époques elle réveilla le sentiment religieux, protégea l'Ecriture contre le mépris et l'indifférence. Cependant, sous la plume d'un auteur non inspiré, elle ouvre un large champ à l'imagination; et bientôt, quand on veut fonder sur cette base des propositions dogmatiques, elle conduit aux égaremens les plus déplorables. Il n'est point

d'erreur qu'avec un peu d'esprit et de ruse on ne puisse appuyer sur l'Ecriture. Et si quelqu'un doutoit de la vérité que nous avançons, il suffiroit, pour s'en convaincre, de feuilleter les écrits du prophète suédois : l'on est étonné de voir tout ce qu'il trouve dans les Livres saints.

Ici encore Schwédenborg fait preuve d'une grossière ignorance : c'est à peine si l'on peut en croire ses yeux. Il ose dire : « L'interprétation » mystique étoit inconnue parmi les Juifs gros- » siers et charnels, inconnue chez les simples » chrétiens des trois premiers siècles, inconnue » dans les temps suivans, dépravés et corrom- » pus. » Lui Schwédenborg, le premier, a trouvé la clef des Ecritures; c'est à lui seul que l'Esprit a révélé le sens spirituel.

Mais que sont les différens sens du prophète, sinon le *sod*, le *dérusch* et le *paschut** de la cabale; sinon le σῶμα, la ψυχή, et le πνεῦμα** que Philon retrouvoit dans l'Ecriture? Et ces correspondances entre le ciel et la terre, nous le demandons encore, en quoi diffèrent-elles tant de l'ἄνω Ἱερουσαλήμ, et du κάτω Ἱερουσαλήμ de l'Ἰσραὴλ σαρκικός et l'Ἰσ-

* סוד , דרוש , פשט : *mystère, recherche, explication.*

** *Corps, âme, esprit.* Voici les paroles de Schwédenborg, *Vera christ. rel...* p. 147 : « Sensus spiritualis non apparet in sensu litteræ, sed intus in illo, sicut *anima* in corpore, sicut *eogitatio intellectus* in oculis, ac sicut *affectio amoris* in facie. »

ραὴλ πνευματικός *, dont parle également Philon ? Quoi donc ! l'exégèse allégorique étoit inconnue dans les premiers siècles, comme si Basilide, Valentin, Origène avoient vécu dans le sixième ! Pour ce qui concerne les temps modernes, Schwédenborg n'avoit donc pas entendu parler de Grégoire le Grand, d'Alcuin, de Richard de Saint-Victor, de saint Thomas d'Aquin, etc. Mais il ne faut pas demander tant de connoissances dans le restaurateur; et nous n'aurions pas relevé ses prodigieuses ignorances, s'il ne se fût donné comme prophète, comme envoyé de Dieu; s'il n'eût présenté son livre à la vénération de tous les siècles.

Mais ce n'est pas tout encore : Schwédenborg fait de l'Ecriture une espèce de feu d'artifice. Dans l'autre monde, dit-il, la Parole brille comme un grand astre, et quelquefois même comme le soleil; ses rayons flamboyans forment un superbe arc-en-ciel. Elle est renfermée dans un tabernacle. Un esprit la touche-t-il avec la main ou avec ses vêtemens, aussitôt il est environné d'une flamme resplendissante : on le diroit placé dans un astre, tant est vive la lumière qui se répand autour de lui. Au contraire, lorsqu'un homme engagé dans l'erreur vient à regarder dans l'arche sainte, alors

* *Jérusalem supérieure, Jérusalem inférieure; Israël charnelle; Israël spirituelle.* (Note du trad.)

de profondes ténèbres s'épaississent devant ses regards : mais s'il ose porter sur la Parole une main sacrilége, il se fait une violente explosion qui le jette dans un coin de la chambre, et là il reste étendu comme mort pendant une petite heure*.

Si cette vision n'étoit qu'une allégorie, qu'une pure fiction ; si Schwédenborg eût dit : Voyez la vive clarté dont l'âme est pénétrée quand elle cherche dans l'Ecriture sa vie et sa nourriture, nous ne pourrions alors refuser au poète un certain mérite ; mais non, c'est d'un fait qu'il s'agit ici, tout cela se passe réellement dans le ciel. N'est-ce pas là une véritable idolâtrie de la lettre morte ? N'est-ce pas une superstition qui, peut-être, ne trouve son pendant que dans ce point de controverse débattu parmi les mahométans : *Le Coran existoit-il avant les siècles, ou bien a-t-il été créé?* Et encore les disciples du prophète arabe ne donnent-ils pas tous dans cette absurdité : Moslim dit que les idées contenues dans le divin Livre sont éternelles, il est vrai, mais non point la forme dont elles sont revêtues.

* Loc. cit. p. 155 : « Si autem idem tangit verbum, fit explosio cum fragore, et ille projicitur ad angulum conclavis (*in a corner of a room*), et per horulam ibi jacet sicut mortuus. »

§ LXXXV.

Position de Schwédenborg dans l'histoire de l'humanité.

Pour pénétrer plus avant dans le schwédenborgianisme, il faut parler encore de la place que se donne son auteur dans l'histoire du genre humain.

Le voyant divise les siècles en quatre grandes périodes, qu'il appelle autant d'églises. La première a pris naissance avec le monde, la deuxième avec l'idolâtrie; la troisième date de Moïse, la quatrième de Jésus-Christ. La phase chrétienne se subdivise également en quatre églises : l'église avant le concile de Nicée, l'église romaine, l'église grecque, enfin l'église protestante. Or toutes ces églises, aussi bien la dernière que les trois autres, sont parvenues à leur terme : la nouvelle Jérusalem va maintenant descendre du ciel; les temps vont se rajeunir et retourner pour toujours au christianisme primitif. Le prophète du Nord, comme on voit, n'occupe pas un rang peu important dans l'histoire de l'humanité.

Revenons aux quatre grandes périodes. Des lois d'ordre et d'harmonie président à ces quatre époques, dit notre docteur : elles se succèdent comme les quatre phases du jour, comme les quatre sai-

sons de l'année ; car c'est la même sagesse qui fixe le cours de notre planète et fait marcher le genre humain*.

Le christianisme se considère lui-même comme le midi des siècles, mais Schwédenborg le compare à la nuit. Eh quoi ! notre homme de Dieu est-il chrétien ? Il ne donne à Jésus-Christ que les ténèbres pour royaume ; au lieu de le placer au centre des temps, il lui assigne une époque subordonnée aux différens âges du monde ! Sans doute il ne voit dans Jésus-Christ que le fils de Marie,

* Tout ce que M. Tafel répond à notre auteur dans le présent paragraphe, c'est qu'il est faux que Schwédenborg ait divisé les siècles en quatre périodes, puis l'époque chrétienne en quatre églises ; c'est qu'il est faux que, selon Schwédenborg, ces quatre églises se succèdent comme les quatre saisons de l'année (*Schwéd. et ses adversaires*, p. 129 et suiv.). Mais le bibliothécaire n'avoit-il pas lu dans Schwédenborg, p. 463 et suiv. : « Quod in hac tellure post creationem ejus fuerint quatuor ecclesiæ in communi, constare potest ex verbo. » Ensuite le prophète subdivise ces églises comme l'a dit M. Mœhler, puis il continue : « Quod quatuor ecclesiæ extiterint, est secundum ordinem divinum, qui est, quod principium sit et ejus finis, antequam novum principium exurgit : inde est quod omnis dies inchoet a mane, et progrediatur et desinat in noctem, et post hanc a novo inchoet : tum quod omnis annus exordiatur a vere, et per æstatem progrediatur ad autumnum, et desinat in hiemem, et post hanc iterum exordiatur. Simile est cum ecclesiis ; prima illarum quæ antiquissima, fuit sicut mane, ver et oriens ; altera seu antiqua fuit sicut dies, æstas et meridies ; tertia sicut vespera, autumnus et occidens ; et quarta sicut nox, hiems et septentrio. » On nous pardonnera la longueur de cette note, car tout le paragraphe repose sur le point de doctrine que nous venons de constater. (*Note du trad.*)

qu'un enfant des hommes ? Non, dit le prophète, le Sauveur est le Fils du Très-Haut, c'est la divinité, la souveraine puissance qui s'est manifestée dans sa personne divine ; et il n'a point changé les siècles, il n'a fondé qu'une époque secondaire ! Quelle doctrine étrange ! De ce point de vue seulement, Schwédenborg eût pu reconnoître toute la fausseté de son système.

Si nous remontons à la source de ce prodigieux égarement, nous la trouverons dans les opinions du voyant sur le péché originel. Si, au lieu de se repaître de figures et d'allégories, il eût pénétré l'opposition biblique entre le premier et le second Adam ; si, incapable de comprendre la dégradation primitive, il eût du moins versé des larmes sur notre misère, il auroit vu les siècles avant le Messie s'enfonçant de jour en jour dans l'abîme ; il auroit vu les siècles chrétiens marchant vers leurs destinées d'ordre et de perfection, se relevant de plus en plus vers Dieu. Alors, nous le demandons, auroit-il divisé l'histoire en quatre périodes ? Pour cela il faut ne rien comprendre à l'économie de la Providence, à la philosophie chrétienne sur le genre humain. Les passages de saint Paul, Rom. V. 14, 21. ; XI. 32 ; Gal. III. 22, auroient pu le ramener à la vérité ; mais il avoit rejeté les épîtres de l'Apôtre, précisément parce qu'elles sont contraires à sa théorie.

Comme Schwédenborg s'étoit placé dans un faux point de vue, il ne put découvrir la racine et la filiation d'aucun fait historique. Aussi tout est épars, isolé, sans point d'arrêt dans son système. Voici comment il explique l'origine de l'idolâtrie : Dieu avoit révélé au prophète Enoch que les cieux sont en rapport intime avec la terre, que tout ici-bas est comme le reflet d'un ordre plus élevé. Mais bientôt ces correspondances, continue-t-il, s'effacèrent de la mémoire des hommes; on conçut bientôt les choses inférieures hors de toute alliance avec les choses d'en haut; et, de ce jour, l'idolâtrie prit possession de la terre.

Mais nous demanderons à Schwédenborg : Pourquoi l'homme a-t-il perdu de vue ces correspondances entre les différens ordres de la création? Pour avoir la connoissance du vrai Dieu, falloit-il donc connoître ces rapports? Et s'il en est ainsi, comment les hommes, avant Enoch, ont-ils adoré l'Etre suprême, créateur et régulateur de tous les êtres? Répétons-le, si Schwédenborg eût admis que l'intelligence a été obscurcie par le péché; s'il eût vu le mal héréditaire poussant toujours de nouvelles racines, s'affermissant de plus en plus parmi les hommes, assurément il n'auroit point expliqué l'idolâtrie par des raisons si superficielles.

Le paganisme est dérivé de la source de tous

les maux. Relégué loin du ciel, l'homme fut bientôt subjugué par les choses de la terre, et choisit pour objet de son culte les puissances qui exerçoient le plus d'empire sur son cœur. C'est l'interruption du commerce intérieur entre Dieu et la créature, qui entraîna l'oubli des correspondances extérieures entre le terrestre et le surnaturel; c'est l'esprit éloigné de son Auteur et concentré en lui-même, qui conçut ce bas monde hors de tout rapport avec le monde supérieur.

Que l'on nous permette de revenir à la doctrine de Schwédenborg sur l'Incarnation. Il dit : *La foi de l'homme ressemble au regard qui se perd dans les profondeurs du ciel; mais le Dieu fait homme lui a donné des limites et un objet déterminé.* Si cette raison montre seule, comme le dit le voyant, la nécessité de l'Incarnation divine, elle n'explique nullement pourquoi le Verbe s'est fait chair au commencement du quatrième âge du monde. Schwédenborg eût pu tout aussi bien placer le grand œuvre de la miséricorde immédiatement après la création; bien plus il le devoit, à moins d'excuser le paganisme avec tous ses égaremens. Les premiers hommes avoient-ils une vue plus pénétrante que leurs descendans? Leurs regards se perdoient-ils moins dans les profondeurs du ciel? Si le prophète eût compris la mission du Fils de Dieu; s'il n'eût point, à cet égard, rejeté

l'enseignement des Ecritures, alors il eût aussi compris l'époque de la venue du Sauveur. Ainsi, dans ce système, les événemens apparoissent dans le monde comme jetés par le hasard, toutes les pièces de l'édifice sont dispersées, le chaos semble présider aux destinées du genre humain.

Schwédenborg avoit lui-même une idée vague de l'insuffisance de toute cette doctrine; il vouloit asseoir l'Incarnation sur un nouveau fondement. C'est dans cette pensée qu'il enfanta ses mondes éthérés, ses régions intermédiaires, son empire des ténèbres; construction monstrueuse, qui dépose bien de l'imagination malade du poète, mais qui ne sauve point les autres absurdités du système.

Passons enfin à la période chrétienne. Schwédenborg la subdivise, comme nous savons, en quatre époques qui se succèdent harmoniquement. Mais, chose étrange! bientôt après le concile de Nicée, dit-il, cette période a déchu de l'orthodoxie chrétienne, et dès lors elle a marché dans l'erreur. Mais qui dit erreur et déchéance, dit *anomalie*, désordre et confusion. Comment donc dans le christianisme, quatre époques ont-elles pu se développer progressivement; quatre époques dont les trois dernières correspondent à la première, comme l'été, l'automne et l'hiver correspondent au printemps; comme l'adolescence, l'âge viril et la vieillesse correspondent à l'enfance? Où

l'on voit développement et progression, là il faut aussi reconnoître le principe vital qui a tout animé, tout réglé dès le commencement. Mais non : toute la machine est détraquée, toute harmonie est brisée dans le monde ; et puis tous les mouvemens sont réguliers, tous les phénomènes s'engrènent les uns dans les autres !

Ici encore le prophète suédois sentoit l'incohérence de ses conceptions. Aussi excuse-t-il les *erreurs* de l'église romaine, il parle de contrepoids qui se détruisent réciproquement, il trace même ces paroles : *Les anges me l'ont appris, les églises qui possèdent différens biens et différentes vérités, sont comme autant de perles dans la couronne d'un Roi*[1]. Ajoutons que l'époque chrétienne devoit nécessairement déchoir de la vérité : car la dernière phase qu'elle avoit à parcourir, c'étoit la nuit. Schwédenborg ne pouvoit donc flétrir cette période sans se contredire doublement. Eh bien ! écoutons-le : « Depuis le concile de Nicée, l'Eglise est la nuit profonde... ; elle n'est plus chrétienne que de nom... ; il ne s'y trouve plus rien de spirituel[2]. » Le traducteur anglais de l'ouvrage

[1] Loc. cit. p. 465 : « Audivi, quod ecclesiæ, quæ in differentibus bonis et veris sunt, modo bona illorum se referunt ad amorem in Dominum, et vera ad fidem in Dominum, sunt veluti totidem clenodia in corona regis. »

[2] Loc. cit. p. 464 : « Quod ultimum tempus ecclesiæ christianæ,

qui nous sert de source, dit également dans sa préface : « Avant la céleste Jérusalem, l'Eglise est l'homme de péché, la manifestation des mystères du mal. »

C'est de ces ténèbres que devoit sortir l'époque rayonnante de Schwédenborg ; ou, pour mieux dire, à cette période d'erreurs et de confusion, vient se joindre comme d'elle-même la nouvelle église, la céleste Jérusalem. Posons un principe : quand nous voyons plusieurs phénomènes, plusieurs phases se développer harmoniquement, là le principe renferme la continuation et la fin ; non-seulement les faits succèdent aux faits, mais encore ils ont entr'eux les mêmes rapports que les fleurs et les fruits avec le germe.

Il en est tout autrement dans la théorie du réformateur suédois. Déja nous l'avons vu, l'abomination s'est emparée de l'Eglise avec la rapidité de l'éclair ; en un instant, comme par enchantement, voilà les siècles transformés. Or, c'est ainsi que l'homme de Dieu se lève sur le monde. Il dit : Dès que l'Eglise eut une fois quitté la voie droite, il lui fut impossible de revenir à la verité. Cette fille du ciel avoit fui loin des hommes, elle

sit ipsa nox, in quam desierunt priores, constat ex Domini prædicatione, etc. » p. 407 : « Prior ecclesia modo nomine tenus fuit christiana, sed non in re et essentia. » p. 100 : « Adeo ut non aliquid residuum spirituale in illa supersit. »

ne résidoit plus que dans les régions supérieures. Il falloit donc, pour la reconquérir, pénétrer jusque dans les célestes royaumes; il falloit une faveur spéciale de la bonté divine. Or cette faveur ne fut point accordée à l'Eglise. Ainsi donc, avant Schwédenborg, nul germe de vie; tout étoit paralysé, frappé de mort. Maintenant nous le demandons, comment l'église du prophète pouvoit-elle éclore des églises précédentes? comment s'y rattache-t-elle par un ordre naturel de succession?

Les protestans nous reprochent d'être tombés dans l'erreur, lorsque la vérité répandoit tous ses rayons. L'Ecriture sainte, disent-ils, renferma toujours la pure doctrine; éclairés par cette lumière céleste, les catholiques eussent pu revenir de leurs aberrations. Sans doute ce reproche est un non-sens dans la bouche des réformateurs, car il suppose la liberté morale contre laquelle ils se déclarent ouvertement. Cependant, tout absurde qu'elle est, cette inculpation pouvoit en imposer à des hommes incapables d'associer deux idées.

Mais Schwédenborg nous dit qu'il a retrouvé dans le ciel la clef des Ecritures, que ce sont les anges qui lui ont révélé le sens spirituel; il nous montre l'erreur enveloppant l'humanité comme d'un réseau de fer; il assure que nul mortel, avant lui, ne pouvoit déchirer le voile qu'elle avoit jeté

sur le monde : puis il nous donne son ouvrage comme le couronnement des siècles, il affirme que son époque vient consommer l'ordre établi par la Providence! Quoi donc! l'aberration de Nicée entroit-elle aussi dans le plan tracé par le souverain architecte? L'abomination du papisme, les erreurs de l'église grecque, les ténèbres de la réforme avoient-elles été ordonnées par la sagesse infinie?

De même que le Sauveur eût pu paroître au temps d'Adam, de Noé ou de Moïse, de même le prophète eût pu commencer sa restauration au quatrième, cinquième ou sixième siècle; puis on nous dit que les églises se succèdent selon des lois d'ordre et d'harmonie! Dans tout ce système, encore une fois, l'on ne rencontre qu'absurdités et contradictions; il renverse les voies de la Providence, fait du hasard le régulateur du monde.

Nous ne pouvons résister au besoin de faire une dernière observation. Le Tout-Puissant venant en ce monde n'auroit-il pu mettre les hommes à l'abri de l'erreur? N'auroit-il pu affermir pour toujours la vérité qu'il a apportée sur la terre? La parole sortie de sa bouche, conservée par son divin Esprit, pourquoi a-t-elle sitôt perdu cette puissance infinie qui a transformé le monde? Pourquoi ne recouvre-t-elle sa vertu, que lors-

qu'elle est prêchée par Schwédenborg? Quand Dieu parle, sa parole devroit, ce semble, subsister au moins aussi long-temps que quand un homme bégaie, dussent tous les mystères avoir été révélés à cet homme. Mais point : l'ouvrage du Christ a duré trois siècles, celui du prophète verra des jours éternels.

Schwédenborg est le centre de l'humanité, le couronnement des temps; c'est Schwédenborg qui est le Sauveur du monde; c'est lui, mais non pas le Fils du Très-Haut, qui a reposé le genre humain sur son fondement.

§ LXXXVI.

Conclusion.

Les traductions de Schwédenborg, dit-on, se multiplient en Allemagne et ailleurs, le nombre de ses partisans s'accroît de jour en jour. Cela ne nous surprend pas. L'Evangile, dans sa simplicité, n'a plus de charmes pour les esprits blasés du jour; si la vérité veut encore parler au cœur des hommes, il faut qu'elle se charge de couleurs exagérées, qu'elle revête des formes gigantesques. Emoussées et sans ressort, les âmes en sont au point de ne plus croire à l'ordre supérieur, au

monde des esprits, si elles ne les touchent avec la main, si elles ne les voient, pour ainsi dire, marcher sur cette terre. L'espérance ne peut plus s'élever dans son immortelle patrie que sur les ailes de l'imagination.

Assez long-temps on s'est tristement efforcé de bannir les miracles de l'Evangile, de détruire, par le sarcasme et la dérision, la foi dans le Fils du Très-Haut, de renverser tout commerce entre Dieu et l'homme : les peuples ont été comme inondés d'un déluge de maximes impies. Mais le cœur plein de désirs ne se contente pas de tels enseignemens ; si vous lui enlevez les vrais miracles, il en inventera de faux. Telle est la triste destinée du siècle : on verra les esprits malades, exaltés, se repaître de chimères et d'illusions ; et, si bientôt la foi de l'Eglise ne reprend son empire, le fanatisme le plus funeste viendra s'asseoir à la place de l'incroyance détrônée.

Et quel remède apporte Schwédenborg au mal qui ronge la société ? Des allégories, des visions, des rêves, des fantômes. On nous dit que le prophète étoit nécessaire au monde ; que, sans lui, nous étions plongés dans des ténèbres éternelles [1]. A cela nous pouvons répondre comme

[1] Voy. dans la préface de *Treue christ. religion,* p. VII, une lettre de Thomas Hartley, recteur de Wenwick, dans le Northamptonshire.

Abraham au mauvais riche[1] : Nous avons Moïse et les prophètes, nous avons Jésus-Christ, les apôtres et l'Eglise ; et qui n'écoute point leurs oracles, ne croira point au visionnaire suédois.

[1] Luc. XVI. 19 et suiv.

CHAPITRE V.

Les Sociniens.

§ LXXXVII.

Rapports des sociniens avec les réformateurs. — Historique.

La doctrine catholique embrasse et réunit le divin et l'humain, le terrestre et le surnaturel, ou si l'on veut, le principe mystique et le principe intellectuel. A la vue de cette harmonie, de cette unité merveilleuse, l'esprit et le cœur sont également forcés de dire : Dieu protége et gouverne son Eglise. Cependant, quoique en parfait équilibre dans le catholicisme, ces deux élémens peuvent rompre leur accord dans tel fidèle ; mais alors encore, si la scission n'est pas complète, si les liens d'amour qui rattachent chaque membre au corps ne sont pas dissous, l'économie chrétienne n'est pas renversée.

Immédiatement avant la réforme, le principe intellectuel avoit gagné, dans plusieurs esprits,

un ascendant bien funeste; les études classiques avoient, parmi les savans, reporté la raison sur le pavois. A cet égard, nous pourrions nommer Erasme qui, d'ailleurs, a si bien mérité de la république des lettres. Néanmoins le principe contraire garda toujours une force supérieure; et cela se voit par les progrès de la nouvelle doctrine, car c'est ici l'élément mystique qui obtient la prépondérance.

Après que l'aveugle sentiment, franchissant toutes limites, eut dissous la société des enfans de Dieu, la froide raison bientôt revint lui disputer l'empire. C'est alors que parurent Louis Hetzer né à Bischoffzelle en Thurgovie, exécuté à Constance en 1529; Jean Campanus, connu depuis 1520, et mort dans les fers en 1580; Michel Servet, espagnol d'origine, brûlé à Genève en 1553; Valentin Gentilis, originaire de Naples, décapité à Berne en 1566. Ces novateurs formèrent un parti qui reçut son nom des deux Socin, Lélie et son neveu Faust: Lélie mort à Zurich en 1562, Faust décédé à Luclavie, en Pologne, l'an 1604. Ces deux hérésiarques avoient vu le jour à Sienne en Italie.

Ainsi donc le socinianisme et le protestantisme sont deux extrêmes, qui ne se trouvent réunis que dans le catholicisme. S'emparant, l'une de l'élément humain, l'autre de l'élément divin, ces deux sectes prirent deux routes opposées, et bientôt elles

arrivèrent à un antagonisme complet. Par la doctrine de l'ubiquité, le système protestant renverse l'humanité du Sauveur; le socinianisme, au contraire, nie sa divinité, le montre comme un homme pur et simple. Suivant les réformateurs, le Messie nous a rachetés par l'effusion de son sang; d'après les sociniens, il ne s'est point offert en sacrifice pour les péchés du monde. Les premiers disent : Jésus-Christ n'a point été envoyé pour dissiper l'erreur, ni pour rappeler les hommes dans le sentier de la justice; les seconds répliquent : sa mission étoit d'apporter une nouvelle doctrine, et de donner l'exemple de toutes les vertus. Luther et Calvin exagèrent le mal héréditaire au-delà de toute mesure : Faust et Lélie repoussent la dégradation primitive. Aux yeux des uns, Dieu seul agit dans la justification; seul il vivifie, transforme, consacre le fidèle. Ecoutez les autres : l'homme est seul actif; seul, il s'élève à la perfection : Dieu l'abandonne après lui avoir révélé sa doctrine et ses promesses. Les anciens protestans ne parlent que de la grâce; les nouveaux apôtres, que de la loi et de ses préceptes. Les wittenbergeois flétrissent la raison; les docteurs italiens la proclament souveraine. Enfin êtes-vous luthérien, prenez la Bible et lisez, vous percevrez comme par enchantement toutes les vérités qu'elle enseigne : mais si vous êtes socinien, ap-

prenez les langues, comparez, discutez; et c'est à peine si vous pourrez jamais écarter le voile des Ecritures.

Mais quelle que soit l'opposition entre les deux sortes de réformateurs, ils s'accordent pourtant sur plusieurs points. Non-seulement ils s'annoncèrent, les uns et les autres, comme restaurateurs de l'Evangile; mais encore ils proclamèrent l'Ecriture sainte la seule règle de foi. Ainsi leur point de départ est absolument le même. D'ailleurs ils n'assignent au christianisme qu'une fin purement pratique, ils flétrissent de concert les sciences et la philosophie. Ici encore, toutefois, se montre le caractère propre aux deux hérésies : car l'une veut avant tout faire naître la piété, les sentimens religieux; l'autre demande aux hommes des vertus, de saintes mœurs, la bienfaisance et le dévouement.

Une autre ressemblance entre le protestantisme et le socinianisme, c'est que tous les deux ne firent que la moitié de la route dans laquelle ils étoient entrés. Le premier, en effet, ne poussa point ses principes jusqu'à leurs dernières conséquences, mais il légua cette tâche à plusieurs sectes qui surgirent dans son sein : le second, également, chargea l'avenir d'accomplir son œuvre, c'est-à-dire d'effacer l'élément divin jusqu'à la dernière trace, car il ne s'en étoit pas entièrement dégagé dans le principe.

A présent que nous avons indiqué la tendance du socinianisme, passons à l'histoire de sa fondation. Il eut son premier siége en Pologne. A peine la réforme avoit-elle pénétré dans ce royaume, que plusieurs en vinrent jusqu'à nier le dogme de la sainte Trinité. On pourroit croire que, de ce moment, la discorde va naître dans la nouvelle église; mais les deux partis se tolérèrent mutuellement, s'unirent même par une alliance étroite. Cela ne doit point nous surprendre. Dans l'origine, effrayés de leur solitude, les ennemis du catholicisme tenoient leur doctrine dans l'ombre, composoient volontiers sur le dogme; ce n'est que lorsqu'ils s'étoient formé des adeptes, concilié des hommes puissans, qu'ils se produisoient au grand jour et déclaroient la guerre à ceux qui ne partageoient pas leur croyance.

En 1563 et 1565, dans les synodes de Pinczow et de Petricaw, ces hérétiques se scindèrent en deux partis; et les uns, sous le nom d'*unitaires*, érigèrent une église particulière, qui bientôt fut déchirée par une foule de dissensions intestines. Alors Faust Socin entra dans leur communion. Par de longs efforts, il parvint à réunir les sentimens sur la personne du Christ. Or, dès cette époque, les unitaires changèrent leur nom en celui de *sociniens*.

En 1638, ils se virent troublés dans leur sécu

rité. On leur enleva leurs écoles, leurs églises, leur imprimerie de Rakau ; et peu après ils furent bannis du royaume. Les Suédois avoient pénétré en Pologne, et ce furent surtout les liaisons des sociniens avec ce peuple, qui leur attirèrent la haine de leurs compatriotes.

Depuis cette époque nous retrouvons nos sectaires en Silésie, en Prusse, dans le Brandebourg, dans le Palatinat, dans les Pays-Bas; nous en voyons aussi plusieurs en Transylvanie, où Blandrada, médecin italien, avoit déjà répandu les erreurs des unitaires. En Prusse et dans le Brandebourg, ils parvinrent, quoique difficilement, à former quelques communautés; partout ailleurs leurs principes excitèrent l'indignation générale. Dans les Pays-Bas, ils ne purent fonder aucune église, bien qu'on y ait toléré les individus. Successivement ils entrèrent, pour la plupart, dans les confessions au milieu desquelles ils étoient placés. Enfin la secte ne s'est conservée qu'en Transylvanie.

Les principales sources du socinianisme sont les nombreux écrits de Faust Socin, ceux de Jean Erell, de Schlichting, de Louis Wollzogen. Tous ces ouvrages se trouvent dans la *Bibliothèque des frères Polonais*, et dans plusieurs autres collections.

Nous citerons encore le *Grand catéchisme de*

Rakau, publié en 1605, par Moscorovius et par Schmalz; le *Catéchisme d'Ostorod*, prédicateur à Buscow près de Dantzig. Bien que le catéchisme de Rakau jouisse d'une très grande autorité, les sociniens n'ont pas de symbole proprement dit.

§ LXXXVIII.

Rapport de la raison avec la révélation. — Interprétation de l'Ecriture sainte.

Exposons d'abord les principes des sociniens sur l'origine des idées religieuses et morales. C'est par ses propres lumières, disent-ils, que l'homme parvient à la connoissance du bien et du mal [1]; mais l'idée de Dieu, la notion des choses surnaturelles lui est communiquée du dehors, par l'enseignement [2]. En conséquence la seule prérogative que l'image de Dieu confère à l'homme, c'est qu'elle lui assure l'empire sur les animaux.

Mais s'il en est ainsi, comment pouvons-nous saisir la parole divine, quand Dieu se révèle ou se fait révéler à nous? comment ses oracles peuvent-ils pénétrer dans le fond de nos âmes? La

[1] Faust. Socin. *Prælect. theolog.*, c. 2 : Bibl. frat. Pol., tom. I. fol. 537. Vokel, *de Vera relig.*, l. IV. c. 4.

[2] Faust. Socin. *de Auct. s. Script.* : Bibl. frat. Pol., tom. I. p. 273.

tendance, et, par cela même, l'absurdité de tout le système, ne pouvoit se montrer dans un plus grand jour. L'idée morale, première source de vie, profondément enracinée dans l'homme; l'idée religieuse apportée du dehors, n'occupant qu'une place secondaire dans l'intelligence : voilà ce qui ressort de cette doctrine. Ainsi, tandis que Luther n'attribuoit à la moralité qu'une valeur purement temporelle, les sociniens la mettent sur le premier plan.

La force particulière qui poussoit les deux communions, se révèle encore dans la contrariété suivante. La lumière divine, selon les protestans, pénètre, éclaire l'homme indépendamment de toute condition extérieure; selon les sociniens, au contraire, elle ne le frappe que du dehors. On voit assez, du reste, que les deux partis sont dans l'erreur. En effet, le germe des idées religieuses et morales, la raison, l'intelligence est innée dans l'homme; mais elle ne se développe, comme elle ne se féconde, que sous l'influence d'un être extérieur et spirituel en même temps.

D'après cela ne devroit-on pas attendre, de la part des sociniens, une soumission sans réserve à l'Ecriture? Sans doute, puisqu'ils refusent à l'homme les facultés supérieures, puisque par cela même ils le déclarent incapable de commenter les monumens de notre foi; sans doute ils ne cher-

chent point, par des interprétations licencieuses, à détourner le sens de la parole de Dieu? Il n'en est rien. Dans plus d'un passage, nous le savons, ils exigent une obéissance aveugle à l'Ecriture sainte [1]; mais, non contens de la fouler aux pieds dans la pratique, ils disent nettement qu'on doit rejeter tout ce qui répugne à la raison, c'est-à-dire à leur sens particulier. Tel est le fondement sur lequel repose ce principe universellement admis parmi eux : Quand un passage biblique ne s'accorde pas avec les lumières naturelles, plutôt que de prendre le mot au pied de la lettre, il faut lui forger une tout autre signification [2]. Aussi retrouvons-nous déjà parmi eux les premières traces de ce système d'accommodement, de cette chari-

[1] Faust. Socin. *Epist. III. ad Matth. Radec.*: Bibl. frat. Pol. tom. I. fol. 386 : « Equidem contra id sentio : Nihil in iis scriptis... legi, quod non verissimum sit... Præstat, mi frater, mihi crede, cum in aliquem Scripturæ locum incidimus, qui nobis falsam sententiam continere videatur, una cum Augustino hac in parte ignorantiam nostram fateri, quam eum, si alioquin indubitatus plane sit, in dubium revocare. » Socin dit ensuite que, pour montrer une erreur dans l'Ecriture, il faudroit s'appuyer ou sur la raison ou sur des preuves historiques, puis il continue : « Ratione vix ullo modo fieri id potest, cum christiana religio non humanæ rationi ullo pacto innitatur. »

[2] Bengel montre déjà, dans le *Magasin de Suskind,* cahier XV. p. 128 et suiv., comment les sociniens soumettent l'Ecriture au contrôle de la raison. Voy. dans *Bibl. frat. Pol.* p. 132, les passages de Faust et de Schmalz. Voy. aussi Marheineke, *Instit. Symbol.*, ed. alt. p. 172.

table tolérance dans l'interprétation de l'Ecriture sainte. Et pourquoi voudriez-vous qu'ils fussent si scrupuleux ; car, si Jésus-Christ est un pur homme, il sait bien s'accommoder aux erreurs des foibles mortels?

Les sociniens ne conservèrent point non plus l'idée de l'inspiration dans toute sa rigueur; au contraire, ils accordèrent que, dans l'Ecriture, il peut s'être glissé des inexactitudes, mais dans des choses de petite importance[1]. Les Livres saints, continuent-ils, ont été rédigés par des hommes intègres, vertueux et savans ; et voilà le seul titre qui les recommande à notre vénération. Qu'enfin les sociniens rejettent l'autorité de l'Eglise, c'est ce qu'il est facile de concevoir.

§ LXXXIX.

Doctrine des sociniens sur l'Etre suprême et sur la personne de Jésus-Christ.

Dans l'article des attributs de Dieu, nous voyons encore le socinianisme en contradiction formelle avec le protestantisme. En effet, pour sauver la prescience du souverain Etre, les premiers réformateurs détruisirent la liberté de l'homme; les

[1] Faust. Socin. *de Auct. s. Script.* : Bibl. frat. Pol. fol. 267.

sociniens, au contraire, sacrifièrent la prescience divine à la liberté humaine. Les uns dirent : C'est Dieu qui détermine l'homme, et dès lors celui-ci disparut ; les autres enseignèrent que Dieu est déterminé par l'homme, et de cette heure l'Essence immuable fut assujettie au changement. Ainsi les protestans anéantissent l'homme, tandis que les sociniens mutilent l'idée de Dieu.

De toutes les sectes décrites jusqu'ici, aucune n'a rejeté ce dogme fondamental : *Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble*. Ce privilége étoit réservé aux disciples de Faust, et même nous devons remarquer que leurs erreurs découlent, pour la plupart, de ce premier égarement.

Nos sectaires ne reconnoissent comme Dieu que le *Père de Jésus-Christ*[1]. Observons toutefois qu'à leur jugement, la croyance à la Trinité n'exclut point du salut ; seulement il est fort utile de connoître l'unité de personnes[2]. Après cela, voici qui ne doit pas peu nous surprendre, ils disent : *La*

[1] *Catechism. Racov.*, quæst. 73 : « Quænam est hæc persona divina? Resp. Est ille Deus unus Domini nostri Jesu Christi pater. »

[2] Loc. cit. quæst. 53 : « Quænam sunt, quæ ad essentiam pertinent, ad salutem prorsus necessaria? Resp. Sunt ea, quod Deus sit, quod sit tantum unus, etc. » quæst. 71 : « Expone, quæ ad eam rem vehementer utilia censeas. Resp. Id quidem est, ut cognoscamus, in essentia Dei unam tantum personam esse. » Cfr. *Christ. relig. instit.* : Bibl. frat. Pol., tom. I. fol. 652. col. II.

nature divine est une nécessairement; c'est-à-dire que la pluralité de personnes détruiroit l'unité de l'Etre suprême[1]. Ainsi, d'une part, on peut être sauvé en admettant un Dieu triple; d'autre part, admettre trois personnes dans l'Essence infinie, c'est admettre trois dieux : donc on peut être sauvé en admettant plusieurs dieux.

Ecoutons maintenant leur doctrine sur le Fils du Très-Haut. Le Messie est un homme pur et simple; mais il a été conçu du Saint-Esprit, d'où lui est venu le nom de Dieu. Et quelles ne sont point d'ailleurs les prérogatives du sage des sages, du céleste libérateur? Avant de devenir le docteur des hommes, il fut ravi jusqu'au pied du trône de l'Eternel; c'est dans le ciel qu'il reçut ses divins enseignemens. On voit assez pourquoi nos sectaires ont jeté ces deux articles dans leur système. L'Ecriture, en mille endroits proclame la divinité du Christ : il falloit donc préparer une réponse à tous ces témoignages[2]; puis comment expliquer la sublimité de l'Evangile, la sainteté de ses préceptes, à moins de reconnoître dans le divin maître un rayon de la sagesse infinie? Les

[1] *Catech. Racov.*, quæst. 74 : « Demonstra hoc ipsum. Resp. Hoc sane vel hinc patere potest, quod essentia Dei sit una numero, quapropter plures numero personæ in ea esse nullo pacto possunt, etc. »

[2] *Catech. Racov.*, quæst. 194 et 195.

principes des sociniens sur l'origine des idées religieuses donnoient une nouvelle force à cette considération.

Les réformateurs italiens continuent : A cause de son obéissance jusqu'à la mort, le Sauveur a été élevé à la dignité divine ; toute chose lui a été donnée dans le ciel et sur la terre, il a été chargé du gouvernement du monde. Nous pouvons donc recourir à lui dans une entière confiance ; nous pouvons, nous devons même lui rendre le culte suprême[1]. Faust Socin défendit cette doctrine avec le plus grand zèle, et fit tous ses efforts pour persuader les unitaires conséquens, qui refusoient d'adorer une pure créature. Le catéchisme de Rakau est aussi formel à cet égard : « Ceux-là ne sont pas chrétiens, dit-il[2], qui ne

[1] Socin. *de Justificat.* : Bibl. frat. Pol., tom. I. fol. 601. col. I. « Ipsi Jesu tantam in cœlo et in terra, tanquam obedientiæ scilicet usque ad mortem crucis insigne præmium, potestatem dedit, ut, etc. » *Catech.*, *Racov.*, quæst. 236 : « Quid præterea Dominus Jesus huic præcepto addidit ? Resp. Id quod etiam Dominum Jesum pro Deo agnoscere tenemur, id est, pro eo, qui in nos potestatem habet divinam, et cui nos divinum exhibere honorem, obstricti sumus. » quæst. 237 : « In quo is honor divinus Christo debitus consistit ? Resp. In eo, quod, quemadmodum adoratione divina eum prosequi tenemur, ita in omnibus necessitatibus nostris ejus opem implorare possumus. Adoramus vero eum propter ipsius sublimem et divinam ejus potestatem. » Cfr. *Christ. relig. instit.*, fol. 656. *Catéchisme d'Ostorod*, c. XIX. p. 134.

[2] *Catech. Racov.*, quæst. 246 : « Quid vero sentis de iis ho-

veulent point rendre à Jésus-Christ les honneurs divins.

Depuis long-temps nos docteurs étoient habitués à soutenir le pour et le contre sur plusieurs articles. Aussi distinguèrent-ils deux sortes d'adoration, l'une suprême et l'autre inférieure, et ils décernèrent la première à Dieu et la seconde à Jésus-Christ[1]. Or, de ce moment, les unitaires, et même les plus décidés, reconnurent deux dieux, un dieu très haut, souverain dominateur ; un dieu subordonné, dans la dépendance. Ne pouvant résister aux témoignages de l'Ecriture, ils se décidèrent à rendre à Jésus le culte de latrie ; mais ils comprirent bientôt qu'ils détruisoient l'unité de l'Etre nécessaire, et c'est alors qu'ils modifièrent ou plutôt qu'ils renversèrent leur propre enseignement.

minibus, qui Christum non invocant, nec adorandum censent ? Resp. Prorsus non esse Christianos sentio, cum Christum non habeant. Et, licet verbis id negare non audeant, reipsa negant tamen. »

[1] Loc. cit. quæst. 245 : « Ergo is honor et cultus ad eum modum tribuitur, ut nullum sit inter Christum et Deum hoc in genere discrimen ? Resp. Immo permagnum est. Nam adoramus et colimus Deum, tanquam causam primam salutis nostræ ; Christum tanquam causam secundam : aut, ut cum Paulo loquamur, Deum tanquam eum, ex quo omnia, Christum ut eum, per quem omnia. » Comp. les lettres à Niemojovius, dans *Bibl. frat. Pol.*, tom. II. fol. 466 et seq. On voit en cet endroit, que les sociniens faisoient à Jésus-Christ une espèce d'invocation qui a quelque ressemblance avec les prières que les catholiques adressent aux saints.

Puisque, d'une part, les Livres saints représentent le Sauveur comme une personne; puisque, d'autre part, ils lui accordent les attributs divins[1], comment les sociniens ne virent-ils pas qu'on ne peut concevoir entre le Père et le Fils d'autres rapports que ceux qu'établit le dogme catholique? Mais quelle est donc cette étrange doctrine! Dieu a gouverné le monde dès le commencement. A cette heure fatigué sans doute, il abandonne cette tâche à une créature, il revêt un être limité de sa toute-puissance, ou du moins il lui donne son infinie sagesse! Est-ce assez d'absurdités?

Chose remarquable, l'homme s'est-il formé une basse idée de sa vocation, rarement il dépasse le point qu'il s'est assigné lui-même. Qui se croit incapable d'observer un précepte, ne satisfera point aux obligations qu'il impose; et de même, qui regarde une œuvre de la pensée comme au-dessus de ses forces, ne l'accomplira jamais. Ne diroit-on pas une sorte d'instinct qui révèle à chaque homme la mesure de ses facultés?

Ceci s'applique parfaitement à Socin. L'image de Dieu, cette sublime prérogative, ce don céleste qui constitue l'homme, il la limite à la domination des animaux. Aussi n'a-t-il pas trompé sa

[1] Les sociniens le reconnoissent formellement. Voy. *Christ. Relig. instit.*, loc. cit. fol. 655.

vocation : partout il se montre *pasteur de chèvres* plutôt que théologien.

Voyons de quelle manière il commente l'Ecriture sainte. Qui ne reconnoît dans le texte de saint Jean : *Au commencement étoit le Verbe*[1], la preuve de l'éternelle génération du Fils de Dieu? Mais comment notre docteur interprète-t-il ces paroles? Le voici : *Jésus-Christ avoit déjà été envoyé au commencement de la prédication de Jean-Baptiste*. A ce passage : *Avant qu'Abraham fût, j'étois déjà*[2]; il donne cette signification : *Avant qu'Abram devînt Abraham, j'étois déjà la lumière du monde*. Expliquons la pensée du savant exégète. Dieu avoit promis à Abram qu'il deviendroit le père de plusieurs peuples ; et que, pour cette raison, il s'appelleroit désormais Abraham. Or ce patriarche, avant Jésus-Christ, poursuit notre auteur, ne fut le père que d'une seule nation; déjà l'Evangile se répandoit sur le monde, quand plusieurs peuples sont entrés dans l'alliance; donc le Sauveur vouloit dire : Avant qu'Abram ait effectivement mérité le nom d'Abraham, c'est-à-dire, avant que plusieurs peuples fussent amenés dans mon royaume, j'avois déjà apporté la vérité sur la terre. Socin nie également que saint Jean

[1] Jean I. 1.

[2] Ibid. VIII. 58.

représente le Christ comme créateur du monde; car, dit-il, ces paroles : *Par lui toutes choses ont été faites*[1], se rapportent à la nouvelle création opérée par sa vertu réparatrice[2]. Mais c'en est assez sur ce sujet; revenons à notre exposition.

A l'égard du Saint-Esprit, les sociniens enseignent qu'il est la force, l'efficacité de l'Etre éternel : nous reviendrons plus bas sur ce point de doctrine[3].

Déjà bien des fois on a posé la question : Dans quelle secte retrouvons-nous les erreurs des sociniens sur la personne du Christ ? Nous remarquons bien, dans les anciennes hérésies, plusieurs traits de ressemblance avec cette doctrine; mais nulle part nous ne trouvons une parfaite analogie. Les

[1] Jean I. 3.

[2] *Catech. Racov.*, quæst. 107. 128. Un doyen protestant Oeder, qui a donné une édition de ce catéchisme (1739), dit, p. 146, sur la question 107 : « Perversio clarissimi loci Joh. 6. 58, ita fœda et simul manifesta est, ut fieri non potuisse credam, ut homines sanæ alioqui mentis, in eas cogitationes inciderent, nisi qui ob abjectum amorem veritatis in reprobum sensum traditi sunt. » Cfr. *Christ. Relig. institut.* : Bibl. frat. Pol. tom. I. fol. 656 et seq.

[3] *Catech. Racov.*, quæst. 271 : « Spiritum sanctum non esse in Deitate personam et hinc discere potes, etc. » *Christ. relig. inst.* tom. II. fol. 652. col. II : « Quid, quæro, de Spiritu sancto nunc mihi dicis? Resp. Nempe, illum non esse personam aliquam, a Deo, cujus est spiritus, distinctam, sed tantummodo ipsius Dei vim et efficaciam quamdam, etc. » Tout le catéchisme n'est pas mieux rédigé que cet article.

ariens, nous le savons, reconnoissoient une créature élevée à la dignité suprême, ils alloient même jusqu'à lui rendre les honneurs divins. C'est là sans doute un point de contact entre les deux hérésies; mais continuons d'écouter les docteurs du quatrième siècle: Le monde n'étoit pas encore, disent-ils, que le Fils de Dieu étoit déjà, et dès l'origine il a gouverné toute chose sur la terre. Or tel n'est plus l'enseignement des docteurs modernes : ils soutiennent que Jésus a commencé son existence dans le sein de Marie, et qu'il ne régit l'univers que depuis son ascension.

Les sociniens prétendent retrouver leur doctrine chez les artémonites; et plusieurs écrivains, dès le commencement de la secte, les comparèrent aux disciples de Paul de Samosate. Sans doute on ne peut méconnoître une certaine affinité entre ces hérétiques ; car tous regardoient Jésus-Christ comme un homme conçu du Saint-Esprit, et chargé d'une mission divine auprès de ses semblables. Mais si les sociniens nioient que le Christ, avant qu'il fût né de la Vierge, ait eu l'existence et pouvoir sur le monde; si, par conséquent, ils alloient plus loin que les sectateurs d'Arius, à leur tour les artémonites, non plus que les samosatiens, n'admettoient point que le Sauveur ait été élevé à la dignité divine ni préposé au gouvernement du monde; et en cela ils étoient tom-

bés dans de plus graves erreurs que les sociniens. D'un autre côté, quelques disciples d'Artémon rejetoient le commencement de l'évangile de saint Jean ; l'hérésiarque soutenoit même qu'avant le pape Zéphirin, l'on ne croyoit pas à la divinité du Rédempteur. Paul de Samosate supprima les hymnes où ce dogme étoit enseigné, et s'efforça de détruire l'adoration du Fils de Dieu. Ainsi les sociniens tiennent le milieu entre les ariens, les artémonites, etc. ; tous ces hérétiques ont quelque chose de commun ; mais on ne voit point entre eux un accord parfait.

Souvent aussi les sociniens ont été assimilés aux partisans de Photin. Cependant ces derniers enseignoient que le Verbe (ils ne le concevoient point comme une personne) étoit uni à l'*homme Jésus,* mais que les liens qui resserroient cette union devoient se dissoudre, qu'ainsi le règne de Christ ne seroit point éternel. Or les sociniens, comme nous savons, ne reconnoissoient dans le Fils de Marie qu'un homme pur et simple ; puis ils disoient que son empire fleuriroit d'âge en âge, jusqu'à la consommation des siècles.

§ XC.

De la déchéance et de la réhabilitation de l'homme.

Les sociniens disent qu'Adam sortit des mains de Dieu avec la liberté; qu'appartenant à la nature humaine, cette faculté n'a point été détruite dans la chute originelle. Par le fait de sa création, poursuivent-ils, notre premier père étoit sujet à la mort; mais s'il n'eût point prévariqué, s'il eût persévéré dans l'obéissance, Dieu lui auroit donné l'immortalité. Au reste, il n'y a point de dégradation primitive, de mal héréditaire; l'humanité n'est point flétrie dans le sang qui nous donne la vie, seulement nous sommes entachés d'une certaine souillure qui nous met sous l'empire de la mort[1]. Les sociniens voyoient l'homme rentrer dans la poussière, et c'est ce qui leur arracha ces dernières paroles; mais, comme proposition dogmatique, elles ne trouvent aucun point d'arrêt dans leur système.

Voilà le mal que le péché a fait à l'homme : voici maintenant le remède apporté par Jésus-Christ. Le Messie, disent les sociniens, a donné une loi plus parfaite, a révélé aux justes la vie

[1] *Catech. Racov.*, quæst. 422 et seq.; quæst. 42. 45.

bienheureuse, promis le pardon au repentir, fortifié l'espérance par sa résurrection[1]. Cependant, pour ne pas effacer tous les titres du Sauveur à notre reconnoissance, les sectaires exagèrent les ténèbres du paganisme, nous montrent l'ancien monde ignorant les récompenses éternelles, et plongé dans le plus affreux désespoir. Il n'y a pas jusqu'à l'oraison dominicale qu'ils ne présentent comme une révélation particulière[2]; mais s'ils avoient su que le fond de cette prière étoit déjà connu parmi les juifs, que seulement notre divin maître en a montré l'esprit, l'a dégagée de toute superstition, leur éloge leur eût paru bien froid et bien ridicule*.

[1] *Catech. Racov.*, quæst. 197 : « Quid vero hoc novum fœdus comprehendit? Resp. Duplex rerum genus, quorum unum Deum, alterum nos respicit. » quæst 198 : « Sunt perfecta mandata et perfecta Dei promissa, etc. » Socin. *de Justific.:* Bibl. frat. Pol. tom. I. fol. 601. col. I. *Resp. ad object. Cuteni:* Bibl. frat. Pol. tom. II. fol. 454. n. 9.

[2] Loc. cit. quæst. 217 : « Quod vero ad hæc (au précepte de l'ancien Testament, d'adorer Dieu seul) addidit Dominus Jesus? Resp. Primum hoc, quod nobis certam orandi rationem præscripserit. »

* Les anciennes prières d'où notre divin Sauveur a pris l'oraison dominicale, se trouvent dans Ligthfoot, *Horæ hebraicæ et talmulddicæ;* dans Witsius, *Exercit. sac.*, exercit. VI. § 32 et seq.; dans Vitriga, *de Synagoga*, p. 292.; dans Vetstein, *ad Matth.* c. VI. v. 9 et seq. Au reste Jésus-Christ puisa dans les traditions des juifs pour ne pas scandaliser ses disciples. (*Note du trad.*)

Toutefois, si nous considérons le système dans son ensemble, le plus grand ouvrage du Médiateur, aux yeux des sociniens, c'est d'avoir suspendu les lois judiciaires et cérémonielles; abrogation qui a ramené le culte de Dieu en esprit et en vérité. Mais déjà les prophètes n'avoient-ils pas annoncé que les figures, les sacrifices cesseroient, que l'ancienne alliance seroit remplacée; de sorte qu'à cet égard encore Jésus-Christ n'a point révélé une nouvelle doctrine? Or tels sont, d'après nos hérétiques, les bienfaits de la rédemption; il n'y a point de satisfaction pour les péchés du monde, point d'application des mérites du Sauveur.

Ajoutons que, selon les sociniens, le Ciel vient au secours de notre foiblesse; mais, d'avance, nous devons nous former une idée modeste de cette assistance divine[1]. Le Saint-Esprit, dans leur système, ne possède point cette force vivifiante qui pénètre tout l'homme, qui va jusqu'au fond des cœurs pour en arracher le vice et y porter le germe de la vertu. Divisant ses dons en deux classes, ils appellent les uns *temporaires*, et les autres *permanens;* puis au nombre des premiers, ils comptent le don des langues et des miracles[2], et parmi les seconds ils placent l'Evangile

[1] Socin. *de Justific.*, loc. cit. fol. 601 et seq.; *Relig. christ. inst.*, loc. cit. fol. 665 et seq.; *Cat. Racov.*, quæst. 374 et seq.
[2] *Catech. Racov.*, quæst. 361 et seq.

et l'espérance au bonheur éternel [1]. Ils nomment aussi ceux-là *dons extérieurs*, et ceux-ci *dons intérieurs*.

Or pouvons-nous parvenir à la foi, pouvons-nous entrer dans la voie droite sans l'assistance de l'Esprit saint ? Le catéchisme de Rakau répond affirmativement [2]. Il doute même que l'opération *intérieure* du Saint-Esprit soit nécessaire pour enfanter l'espérance à la vie bienheureuse; voici ses paroles : *Il* PAROÎT *que la promesse extérieure faite par l'Evangile a besoin d'être scellée intérieurement dans les cœurs.* Enfin, pour l'accomplissement des préceptes, les grâces *intérieures* ne sont indispensables que dans les grandes tentations [3].

Voulons-nous entrer plus avant dans cette doctrine, écoutons le fondateur de la communion : « Tous les hommes, dit-il, s'ils ne sont entraînés » par les mauvais exemples, peuvent, abandonnés à eux-mêmes, vivre sans péché, pourvu » toutefois que de grandes récompenses soient » promises à la vertu. Or l'Evangile annonce aux » justes une éternité de bonheur. Sans doute, » continue l'hérésiarque, le chrétien ne peut » garder la loi par ses forces naturelles; mais il

[1] Loc. cit. quæst. 365 et seq. 430.
[2] Loc. cit. quæst. 370.
[3] Loc. cit. quæst. 368.

» le peut par les forces que Dieu lui donne en » lui promettant l'éternelle félicité [1]. » On le voit, dans les principes des sociniens, la distinction entre les forces naturelles et les forces surnaturelles a une tout autre signification que dans le système catholique et le système protestant. Cette différence est facile à expliquer. Socin prétend qu'aucune idée religieuse n'est innée dans l'homme ; qu'en conséquence la notion de l'immortalité lui vient du dehors, de la révélation divine ; et c'est pour cela qu'il appelle l'espérance à la gloire des justes une force surnaturelle.

Plus bas notre docteur voudroit modifier cet enseignement. Il dit : « L'homme peut de lui-» même se relever d'une chute profonde ; mais » s'il est plongé dans une vie de désordres, il ne » peut en sortir sans la grâce de Dieu. Cependant » il est plus louable et plus sûr [2], même dans le pre-» mier cas, de se tourner vers la bonté suprême ; » car nous ne devons pas nous reposer entière-» ment sur nos propres efforts [3]. » Qui ne reconnoît ici le pélagianisme ? l'analogie est frappante.

[1] Loc. cit. n. 6 : « Homo in hac vita non quidem viribus naturalibus, sed viribus sibi a Deo per spem vitæ æternæ sibi ab eo tantum subministratis, potest ejusdem voluntatem perficere. »

[2] Laudabilius et securius.

[3] *Bibl. frat. Pol.*, tom. II. fol. 454.

Le Sauveur aussi exerce une grande influence sur les destinées de l'homme ici-bas ; mais il n'agit que d'une manière purement extérieure, son action ne va point jusqu'à toucher les cœurs. Le Fils du Très-Haut, disent les sociniens, nous protége par sa toute-puissance ; il détourne, en quelque sorte, le bras de Dieu prêt à nous frapper, et c'est là ce que nous devons entendre par son intercession. D'un autre côté, quand nous lisons l'Evangile, nous voyons dans sa personne divine les suites heureuses de la vertu ; puis il nous purifie de toute souillure en nous envoyant des peines et des consolations. Mais en quoi consistent ces consolations ? L'apposition du mot *peines* nous le dit assez : elles consistent dans des biens temporels que Dieu nous accorde pour nous porter à garder sa loi [1]. Ce n'est qu'assis dans le séjour de la gloire que le Rédempteur a été investi de son sacerdoce ; toutes ses actions et toutes ses souffrances sur la terre n'ont eu d'autre effet que de lui mériter d'être notre défenseur auprès de Dieu.

Il faut maintenant parler de la justification. Sans doute les sociniens, dans ce point de dogme, évitèrent les égaremens des réformateurs ; mais aussi personne ne sera surpris de les voir tomber

[1] *Catech. Racov.*, quæst. 479.

dans les erreurs opposées. Qu'est-ce que la justification dans le nouvel évangélisme? C'est un jugement par lequel Dieu, selon sa miséricorde, absout du péché l'homme qui croit en Jésus-Christ, et accomplit ses commandemens[1]. Cette doctrine seroit de tout point irréprochable si, dans le système, l'observation de la loi dérivoit d'un principe surnaturel; mais, nous l'avons vu, le céleste pasteur montre la voie à son fidèle, et celui-ci marche à sa suite sans aucune assistance supérieure. Au reste, la foi justifiante, continuent les hérétiques, est formée par l'amour qui produit les bonnes œuvres; ces deux choses ne peuvent être séparées que par un acte de la pensée[2]. On reconnoît l'af-

[1] Socin. *de Justific.*, loc. cit. fol. 602. col. II : « Justificatio nostra coram Deo, ut uno verbo dicam, nihil aliud est, quam a Deo pro justis haberi... Ratio igitur, qua nobis illa contingit, ad nos respicit. Quod ad Deum attinet, nihil Deum movet ad nos pro justis habendos, nihilve, ut tantum bonum consequamur in Deo esse necesse est, præter gratuitam voluntatem... Quod vero ad nos pertinet, non aliter reipsa justi coram Deo habemur, et delictorum nostrorum veniam ab ipso consequimur, quam si in Jesum Christum credamus... Credere autem in Jesum Christum nihil aliud est, quam Jesu Christo confidere, et idcirco ex ejus præscripto vitam instituere. » On voit combien cet article est mal rédigé. Voy. aussi *Catech. Racov.*, quæst. 452.

[2] Socin. loc. cit. fol. 610. col. II : « Fides, obedientiam præceptorum Dei, non quidem ut effectum suum, sed ut suam substantiam et formam continet atque complectitur. Meminisse enim debemus ejus, quod supra recte conclusum est, fidem, hanc scilicet, qua justificamur, Dei obedientiam esse. » Cfr. *de Christo servatore* : Bibl. frat. Pol., tom. II. P. I. c. IV.

finité de ces principes avec la doctrine catholique ; et seulement il est à regretter qu'ici encore la vie chrétienne manque de la consécration divine, que le Sauveur ne soit point la source féconde de toute vertu.

Ce qu'ajoutent les sociniens, que nous ne pouvons mériter la gloire du ciel, est une conséquence nécessaire de la doctrine que nous venons d'exposer [1]. En effet si, dans les bonnes œuvres, vous accordez presque tout à l'homme, si par conséquent vous n'admettez point d'œuvre surnaturelle, vous ne pouvez dès lors associer la vie bienheureuse à la vie chrétienne. Ainsi donc nul rapport, nul point de contact entre le ciel et l'homme : comment donc celui-ci peut-il être capable des récompenses éternelles ? comment peut-il entrer dans le séjour du bonheur ? nous ne pouvons le concevoir. Cette seule considération auroit dû ramener les docteurs à la vérité.

Voilà les principes de la secte sur la justification. Mais quels sont les rapports de cette doctrine avec le dogme catholique et le dogme protestant ? Et, par contre, en quoi diffère-t-elle de ces deux enseignemens ? Les sociniens s'accordent

fol. 129; P. IV. c. XI. fol. 234. Ces passages réfutent la doctrine protestante sur la foi et sur les bonnes œuvres. On est surpris d'y retrouver quelques fines et justes observations.

[1] Socin. *fragment. de Justific.*, loc. cit. fol. 620 et seq

avec Luther et Calvin, en ce qu'ils ne voient dans la justification qu'un acte judiciaire : pour eux aussi, justifier c'est absoudre, c'est déclarer juste. Mais une opposition formelle entre les deux partis, c'est que les uns ne font intervenir la sanctification qu'après la déclaration divine, tandis que les autres font dériver la sanctification de la foi à cette même déclaration. Or les catholiques concilient cette contrariété : ils montrent la sanctification et le pardon des péchés s'opérant en même temps dans la justification. Les protestans disent : Les mérites du Christ ouvrent le ciel au croyant malgré ses prévarications ; rapportant toute gloire à Dieu, nous enseignons que c'est la grâce, et non point les œuvres, qui sanctifie l'homme. A cela les sociniens répliquent : Les mérites du Sauveur sont une pure fable ; voulez-vous porter la vertu dans les cœurs, rejetez la grâce et exaltez l'obéissance à la loi. Le dogme catholique, comme on le voit, pénètre les deux systèmes, il a tout ce qu'ils ont, moins leurs erreurs ; il dit : L'homme peut et doit se laisser saisir, élever et purifier par la grâce ; alors, mais seulement alors, il rentre dans l'alliance et se met en rapport avec Dieu.

D'un autre côté, le protestantisme relègue la moralité dans le fond du tableau, tandis que le socinianisme met en relief la vie chrétienne. Ce-

pendant le premier est plus propre à faire naître la piété et la vertu. C'est que Socin n'a point compris la dégradation primitive, n'est point descendu dans les profondeurs de notre misère : ses écrits n'inspirent rien moins que l'humilité. Sa doctrine, d'ailleurs, n'a rien qui puisse élever l'âme, imprimer une forte impulsion à toutes les facultés de l'homme. A la vérité, il enseigne que le Rédempteur a délivré le monde; mais c'est, ajoute-t-il, en donnant une loi plus parfaite[1]. Or c'est là précisément ce qui établit un si grand abîme entre le christianisme et le protestantisme. Si vous ne voyez dans Jésus-Christ qu'un sage, un philosophe, il ne peut plus dès lors saisir profondément tout l'homme; dès lors Emmanuel* disparoît, et avec lui tout ce qui a transformé le monde depuis dix-huit siècles. Et quoi! le Sauveur a vaincu l'enfer, renversé les idoles, dompté les barbares, et vous le ravalez au rang de simple législateur! Et de quoi nous a-t-il délivrés? D'ignorances invincibles, d'égaremens qui ne pouvoient nous être imputés; car le monde païen,

[1] Faust. Socin. *Respons. ad object. Cut.*, loc. cit. : « Nec sane ob id præcipue in mundum venit, ut legem ferret, nosterve legislator esset, sed ut nos servaret, in quem etiam finem suam legem dedit. »

* *Emmanuel,* ou d'après l'hébreu *Immanuel* veut dire *Dieu avec nous*, parce qu'en Jésus-Christ la divinité s'est faite homme. (*Note du trad.*)

dites-vous, ignoroit les rapports de la vie présente avec la vie bienheureuse.

§ XCI.

Des Sacremens.

Puisque les sociniens rejettent les effets intérieurs de la grâce, ils disent, conséquens à leurs principes, que les sacremens sont de pures cérémonies, des symboles destitués de toute force, de toute vertu.

Pour ce qui concerne le baptême en particulier, voici leur doctrine. Hommes grossiers et charnels, les juifs et les païens, disent-ils, avoient besoin d'un mystère, d'un signe qui leur certifiât l'amitié de Dieu; et c'est pour cela que le Seigneur institua le bain de la régénération. Si, dans la suite des temps, ce rit a été maintenu dans l'Eglise, c'est qu'on a méconnu l'intention du divin maître; c'est que, d'une institution temporaire, on a fait un établissement permanent. Qui ne voit, d'ailleurs, que le baptême ne peut être administré qu'aux adultes, car l'enfant ne peut en saisir la signification? Puisque les sociniens rejettent le péché originel, puisqu'en conséquence ils regardent l'ablution avec l'eau comme une vaine cérémonie, nous concevons qu'ils se croient bien

généreux lorsqu'ils ne damnent point ceux qui baptisent les enfans [1].

Quant au sacrement de l'autel, ils enseignent qu'il est établi pour tous les temps, mais seulement pour annoncer la mort du Sauveur [2].

Enfin les disciples de Socin rejettent l'éternité des peines, et soutiennent qu'un jour les damnés seront mis au néant.

[1] *Catech. Racov.*, quæst. 346 — 351.

[2] Loc. cit. quæst. 333. Il nous paroît inutile de citer d'autres passages.

CHAPITRE VI.

Les Arminiens ou les Remontrans.

§ XCII.

Remarques historiques.

La secte dont nous allons exposer la doctrine eut pour fondateur Arminius, hollandais d'origine, né à Oudewater en 1560. Après avoir fréquenté plusieurs autres universités, il étudia la philosophie à Paris et à Padoue. Son instruction solide et surtout ses principes sur la liberté humaine lui rendirent bientôt suspecte la doctrine de sa communion. Cependant il est probable qu'il ne se fût point déclaré ouvertement, si les circonstances n'avoient fixé son irrésolution, déterminé sa volonté chancelante.

L'église de Hollande étoit déchirée par les disputes des supralapsaires et des infralapsaires. Les premiers soutenoient que Dieu de toute éternité, et même avant de prévoir le péché d'Adam, avoit

prédestiné tel homme au bonheur du ciel, et tel autre aux flammes dévorantes; les seconds disoient, au contraire, que ce décret n'a été porté qu'après la prévision de la chute originelle. On voit que les supralapsaires étoient seuls fidèles aux principes de Calvin.

Alors Arminius étoit ministre à Amsterdam. Les réformés rigides le chargèrent de leur défense; mais ses recherches, loin de l'affermir dans la croyance pour laquelle il devoit combattre, le conduisirent directement à rejeter la prédestination absolue. Devenu professeur à Leyde, il trouva dans ses adversaires, et nommément dans Gomar, des espions importuns qui dénonçoient ses paroles les moins équivoques. Pour lors Arminius leva l'étendard; et plus il attaquoit avec force l'élection de toute] éternité, plus il trouvoit de partisans, plus aussi la discorde s'enflammoit. Enfin l'effervescence est au comble; et tous les efforts du pouvoir politique, pour ramener la paix et l'union, demeurent sans résultat.

Arminius mourut en 1609; mais sa doctrine trouva, dans Vytenbogart et Simon Episcopius, d'habiles et de zélés défenseurs. Accusés de troubler la paix publique, nos sectaires firent une apologie (remontrance) qu'ils présentèrent aux Etats; ce qui leur fit donner le nom de *remontrans*.

Déjà Maurice d'Orange s'étoit déclaré contre la nouvelle doctrine, et il fit assembler un concile à Dordrecht, en 1618. Or les arminiens furent condamnés par le synode, et par suite privés de leurs charges; on poussa même la sévérité jusqu'à les bannir du pays. Cependant, après la mort de Maurice, arrivée en 1625, ils furent de nouveau tolérés dans la Hollande.

Nous exposerons leur doctrine d'après un symbole intitulé : *Confessio sive declaratio Pastorum, qui in fœderato Belgio* REMONSTRANTES *vocantur*. Ce symbole fut publié, en 1622, par Simon Episcopius. Comme on devoit s'y attendre, il fut censuré par les réformés rigoristes. Alors son auteur en publia une apologie sous le nom d'*Examen censuræ, etc.* Ce second écrit décèle également un homme de savoir, un habile logicien; on peut s'en servir avec avantage pour éclaircir quelques passages équivoques dans le symbole indiqué précédemment.

§ XCIII.

Doctrine des arminiens.

La dispute entre les arminiens et les gomaristes ne roula d'abord que sur la prédestination; mais elle vint bientôt par un cours naturel heurter contre plusieurs dogmes non moins fondamentaux. Car on le voit, cette doctrine, *Dieu choisit l'un et réprouve l'autre,* embrasse tout un ordre d'idées : elle repose sur des principes et renferme une foule de conséquences. Cependant comme la controverse eut son premier siége dans l'élection divine, avant tout nous exposerons l'enseignement des arminiens à cet égard, puis nous ferons connoître les articles particuliers qui vinrent se rattacher à cette question.

Que la prédestination absolue, disoient les arminiens, rejette sur Dieu la faute du mal, cela est de la dernière évidence; mais il y a plus encore, elle détruit l'œuvre de la rédemption, renverse les mérites de la croix. En effet voulez-vous que le suprême Régulateur ait, en dernier ressort, prononcé sur nos destinées éternelles; d'une part ce n'est plus la grande immolation, mais le décret divin qui ouvre le ciel aux élus; d'autre part la victime sans tache ne s'est point offerte

pour les réprouvés, car Dieu ne peut vouloir qu'ils se convertissent et qu'ils vivent [1].

Déjà nous l'avons dit, l'erreur combattue par les arminiens sur l'élection divine, est en alliance étroite avec plusieurs questions. Et d'abord elle assujettit toute chose à l'invincible nécessité, ôte le gouvernement du monde à la Providence, à la sagesse infinie. Encore une fois si Dieu a prédestiné les uns à la gloire et les autres à la damnation, qui ne le voit? l'homme n'a plus rien dans la main de son conseil, et tout plie sous les ordres du destin. Car refuser à l'homme la liberté morale et lui accorder la liberté politique, comme font les symboles luthériens, c'est tomber dans une claire absurdité : si vous arrachez le germe, n'empêchez-vous pas l'arbre de naître?

En conséquence les arminiens proclament le dogme de la Providence; nous montrent l'Etre souverainement juste, infiniment sage, présidant aux destinées du monde, conduisant toute créature à sa fin. Par cette doctrine ils croient se placer dans le vrai milieu entre le *hasard* des épicuriens et le *fatum* des stoïciens, ou ce qui est la même chose, disent-ils, entre l'athéisme et la prédestination absolue [2].

[1] *Confessio sive declarat*, Herdewici 1622. c. IV. p. 31. *Examen censuræ*, p. 104. b. et suiv.

[2] *Confess. sive declar*. c. VI. p. 19. 23.

Ensuite nos sectaires enseignent la liberté morale ; ajoutent qu'appartenant à notre nature, cette faculté ne peut être mise au néant[1]. Or, s'il en est ainsi, la faute primitive n'est pas seulement un acte spontané, mais le fruit de la libre détermination[2]. Aussi quelles ne furent point les suites de ce péché! Tout le genre humain, dans la personne de son chef, perdit la vraie justice et mérita les peines de l'enfer; il vit de plus s'appesantir sur lui tous les maux, toutes les calamités qui nous accompagnent dans cette vie. Au reste, les arminiens n'admettent point l'extinction totale des facultés supérieures; car ils disent que les péchés actuels nous rendent de plus en plus coupables, obscurcissent, aveuglent bientôt l'intelligence, et dépravent entièrement la volonté[3]. On voit d'ailleurs que, sans cette doctrine, ils n'eussent pu échapper à la prédestination.

[1] Loc. cit. p. 22 : « Naturalem tamen rerum contingentiam atque innatam arbitrii humani libertatem, olim semel in creatione datam, nunquam per ipsam (providentiam) tollit (Deus), sed rerum naturas ordinario salvas relinquit : atque ita cum hominis voluntate in agendo concurrit, ut ipsam quoque pro suo genio agere, et libere suas partes obire sinat : nec proinde præcisam bene, nedum male, agendi necessitatem eidem unquam imponit. »

[2] Loc. cit. c. VII. § 2. p. 24 : « Transgressus est, inquam, non spontanea tantum, sed prorsus libera voluntate. »

[3] Loc. cit. § 5. p. 25.

La rédemption en Jésus-Christ, poursuivent nos docteurs, est universelle; tous ceux qui sont éclairés de la lumière évangélique, reçoivent une grâce suffisante pour sortir du péché. Si donc ils restent dans la voie de perdition, c'est leur propre faute. Toutefois, quand la grâce obtient son effet, il faut en chercher la raison, non pas en Dieu, mais dans la libre détermination de l'homme. De là il suit qu'il n'y a point de grâce nécessitante. De plus, sans liberté, ni mérite ni démérite; point de récompense qui ne soit absurde, point de punition qui ne soit contre la justice. Or si la grâce agissoit nécessairement, d'abord l'homme de bien ne seroit pas libre, comme il est clair; ensuite le méchant ne le seroit pas non plus : car, par cela même qu'il est prévaricateur, il ne reçoit point la grâce sans laquelle il ne peut accomplir la loi. Voilà donc la conséquence des principes que nous combattons, disoit Arminius : Dieu ne peut récompenser la vertu sans violer son infinie sagesse, ni punir le crime sans être le plus injuste des tyrans [1].

Mais si les remontrans nièrent que Dieu porte l'homme invinciblement à la vertu, ils n'allèrent

[1] Loc. cit. c. XVII. p. 55 — 58. § 7 : « Gratiam tamen divinam aspernari et respuere, ejusque operationi resistere homo potest, ita ut seipsum, cum divinitus ad fidem et obedientiam vocatur, inidoneum reddere queat ad credendum et divinæ voluntati obediendum, etc. »

pas jusqu'à détruire l'idée de la grâce; au contraire, ils professent qu'elle est nécessaire à tout bien, non-seulement pour le commencer, mais encore pour le continuer et pour l'achever. A cet égard, leur enseignement se rapproche beaucoup du dogme catholique; ils disent avec le concile de Trente que la grâce prévient le pécheur, éveille, anime ses forces assoupies dans le sommeil de la mort; ils rejettent enfin la croyance luthérienne selon laquelle Dieu crée de nouveau dans l'homme les facultés supérieures [1].

Dans leur doctrine touchant la foi, les arminiens, toujours conséquens avec eux-mêmes, restèrent fidèles à leur système d'opposition. Le dogme enseigné par les réformateurs, que la foi justifie seule, détruit la liberté morale, car il suppose l'impossibilité d'accomplir la loi. Or, déjà nos sectaires avoient proclamé l'homme libre;

[1] Loc. cit. c. XVII. § 6. p. 57 : « Gratiam itaque Dei statuimus esse principium et complementum omnis boni : adeo ut ne ipse quidem regenitus absque præcedente ista, sive præveniente, excitante, prosequente et cooperante gratia, bonum ullum salutare cogitare, velle aut peragere possit : nedum ullis ad malum trahentibus tentationibus resistere. Ita ut fides, conversio et bona opera omnia omnesque actiones piæ et salutares, quas quis cogitando potest assequi, gratiæ Dei in Christo, tanquam causæ suæ principali et primariæ, in solidum sint adscribendæ. » Ce mot, *in solidum,* rappelle la distinction du docteur Ecke, dans la justification, il faut attribuer à Dieu le *totum,* mais non pas *totaliter*.

donc il leur falloit, de nécessité, combattre le principe de la justification protestante.

Le véritable croyant, disent-ils, abhorre le péché, marche avec Dieu, n'a plus de désirs, de pensées que pour Dieu; c'est un homme transformé dans son esprit et dans son cœur. A la vérité, saint Paul dit que la foi mérite les regards du Ciel; mais, selon saint Jacques, elle ne justifie qu'avec les œuvres; de plus l'Epître à Timothée promet des récompenses à la vie chrétienne; écrivant aux hébreux, l'Apôtre ajoute que nul ne verra Dieu s'il n'est juste et saint : donc la foi qui justifie est la mère des vertus, le principe et la racine des bonnes œuvres; donc elle est active par l'amour [1].

Voilà donc la doctrine que nous venons de constater : grâce miséricordieuse, foi soumise, obéissante. Or, quand l'homme a reçu la vérité dans son cœur, la bonté divine lui accorde cinq faveurs particulières. La première est le bienfait de *l'élection*. Par cet acte, Dieu se réserve les vrais croyans, les sépare de la foule de ceux qui vont à la mort. Ensuite, dans l'*adoption*, l'homme est fait enfant du Père céleste, héritier du bonheur éternel. A cette grâce succède la *justifica-*

[1] Loc. cit. c. X. XI. p. 33 — 38. *Fides salvifica*. Ils ne se servent point de l'expression *fides justificans*. Voy. *Examen censuræ*, p. 107. b.

tion, jugement qui absout du péché l'homme qui croit au divin Sauveur, et accomplit ses commandemens. La *sanctification* diffère de l'acte qui justifie : elle est une séparation plus parfaite des enfans du ciel d'avec les enfans du monde. Enfin, par la *confirmation,* l'Esprit saint donne au fidèle la véritable confiance, porte dans son âme l'espérance à la gloire, et la certitude de l'amitié de Dieu[1].

C'est ici, poursuivent les remontrans, que la grâce divine brille dans tout son éclat. Sans doute l'homme, tant qu'il est sur la terre, n'est pas au-dessus de tout manquement : l'ignorance, la foiblesse, la fragilité humaine peuvent toujours l'entraîner dans des fautes légères; mais, nous pouvons le dire, il garde constamment la loi du Seigneur; car le disciple bien-aimé nous l'apprend : *Celui qui est né de Dieu, ne pèche point*[2].

Les gomaristes repoussent cette doctrine avec colère, ils l'accusent d'être entachée de catholicisme, et de tendre directement aux erreurs des sociniens. Cette objection se présentoit d'elle-même à l'observateur; mais ce que nous ne pou-

[1] Loc. cit. c. XVIII. p. 59 et suiv.

[2] Loc. cit. c. II. p. 37. Pour la citation, voy. I. Jean 5, 18. Les arminiens allèguent aussi ibid. 3, 4. Enfin, s'il y a une contradiction dans le texte, elle doit retomber sur les sectaires.

vons concevoir, c'est que les arminiens aient nié l'affinité de leurs principes avec le dogme universel [1]. Il y a bien ici quelques différences accessoires, ne seroit-ce que dans la forme de l'expression; mais si l'on ne considère que le fond des doctrines, on reconnoît une frappante analogie. Les sectaires disent que, dans leur enseignement, la justification est un acte judiciaire, tandis que pour les catholiques elle est la rénovation intérieure de l'homme. Mais voici le vrai point de la controverse : L'Eglise considère comme un seul acte, et la renaissance spirituelle, et l'absolution des péchés; Arminius fait de cet acte plusieurs actions qui se succèdent les unes aux autres, doctrine qui n'a pas le moindre fondement dans l'Ecriture. Il n'y a donc point, répétons-le, de contrariété fondamentale entre les deux confessions. Mais, est-il besoin de l'observer? l'ancienne et la nouvelle réforme sont en contradiction flagrante : le docteur hollandais flétrit la doctrine : *La foi seule nous est imputée à justice;* il enseigne que, par la régénération, l'homme est intérieurement délivré du mal, et demande l'obéissance la plus stricte à la loi.

Les remontrans assignent entre leur doctrine et celle des catholiques une seconde différence.

[1] *Examen censuræ,* loc. cit. p. 107 et suiv.

Ils disent que pour eux l'assentiment aux vérités divines est le germe des œuvres chrétiennes, mais qu'il n'en est pas ainsi dans le dogme enseigné par l'Eglise : comme si nous ne faisions pas dériver l'amour de la foi et les bonnes œuvres, de ces deux vertus.

On remarque bien dans l'arminianisme plusieurs traces des erreurs de Socin; mais les réformés rigides ont beaucoup exagéré cette conformité de principes. Hugues Grotius, remontrant décidé, n'a-t-il pas défendu la satisfaction du Christ contre les sociniens? Mais nous reviendrons encore sur ce sujet.

§ XCIV.

Doctrine des arminiens sur les sacremens.

Les disciples d'Arminius ne reconnoissent que deux sacremens, le baptême et la cène. Or qu'est-ce que ces divins mystères? Ce sont les signes de la nouvelle alliance, le sceau des grâces supérieures : non-seulement ils confirment les bienfaits promis dans l'Evangile, mais ils les communiquent *d'une certaine manière*. Le fidèle, de son côté, doit recevoir ces promesses avec une foi sincère, obéissante; il doit célébrer les bienfaits

célestes, pénétré de la plus vive reconnoissance[1].

Les expressions, *Communiquer d'une certaine manière, sceau des grâces supérieures,* étoient des plus vagues et des plus obscures; aussi les gomaristes en demandèrent-ils une explication. Après de longs discours de part et d'autre, les remontrans dirent qu'ils ignoroient les effets des sacremens; que, dans tous les cas, ils n'opéroient point la grâce; qu'ils ne sont pas même, d'après l'Ecriture, le sceau des promesses évangéliques[2].

Cette doctrine exposoit ses auteurs aux plus graves reproches; aussi voyons-nous que de bonne heure on les accusa de donner tête baissée dans les erreurs des mennonites. Et en effet, si le baptême est sans force, sans vertu, tout le monde voit qu'on ne peut le recevoir avant l'âge de discrétion. Episcopius, dans sa défense, dit bien que ses frères baptisent leurs enfans; que

[1] *Confess. remonst.*, c. XXXIII. p. 70 : « Sacramenta cum dicimus, externas Ecclesiæ ceremonias, seu ritus illos sacros et solemnes intelligimus, quibus fœderalibus signis ac sigillis visibilibus, Deus gratiosa beneficia sua in fœdere præsertim Evangelico promissa, non modo nobis repræsentat et adumbrat, sed et certo modo exhibet et obsignat : nosque vicissim palam publiceque declaramus ac testamur, nos promissiones omnes divinas vera, firma atque obsequiosa fide amplecti et beneficia ipsius jugi et grata semper memoria celebrare velle. »

[2] *Exam. censuræ,* p. 245 et suiv.

cet usage repose sur l'antiquité chrétienne, et ne pourroit être aboli sans le plus grand scandale[1]. Mais si vous destituez un rit de toute signification, si vous le rendez absurde, vainement direz-vous qu'il remonte bien loin dans les siècles : il ne pourra subsister long-temps. Aussi quelques dizaines d'années après les paroles du fondateur, la secte ou du moins la plupart de ses membres condamnoient le baptême des enfans.

A l'égard de la cène, Episcopius reconnoît qu'il partage les sentimens de Zwingle, ajoutant que dans cette matière on ne peut suivre de meilleur maître[2].

Depuis cette époque les remontrans tombèrent d'abîme en abîme, attaquèrent plusieurs dogmes fondamentaux du christianisme. Les confessions de foi publiques avoient consacré la doctrine de la très sainte Trinité[3]; mais déjà Limborch, cé-

[1] *Exam. censuræ*, p. 249 : « Eadem ratio est de Pædobaptismo; remonstrantes ritum baptizandi infantes, ut perantiquum et in ecclesiis Christi, præsertim in Africa, permultis sæculis frequentatum, haud illubenter etiam in cœtibus suis admittunt, adeoque vix sine offensione et scandalo magno intermitti posse statuunt, tantum abest, ut eum seu illicitum aut nefastum improbent ac damnent. »

[2] Loc. cit. p. 252 : « Et hac in re adsentientes sibi habent non paucos reformatos, inter quos Zwinglius optimus hujus ceremoniæ doctor, princeps est, etc. »

[3] *Confess. sive declar.*, c. III. p. 14.

lèbre parmi les arminiens, établit des rapports de subordination entre les personnes divines. Il dit que le Père est au-dessus du Fils, parce que celui-ci prend racine dans le Père; et que le Saint-Esprit est inférieur aux deux autres personnes, parce qu'elles sont la source de sa divinité. Mais bientôt, passant encore plus avant, notre docteur ajoute que le Père commande au Fils, et le Père et le Fils au Saint-Esprit; doctrine absurde et qui renverse le dogme de la Trinité.

A cette heure, on ne pourroit plus le nier, le socinianisme trouve un libre accès parmi les arminiens. Dans le commencement, ce reproche fut souvent adressé à ceux-ci par leurs adversaires; mais à cette époque, si l'on excepte quelques dispositions accessoires dans l'article de la justification, on ne pouvoit nulle part le démontrer invinciblement. Toutefois il faut reconnoître, dans plusieurs de nos sectaires, un secret penchant vers les erreurs dont nous parlons; car autrement l'on ne pourroit expliquer les soupçons des réformés rigides, soupçons que la suite a d'ailleurs suffisamment justifiés. Et pourquoi, dans leur symbole, trouverions-nous de si longs discours sur la nature divine, s'ils n'eussent eu à sauver des intérêts particuliers?

Quoiqu'il en soit, l'exégète Daniel Brenius, disciple immédiat d'Episcopius, enseigna déjà sur

la personne du Christ plusieurs erreurs des sociniens [1], et plus tard nous voyons ces sortes de doctrines envahir de proche en proche toute la communion.

[1] Sand, *Biblioth. antitrin.* p. 135.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

SUITE DU LIVRE PREMIER.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Contrariétés dans la doctrine de l'Eglise.

CHAPITRE SIXIÈME.

Eglise de l'autre monde et sa connexité avec celle d'ici-bas.

LIVRE SECOND.

DES PETITES SECTES PROTESTANTES.

CHAPITRE PREMIER.

Les Anabaptistes ou les Mennonites.

CHAPITRE SECOND.

Les Quakers.

CHAPITRE TROISIÈME.

Les Hernnhuters ou Frères moraves. — Les Méthodistes.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Doctrine de Schwédenborg.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Les Sociniens.

CHAPITRE SIXIÈME.

Les Arminiens ou les Remontrans.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND ET DERNIER.

ERRATA.

Ier Volume.

Pag. 86, l. 8 : tre *lisez* être.
Pag. 126, note, l. 7 : les *lisez* le.
Pag. 283, l. 16 : soit de signifier, soit de produire, *lisez* de signifier et de produire.

IIe Volume.

Pag. 16, l. 26 : révolution *lisez* révélation.
Pag. 124, note, l. 3 : Je suis avec nous, *lisez* avec vous.
Pag. 239, l. 14 : ses *lisez* ces.

